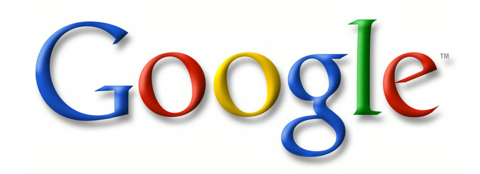
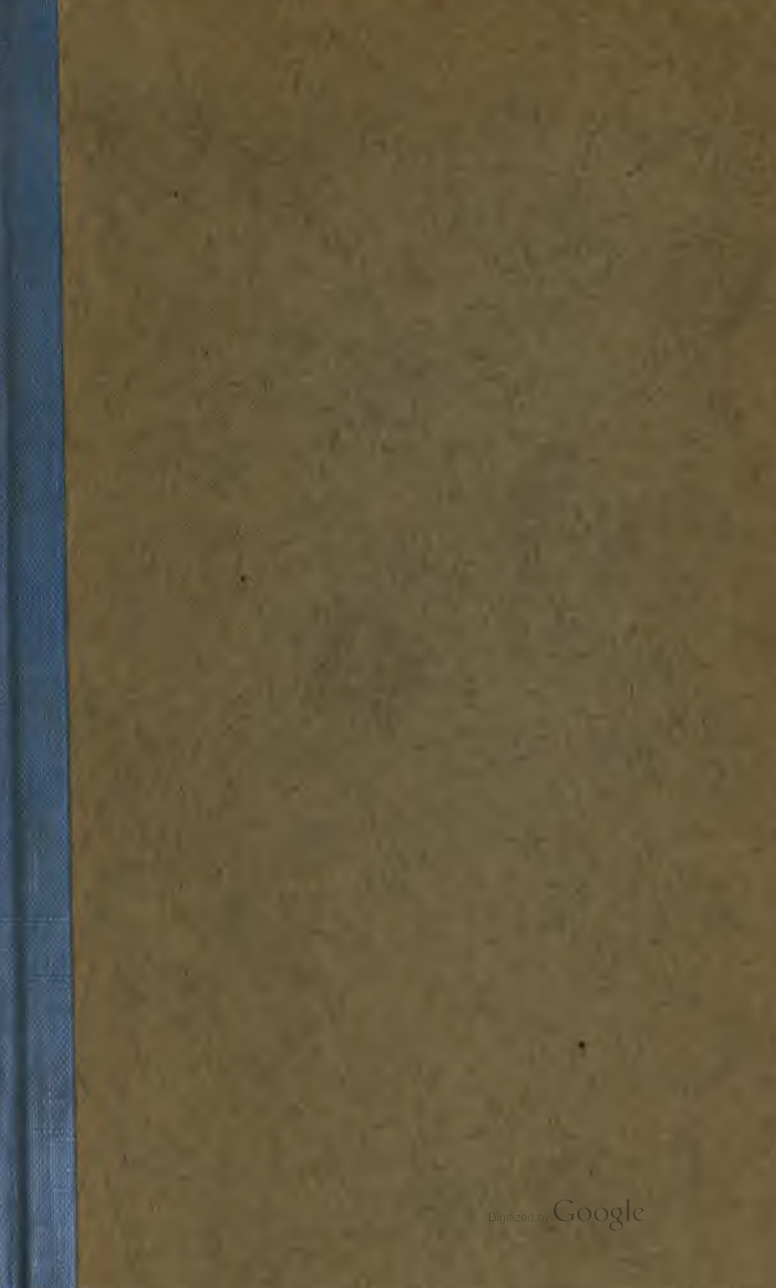
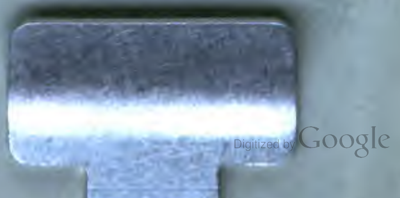




Ex-libris

Charles Atwood

Kofoid



E. LEROY

AVICULTURE

FAISANS, PERDRIX

CAILLES, COLINS, TRAGOPANS, HOCCOS, TÉTRAS
OUTARDES-CANEPETIÈRES, BERNACHES
POULES D'EAU, CANARDS MANDARINS, ETC., ETC.

L'ÉLEVAGE PRATIQUE

PAR UN ÉLEVEUR
ILLUSTRATIONS DE M. E. BELLECROIX

Cinquième édition, très augmentée



PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE).

E. LEROY

AVICULTURE

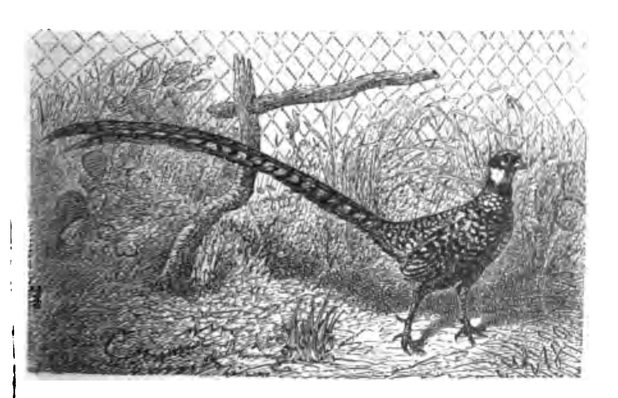
FAISANS, PERDRIX

CAILLES, COLINS, TRAGOPANS, HOCCOS, TÉTRAS
OUTARDES-CANEPETIÈRES, BERNACHES
POULES D'EAU, CANARDS MANDARINS, ETC., ETC.

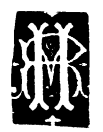
L'ÉLEVAGE PRATIQUE

PAR UN ÉLEVEUR
ILLUSTRATIONS DE M. E. BELLECROIX

Cinquième édition, très augmentée



PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56
1893



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE).

E. LEROY

AVICULTURE

FAISANS, PERDRIX

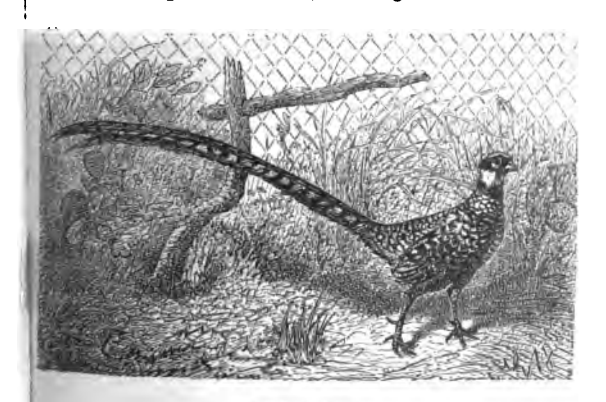
CAILLES, COLINS, TRAGOPANS, HOCCOS, TÉTRAS
OUTARDES-CANEPETIÈRES, BERNACHES
POULES D'EAU, CANARDS MANDARINS, ETC., ETC.

L'ÉLEVAGE PRATIQUE

PAR UN ÉLEVEUR

ILLUSTRATIONS DE M. E. BELLECROIX

Cinquième édition, très augmentée



PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56
1893



INTRODUCTION.

.....utile dulci.

Aviculture est une expression nouvelle.

Lorsque, en 1872, je pris sur moi d'en faire le titre de la première édition de mon travail, ce néologisme me valut plus d'une observation.

Il s'est trouvé, néanmoins, que j'étais dans le vrai puisque, malgré la hardiesse qu'on lui reprochait, le mot nouveau a été admis sans trop de difficultés, au point que, à l'heure qu'il est, il est passé à l'état d'expression courante, journellement employée et parfaitement comprise.

Ce qui a fait son succès, — et celui du livre en même temps, — c'est qu'il s'adapte on ne peut mieux à un ordre de choses entièrement nouveau. La *Culture des oiseaux*, on ne saurait le méconnaître, vient d'entrer décidément dans nos habitudes.

La Société d'acclimatation, par ses publications,

par ses encouragements, par ses distributions de cheptels ; le Jardin zoologique du bois de Boulogne, par ses exhibitions publiques, par ses expériences et ses éducations faites au grand jour, par la mise dans le commerce des beaux types indigènes et des espèces exotiques, — ont donné la première impulsion.

Grâce à leur initiative, l'éducation et la multiplication des oiseaux, — volailles de race, sujets de volière, gibiers à plume, — autrefois le privilège de quelques rares amateurs, sont tombées dans le domaine public et sont venues prendre, dans nos loisirs de villégiature, une place de jour en jour plus considérable.

Aujourd'hui, plus de château, plus de villa qui n'ait sa volière.

Autrefois objets de luxe d'un prix inabordable, la volière, comme beaucoup de choses en ce siècle, s'est humanisée et s'est mise à la portée de toutes les bourses. Je pourrais citer plus d'un curé de campagne, plus d'un instituteur, plus d'un petit employé qui a sa volière et qui s'en fait un sujet d'attachantes distractions en même temps qu'une véritable source de revenus, dont profitent les ouailles ou la famille.

La culture nouvelle a pris, chez nous, dans ces derniers temps, de remarquables proportions, et l'on voit surgir de tous côtés pouleries, volières, perrucheries, faisanderies, dont les produits servent à pourvoir les amateurs nouveaux et à combler les vides de nos chasses.

L'aviculture a ses journaux de spécialité (1) qui s'occupent des intérêts de ses adeptes, répondent à leurs demandes de renseignements, insèrent leurs offres, leurs demandes, leurs propositions d'échanges, etc., etc.

En un mot, l'Aviculture est vivante et bien vivante; elle est une force qui s'affirme; elle est une richesse nouvelle pour le pays.....

Je ne m'attarderai pas davantage dans les préliminaires.

En fait de préfaces, je crois que les plus courtes sont les meilleures.

Je me bornerai à rappeler que cette cinquième édition, tout en utilisant une partie des matériaux contenus dans les précédentes, est une œuvre beaucoup plus complète; qu'elle a profité naturellement des années d'expériences qui ont marqué l'intervalle; qu'elle renferme, en un mot, des éléments nou-

(1) La *Chronique de la Société d'acclimatation,* bi-mensuelle bureaux 19, rue de Lille. Abonnements : Paris, 2 fr. 50 par an; province, 3.

2° *L'Acclimatation,* hebdomadaire, Deyrolle, directeur, 23, rue de la Monnaie, 10 fr. par an.

3° *La Basse-cour,* bi-mensuelle, Mauger, directeur, 23, passage Saulnier, 6 fr. par an.

4° *La Vie champêtre,* hebdomadaire, G. de Nay, directeur, 122, rue de la Boëtie, 10 fr.

5° *L'Éleveur,* hebdomadaire, P. Mégnin, directeur, 19, rue de l'Hôtel de ville, à Vincennes, 15 fr.

6° *La Volière,* bi-mensuelle, bureau, 11, rue Joquelet, à Paris, 8 fr.

7° *L'Acclimatation illustrée,* hebdomadaire, de Waël, directeur, 116, rue Verte, à Bruxelles, 14 fr.

L'Aviculteur, le *Poussin,* le *Coq Gaulois,* etc.

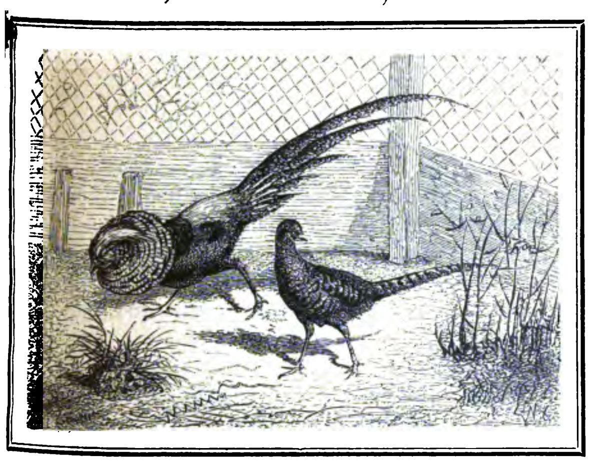
veaux, des études nouvelles dont je voudrais voir profiter même ceux des amateurs qui ont déjà entre les mains les éditions antérieures, et qui, pour la plupart, sont pour moi de vieilles connaissances.

Je ne saurais donc trop engager ces derniers à souscrire encore une fois, et, s'il le faut, pour apaiser les scrupules qu'ils pourraient avoir à le faire, je leur donnerai l'assurance que mon éditeur n'y trouvera pas à redire, non plus que moi leur dévoué serviteur.

Ceci dit, nous allons voir comment, avec du grillage, du gazon, du gravier, des arbustes.... et des oiseaux, l'on peut passer de bonnes heures à la campagne, tout en y multipliant le gibier ou s'y créant de petits revenus, ce qui ne gâte rien.

AVICULTURE

FAISANS, PERDRIX, COLINS.



Faisan doré.

CHAPITRE PREMIER.

Outillage spécial.

I. **Couveuses.** — *Couveuse artificielle :* Hydro-incubateur Roullier-Arnoult. — *Couveuses naturelles :* Dindes ; poules ; valeur comparée des différentes races de poules ; basse-cour d'amateur.
II. **Boîte à couver.**
III. **Parquet volant d'élevage.** — Nouveau système économique. Son emploi, ses avantages.
IV. **Chambre d'élevage.**
V. **Volière.** — Exposition. Construction. Grillage métallique. Aménagement. Volière volante.

L'éducation du faisan, de la perdrix et de la plupart des oiseaux de volière, n'est pas chose aussi difficile qu'on le croit généralement.

Il en est de l'élevage comme des bâtons flottants de fable :

De loin, c'est quelque chose; et, de près, ce n'est rien.

Que faut-il, en effet, pour assurer la réussite?

Deux conditions bien faciles à réunir :

1° Avoir un bon outillage; 2° savoir s'en servir.

Tout l'élevage est là.

L'outillage, comme on va le voir, est très simple; peut le rendre aussi peu dispendieux que possible, et vais montrer comment j'ai organisé moi-même celui do je me sers.

Quant à la méthode, qui fera l'objet des chapitres su vants, je vais exposer avec détails celle que j'emploie qui me réussit, en un mot, je me propose d'élever, po ainsi dire sous les yeux du lecteur.

I. Couveuses. — Le premier élément de l'outillage d'é leveur est la couveuse.

Il y a deux sortes de couveuses : la couveuse artificiel et la couveuse naturelle.

La question des couveuses, en matière d'élevage, es une des plus importantes. Je ne puis faire autrement qu de la traiter avec quelques développements, et, pou donner à mon sujet plus de clarté, je n'ai rien trouvé d mieux que d'adopter la méthode suivie par la servante d bon curé de campagne, laquelle, comme vous savez, par lant des poules de son maître, s'exprimait ainsi :

Le premier jour de son entrée au service : Les poule de M. le curé;

Le deuxième jour : Nos poules;

Le troisième jour : Mes poules.

Je vais donc raconter le peu que je sais, d'abord su un agent d'incubation artificielle dont le nom, aujour d'hui, est dans toutes les bouches, — l'hydro-incubateur

— en deuxième lieu sur les couveuses employées généralement par la plupart des faisandiers et de mes confrères en élevage (nos poules); enfin, je donnerai les motifs qui m'ont déterminé à arrêter mon choix personnel sur deux ou trois variétés de poules couveuses, qui sont mes couveuses à moi, celles que je préfère à toutes, *mes poules*, en un mot.

Le problème de l'incubation artificielle a depuis longtemps fixé l'attention des chercheurs, et il faut bien reconnaître que, derrière ce problème, — un des plus intéressants de ceux dont la solution a été poursuivie, — se cache une grande question d'utilité.

L'éducation artificielle de nos gibiers à plume et de nos oiseaux de volière, — tant de ceux du présent que de ceux que l'avenir et l'acclimatation nous réservent, — lui est, en effet, subordonnée.

Subordonné aussi lui est l'avenir de nos basses-cours.

Personne de nous n'ignore que, pour plusieurs de nos départements de l'Ouest, du Centre et du Midi, l'élevage en grand des oiseaux de basse-cour, et la production, notamment, de ces beaux poulets de Crèvecœur, de la Flèche, de Houdan, de la Bresse, etc., etc., que le monde entier nous envie, constitue une assez belle source de revenus.

Dans certaines parties de ces départements, tout le monde s'occupe d'élevage : fermiers, employés, artisans, grands propriétaires; c'est à qui élèvera le plus de sujets, à qui produira les plus beaux types, à qui réalisera, en un mot, de son mieux, et sur la plus grande échelle, le vœu bien connu du monarque au panache blanc : *la poule au pot.*

Eh bien, il y a des années, — les années à printemps secs et froids (et ces années ne sont pas rares sous notre climat français), — il y a des années, dis-je, où cette in-

téressante industrie se trouve compromise d'une façon désolante.

Sous l'influence de cette température ingrate, la plupart des poules sur lesquelles reposait l'espoir de l'élevage refusent le service.

Parmi le petit nombre de celles qui consentent à couver, quelques-unes manifestent, dès le début, une tiédeur de mauvais augure, et au bout de quelques jours d'incubation, abandonnent les œufs qui leur avaient été confiés.

Force est donc de laisser sans emploi des masses d'œufs de nos belles races françaises, récoltés avec soin et contenant les plus riches promesses.

Adieu, alors, les bénéfices caressés en rêve, et, comme le dit la fable de *la Laitière et le Pot au lait :*

Adieu, veau, vache, cochon, couvée !...

Aussi, depuis une époque très reculée et qui remonte chez nous au moyen âge, a-t-on poursuivi avec une grande persévérance le moyen de se passer des auxiliaires naturels, et de remplacer la poule couveuse par un appareil imitant, autant que possible, les procédés de la nature, et susceptible d'amener l'éclosion.

Ce serait sortir d'un sujet tout pratique que d'entreprendre l'historique des essais faits dans ce sens par des hommes d'étude, dont les noms sont acquis à la reconnaissance de tous.

Bornons-nous à constater que les Égyptiens et les Chinois nous ont précédés de plusieurs siècles dans cette voie, et consolons-nous en pensant qu'un simple gallinacé d'Australie, le *talégalle*, pratiquait l'incubation artificielle bien avant qu'il fût question de Chinois et d'Égyptiens.

On peut voir au Jardin zoologique du bois de Boulogne plusieurs couples de ces curieux oiseaux construire leurs couvoirs dans les parcs où ils sont enfermés.

« C'est la chaleur développée par la fermentation de végétaux en pourriture que le talégalle utilise pour son couvoir artificiel (1). Doué de pattes robustes, il ramasse, en les poussant derrière lui, tous les détritus végétaux qui entourent l'endroit qu'il a choisi pour élever sa famille, et qu'il réunit en meule, les mélangeant avec de la terre humide, pour hâter leur décomposition. Cela fait, la femelle creuse, à 15 ou 20 centimètres l'un de l'autre, dans la meule, des trous où elle dépose un œuf, qu'elle recouvre soigneusement, laissant à la nature le soin d'achever l'œuvre qu'elle a commencée.

« Cependant le mâle ne cesse pas de s'occuper de son monticule, tout en en construisant d'autres, dans lesquels la femelle continue sa ponte. Il exhausse son travail, y pratique des saignées et des tranchées qu'il remplit de matériaux frais, découvre et recouvre les œufs, comme pour s'assurer des progrès de l'incubation, et les surveille, en un mot, avec autant de soin que mettrait un cuisinier à suivre la cuisson d'un plat succulent.

« Au bout d'un mois environ, le jeune oiseau sort de sa coquille..... »

Longtemps avant l'introduction chez nous du talégalle, qui date de quelques années seulement, des tentatives d'utilisation de la chaleur produite par la fermentation figurent parmi nos premiers essais d'incubation artificielle, et, à cet effet, des œufs renfermés dans un récipient furent soumis à l'action du fumier chaud.

Ces essais restèrent infructueux par suite de la difficulté de régler la chaleur fermentée et de donner aux œufs les soins et le degré d'aération nécessaire, toutes choses sur lesquelles, avec l'infaillibilité de son instinct, l'oiseau de l'Australie nous rendrait des points.

(1) *Le Jardin d'acclimatation illustré,* par Pierre-Amédée Pichot, directeur de la *Revue britannique.*

On essaya, sans plus de succès, de la chaleur des fours.

Enfin, la solution de la question parut devoir être demandée à l'eau chauffée à un degré convenable : 39 à 40 degrés centigrades.

Couveuse artificielle. — A cet effet, on construisit des couvoirs artificiels composés : d'un récipient contenant l'eau chaude, d'un tiroir pour recevoir les œufs, enfin, d'un petit compartiment muni d'une lampe à esprit de vin, destinée à entretenir la chaleur de l'eau.

Un thermomètre, adapté à l'appareil, servait à indiquer le degré de la température, qu'il fallait ralentir ou aviver suivant les circonstances.

C'était un progrès, et quelques éclosions obtenues par les inventeurs vinrent démontrer qu'on était dans la voie.

Seulement, dès que, sortant de chez l'inventeur, le couvoir tombait entre des mains profanes, il semblait perdre toute sa vertu et mériter les reproches qui lui étaient adressés trop souvent :

Ou de cuire les œufs qui lui étaient confiés;

Ou d'aboutir à cet autre résultat lamentable, la rupture du bassin à eau chaude, dessoudé par la chaleur de la lampe.

Ces reproches n'étaient qu'en partie mérités.

Théoriquement, c'était un grand point que d'avoir obtenu quelques éclosions par-ci par-là.

C'était une preuve que l'incubation artificielle était chose possible sous notre climat.

Si, la plupart du temps, les inventeurs réussissaient, c'était au prix d'une attention constante, d'une persistance de savant, d'une veille assidue, l'œil fixé sur le thermomètre.

Le point essentiel à trouver était une formule simple, pratique, à la portée de tous, de l'emploi de la machine.

C'était là le difficile, et l'on comprend qu'avec l'appa-

reil chauffé à l'alcool, le plus ou moins d'activité de la lampe, cette lampe venant à s'éteindre pendant la nuit ou durant une absence de l'opérateur, étaient autant d'obstacles au fonctionnement régulier et au maintien d'une température constante.

Rien ne saurait, au surplus, donner une meilleure démonstration des inconvénients des différents systèmes adoptés jusque dans ces derniers temps, que les difficultés qui assaillirent MM. Roullier et Arnoult, lors de leurs débuts dans l'incubation artificielle.

Hydro-incubateur Roullier-Arnoult. — Je crois qu'on ne me saura pas mauvais gré d'en dire quelques mots, car c'est de la lutte contre ces difficultés qu'est sortie l'invention du premier appareil pratique, connu sous le nom *d'hydro-incubateur*.

MM. Roullier et Arnoult, obligés, par des exigences de santé, de quitter Paris pour aller vivre à la campagne, vinrent se fixer, dans ces dernières années, à Gambais, près Houdan.

« Désireux, » dit à ce sujet M. A. Geoffroy Saint-Hilaire, dans une lettre insérée au *Bulletin de la Société d'acclimatation* de décembre 1875, « désireux d'employer utilement leur temps, ces messieurs eurent l'idée de se livrer à l'industrie locale, la fabrication des poulets. Ils s'organisèrent pour faire couver des œufs, se procurèrent le matériel de dindes couveuses nécessaires, et bientôt leur petit commerce commença à prospérer.

« Un jour, pour une cause quelconque, quarante des soixante dindes occupées à couver les œufs de ces messieurs succombèrent. C'était une grande perte, perte d'autant plus sérieuse que les poulets à naître étaient vendus d'avance : il fallait pouvoir remplir les engagements pris.

« MM. Roullier et Arnoult eurent l'idée de prendre les œufs dont l'incubation était le plus avancée et de les placer

entre deux édredons entourés de bouteilles pleines d'eau chaude. Ce fut une besogne longue et fastidieuse que de renouveler incessamment ces bouteilles, mais le succès fut complet et les engagements contractés purent être tenus...

« Cet essai, dû au hasard, inspiré par l'urgence de la situation, fit réfléchir ces messieurs, et ils se préoccupèrent de savoir s'il n'existait pas des appareils pratiques permettant de faire couver artificiellement de grandes quantités d'œufs...

« La couveuse Carbonnier et la couveuse Robert furent acquises et emportées à Gambais.

« La couveuse Carbonnier, placée dans des mains inexpérimentées, donna de mauvais résultats. La première nuit où elle fonctionna, la mèche de la lampe à pétrole n'étant pas assez montée, la flamme s'éteignit, et les œufs se refroidirent. La seconde nuit, la mèche ayant été montée avec excès, l'appareil prit feu.

« La couveuse Robert, sans foyer, celle-là, ne donna pas à MM. Roullier et Arnoult de bons résultats. Soit qu'on fît fonctionner l'appareil dans une pièce trop fraîche, soit toute autre cause, on eut peine à obtenir la température convenable dans le tiroir. Puis survint un accident : le réservoir en zinc se dessouda, et il fallut démonter complètement l'appareil.

« Ce travail fut pour ces messieurs l'occasion de chercher des perfectionnements à l'incubateur. Après avoir modifié quelques-uns des organes de l'appareil, MM. Roullier et Arnoult se sont décidés à en construire un eux-mêmes.

« Les appareils que MM. Roullier et Arnoult appellent *hydro-incubateurs* sont placés dans deux pièces situées au rez-de-chaussée.....

« Je constatai dans les tiroirs la régularité de la température, et j'en retirai avec ces messieurs environ 150

poulets déjà secs, éclos dans la matinée. Un nombre de poussins au moins égal, insuffisamment ressuyés, furent laissés en place. Quant aux œufs bêchés et en cours d'éclosion, *bêchant*, je n'ai pas pris la peine de les compter, tant il y en avait...

« C'est là que, du 1er octobre 1874 au 30 novembre 1875, en quatorze mois, ces messieurs ont fait éclore, fabriqué, si je puis ainsi dire, treize mille trois cent dix-sept poussins... (1).

« MM. Roullier et Arnoult (conclut l'éminent directeur du Jardin zoologique) ont, par leurs recherches, *résolu un problème* dont la solution était depuis longtemps poursuivie, et je termine cette longue lettre en vous demandant de renvoyer à la commission des récompenses la notice ci-jointe, et les dessins et descriptions des hydro-incubateurs qui l'accompagnent ».

La récompense ne se fit pas attendre et, dans sa séance du 5 mai 1876, la Société d'acclimatation remettait à MM. Roullier et Arnoult la grande médaille d'or, offerte par le ministère de l'Agriculture.

D'autres récompenses ont, depuis, consacré le mérite de la précieuse découverte et l'ont signalée à la confiance de chacun.

Ce qui assure le succès de l'incubateur, aujourd'hui dans bien des mains, c'est que les inventeurs sont en même temps des éleveurs, des praticiens émérites; que leurs appareils, après avoir fait leurs preuves dans les expositions, fonctionnent au grand jour, que les éclosions chez eux sont publiques, annoncées d'avance par la voie des journaux de la spécialité.

L'hydro-incubateur, dont nous aurons occasion de dé-

(1) Ce chiffre a été grandement dépassé, et actuellement la maison Roullier-Arnoult fait éclore de quarante à cinquante mille poulets par an.

crire avec détails l'installation et le fonctionnement au

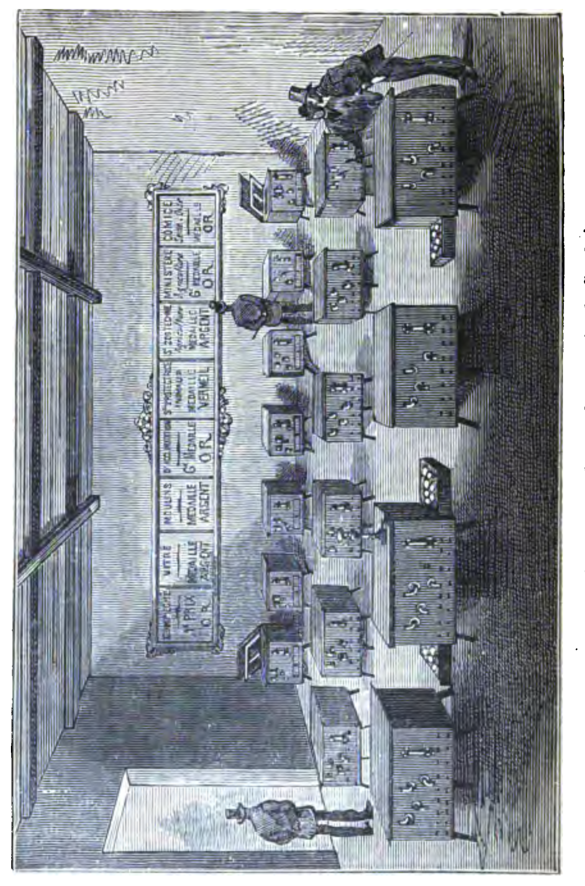


Fig. 1. — Vue partielle de l'un des couvoirs de Gambais.

chapitre suivant, *l'Incubation*, consiste en une boîte cubique reposant sur un support en bois et renfermant :

1° L'âme ou la chaudière, réservoir à eau chaude;

2° Des tiroirs, contenant les œufs en incubation, et disposés au-dessous pour recevoir la chaleur d'en haut absolument comme sous la couveuse naturelle.

La capacité de la chaudière (d'une solidité éprouvée et pour cause) jointe à rembourrage intelligent qui l'isole de son enveloppe de bois, est la meilleure garantie de la conservation indéfinie de la chaleur.

Un niveau d'eau extérieur permet de constater la quantité d'eau que l'on verse ou retire, sans avoir besoin de mesurer.

Différents tubes et robinets, adaptés à l'appareil, servent à tirer l'eau à réchauffer matin et soir, à introduire l'eau bouillante nécessaire pour ramener à son degré la chaleur perdue, et à laisser échapper la vapeur.

Les appareils Roullier et Arnoult sont de trois modèles :

Le modèle n° 1, contenant 450 œufs répartis dans 4 tiroirs;

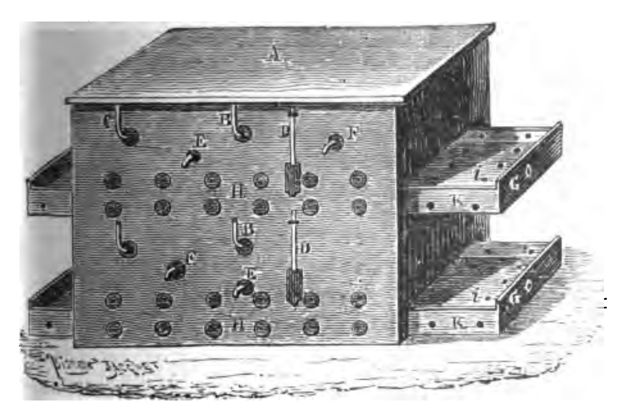


Fig. 2. — Vue extérieure du modèle n° 1, de 450 œufs. — 4 tiroirs.

Le modèle n° 2, contenant 220 œufs et muni de 2 tiroirs;
Et le modèle n° 3, de 50 à 100 œufs : un seul tiroir.

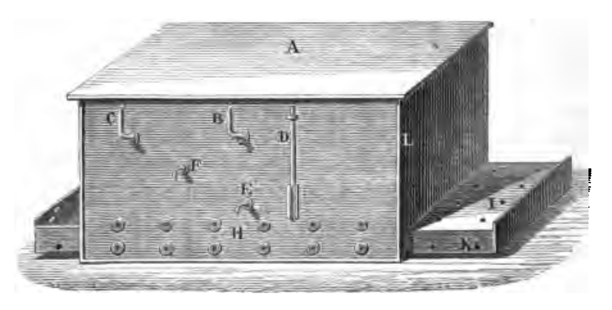


Fig. 3. — Vue extérieure du modèle n° 2. — 220 œufs.



Fig. 4. — Vue extérieure du modèle n° 3. — 100 œufs.

Il est à remarquer que le modèle n° 1 n'est autre que le n° 2 mis en double et superposé à lui-même.

MM. Roullier et Arnoult, qui n'ont pas fait les choses à demi, n'ont pas borné leurs patientes recherches au seul problème de l'incubation. Ils sont allés plus loin, par delà l'éclosion. Ils ont inventé *la sécheuse,* destinée à renfermer au chaud les poussins au sortir de la coquille jusqu'à

ce que leur duvet, en moiteur au moment de la naissance, soit suffisamment ressuyé; et un autre appareil : *l'éleveuse hydro-mère*, destiné à réchauffer les sujets durant le premier âge et à leur tenir lieu de mère naturelle, toutes choses dont je rendrai compte aux chapitres suivants.

L'éleveuse hydro-mère a déjà fait ses preuves en matière d'éducation d'oiseaux de basse-cour, et finira certainement par se faire adopter pour l'élevage des oiseaux de chasse et de volière.

Mais jusqu'à ce jour, elle n'est pas encore entrée dans la pratique de ce dernier élevage; la plupart des faisandiers et des éleveurs préfèrent à cet engin l'auxiliaire d'un oiseau de basse-cour, et c'est d'ordinaire un gallinacé qui est chargé de la conduite des petits gallinacés nouveau-nés : faisandeaux, perdreaux, poussins de colins, cailleteaux, etc.

Cet auxiliaire a été jugé jusqu'ici indispensable pour adoucir le naturel sauvage de ces oisillons, pour les amener à accepter une alimentation autre que celle indiquée par leur instinct, pour servir en un mot de trait d'union entre eux et l'homme.

Je crois donc, jusqu'à présent, et sauf à l'expérience à prononcer en dernier ressort, que le dernier mot de l'élevage en grand doit consister dans l'emploi simultané de la couveuse artificielle et de l'éleveuse naturelle.

Ainsi, si j'avais une grande quantité d'œufs de faisans, par exemple, à faire éclore, je chargerais simultanément le tiroir de l'incubateur et une ou deux poules ou une dinde bonnes couveuses.

A l'éclosion, l'oiseau couveur réunirait tous les poussins, ceux éclos artificiellement et ceux éclos naturellement.

Que la poule chargée de l'éducation d'un plus ou moins grand nombre de petits oiseaux soit insuffisante peut-être pour les embrasser tous, ceci pour moi, n'est qu'une

question secondaire. L'essentiel est qu'elle soit avec eux pour les rallier. Ils sauront bien se réunir autour d'elle en masse compacte et se réchauffer les uns les autres.

Maintenant, cette poule, quelle sera-t-elle?

Couveuses naturelles : Dindes. Poules. — C'est ici, chers confrères en élevage, le moment de faire entrer en ligne les différentes poules couveuses généralement adoptées par chacun de nous, *nos poules*, de lier connaissance avec chaque variété, de comparer les divers mérites de chacune d'elles, et de fixer notre opinion sur le choix à faire.

Si vous le voulez bien, nous commencerons notre revue par les races les plus fortes, les plus grosses, et nous descendrons graduellement jusqu'aux variétés naines et extra-naines, quelques-unes si mignonnes, si originales, si richement vêtues.

Deux mots en passant sur la *poule dinde.*

L'élevage en grand du faisan se trouve très bien de l'emploi de la poule dinde.

Je ne me suis jamais servi de dinde pour mes élevages, parce que, n'ayant pas de chasse à repeupler, j'opère sur une petite échelle et seulement au point de vue d'une étude intime faite dans les limites de mon jardin, me bornant à des expériences sur l'élevage, l'acclimatation et la reproduction.

Je sais seulement que, dans les environs de Houdan, la poule dinde était, avant l'invention de l'hydro-incubateur, le seul agent employé pour l'élevage en grand de la volaille, et que, même actuellement, cet oiseau est encore utilisé pour la conduite des poulets dits *éclos à la vapeur.*

D'un autre côté, — le faisandeau et le dindonneau ayant plus d'un rapport : les allures libres et vagabondes, un cri plaintif particulier, la poursuite des sauterelles, — la dinde semblait être, *à priori*, un auxiliaire tout indiqué pour l'élevage en grand du faisan.

Voici en quoi consiste l'emploi de la poule dinde pour les incubations forcées.

Pour arriver à faire couver les poules dindes avant que la nature ne les y pousse, avant même qu'elles n'aient pondu (beaucoup de celles qui ont été soumises à ce régime pendant plusieurs années sont restées stériles), on emploie un moyen des plus simples.

L'on prend une dinde élevée jusque-là en liberté dans la basse-cour sans aucune préparation préalable au rôle qu'on veut lui faire remplir.

On la place dans une caisse ou dans un panier muni d'un couvercle. Le nid de paille y est assez élevé pour que ce couvercle, une fois fermé sur son dos, l'empêche de se tenir debout. La fermeture est solidement fixée ou simplement chargée de grosses pierres.

Tous les matins, les dindes ont un quart d'heure de liberté pour manger, puis elles sont réintégrées dans leur étroite prison. Au bout de quelques jours, elles commencent à s'habituer à leur nouveau rôle, et plusieurs dindes, *accouvées* dans une même pièce, regagnent chacune leur nid sans se tromper, par la force de l'habitude.

On leur met alors, à titre d'essai, quelques vieux œufs remplis de plâtre; elles prennent petit à petit des allures de couveuses, et finissent par se décider à couver sérieusement. Le couvercle de la caisse est alors supprimé; elles reçoivent une vingtaine d'œufs et même plus, suivant leur grosseur ou leur aptitude à couver.

Tous ces préparatifs demandent de huit à quinze jours. Certaines bêtes cependant se refusent obstinément à la maternité forcée; elles doivent être immédiatement mises à l'engrais, comme impropres à la reproduction.

Il est à remarquer que les produits d'une dinde bonne mère et bonne couveuse se ressentent toujours de son aptitude. Si dans certains pays, les dindes se refusent à

l'incubation forcée, c'est qu'elles n'ont pas été suffisamment choisies en vue du but où l'on veut les amener.

Les dindes qui ont fini par *se résoudre*, c'est le terme consacré, peuvent faire, sans interruption, quatre ou cinq couvées. On en a vu même aller jusqu'à huit.

A chaque éclosion, une seule mère conduit tous les poussins, et les autres continuent leur métier de machine à couver.

L'emploi de la dinde peut rendre de grands services pour l'éducation du faisan, et je sais de grandes faisanderies, où l'on utilise dans ce sens les aptitudes de cet oiseau docile.

Seulement, pour beaucoup d'entre nous, qui avons un autre objectif, qui ne pouvons disposer de grands espaces ou qui n'avons qu'un outillage restreint, l'emploi de la poule est de toute nécessité.

Valeur comparée des différentes races de poules. — Il y a poule et poule, comme il y a fagot et fagot, et il s'agit de s'édifier sur le choix de celle à laquelle on devra confier ses trésors.

Voici d'abord la *brahma-pootra :* crête triple, droite et dentelée, fond du plumage blanc ou gris, suivant les variétés, camail tacheté de noir, bouts des ailes et de la queue noirs, les pattes garnies de plumes qui s'étalent jusque sur les doigts, pattes jaunes. — La poule brahma est une grosse matrone bien douce, bien maniable, pleine de bonne volonté, et, dans la belle saison, presque toujours disposée à couver. Elle n'est point nerveuse, point vagabonde, et sait s'accommoder d'un petit espace.

Telles sont les qualités qui la rendent recommandable.

Seulement, c'est une personne obèse, du poids moyen de six à huit livres, et, avant de lui confier des œufs de valeur, il faut voir si vous n'auriez pas à compter avec la casse. Gare aux œufs à coquille trop mince !

Pourtant, il n'est pas rare de voir, — chose à peine croyable, — telle poule brahma entourée d'une compagnie de joyeux perdreaux qu'elle a couvés elle-même, fait éclore elle-même, et qu'elle se charge d'élever sans en écraser un seul.

A chaque fois qu'il m'a été donné de voir ce colosse plein de précautions, entouré de ces infiniment petits, je ne pouvais me retenir de penser à *l'éléphant bonne d'enfant*, si bien décrit par notre ami Ernest Menault, dans son intéressant livre intitulé : *de l'Intelligence chez les animaux*.

Il y a lieu de croire que, chez la brahma, le sentiment maternel surexcité prévoit tout, supplée à tout, même aux inconvénients de la pesanteur, et produit des miracles.

Ces anomalies sont toujours un sujet d'étonnement, et pourtant on les recontre à chaque instant.

L'auteur de la *Chasse pratique* ne signale-t-il pas à notre attention un sien cousin qui couva jour et nuit, pendant une dizaine de jours, cinq œufs de caille; et qui les amena tous les cinq?

Mais revenons à nos brahmas.

Le principal mérite de ces dociles oiseaux consiste à être un instrument d'incubation presque toujours prêt, d'une complaisance et d'une capacité indéfinies, pouvant recevoir de grosses charges d'œufs en attendant que d'autres poules plus petites demandent à couver.

Ce que je viens de dire de la poule brahma peut s'appliquer à la *cochinchinoise*, à la poule de *Langshan*.

La *poule de ferme*, la poule dite *poule de pays*, est la ressource d'un certain nombre d'amateurs qui, n'habitant la campagne que durant la belle saison et ne pouvant s'astreindre à entretenir toute l'année un troupeau de poules spéciales, se contentent de recruter pour l'incubation la première poule venue, pourvu qu'elle veuille couver.

Pour mon compte particulier, je considère la poule de

ferme comme un auxiliaire douteux, comme une personne peu sûre, comme un dépositaire tantôt dévoué et fidèle, tantôt capable de *manger la grenouille.* Suivant moi, tout éleveur avisé ne devra lui confier ses richesses que lorsqu'il ne pourra pas faire autrement.

Les divergences d'opinions, au surplus, à l'endroit de la poule de ferme, ont parfaitement leur raison d'être, car, qu'est-ce que la poule de ferme ou la poule de pays? A quelle race appartient-elle? A toutes et à aucune. Elle est le résultat de croisements et d'entre-croisements, une résultante du hasard, un salmigondis de toutes les races.

Si vous tombez sur des poules ayant dans les veines du sang de brahma, rien d'étonnant à ce que vous obteniez de bonnes couveuses. Si, au contraire, l'influence du sang de Crèvecœur ou de Houdan a prédominé dans la création des poules du pays que vous habitez, vous avez plus d'une chance de mettre la main sur une couveuse détestable.

Pour qu'on ne m'accuse pas, au surplus, de partialité, deux exemples :

Au printemps de 1873, mon boulanger vint me proposer une couvée (j'allais dire une fournée) d'œufs de caille, qu'il s'était procurée je ne sais trop comment.

Je n'avais, ce jour-là, sous la main, — toutes mes poules étant occupées à des œufs de faisan, — aucune couveuse disponible. Force me fut de refuser.

Que fit notre homme? Pour ne pas perdre les œufs, il se procura à la ferme une poule d'assez petite taille, et les lui confia.

Sauf deux ou trois œufs cassés, tout alla bien.... jusqu'à l'éclosion.

Un beau matin, après avoir été visiter sa couveuse comme d'habitude, pour la faire manger, le boulanger vint trouver sa femme avec mystère, et lui tint ce discours :

« Gardons-nous de lever la poule avant ce soir. Évitons tout bruit de ce côté.

« Ça bêche! Ça bêche! — J'ai entendu le cri des petits ».

Le soir venu, on alla avec toutes sortes de précautions tirer la poule du panier.

Pauvre bête! dire que voilà trente-six heures qu'elle n'a mangé! En a-t-elle une action!

Oui, mais la pauvre bête, profitant de la porte entr'ouverte, s'enfuit avec des cris désordonnés.

De cailleteaux, point... D'œufs pas davantage.

On chercha dans la paille du panier... Rien. Quelques débris de coquille accusateurs, voilà tout ce qu'on put trouver.

La poule, horrible bête, avait mangé les poussins en train d'éclore, dès qu'elle s'était aperçue, au cri, qu'ils étaient d'espèce étrangère.

Quant au boulanger, il fut forcé de convenir, *in petto*, que, pour un premier essai, c'était jouer de malheur, et que, pour parler son langage technique, sa poule de ferme l'avait fait tomber dans le pétrin.

Second exemple, et tout à fait contraire au précédent :

Le 2 juillet de l'année dernière, un fermier des environs m'apporta, dans un panier, une poule de sa basse-cour garnie d'une couvée de onze poussins de perdreaux, qu'elle venait de faire éclore.

Celle-ci ne les avait pas mangés.

Ce me fut une occasion de songer au rédacteur en chef de *la Chasse illustrée*, qui, lui aussi, se livre à des études intéressantes sur l'élève du gibier.

Je vais commettre la petite indiscrétion de vous dire qu'il réussit même, tous les ans, l'éducation d'un assez grand nombre de faisans, de perdrix, d'aquatiques, de gibiers divers.

L'éducation achevée, il arrive qu'il se trouve encombré, mais alors que fait-il de ses élèves?

Il fait des heureux, il les distribue à ses amis.

Ou bien encore, il les porte aux champs et leur donne la liberté..., une autre manière de faire des heureux.

C'est un truc à lui, qu'il a imaginé pour débarrasser ses volières et faire place nette pour l'élevage suivant. — Chacun ses ficelles.

Mais alors, me direz-vous, que lui reste-t-il pour lui?

Il lui reste d'excellentes choses prises sur le vif par sa plume et par son crayon, dont il ne tiendra qu'à vous, chers amateurs, de faire votre profit en lisant la *Chasse pratique*, un livre qui fait son chemin.

Je songeai donc à M. E. Bellecroix.

Par un heureux hasard, je venais d'avoir la visite de M. R..., un aimable garçon, notre ami commun. — M. R... nous servit naturellement de trait d'union. Il repartait le lendemain soir, et il fut convenu qu'il emporterait la poule et sa famille de perdreaux.

L'emballage était une opération délicate. — La poule, grossière villageoise, était d'humeur assez récalcitrante, et ne laissait pas que de nous inspirer quelque inquiétude.

Voici comment nous nous y prîmes :

L'heure du départ arrivée, un panier d'étroite dimension, tapissé de menu foin bien tassé, et capitonné d'une bande de grosse toile, pour intercepter la lumière, reçut la poule, à laquelle on laissa le temps de se calmer; puis, un à un, on lui insinua les petits perdreaux. On assujettit enfin le couvercle, et M. R..., chargé de ce bagage vivant, prit l'express peu d'instants après.

Suivant mon estime, les poussins avaient plus d'une chance d'arriver en marmelade. Le transbordement, le bruit du chemin de fer, celui de la voiture qu'on prit à l'arrivée, etc., il fallait moins que cela pour mettre dans

tous ses états une poule qui n'était jamais sortie de son village.

Bientôt je reçus l'avis suivant :

« Paris, le 4 juillet.

«... Je commence d'abord par la poule. Je dois avouer que je l'avais affreusement calomniée en la croyant incapable de faire un aussi long trajet en compagnie d'aussi frêles créatures.

Jugez de ma surprise quand, ce matin seulement, en sortant la mère du panier, j'ai trouvé les onze petits frais et bien portants, ayant déjà oublié les misères du voyage, et ne pensant plus qu'à manger ».

Il paraît que les perdreaux, ne se fiant pas aux parties basses de l'édifice, avaient eu le bon esprit de se loger dans leur poule, sous les ailes et sous la plume des parties supérieures.

De ces deux exemples, tous deux en sens contraire, concluons sur l'usage de la poule de ferme ou poule de pays comme agent d'incubation d'œufs précieux, et disons que cette poule constitue un auxiliaire douteux, tantôt excellent, tantôt détestable, et qu'il ne faut l'employer que lorsqu'on ne peut faire autrement.

A la poule de ferme, bête presque toujours ultra-sauvage, je préfère de beaucoup, quoique sans race également, les poules empruntées à de petites basses-cours de particuliers, lesquelles, habituées à la société de leurs maîtres, sont familières au point de manger dans la main.

De ces dernières, j'ai tiré parfois un excellent parti.

Si la poule de ferme doit être considérée comme suspecte pour l'éducation des faisans, des perdrix, des colins, il y a des races qui doivent être entièrement proscrites.

Telles sont les races Espagnole, de Crèvecœur, de Hou-

dan, de la Flèche, de Padoue (si jolie pourtant), de Hambourg, de Campine, de Bréda, toutes mauvaises couveuses. — Je sais qu'on m'objectera quelques exemples du contraire, mais c'est une exception, et l'exception prouve la règle.

Les races naines en général sont bonnes couveuses et bonnes éleveuses. Les unes sont à pattes nues; les autres, au contraire, ont les pattes et même les doigts garnis de plumes. Les avis des amateurs sont partagés sur les avantages des unes et des autres.

L'auteur de la *Chasse pratique*, ayant à émettre son opinion sur les mérites comparés de la poule naine pattue et de la poule naine non pattue, dit que les deux se valent et font la paire.

Il existe une petite poule très naine, à plumage gris foncé, presque noir, outrageusement pattue, à ce point que ses pattes et ses doigts, garnis de plumes d'une longueur démesurée, ressemblent à une seconde paire d'ailes. Cette poule est excellente couveuse, mais, malgré moi, j'avais toujours nourri à son égard des préventions défavorables. Ces longues plumes aux pattes me semblaient un danger pour les œufs et me faisaient l'effet d'autant d'épées de Damoclès suspendues sur la tête des petits.

Pourtant, il n'en est rien, à ce que m'a autrefois assuré feu Plet, faisandier en chef du Jardin d'acclimatation. Plet n'a pas craint de confier à de semblables poules des œufs de faisan de lady Amherst, et il m'a dit s'en être bien trouvé.

« Ces poules pattues (conclut cet habile praticien) ne savent-elles pas se servir des pattes que le bon Dieu leur a données de manière à en annihiler les inconvénients, et la nature n'a-t-elle pas tout prévu? Si leurs pattes garnies de plumes étaient un danger pour leurs œufs ou pour leurs petits, cette race se serait éteinte dès la première génération ».

Ce raisonnement me paraît sans réplique.

Suivant Plet, voici où résiderait le danger : si, corrigeant la nature, vous vous avisez d'élaguer les longues plumes des tarses et des diogts, il en résulte que chaque plume, ainsi élaguée, devient chicot, et alors est susceptible de crever les œufs, ou de blesser les petits, d'autant mieux que cette mutilation a pour premier résultat de rendre la poule, — habituée à se servir de pattes non dégarnies, — d'une gaucherie des plus malheureuses.

Une petite poule dont on ne saurait dire trop de bien, c'est la *poule perdrix*, ainsi nommée parce que sa spécialité est de couver les œufs de perdrix.

Sa petite taille, sa douceur, ses qualités maternelles, tout, jusqu'à sa couleur grise, la désignait pour cet emploi.

Cet race est assez répandue dans les faisanderies et chez les amateurs qui s'occupent d'élevage.

Le coq, à crête simple et dentelée, a le port fier, les ailes tombantes et est très richement vêtu de plumes rouge cuivre à reflets métalliques ; la poule a la poitrine jaune roux, les flancs jaunâtres, les plumes du camail traversées dans leur longueur par une ligne noire, le dos gris brun.

Tous deux constituent un très joli couple, élégant, bien proportionné et sont recherchés même par des personnes qui ne s'occupent pas d'élevage, à titre d'oiseaux d'agrément.

La propagation rapide de ces oiseaux les ayant fait tomber dans un grand nombre de mains, il s'en est suivi de nombreux croisements, attestés çà et là par quelques plumes blanches qui font tache sur leur livrée, et la race bien pure est aujourd'hui difficile à trouver.

D'autres poules naines à plumage caillouté, suite de croisements de la précédente, mais de taille un peu plus forte, sont également employées avec succès pour l'in-

cubation des œufs de perdrix et de faisans. Elles sont très bonnes couveuses et éleveuses. Leur seul défaut est de n'avoir pas de race.

La race dite *courte-patte*, assez répandue dans l'Orne, dans la Sarthe et dans la Bretagne, est une couveuse précoce et excellente.

Le coq et la poule courte-patte ont les jambes si petites qu'ils en sont réduits à marcher en cane, et qu'une partie de leurs plumes postérieures traîne à terre. Leur plumage est caillouté blanc et noir.

Une race bien connue et très appréciée est la race naine pattue dite *anglaise*.

Voici la description qu'en donne M. Jacques dans son excellent livre, *le Poulailler* :

« Cette petite race, extrêmement répandue en France, est très appréciée pour sa fécondité, sa précocité et son aptitude à couver.

« Coq et poule sont à crête simple, courts de pattes, à plumage blanc très collant. Le plumage s'épanouit en gagnant les parties inférieures, les plumes du calcanéum s'allongent énormément en forme de manchettes, et les pattes sont couvertes extérieurement, et jusque sur les doigts, d'un épais matelas de longues plumes, qui donnent à ces petits animaux une tournure toute particulière ».

Rien de charmant, de mignon, d'original comme un couple de ces oiseaux suivi d'un troupeau de dix ou douze de ses poussins, gros à peine comme des pierrots, toute la famille d'un blanc de neige.

Un spectacle non moins intéressant est celui d'une poule anglaise lâchée à travers le jardin avec sa couvée de perdreaux. On dirait une coquette bonne d'enfant, à bonnet blanc, à tablier blanc, à manchettes blanches, conduisant une troupe d'enfants aux Champs-Élysées.

Voyez-la parcourir les allées, — non pas suivie, mais

suivant et rappelant en vain sa bande indisciplinée, puis, de guerre lasse, causant seule, et par un plaintif *kââât... kââât... kât!* exprimant les soucis, les inquiétudes que lui causent ces petits marmots qui n'écoutent pas sa voix, mais qu'elle aime tout de même, les chers mauvais sujets, malgré leurs défauts.

Cette jolie race, par suite de remaniements, de sélections et de croisements, a donné la variété à pattes nues, et une autre variété huppée, aussi pattue que le type, plus basse sur pattes et plus petite. Cette variété atteint à peine la grosseur d'un pigeon de moyenne taille.

J'ai en ce moment un exemplaire, le seul qui me reste, de poule anglaise huppée, qui n'a jamais couvé qu'une seule fois. Depuis lors, s'étant probablement rendu compte que la délicatesse de sa constitution lui interdisait les fatigues de l'incubation, elle n'a plus demandé à couver.

Seulement, le sentiment maternel, si puissant chez cette race, a pris chez elle une autre direction, et elle se prête admirablement à l'élevage de tous les poussins qu'on veut lui confier. Nous l'appelons l'*adopteuse,* et elle nous est ici d'un grand secours.

Que des oisillons viennent à se trouver orphelins : poulets, petits canards, perdreaux, colins, faisandeaux..., elle adopte tout. On l'enferme dans un panier, — d'habitude le soir, — elle sait ce que cela veut dire. On lui insinue les petits sous ses ailes. Le lendemain matin, quelquefois, elle les regarde à peine, mais jamais elle ne les maltraite. Puis, la vue de ces petits innocents, la confiance naïve qu'ils lui témoignent en allant se réfugier sous sa plume, ne tardent pas à éveiller chez elle le sentiment maternel, et, avant la fin de la matinée, elle les aime comme s'ils étaient siens, leur éparpillant la nourriture, les appelant à la curée, donnant des coups de bec sur toute main qui s'avise de vouloir les approcher.

En parcourant l'hémicycle de la poulerie du Jardin d'acclimatation, j'ai remarqué une poule naine, entièrement noire, celle-ci, dite : *poule de Java*.

Voici son signalement : joufflue et cravatée, à crête double et très petite. Cette poule, paraît-il, est excellente couveuse. Les reflets métalliques de son plumage noir en font un oiseau remarquable ayant un cachet d'originalité tout particulier.

Il existe de cette race une variété blanche. Les deux variétés sont à pattes nues.

Le prix élevé de la poule de Java fait qu'elle est peu répandue et peu connue. C'est une race de luxe.

Une excellente couveuse naine, introduite depuis peu et qui n'a pas tardé à se faire apprécier par sa douceur et ses qualités maternelles, c'est la poule de *Nangasaki*, sorte de miniature de la Brahma, dont elle rappelle la structure et la livrée.

Nous venons de lier connaissance avec une bonne partie des auxiliaires emplumés généralement employés pour l'élevage de la plupart des gibiers à plume et des oiseaux de volière. Pour compléter cette étude, je vous demanderai la permission, chers amateurs, d'aller chercher derrière les fagots, pour vous les présenter, deux ou trois races (je ne sais trop au juste, car deux d'entre elles peuvent très bien n'en faire qu'une), deux ou trois races, dis-je, de poules couveuses, qui sont celles qu'un long usage m'a appris à apprécier entre toutes, — mes pré-férées, — *mes poules*, en un mot.

La première de ces intelligentes bêtes qui me tombe sous la main est la *poule négresse* ou *poule nègre du Japon*.

Voyons un peu ce qu'en disent les auteurs dont le nom fait autorité. Voici comment la définit M. Mercier, ancien inspecteur du Jardin zoologique, dans sa notice sur l'ac-

climatation et l'éducation des oiseaux de chasse, de luxe et d'utilité :

« Complètement originale, cette race n'a rien des autres volailles. Peau noire, os et chair noirâtres, plumage de soie fin et blanc, huppe placée un peu en arrière. La crête double du coq est d'un rouge noirâtre (on la recherche aussi noire que possible). Oreillons bleus nacrés. Cinq doigts, bonne pondeuse et *couveuse par excellence. On lui confie ordinairement les œufs de faisans rares et d'oiseaux précieux.* Croisée avec la poule ordinaire, elle donne de trés bonnes couveuses. Croisée avec la poule naine blanche, elle produit la poule de soie à peau rouge, qui couve très bien ».

De son côté, M. Ch. Jacques, dans son excellent traité déjà cité, signale la race nègre comme « la plus curieuse et une des plus jolies qu'on puisse voir ».

Selon lui, « coq et poule ont la forme exacte, et peut-être exagérée, des cochinchines les mieux faits. Chaque partie du corps se détache en un lobe distinct, et son plumage de soie, extrêmement fin et blanc, accompagné d'une forte demi-huppe renversée un peu en arrière, forme le plus étrange contraste avec ses joues, ses barbillons et sa crête frisée, d'un rouge sombre presque noir, et son oreillon d'un bleu de ciel verdâtre et nacré.

« La couleur de la peau, qui est par tout le corps d'un bleu foncé noirâtre, ne s'aperçoit qu'aux pattes, qui sont à cinq doigts, courtes et bordées extérieurement de petites plumes soyeuses.

« La poule, aussi douce et aussi familière que la cochinchine, est parmi les poules naines la plus féconde, *la meilleure couveuse* et *la meilleure mère.* »

Il est de fait que la poule nègre est un oiseau rempli de qualités physiques, et, si j'ose le dire, morales. Elle est jolie, d'une beauté originale, imprévue, qui arrache des cris de surprise lorsqu'on la voit pour la première fois.

Son vêtement de soie, correct, d'un blanc de neige, d'une coupe sévère, accusant nettement les formes, vous séduit tout d'abord. Son attitude sérieuse, son maintien grave, vous indiquent une personne honnête, méthodique, ayant le sentiment de la responsabilité, et gagnent de suite votre confiance.

Cette poule, la douceur même, sorte d'édredon vivant, était tout indiquée pour l'incubation des œufs précieux, et elle est tellement docile, lente dans ses mouvements, qu'avec elle on sent qu'il n'y a pas d'accidents à craindre. Aussi faisandiers et éleveurs n'ont-ils qu'une voix pour proclamer ses mérites.

Je ne lui connais qu'un défaut, résultat de l'excès même de ses qualités maternelles : elle demande trop souvent à couver, et la plupart du temps la fièvre d'incubation se déclare chez elle d'une façon trop prématurée pour l'usage auquel nous la destinons.

Je suis parvenu à corriger ce défaut, et je puis ménager le bon vouloir de mes auxiliaires nègres pour l'époque où j'en aurai besoin. Pour cela, j'emploie le procédé suivant, dont chacun pourra faire son profit, s'il le trouve pratique.

Voici comme je m'y prends :

J'ai deux parquets de sujets nègres : l'un ayant pour étalon le sieur César, — un plantureux coq; — l'autre ayant pour seigneur et maître le nommé Alexandre, — un coq également très réussi.

Une poule du sérail Alexandre, prise d'une fièvre intempestive, demande-t-elle à couver, vite je la prends et la porte chez César. Une poule du troupeau de César manifeste-t-elle trop tôt le désir de garder le nid, à l'instant je la fais passer chez Alexandre.

Cette manière de rendre à César ce qui appartient à Alexandre et à Alexandre ce qui appartient à César n'est peut-être pas conforme aux préceptes de l'Évangile, mais

ce que je puis garantir, c'est que mon procédé est suivi d'un succès complet.

En effet, Alexandrine n'a pas plus tôt mis *les pattes* chez César, que ce dernier, en proie à une joie folle, s'évertue à faire partager ses transports à sa nouvelle recrue, et Dieu sait ce que la pauvre poule, ahurie, dépaysée, sans défense, caressée à outrance, a à subir de ses importunités, — le tout sans préjudice des coups de bec peu charitables qui ne lui sont pas ménagés par ses nouvelles compagnes, jalouses de cette favorite.

Bref, cette pauvre Alexandrine, choyée par l'un, battue par les autres, a fort à faire, je vous assure, et force lui est d'ajourner à des temps meilleurs toute velléité d'incubation.

Vice versâ pour Césarine.

Nous avons vu plus haut, à propos des races naines, qu'une de ces races tire son nom de son emploi spécial, qui est l'incubation des œufs de perdrix.

La poule nègre, elle, n'a pas de spécialité, ou si vous le préférez, sa spécialité consiste à couver tout ce qu'on veut bien lui donner : œufs de faisans, œufs de poules, œufs de perdrix, œufs d'aquatiques, et même la plupart du temps, œufs de colins, malgré leur petitesse relative.

Au surplus, nous la verrons à l'œuvre au chapitre des *application diverses*.

Il faut reconnaître cependant que, si cette excellente bête se prête à l'incubation de ces œufs d'infiniment petits, ces œufs, de leur côté, ne se prêtent pas toujours à être couvés par la poule nègre. Quelques-uns ont la coquille tellement fragile qu'il y aurait imprudence à les confier à une poule qui n'est que demi-naine. Il existe entre ces œufs et la couveuse nègre une disproportion que le bon vouloir de celle-ci ne réussit pas toujours à combler, et la

2.

prudence veut qu'on réserve la poule nègre pour l'incubation d'œufs d'oiseaux de la taille des faisans et des perdrix.

— Mais, alors, à qui confier nos œufs de colins?

— Nous y voici.

Il existe sous le nom de poule de *Bentam,* ou mieux de *Bantam,* une race extra-naine, très jolie, aussi mignonne et aussi petite que possible. Cette race tire son nom d'une ville, aujourd'hui détruite, située dans l'île de Java, et où les Anglais fondèrent un comptoir en 1611.

Les Anglais ayant trouvé à Bantam une petite race de poules dont l'originalité et la gentillesse les frappèrent, en importèrent plusieurs sujets en Angleterre, où on les acclimata, où on les fit reproduire, et où, paraît-il, on les transforma.

La vraie poule de Bantam n'atteint même pas la grosseur d'une perdrix. Elle est à pattes nues, quatre doigts, les ailes tombantes. Le coq a la crête triple, aplatie, renversée en arrière, où elle se termine en pointe.

Chaque plume de la livrée, d'un dessin correct, doit être très régulièrememet bordée de noir ou d'une nuance foncée tranchant sur l'ensemble du plumage ce qui fait que cette race semble vêtue d'écailles de poisson. La poule est très bonne pondeuse et excellente couveuse.

D'après l'opinion de M. Ch. Jacques et d'un certain nombre d'amateurs, la poule de Bantam, telle que nous la voyons actuellement, serait un sujet de fabrication anglaise, une sorte de produit manufacture obtenu artificiellement par des croisements, des sélections, des traitements spéciaux. Il est de fait qu'il n'y a que la manufacture pour donner un produit d'un dessin aussi régulier, correct comme celui d'une étoffe.

Les Anglais, qui sont passés maîtres en matière de transformation des races, ne se sont pas arrêtés là. Après avoir obtenu le dessin, ils en sont arrivés à produire des

nuance bien définies, et nous possédons actuellement plusieurs variétés qui tirent leur nom de la nuance générale de leur plumage.

M. Mercier en compte quatre :

La *dorée,* d'un jaune roux; la *citronnée,* d'un citron clair; l'*argentée,* d'un blanc brillant; la *coucou,* d'un plumage gris cendré, entièrement grisaillé.

J'ai vu dernièrement les quatre variétés dans la belle collection du Jardin zoologique du bois de Boulogne.

M. Ch. Jacques, lui, compte aussi quatre variétés de Bantam : l'*argentée;* la *dorée;* la *noire;* la *blanche.*

Je ne comprends pas bien ce qu'il entend par *Bantam blanche,* puisque l'un des principaux caractères de la bantam consiste en ce que chaque plume doit porter un liséré circulaire et régulier. — Quant à la bantam noire, elle est peut-être celle de *mes poules,* dont je vais vous entretenir en dernier lieu.

Quoi qu'il en soit de la bantam, qu'elle soit un produit naturel de l'île de Java ou le résultat du travail de l'homme corrigeant la nature, elle n'en est pas moins une race réelle, constante dans sa reproduction comme forme, comme dessin et comme nuance pour chaque variété, *lorsqu'elle est bien pure.*

Car il y a bantam et bantam, et la faveur dont jouit cette petite poule a donné lieu à de nombreuses contrefaçons plus ou moins réussies, et en fait de bantam bien pure,

> Rien n'est plus commun que le nom,
> Rien n'est plus rare que la chose.

Ce serait sortir de mon sujet que de dévoiler les nombreuses fraudes auxquelles donne lieu trop souvent le commerce des oiseaux. J'aurai occasion d'y revenir dans une autre étude, et vous dirai, chers lecteurs, de quelle



façon ingénieuse un éleveur peu scrupuleux peut faire d'un jeune coq à crête simple et dentelée un sujet à crête double et même triple et frisée.

C'est à donner la chair de poule.

Une vraie bantam bien pure est un bijou. Elle est si jolie qu'on pourrait en faire un oiseau d'appartement, en la tenant dans une cage de la dimension d'une cage à perroquet, et bien entretenue.

Cette gentille naine se prête à tout ce qu'on veut, et est susceptible d'une grande familiarité.

Telle fillette pourrait, avec une bantam, jouer à la petite fermière, et dresser son oiseau, ainsi que j'en ai eu l'exemple sous les yeux, à venir pondre sur ses genoux.

Les couveuses avec lesquelles nous venons de lier connaissance, à la poule de ferme près, sont toutes, avec des mérites divers, bonnes pour l'élevage, mais seulement pour l'élevage en boîte ou celui qui se pratique sous la surveillance directe de l'éleveur, à l'abri d'un bon grillage, garanti de tout danger.

Or, personne de nous n'ignore que ce genre d'élevage, pâle copie de l'élevage libre, outre qu'il est fort assujettissant, est loin de valoir, pour la réussite des oiseaux-gibiers et de la plupart des oiseaux de volière, le parcours illimité accordé aux jeunes sujets.

Le grand air, l'exercice, la poursuite des sauterelles, l'insecte à discrétion, — insecte varié et librement choisi par chaque série d'élèves suivant son tempérament spécial, — tels sont les meilleurs auxilliaires pour l'éleveur, la meilleure de toutes les hygiènes pour l'élève. Il serait donc désirable de pouvoir lâcher en liberté, toutes les fois que l'état de la température et la force des sujets le permettent, la poule et ses poussins, soit dans les champs qui entourent la ferme, soit dans le parc, voire même à travers le jardin.

Sans doute, mais cet élevage libre est plein de dangers.

On a beau faire bonne garde, il n'y a pas de bonne garde qui tienne.

Il circule dans la campagne, dans les parcs, et même dans les jardins les mieux clos, toutes sortes de gens suspects, à intentions perfides, les uns sous des dehors honnêtes, les autres avec des minois plus ou moins patibulaires, depuis le chat en rupture de grenier, depuis le chien favori de la maison, jusqu'à l'oiseau de proie, en passant par le renard, la belette, la fouine, le putois, et autres personnages peu recommandables.

Je suis payé pour savoir, en cas de mauvaise rencontre, quelle piètre défense seraient susceptibles d'opposer la plupart de nos auxiliaires emplumés.

De toutes les couveuses que nous avons passées en revue, je ne vois que la poule de ferme, bête sauvage et acariâtre, qui soit susceptible de défendre avec énergie ses petits... lorsque toutefois elle ne les a pas mangés.

Toutes les poules de ferme, en effet, ne mangent pas leurs poussins étrangers, surtout si ces poussins sont des perdreaux, lesquels, sauf la taille, ont tant de rapports avec les poulets de basse-cour.

C'est ainsi que M. Mennesson, à sa ferme du Faîté, près Fismes, élevait tous les ans, avec l'aide des poules de sa basse-cour, une certaine quantité de perdreaux pour l'entretien de sa chasse.

Les poules allaient librement autour de la ferme avec leurs poussins de perdreaux, qu'elles savaient faire respecter des chiens et des chats, et les rentraient le soir au poulailler.

Rendons à la poule de ferme ce qui revient à la poule de ferme, mais il n'en est pas moins constant que, en dehors de l'élevage spécial des perdreaux et sauf quelques cas particuliers, la poule de ferme est un auxiliaire douteux.

Ce côté de la question ainsi envisagé, nous sommes amenés à conclure que pour l'élevage libre, pour l'élevage en traîne, il faudrait trouver une poule qui fût tout à la fois bonne couveuse, bonne éleveuse, et en même temps de courageuse défense.

Une telle poule existe-t-elle?

Vous ne me supposez pas, chers amateurs, l'âme assez noire pour avoir songé à faire miroiter à vos yeux les qualités désirables, les aptitudes nécessaires chez une poule appelée à diriger les premiers pas de vos jeunes gibiers à plume dans l'apprentissage de la vie libre, avec l'arrière-pensée de vous déclarer, en fin de compte, que cette poule n'existe pas.

Loin de moi pareille intention. — Je me hâte de le proclamer, cette poule existe, aussi bonne couveuse et éleveuse, aussi énergique, tapageuse et vaillante que vous puissiez la désirer. — Inutile d'ajouter qu'elle est une de *mes poules*, et peut-être la meilleure.

Je vais d'abord vous la décrire, et, pour plus de clarté, prendre pour point de comparaison la bantam, avec laquelle plusieurs la confondent.

Elle a de commun avec la bantam la petite taille, bien qu'elle soit plus grosse que cette dernière d'un cinquième environ; la patte nue, de couleur plombée; les quatre doigts; la crête triple, frisée, renversée en pointe en arrière.

Elle en diffère par la forme du corps, qui est moins allongée et plus trapue, et par la couleur foncée de sa livrée, dont l'ensemble est noir et or à reflets métalliques, brillante comme la santé exubérante de l'oiseau.

La plume de la bantam est arrondie à son extrémité, l'arête de même nuance claire que le fond du plumage, le liséré circulaire.

La plume de la poule dont nous nous occupons se ter-

mine en ogive. Le dessin en est assez semblable à celui des plumes du dos du faisan commun. Voici quel est ce dessin :



Fig. 5. Fig. 6. Fig. 7.

Arête d'un jaune vif, se détachant sur un fond noir mélangé de jaune. Ce mélange, très foncé au bord de l'arête, va en s'éclaircissant, pour se terminer en un liséré jaune, lequel est encadré lui-même d'un liséré du noir le plus pur.

L'oiseau revêtu de cette livrée est fier, le coq très batailleur, la poule vive, fantasque, impérieuse, pétulante,

tous deux pleins de feu, d'une santé de fer, d'une rusticité à toute épreuve.

— Maintenant, me direz-vous, le nom de cette race!

Voici venu pour moi le quart d'heure de Rabelais. A ma grande confusion, je suis obligé de confesser que ce nom, je ne saurais vous l'indiquer d'une façon précise, et vous allez voir si c'est faute d'avoir cherché à le connaître. Cependant cette poule n'est pas un mythe. Elle est même assez répandue. Je l'ai aperçue notamment dans plusieurs châteaux. Les uns la nomment *poule faisane,* soit à cause de sa livrée, qui rappelle, comme dessin, certaines parties du plumage du faisan commun, soit par suite de ce qu'on l'emploie généralement à couver les œufs de faisans.

M. le comte de M...., duquel j'ai obtenu, par voie d'échange, quelques-uns des exemplaires que je possède actuellement, la désigne sous le nom de *poule naine de Madagascar.* — Quant au faisandier en chef du Jardin d'acclimatation, il ne la désigne pas du tout. Il prétend que cette race n'est pas une race, que cette poule n'est pas une poule.

Désireux d'avoir le véritable nom de cet auxiliaire, dont je me sers, à ma satisfaction, depuis tantôt dix ans, je me rendis tout exprès au Bois de Boulogne.

Plet prétendit d'abord ne pas connaître, sur la description que je lui en fis, l'oiseau dont je voulais parler.

Heureusement, j'en avais aperçu un exemplaire à la poulerie, dans le parquet des bantams dorées. — Nous nous y rendîmes.

Il résulta des explications qui me furent données que l'exemplaire désigné par moi s'était trouvé, par mégarde, dans un lot de bantams dorées qu'on venait d'adresser au Jardin, et, séance tenante, Plet fit enlever l'oiseau, dont l'aile fut coupée, et qui fut porté au parquet des cou-

veuses naines, où se trouvent confondus pêle-mêle les sujets nains, qu'on vend indifféremment à raison de 5 francs pièce : poules blanches, poules noires, poules cailloutées, tous sujets sans ancêtres, tous individus sans valeur, tous gens à cent sous.

Je me retirai sans avoir pu le convaincre qu'il venait d'éliminer là une poule de valeur, d'une race bien définie, d'un plumage constant, se reproduisant sans altération. — Il ne voulut rien entendre.

Et cependant...

J'en écrivis sans retard à M. le vicomte de M...., et voici sa réponse :

« . . . . le 29 octobre 1876.

« Monsieur, voici les renseignements que je puis vous donner sur les petites *poules naines de Madagascar :*

« Il y a de cela une trentaine d'années, je transportais des produits de l'île de Madagascar à l'île Bourbon et à l'île de France. — Comme à chaque voyage, je remplissais mes cages à poules de volailles du pays, je me trouvai, à mon retour en France, posséder encore quelques-unes de ces volailles, dont je fis présent à quelques connaissances...

« Il y a quatre ans, j'ai retrouvé cette même espèce chez les personnes auxquelles je l'avais confiée.... Tout ce que je sais, c'est qu'on en est parfaitement content, et que moi-même je m'en sers comme de parfaites couveuses et éleveuses, et très rustiques ».

Ces préliminaires posés, et m'étant acquis des droits à votre indulgence en vous faisant voir que si je n'ai pas de désignation bien précise à vous donner, je n'ai rien négligé pour obtenir le véritable nom de la race que je signale à votre attention, je vais vous demander, chers lec-

teurs, la permission de vous présenter un couple de cet
race, avec lequel nous ferons connaissance intime et q
nous étudierons sur le vif. — Ce sera le meilleur moy
de vous mettre à même d'apprécier ce qu'elle vaut.

Mes relations avec la *poule faisane* ou *poule naine de Ma*
dagascar, qui est peut-être la *bantam noire* dont parl
M. Ch. Jacques, remontent à la fin de l'année 1868, ce q
n'est déjà plus d'hier. C'est le hasard, qui parfois fait bie
les choses, qui s'est chargé de nous mettre en rapports.

Voici comme l'affaire se passa :

Le 1er décembre 1868, jour de foire, une smala d
bohémiens était venue camper dans nos parages, où je l
rencontrai vers trois heures de l'après-midi, accroupi
autour d'un feu de campement, à proximité d'une de ce
voitures à cheminée, à l'usage des gens qui portent *tou*
avec eux.

Les femmes tressaient des corbeilles d'osier. — Les
hommes ne tressaient rien du tout, mais ils fumaient si-
lencieusement dans de grandes pipes de porcelaine.

Suspendue sous la voiture, se trouvait une grande cage
renfermant une vingtaine de volatiles de petite taille dont
la vue me frappa. J'approchai, j'examinai, et, m'adres-
sant à l'un des bohémiens qui s'était détaché du groupe et
qui paraissait être le chef, je lui demandai le nom de ces
volailles naines et s'il consentirait à m'en céder un couple.

Il me fut répondu que ces oiseaux étaient des *poules*
faisanes, qu'elles provenaient du Jardin d'acclimatation,
avec lequel..... on était en relations suivies!!!...

Le bohémien en mit une paire à ma disposition, au
choix, à raison de vingt-cinq francs, m'affirmant, sur son
honneur de gitano, que les oiseaux lui revenaient à lui à
ce prix, et que s'il consentait à s'en défaire, c'était uni-
quement pour m'obliger.

J'en offris carrément trois francs et, en fin de compte,

j'obtins à prix débattu un couple très nain, que je payai le prix doux de quatre francs cinquante.

Cela fait, je me mis en devoir d'emporter, la tenant par les pattes, ma nouvelle acquisition, laquelle, tout le long du trajet, s'agitait d'une façon désordonnée et poussait des cris d'enfer. — Le coq, surtout, avait une petite voix stridente, métallique, qui vous allait droit au tympan.

Chemin faisant, je n'avais rien de mieux à faire que de baptiser mes nouvelles recrues, ce que je n'eus garde d'omettre.

— Toi, coq, tu t'appelleras *Bec d'acier*.

— Toi, poule, tu répondras au doux nom de *Gitane*.

A l'arrivée, je fis mettre à leur disposition une forte ration de grain et une écuelle libéralement remplie d'eau fraîche. Cela fait, je lâchai les volatiles qui, n'ayant pas été gâtés chez leurs anciens maîtres, tombèrent sur la nourriture sans se le faire dire deux fois.

Préalablement, j'avais cru devoir leur couper les plumes d'une aile. — Pourquoi cette précaution? J'ai honte de l'avouer, mais j'étais imbu d'une confiance médiocre dans la foi des bohémiens. — J'avais ouï parler si souvent de leurs talents de dressage extraordinaires, de chiens vendus par des gitanos, puis, au bout de vingt-quatre heures, brûlant la politesse à leur acquéreur, et venant retrouver leurs anciens maîtres, puis revendus et revenant encore, revenant toujours à leur domicile ambulant, que, ma foi! je me méfiais. — Puis, mes oiseaux paraissaient si intelligents, si vifs, si pétulants!

Bref, après avoir mangé à plein jabot, Bec d'acier et sa compagne s'approchèrent de l'écuelle, burent en cadence trois ou quatre rasades, après quoi ils restèrent un instant immobiles en face l'un de l'autre, le bec en terre. — Évidemment, ils délibéraient.

Tout à coup, Bec d'acier s'écria : — Ki ki ri ki!

Et tous deux de prendre l'essor, et tous deux de se lancer dans l'espace. — L'essor fut court, car, à un demi-mètre de terre, nos deux gaillards, qui n'avaient abouti qu'à une pirouette ridicule, poussaient des cris confus et s'enfuyaient à toutes jambes à travers la cour. Enfin, on s'en rendit maître, et n'ayant pas de parquet disponible, on les enferma au poulailler, pêle-mêle avec les volailles destinées à la cuisine, lesquelles, vu la saison avancée, étaient couchées depuis déjà quelque temps.

Le lendemain matin, une autre surprise m'était réservée. — Ayant entendu grand bruit dans la poulerie, je m'y rendis en hâte, et là, un spectacle inattendu me glaça de surprise.

Gitane, l'œil en feu, le camail hérissé, attaquait tour à tour, avec force cris, les autres poules, qui formaient cercle autour d'elle, chargeant dans le tas, faisant voler la plume à droite et à gauche avec une impétuosité qui ne leur laissait pas le temps de riposter ni de placer le moindre coup de bec.

Quant à Bec d'acier, couvert de sang comme un boucher, il harcelait, en bretteur consommé dans l'escrime, le pauvre Boquillon, le seul coq de cette basse-cour, lui sautant à la tête, lui passant entre les jambes, se multipliant sans donner à son adversaire le temps de se reconnaître, le blessant à chaque passe avec ses éperons acérés comme des aiguilles.

Sans m'en douter, j'avais, en faisant l'acquisition de Bec d'acier, mis la main sur un de ces spadassins, de ces duellistes dressés pour les paris, et connus sous le nom de coqs de combat.

Enfin, Bec d'acier sauta à la tête de son adversaire, et, l'ayant pour ainsi dire coiffé, lui perfora le crâne d'un maître coup d'éperon. Boquillon tomba, entraînant son vainqueur dans sa chute. Mais Bec d'acier, prompt à se

dégager, sauta sur le corps ensanglanté du vaincu, qui avait bien cinq fois sa taille, se dressa de toute sa hauteur, battit des ailes, et s'écria de sa voix métallique, retentissante comme un clairon :

— Ki ki ri ki!

Je ramassai le cadavre et m'en fus à la cuisine, où je ne rentrai pas bredouille.

Il allait bien, le petit Bec d'acier!

A dater de ce jour, je n'entendis plus de bruit chez les volailles, et pour cause. — L'ordre régna dans la basse-cour.

Seulement, je constatais avec inquiétude chez Gitane une pétulance de mauvais augure pour le rôle de couveuse auquel je la destinais.

Nature indomptée, quinteuse, hargneuse, querelleuse, impérieuse, cassante, criarde, il fallait que toutes les autres poules lui cédassent. Aucune n'osait s'approcher de la mangeoire que Gitane ne fût repue, et, une fois repue, n'eût éparpillé les restes.

L'âge n'a pu corriger cette nature de fer, et, encore aujourd'hui, toutes ses compagnes subissent sa loi.

— Dieu! la mauvaise bête! ne peut-on s'empêcher de s'écrier en la voyant.

— Et fantasque!

Bohémienne sans mœurs, elle est toujours disposée à jeter son bonnet par-dessus les moulins. Tantôt elle en tient pour Criquet, le coq perdrix, tantôt elle va jeter le mouchoir à Tom-Pouce, le petit bantam citronné. Ce matin, elle ira lutiner César, le coq nègre, cette après-midi, c'est le grave Nestor, l'étalon brahma, qui sera l'objet de ses agaceries.

Du matin au soir, on la voit vagabondant sur les grillages, le long des murs, perchée sur les arbres, car elle vole aussi aisément qu'une perdrix.

Pour couper court à ses velléités, je m'avisai, dans les

premiers temps, de lui couper très ras les plumes d'une aile. — Ah bien oui! Gitane ne restait pas embarrassée pour si peu. S'aidant des griffes et du bec, s'arc-boutant sur ce qui lui restait d'ailes, elle grimpait comme un rat, s'accrochant aux grillages, se cramponnant aux angles, et à chaque instant je la surprenais escaladant les clôtures. — Je me suis vu dans la nécessité de la tenir en volière. C'est le seul moyen de l'empêcher de courir.

Une poule avec ce caractère indompté, indomptable, paraît, à première vue, devoir faire une piètre couveuse, une exécrable éleveuse, n'est-ce pas? — Elle doit casser les œufs, elle doit écraser les petits.

Rassurez-vous à son sujet. Elle ne casse rien, elle n'écrase personne. Sa pétulance est doublée d'adresse et de savoir-faire.

La fièvre d'incubation opère chez elle des miracles, et c'est chose curieuse que de la voir, installée dans la boîte à couver, s'aplatissant de son mieux sur son trésor, fourrant avec son bec les œufs sous ses ailes au fur et à mesure qu'on les lui présente.

Lorsqu'elle couve, on la lève toutes les vingt-quatre heures, et elle reste au dehors de vingt à vingt-cinq minutes environ. — Seulement, sa nature nerveuse, comprimée par vingt-quatre heures de séquestration, fait qu'elle vous échappe à chaque fois qu'on soulève le couvercle de sa boîte. Elle part comme un ressort, comme une explosion, et la voilà sur les volières, la voilà sur les toits, fricotant des jambes, secouant ses ailes engourdies, poussant des cris de folle. Vous comptez les œufs, plein d'inquiétude sur les résultats de cet accès de vivacité. Rien n'est cassé. Tout va bien.

Après avoir ainsi rendu à ses muscles leur élasticité, elle descend, mange, boit, se poudre, puis demande en gloussant à aller reprendre ses œufs.

Le difficile est de la saisir, car, sans être sauvage, elle est si nerveuse qu'on ne peut l'approcher. — On la fait entrer, en la poussant doucement, dans une buanderie formant encoignure, on ferme la porte, on la prend et on la remet dans sa boîte, dont on referme le couvercle. — Une fois dans l'obscurité, elle ne bouge plus.

On évite de la lever en même temps que les autres couveuses, car elle les battrait toutes. Durant la période de l'incubation, tout lui porte ombrage.

Et durant la période de l'élevage, donc!

Entendez-vous ses cris? Que s'est-il passé? C'est ce que se charge de vous apprendre le jeune Phanor, qui rentre précipitamment en poussant des gémissements plaintifs, la queue entre les jambes.

— Voyons un peu. Ici, Phanor! Du sang au museau. Les yeux sont intacts. Eh bien, mon bonhomme, tu peux te vanter d'avoir de la chance.

Une autre fois, c'est Minet qui se sauve à toutes jambes, poussant un *fouh!.. fouh !...* d'épouvante, et disparaît en hâte par le soupirail de la cave, non sans avoir semé de son poil sur la route. — Fallait pas qu'il y aille!

C'est par les leçons données à propos que se forme l'éducation de là jeunesse, et il n'est tel que de se brûler les doigts pour apprendre à ne pas jouer avec le feu.— Chien ou chat, ou autre, il faut bien qu'on se le tienne pour dit : quiconque s'aventurera au delà d'un certain rayon dans les eaux de notre éleveuse sera chargé, sera coiffé, et le reste.

Lorsque Gitane conduit des poussins (colins, perdreaux, faisandeaux, car elle élève indistinctement tout ce qu'on veut lui confier), ce n'est plus une poule, c'est une lionne, c'est du feu, c'est du salpêtre, c'est une nature brave jusqu'à la folie.

Que deviennent les petits durant ces échauffourées? Soyez sans inquiétude, les cris perçants de Gitane ont eu

pour effet de les faire s'éparpiller, se raser, se dissimuler de leur mieux. Le danger passé, elle les rappelle, et ils reviennent un à un, tous jusqu'au dernier. Personne ne manque à l'appel.

Lors même que l'éleveuse aurait affaire à plus fort qu'elle, ses cris de fureur auront pour effet, d'abord, d'appeler votre attention, et en second lieu d'amener quelque hésitation chez le maraudeur, l'affaire menaçant de devenir malpropre.

Actuellement, Gitane est âgée de treize ans. Elle est toujours verte.

On l'a installée, il y a quelques semaines, comme dame de compagnie, dans la volière d'un magnifique coq faisan amherst[1], qu'on a dû séparer momentanément de sa femelle pour cause de mauvais traitements.

Ce coq la poursuit parfois pour la battre; il lui mange toutes les friandises qu'on lui jette. Malgré tout, et bien qu'on l'y convie par la porte entr'ouverte, elle ne veut pas le quitter, et court se réfugier près de lui lorsqu'on essaye de la faire sortir.

La bohémienne s'est éprise de ce grand seigneur, et, inconséquence du cœur féminin (chez les volatiles, s'entend), il a beau la battre, elle l'aime ainsi.

O Gitane! Gitane! seras-tu donc toujours jeune?

Quant à Bec d'acier... Hélas!...

Pour utiliser son bon vouloir, on lui composa un harem de petites poules, y compris la petite Gitane. On recueillit les œufs, mais on finit par reconnaître, à l'incubation que pas un seul n'était fécondé. — C'était un vieillard de l'espèce, ce qu'indiquait surabondamment, du reste, la longueur de son éperon. Je dus pourvoir à son remplacement.

Je m'en défis et le donnai à ma femme de ménage, qui m'a avoué depuis, l'avoir mangé... cuit à la casserole, à une sauce aux oignons.

Telle fut la fin de Bec d'acier le duelliste, le vainqueur de cent combats, peut-être.

Boquillon était vengé.

Sic transit gloria mundi !.....

Pour nous résumer, nous venons de voir l'immense parti à tirer de l'hydro-incubateur au point de vue des incubations entreprises sur une grande échelle : Sécurité complète à l'endroit de la casse, des malpropretés, du refroidissement accidentel des œufs, de l'infection résultant de la vermine, et surtout, — avantage inappréciable au point de vue du repeuplement des chasses, — possibilité d'avoir constamment sous la main un engin susceptible de continuer sans interruption l'incubation des œufs de perdrix ou autres gibiers-plume, trouvés dans les champs au moment de la fauchaison des prairies artificielles, c'est-à-dire à une époque où presque tous ces œufs sont à peu de jours de l'éclosion.

Nous avons constaté en même temps la nécessité de compléter notre outillage par l'adjonction d'auxiliaires emplumés : dindes ou poules.

Nous avons passé en revue les services qu'on peut attendre de la collaboration de la dinde et de la poule Brahma pour l'éducation du faisan et des autres gros oiseaux de volière; de la poule de ferme pour la conduite *en traine* des perdreaux autour des bâtiments; de la poule nègre, — cette réduction de la brahma comme formes et comme douceur de caractère, — pour l'élevage du faisan, du perdreau et autres oiseaux de même taille, canards d'agrément, sarcelles, poules d'eau, etc., etc.; des diverses poules naines pour la conduite de toute espèce d'oiseaux de chasse et de volière : faisandeaux, perdreaux, colins, cailles.

Basse-cour d'amateur. — Tout établissement d'élevage devra donc, pour être complet, posséder en même temps

et l'hydro-incubateur et les diverses volailles couveuses et éleveuses que nous venons de passer en revue, ou tout au moins trois d'entre elles, à savoir :

1° La dinde ou la poule Brahma, ou la cochinchinoise.

2° La poule nègre ou des sujets provenant de son croisement avec la poule anglaise dites poules de soie à peau blanche ou encore de son croisement avec des naines bonnes couveuses.

3° Une race au moins de poules extra-naines : perdrix, anglaises, de Java, de Nangasaki, bantams noires ou poules de Madagascar, etc.

Voici pourquoi : c'est que, à part la question de leurs aptitudes diverses, ces différentes races ne demandent pas à couver toutes en même temps. — Ainsi, la brahma, par exemple, et la nègre, sont très précoces et vous offrent leurs services dès le moins de février, tandis que la bantam noire, la Java, la Nangasaki se déclarent ordinairement fin mai ou commencement de juin, juste à l'époque de la récolte des œufs de perdrix.

Il y a bien quelques exceptions, car un être vivant ne se règle pas comme une pendule ; je parle du cas le plus ordinaire.

Nous avons vu, d'ailleurs, à propos de la poule nègre, comment on peut ajourner la fièvre d'incubation, nous verrons plus loin par quels procédés on peut la provoquer et la faire naître.

Donc, plusieurs races de couveuses sont une excellente chose. — Je vais plus loin, et tout véritable amateur devra séparer rigoureusement les variétés entre elles et les tenir dans des parquets distincts pourvus chacun de son coq.

Il sera même bon d'améliorer les races sur lesquelles on aura fixé son choix et de les rajeunir de temps à autre par l'acquisition d'un étalon de mérite. C'est ainsi que procèdent presque tous les éleveurs de ma connaissance.

La plupart d'entre nous ont débuté par quelques poules, les premières venues.

De là à devenir amateur, il n'y avait qu'un pas.

Ce pas, les intelligents l'ont franchi.

On avait commencé avec des poules sans races, des sujets sans ancêtres: on est arrivé graduellement à une grande sévérité sur ses choix, à ne vouloir que des sujets typiques, ayant fait leurs preuves, des volailles de concours d'une pureté irréprochable, — de véritables objets d'art.

Ainsi comprise, la poule monte d'un degré dans l'échelle des animaux domestiques, des êtres inférieurs dont nous avons fait nos auxiliaires.

On voudra connaître les antécédents d'un oiseau de basse-cour comme on tient à avoir le *pedigree* d'un chien de race.

Ceci entendu, et vous ayant renseigné de mon mieux sur le mérite des divers agents d'incubation, bêtes et machines, qu'il convient d'employer, nous allons, si vous le voulez bien, passer en revue les autres éléments de notre outillage d'éleveur: boîte à couver, parquets d'élevage, volière, etc.

Nous avons vu que, pour le genre particulier d'élevage qui nous occupe, l'auxiliaire le plus généralement employé jusqu'ici est la poule.

Or, ce gallinacé, fût-il la bête la plus douce, demande ici à être gouverné d'une façon toute différente que lorsqu'il s'agit de l'éducation de sujets de basse-cour.

Il faut bien se rendre compte de ceci, que la poule, laissée en liberté dans une cour ou dans un jardin, avec des poussins d'oiseaux qui ne sont pas de son espèce, se trouve désorientée par la forme, la taille, la couleur, et surtout par le cri particulier des petits qu'elle vient de faire éclore, mais qui ne l'écoutent pas, ne prennent pas la nourriture qu'elle leur offre, et tendent, par instinct, à s'éloigner de cette étrangère.

Aussi, ne tarde-t-elle pas à entrer dans un état d'agitation, d'agacement facile à comprendre. Elle va, vient, sans savoir où elle en est, et, dans ses allées et venues désordonnées, écrase successivement les nouveau-nés sous ses piétinements d'impatience.

De plus, il peut lui arriver, soit en grattant pour trouver une nourriture plus choisie à ces petits indociles, soit en se poudrant dans le sable, ce qui est chez elle un besoin rendu impérieux par sa longue séquestration, — de blesser ou de faire périr ceux d'entre eux qui s'aviseraient de s'approcher d'elle.

Enfin, la bonne bête est tellement gourmande que, sous ombre de montrer à ses élèves comment se mange l'œuf de fourmi, elle dévorerait en un clin d'œil les friandises destinées à ces derniers: — voilà un professeur dont les leçons seraient trop chères,

Il a donc fallu trouver un procédé qui, tout à la fois retienne forcément l'éleveuse captive et tranquille dans un espace étroit, et en même temps mette les petits dans l'impossibilité de s'éloigner d'elle au delà d'une certaine limite et les maintienne rigoureusement à sa portée.

Ce procédé a consisté jusqu'ici dans l'emploi de la *boîte à élevage*. C'est de cette boîte que je me suis servi lors de mes débuts; mais depuis, j'ai été amené, par la pratique, à la modifier suivant une méthode à moi que je vais indiquer tout à l'heure.

II. Boite a couver. — Mais, avant de décrire la boîte éleveuse, qui ne pourra nous servir qu'après l'éclosion, je crois, pour suivre l'ordre logique ou, si l'on veut, l'ordre chronologique, qu'il convient de dire préalablement en quoi consiste ma *boîte à couver*.

On peut mettre couver la poule dans un panier ou dans une boîte quelconque garnis de foin ou de paille brisée, mais l'expérience m'a fait reconnaître qu'il y avait

avantage à agencer ainsi qu'on va voir cette partie de l'outillage.

Ma boîte à couver est une boîte carrée de 40 à 50 centimètres de largeur sur chaque face, et de 40 centimètres de hauteur, percée de trous sur les côtés pour la libre circulation de l'air (fig. 8).

Le dessus de cette boîte ferme par un couvercle à charnière qu'on ouvre lorsqu'on veut lever la couveuse pour la faire manger, et qu'on referme aussitôt. — Sur



Fig. 8. — Boîte à couver.

l'un des côtés est pratiquée une ouverture suffisante pour livrer passage à la poule, lorsque, son repas terminé, vous la faites replacer doucement d'elle-même sur ses œufs. — De cette façon, elle n'est pas exposée, soit en sautant sur son nid, soit en faisant des mouvements saccadés pour vous échapper lorsque vous l'y replacez, à causer quelque accident.

L'ouverture latérale de la boîte ferme par une trappe

légère, glissant dans une rainure extérieure, et que vous abaissez une fois la couveuse réinstallée, pour ajouter à sa sécurité, — et aussi à la vôtre, en lui ôtant l'idée et la possibilité de quitter son nid dans l'intervalle des repas.

La boîte à couver ainsi définie, voici en quoi consiste la boîte éleveuse généralement adoptée jusqu'ici : cette boîte, montée sur quatre pieds saillants pour la préserver de l'humidité, doit avoir un mètre cinquante centimètres de longueur sur cinquante centimètres de largeur, et cinquante centimètres de hauteur d'un côté et quarante de l'autre pour la pente de la toiture qui doit la recouvrir les jours de pluie.

A l'intérieur, elle est séparée par un grillage formé de barreaux verticaux en deux parties inégales : l'une de cinquante centimètres environ, l'autre d'un mètre. — La première, abondamment garnie de sable, est destinée à la poule éleveuse. La deuxième, plus légèrement sablée, est destinée aux élèves, qui viennent y prendre leur nourriture et s'y promener. — Les barreaux de séparation sont suffisamment espacés pour livrer passage aux petits et pour retenir captive la poule dans son compartiment. Le tout est recouvert d'un filet pour empêcher les poussins de s'échapper. Au-dessus du filet s'adapte, en cas de pluie, un toit mobile en planches légères, ou mieux encore un châssis vitré, incliné pour l'écoulement de eaux. Toit et châssis sont levés, durant le jour, lorsqu'il fait beau, pour laisser pénétrer l'air.

Cette boîte, qui est très massive, est placée dans un endroit abrité et à bonne exposition, et destinée à y rester à demeure.

Ce système a certainement du bon, mais il a ses inconvénients.

Il peut arriver, et il arrive souvent qu'une pluie per-

sistante, un refroidissement prolongé de l'atmosphère, vous mette dans la nécessité de rentrer vos élèves. Vous comprenez qu'avec une boîte de cette dimension, ce n'est pas chose facile. D'un autre côté, laisser au dehors la boîte éleveuse expose vos petits à périr de froid. Que faire alors? — Les prendre à la main un par un pour les transporter avec leur mère dans une chambre? — D'un danger vous tombez dans un autre, car ce n'est pas du tout chose facile; la moitié de vos élèves court risque de s'échapper et de séjourner plus ou moins longtemps dans la rosée froide, et même de se perdre.

Il faut donc à tout prix trouver un système, un agencement qui vous permette de ne jamais porter la main à vos élèves, et qui réunisse les avantages de la boîte éleveuse sans en avoir les inconvénients.

Ce système, le voici dans toute sa simplicité : il consiste à dédoubler l'ancienne boîte à élevage, et voici comment je m'y prends :

Je me sers de deux compartiments indépendants l'un de l'autre, et susceptible de communiquer entre eux à volonté. L'un de ces compartiments n'est autre que ma boîte à couver, à l'ouverture latérale de laquelle, aussitôt après l'éclosion, des barreaux ont été adaptés pour tenir captive la poule éleveuse et livrer passage, à mon gré, aux petits (fig. 9).

— Le foin ou la paille qui ont servi pour l'incubation sont remplacés par une couche dé sable fin ou de sciure de bois, préférablement de sciure de bois de sapin ou de tout autre bois résineux, préservatif de la vermine. — Cette boîte, on se le rappelle, est munie d'une trappe à son ouverture latérale.

III. PARQUET D'ÉLEVAGE. — Mon autre compartiment est fait d'une caisse à savon, par exemple, laquelle, comme chacun sait, mesure un mètre de longueur sur cinquante

centimètres de largeur et quarante centimètres de hauteur, — ou d'une caisse quelconque de plus grande dimension. Plus elle sera grande, mieux cela vaudra.

De cette caisse, j'enlève le fond que je mets de côté pour m'en servir comme on va voir; — puis le couvercle, que je remplace par deux traverses fixées par des pointes



Fig. 9. — Boîte éleveuse.

aux deux grands côtés du système pour servir à le consolider et à le transporter. Sur l'un des petits côtés, à la base, a été pratiquée une ouverture correspondant et s'adaptant à celle de la boîte à couver, et munie, comme cette dernière, d'une trappe, laquelle glisse dans une rainure extérieure.

Ainsi agencée, cette caisse, que nous appellerons *parquet mobile* ou *parquet volant d'élevage,* ou simplement *parquet volant*, est fort légère, très maniable, peu encombrante et facile à transporter d'un lieu dans un autre (fig. 10 et 11).

Le système est complété et recouvert par un châssis

mobile revêtu d'une toile à claire-voie, ou d'un grillage de fil de fer très fin (muni d'une petite porte A pour faciliter le service des oiseaux sans avoir besoin de lever le châssis), dont la double destination est d'empêcher vos

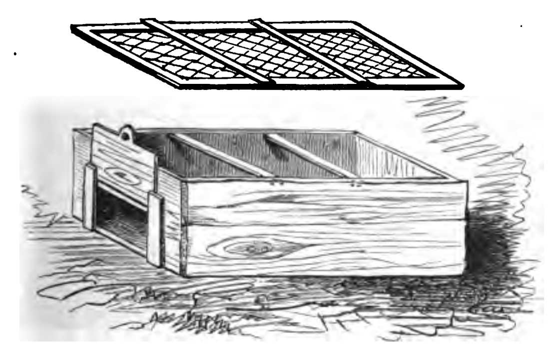


Fig. 10. — Parquet d'élevage.

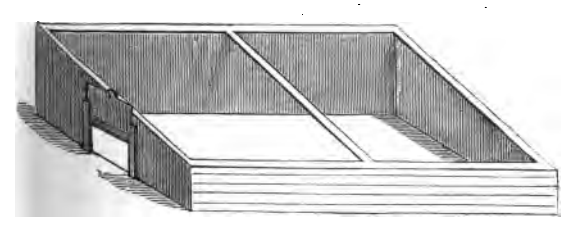


Fig. 11. — Autre parquet d'élevage.

élèves de s'échapper, — puis de tamiser et tempérer les rayons trop ardcnts du soleil (fig. 12 et 13).

IV. Chambre d'élevage. — De toiture ou d'abri contre la pluie, il n'y a pas à s'en occuper, puisque nous allons avoir toute facilité de rentrer les petits intantanément et

sans danger dans la *chambre d'élevage,* si le temps vient à changer.

A la simple description de cette partie de l'outillage, il est facile de se rendre compte de son emploi.

Nous avons vu tout à l'heure que le fond de la caisse qui a servi à confectionner la parquet mobile avait été

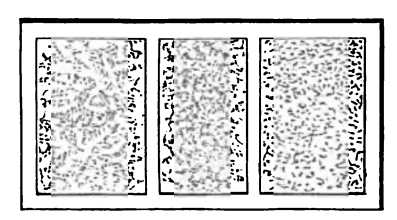


Fig. 12. — Fond de caisse garni de sable fin.

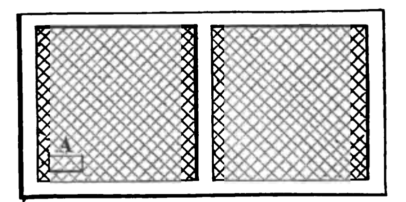


Fig. 13. — Châssis mobile.

mis de côté. Ce fond est destiné à rester à demeure dans un local éclairé et pourvu d'un calorifère, qui sera votre *chambre d'élevage* et qui peut être, selon les ressources dont vous disposez, soit un grenier bien exposé, soit une mansarde, soit une serre en non-activité; soit, ce qui est préférable à tout, une pièce au rez-de chaussée communiquant au moyen de portes et de trappes avec un ou plusieurs compartiments de volière grillagée, à air libre.

Notre fond de caisse est garni de sable fin qu'il faut renouveler toutes les fois qu'il est sali, une fois par jour environ. Sur cette litière vous déposez une motte de gazon frais, un canari en verre contenant la boisson, et une augette contenant la nourriture.

Les choses ainsi disposées, vous replacez exactement la caisse parquet mobile sur le fond qui en a été détaché, vous recouvrez ce parquet du châssis garni de toile claire, pour empêcher vos élèves de sauter par-dessus, vous avez ainsi une petite cour, un préau en miniature agencés aussi confortablement que possible, pour remplacer la sortie au dehors aux heures où elle serait dangereuse : — le matin pendant la rosée, ou le soir après le coucher du soleil, — ou même pendant les jours de pluie ou de froid.

Voici comment je procède dans la pratique à l'aide de l'outillage ainsi transformé : Le matin, vers six ou sept heures, j'entre dans la chambre d'élevage, je prends ma boîte à couver, qui a servi de dortoir à la poule et à ses poussins, je juxtapose cette boîte au parquet volant, en ayant soin d'adapter à l'ouverture à trappe pratiquée sur l'un des petits côtés du parquet l'ouverture à trappe correspondante de la boîte à couver, puis je lève les deux trappes (fig. 14). — La communication ainsi établie, j'assiste au tableau suivant : la petite troupe se précipite joyeuse sur sa provende et prend son premier repas. Je profite de ce moment de récréation : 1° pour enlever la poule par le couvercle à charnière de la boîte à couver devenue, *boîte dortoir*, et j'installe la pauvre bête au dehors, sous une mue, où elle se vide, mange, et prend sans retard un bain de poussière, que les fatigues de la nuit lui ont rendu nécessaire; 2° pour changer la sciure de bois de la boîte à couver, qui a été salie pendant la nuit.

Au bout de quinze minutes environ, je replace l'éleveuse dans sa boîte, où les petits, qui déjà l'appelaient à

grands cris, accourent se fourrer sous ses ailes et digérer, à sa chaleur, leur premier repas.

Vers huit ou neuf heures, lorsque la rosée est tombée, s'il fait beau, je chasse du geste, sans les toucher, les élèves sous leur mère, et je ferme les trappes, puis, je transporte sur un endroit sablé et gazonné de la cour ou du jardin le parquet volant, dont le fond reste à demeure dans la chambre d'élevage. Je garnis ce parquet, comme

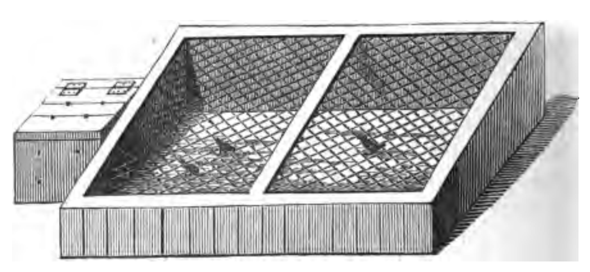


Fig. 14. — Boîte dortoir et parquet d'élevage juxtaposés.

tout à l'heure, de nourriture et du canari contenant la boisson; je le recouvre de son châssis, puis je vais chercher la boîte contenant la poule et sa petite famille, et, après avoir adapté cette boîte comme je l'ai fait tout à l'heure, je lève les deux trappes.

C'est plaisir alors de voir les petits, égayés par le soleil, courir dans l'herbe, la brouter, la gratter, s'y poursuivre, et manifester leur satisfaction par leurs cris.

Vers cinq ou six heures du soir, je lève encore la poule pendant quinze minutes pour la délasser et nettoyer la boîte où la jeune famille doit passer la nuit, après avoir, pour être plus libre dans cette opération, abaissé préalablement la trappe du parquet.

Dès que le soleil commence à disparaître, les petits et

leur mère, enfermés dans leur boîte-dortoir, et le parquet volant sont reportés dans la chambre d'élevage, et je rétablis les communications des deux compartiments, pour que les élèves puissent souper et prendre de l'exercice jusqu'à la nuit.

A la nuit close, ils sont tous sous la mère, et celle-ci leur a fermé la sortie à sa manière, au moyen d'une de ses ailes abaissée devant l'ouverture.

Pendant les 2 ou 3 premiers jours qui suivent l'éclosion, il est prudent néanmoins d'abaisser la trappe de la boîte qui renferme le petit troupeau, parce que les nouveau-nés, peu familiarisés avec l'appel de leur mère étrangère, seraient à la merci d'une panique qui les ferait s'éparpiller, sans savoir se rallier, et exposés à périr de froid la nuit dans un coin de leur parquet. Passé trois jours, cette précaution n'est plus nécessaire et il est même bon, surtout dans la saison chaude, de leur laisser la liberté de sortir la nuit, soit pour se rafraîchir soit pour satisfaire leurs besoins naturels.

Les jours de pluie ou de froid, les faisandeaux et les perdreaux restent au dedans, et vous maintenez la température de la chambre d'élevage à 18 ou 20 degrés centigrades environ.

Cette partie essentielle de l'outillage (la boîte-dortoir et le parquet volant) est, comme on le voit, bien simple, et vous permet d'élever sur le vif et de changer vos élèves d'herbages et de canton, à mesure que celui sur lequel ils ont parqué se trouve épuisé ou sali.

Au bout d'une quinzaine de jours, vos petits ont grandi et se sont développés, et commencent à se trouver à l'étroit dans leur petit parquet. Dès ce moment, vous pouvez leur laisser le libre parcours dans la chambre d'élevage, et aux heures de sortie vous servir d'un parquet d'un modèle plus grand pour le dehors ou de plu-

sieurs parquets réunis l'un à l'autre par des communications ménagées à cet effet.

Si votre chambre d'élevage communique à un compartiment grillagé, ce qui est une excellente installation, vous n'avez qu'à ouvrir portes et trappes.

V. VOLIÈRE. — Bientôt vos élèves vont grandir à vue d'œil; un espace plus étendu va leur devenir nécessaire, espace où ils trouvent pleine sécurité et qui renferme, dans une limite d'une quinzaine de mètres carrés, tous les éléments qui assurent la santé de l'oiseau à l'état libre, c'est-à-dire le grand air, des arbustes pour les abriter du soleil, du sable pour se poudrer, du gazon à discrétion, puis du grain et de l'eau bien pure.

Nous avons nommé *la volière*.

Cette volière, si nous ne l'avons pas, il nous faut la construire sans retard, et nous allons voir que ce n'est pas une affaire aussi grosse qu'on l'appréhende généralement. — Mais auparavant, posons d'abord les principes.

Exposition. — Étant donné un espace clos de murs : cour, jardin ou parc, notre premier soin doit être d'adosser notre construction à la partie du mur exposée au levant, ou à défaut au midi. En 2e lieu, nous établirons notre cabane, hangar ou abri de façon que nos oiseaux, tant par les parois de cette cabane que par le mur dont il vient d'être parlé, se trouvent abrités tout à la fois et du vent du nord et du vent d'ouest — surtout du vent d'ouest. Enfin, à la suite de cette cabane et y ayant libre accès, longeant le mur, nous disposerons un espace à ciel ouvert grillagé par en haut, sur le côté opposé au mur et à son extrémité (fig. 15).

Cet espace clos de grillages, lieu de promenade habituel des oiseaux, dans le cas où vous n'auriez pas la possibilité de vous servir d'un mur comme point d'appui, pourra être aménagé ainsi que nous le verrons plus loin.

Mais préalablement je crois devoir faire connaître à quelles limites, pour me garantir des épidémies et des contagions, j'ai été conduit, par une expérience de plusieurs années, à fixer le parcours de mes pensionnaires.

En fait de parcours, plus les volatiles en ont à leur disposition et plus leur bien-être se trouve assuré; on ne saurait donc leur accorder trop d'espace; mais l'emplacement

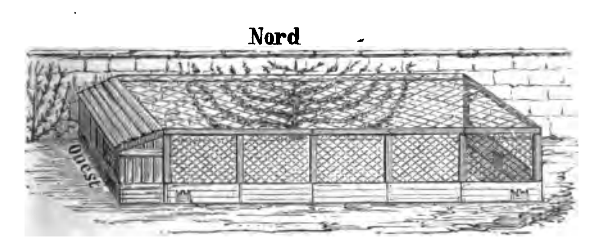


Fig. 15. — Volière.

disponible d'une part, la dépense de l'autre, sont là pour nous imposer des limites raisonnables.

Il s'agit donc d'établir des compartiments de dimensions juste suffisantes pour assurer leur santé, tout en nous permettant de ne pas trop grever notre budget et de muliplier dans la mesure du possible, la variété des collections que nous pouvons réunir sur un terrain limité.

J'ai été amené par la pratique, ainsi que je viens de le dire, à adopter comme *minimum*, mais comme un minimum très suffisant, les dimensions suivantes :

1° Pour parquets à faisans, 16 mètres carrés;

2° Pour parquets à couples de perdrix, sarcelles de la Chine, canards carolins, de Bahama, etc., 12 mètres;

3° Pour parquets à poules d'eau, râles d'Australie et autres petits échassiers de même taille, 8 mètres.

Chaque parquet à faisans est suffisant pour loger toute

l'année, sans autres soins d'appropriation que ceux que j'indiquerai tout à l'heure (et qui ont lieu une fois par an, à la fin de l'hiver) : ou un couple de sujets de forte taille : faisans vénérés, tragopans ; ou un coq et deux poules de sujets de taille moyenne : faisans argentés, faisans communs, houppifères de Swinhoë, faisans prélats ; ou un coq et trois poules de sujets de petite taille : faisans dorés, de lady Amherst, versicolores. Si le nombre de types à loger dépasse ces proportions et que le coq vénéré, par exemple, soit pourvu de deux ou trois poules, je mets à leur disposition un parcours double au moyen de deux parquets communiquant à volonté.

Je dois faire observer que ces dimensions n'ont rien d'absolu et que j'ai vu tenir des oiseaux en santé dans des installations plus restreintes, mais alors avec des soins de propreté multipliés : renouvellement fréquent du sable du compartiment, enlèvement plus ou moins répété des malpropretés qui s'accumulent au bas des perchoirs, etc., etc. J'obtiens moi-même tous les ans des reproductions de colins et même de perdrix logés simplement dans une caisse cubique grillagée sur le devant et mesurant 1 mètre de côté. J'entends parler ici, d'ailleurs, de volières ne nécessitant qu'un seul nettoyage complet par an.

Chacun de mes parquets à faisans peut servir d'installation à quinze ou vingt élèves faisandeaux jusqu'à l'âge de cinq à six semaines environ. Passé ce délai, les élèves sont changés de milieu, et finalement versés en masse, avec quelques précautions, toutes les séries réunies, dans un compartiment spécial mesurant 120 mètres de surface, où se termine leur éducation, et d'où ils sont tirés au fur et à mesure des besoins de la vente. Il se produit alors insensiblement, dans ce grand réservoir, des vides suffisants pour éviter les inconvénients de l'agglomération.

Les conditions d'espace nécessaire et suffisant se trou-

vant ainsi déterminées, il s'agissait d'aménager cet espace et de l'assainir de manière à le rendre habitable.

L'aménagement auquel je me suis arrêté consiste en une série de compartiments parallèles, contigus, et susceptibles de communiquer entre eux à volonté. Chacun d'eux comporte une largeur uniforme de 2 mètres sur 8 de long pour les faisans, sur 6 de long pour les perdrix. L'excédent résultant de l'habitation de ces dernières, parallèle à celle des faisans, peut être utilisé à loger soit un couple de petits échassiers, soit à augmenter le parcours lorsque les perdrix sont chargées de famille, comme il arrive, par exemple, chez les perdrix de la Chine ou celle du Boutan qui couvent et élèvent en captivité.

La série de compartiments est à l'exposition du levant, les abris au fond et garantissant, par conséquent, du vent d'ouest. L'abri du nord est donné par les murs du bâtiment et ceux du jardin, qui sont très hauts.

Chaque compartiment comprend deux parties distinctes : l'une de 4 mètres carrés, sous abri; l'autre à ciel ouvert, de 12 ou de 8 mètres carrés, suivant qu'il s'agit d'un logement de faisans ou d'un logement de perdrix.

Sous la partie abritée, la terre enlevée à la profondeur d'un fer de bêche est remplacée par le compost suivant :

Un bon lit de sable de grès bien sec;

Un ou deux sacs de plâtre en poudre.

Le mélange fait, le tout est saupoudré de 2 kilogrammes de fleur de soufre sur laquelle je passe le râteau pour qu'elle s'imprègne de ce mélange.

C'est dans ce milieu friable et hygiénique que les oiseaux savoureront leurs bains de poussière.

Par les grands froids, j'ai l'habitude de répandre sous l'abri une couche de menue paille provenant de battage, sur laquelle faisans et perdrix aiment à se réchauffer les pattes.

Passé l'hiver, cette menue paille ainsi que le compost qui à la longue finiraient par s'infecter, sont enlevés et remplacés par une nouvelle couche de sable, de plâtre et de soufre.

La partie du compartiment à ciel ouvert est l'objet des travaux de culture suivants, destinés à faciliter l'écoulement des eaux de pluie et à me garantir de l'humidité :

Le sol est bêché en talus ou en dos d'âne, de manière à ménager le long des parois de la clôture un sentier circulaire large de 30 centimètres environ. Ce sentier est tracé au moyen d'un fossé creusé à profondeur d'un fer de bêche; la terre provenant du labour est rejetée au milieu pour accentuer d'autant la forme arrondie que j'ai adoptée.

J'obtiens ainsi une sorte de tumulus de forme allongée que je fais planter de trois rangs de petits arbustes disposés en quinconce : sapins, thuyas, groseilliers, seringas, boules de neige, etc., après quoi il est procédé au gazonnement.

Tout ensemencement, dans une volière destinéee à être habitée à bref délai, serait illusoire et tout à fait contraire à la pratique. Outre que les oiseaux en piochant le sol ne laisseraient pas aux graines le temps de germer et de s'enraciner, ce remuement de la terre ameublie aurait l'inconvénient de souiller le sable des allées.

Ce qu'il faut absolument pour la pelouse des volières, c'est du gazon tout venu, bien enraciné et prêt à être mangé. C'est donc par plaques de verdure bien soudées ensemble qu'il convient de revêtir toute la partie du sol déjà plantée et préparée par le labour. Le gazon étant ajusté comme une pièce d'étoffe, de manière à ne laisser aucun vide, est arrosé copieusement d'abord de manière à le pénétrer jusqu'à la racine, puis tassé avec la batte de telle sorte qu'il fasse corps avec la terre fraîchement labourée.

Quant aux tranchées ouvertes autour du massif à profondeur d'un fer de bêche, elles sont comblées aux trois quarts avec un lit de scories de charbon de terre ou même de cailloux qui donne un drainage circulaire et tout à fait complet; le dernier quart est rempli de petit gravier ou sable de rivière.

Ces dispositions terminées, plus rien ne s'oppose à l'installation des faisans ou des perdrix. La verdure dont nous avons revêtu le sol de la volière est suffisamment apte à se défendre, le tissu de ses racines étant serré comme celui d'une étoffe feutrée, et durant la belle saison apte à réparer ses pertes, attendu que pour un brin d'herbe brouté, il en pousse à côté un ou plusieurs autres.

Chaque année, à la fin d'hiver, l'assainissement des volières est assuré en rejetant au centre la terre que les oiseaux ont fait, à la longue, rouler sur l'allée circulaire, en bêchant les massifs de manière à ramener à la surface la terre du dessous et réciproquement, en gazonnant comme je viens de le dire, et en remplaçant le gravier contaminé par du gravier frais.

Les avantages de ce système d'aménagement, je n'ai pas besoin de les faire ressortir, ils vous ont sauté aux yeux.

Agrandissement de la surface disponible, la forme bombée ayant pour effet de vous faire gagner, en surface, une fraction pouvant varier de 25 à 40 pour 100.

Garantie contre l'humidité, obtenue par des procédés qui, tout en assurant l'écoulement des eaux pluviales, permettent de ne pas priver les oiseaux de leur pelouse naturelle.

Salubrité assurée, les déjections des sujets n'ayant plus l'inconvénient de contaminer indéfiniment le sol, absorbées qu'elles sont, à titre d'engrais, par un gazon vivace, ou lavées par l'eau des pluies et filtrant à travers le gravier des allées, jusque dans les sous-sols remplis par le drainage.

L'aménagement que je viens d'indiquer, et qui est spécial aux faisans et aux perdrix, est conçu à peu près suivant les mêmes principes en ce qui concerne les canards de luxe et les petits échassiers; seulement pour ces derniers, j'apporte à l'installation les modifications suivantes.

Cette installation affecte la forme carrée : 4 mètres de côté pour les canards mandarins, carolins ou autres de même taille; 2 mètres de côté pour les poules d'eau, râles d'Australie, etc. Au milieu, un monticule élevé avec des terres rapportées et celles provenant du drainage du pour tour, opéré comme nous venons de le voir. Le monticule est planté d'arbustes et revêtu de plaques de gazon vivace. Au sommet un petit bassin pour les canards et les poules d'eau, ou une cuvette destinée aux ablutions des râles d'Australie, fanatiques des bains d'eau. A portée du bassin, qu'il est bon d'ombrager par des arbustes, une petite cabane en forme de niche à chien, garnie de menu foin.

Cette disposition, qui semble bizarre, à première vue, est celle préférée notamment par les canards mandarins éjointés, dont les instincts percheurs semblent trouver une sorte de satisfaction par des stations prolongées sur les sommets. Pour peu que vous ayez, comme moi, fréquenté le canard mandarin, vous n'êtes pas sans avoir remarqué sa tendance à se percher sur tout ce qui peut l'exhausser du niveau du sol et lui servir du juchoir : une grosse pierre, un tronc renversé ou tout autre objet accessible à ce pauvre mutilé.

Le monticule que j'indique, outre qu'il est adopté avec faveur par vos pensionnaires, offre cet avantage de vous les présenter en relief aux différentes heures de la journée, dans toutes les attitudes de leur vie privée : dans leurs promenades autour de leur petite montagne ou couchés sur les pentes; tantôt prenant leurs ébats dans leur petit bassin,

tantôt perchés sur une patte, aux heures des siestes, se mirant dans l'eau disposée au sommet.

La disposition du bassin, ainsi conçue, offre le grand avantage d'en simplifier le nettoyage, puisqu'il suffit d'un robinet adapté au fond pour le vider en un clin d'œil.

Je viens de traiter dans ses parties principales la question de l'aménagement destiné aux oiseaux telle que la pratique me l'a enseignée. Reste un autre côté de la question : celui des constructions destinées à les abriter contre les intempéries et à les protéger contre leurs ennemis du dehors : l'épervier, la buse, le chat, la fouine, le putois et autres bandits, et aussi contre le pierrot, cet effronté pique-assiette :

J'ai construit, moi-même et presque sans aide, toutes mes volières; c'est vous dire que je me suis fait, dans une certaine mesure, charpentier, serrurier, peintre, grillageur, etc. Je ne viens pas vous donner le conseil d'en faire autant; je vous demande seulement de me permettre de vous donner quelques indications pratiques qui vous mettront à même de vous guider dans l'achat des matériaux nécessaires, et de diriger, à titre d'ingénieur, les ouvriers que vous aurez à employer, lesquels, sauf des cas très rares, sont absolument étrangers au genre de travail que vous attendez d'eux.

Pour construire une bonne volière, à mon avis, un artisan qui n'est qu'artisan ne convient pas ; il faut un artisan doublé d'un éleveur, ou, si vous le préférez, un éleveur doublé d'un artisan.

Je vais m'efforcer de remplir de mon mieux ce double programme.

Voyons d'abord la question du choix des matériaux. Vous ne me saurez pas mauvais gré, j'en suis certain, de vous déclarer qu'en cette matière je suis d'avis de procéder avec toute l'économie possible. Proscrivons donc les

constructions en fer, malgré leur élégance, comme étant absolument ruineuses. Nous verrons tout à l'heure qu'avec du bois, de la peinture et du grillage bien employés, il nous sera facile de construire pour nos chers pensionnaires des habitations confortables, agréables à l'œil, et qui ne nous coûteront que le dixième environ du prix de revient d'une construction en fer. Ce point est à considérer.

Commençons par nos acquisitions.

Nous allons pénétrer ensemble, si vous voulez bien me permettre de vous accompagner, dans l'établissement du marchand de bois. C'est par lui qu'il convient de commencer pour choisir les premiers matériaux de la carcasse de notre volière.

Nous trouvons là des entassements de marchandises : bois de hêtre, bois de chêne, bois de noyer, bois de merisier, bois de sapin, à donner des éblouissements. Mais, après un peu d'examen, notre attention ne tarde pas à être sollicitée par la longueur inouïe et la rectitude irréprochable de certains madriers, et tout de suite ces longueurs rectilignes nous ont fait soupçonner que ce bois-là doit être celui que nous cherchons. En effet.

Ces madriers sont des madriers de sapin, et le sapin est un des bois les plus aptes à conserver la forme droite, sans se déjeter ni se déformer par l'exposition aux intempéries du dehors.

C'est donc sur le sapin que nous allons jeter notre dévolu, mais je dois vous dire, si vous ne le savez déjà, qu'il y a sapin et sapin.

J'en connais trois espèces principales :

1° Le *sapin blanc* ou sapin de Norwège, coût approximatif du madrier, 1 fr. 40 le mètre courant. Le madrier comporte environ 24 centimètres de largeur sur 8 centimètres d'épaisseur ;

2° Le *sapin rouge* ou sapin de Corse, coût, 1 fr. 50; un

peu plus cher que le précédent, mais d'une fibre plus serrée, d'un meilleur usage et moins susceptible de se fendre;

3° Le *pitch-pin* ou sapin d'Amériqne, coût du madrier, environ 1 fr. 80 le mètre.

Ce dernier bois est le plus cher, mais en revanche il est très fibreux, très résistant, et d'un usage comparable à celui de chêne. C'est donc au *pitch-pin* que je vous engagerai à donner la préférence.

Je ne mentionnerai le chêne que pour mémoire. Le prix de ce bois est très variable, mais en somme tellement élevé que je n'en conseille pas l'emploi, par les mêmes raisons d'économie qui m'ont fait rejeter les constructions en fer, et en outre parce que c'est un bois moins maniable que le sapin pour le but particulier que nous nous proposons. Nous venons de voir d'ailleurs que le pitch-pin le remplace d'une manière très satisfaisante.

Mais revenons à nos madriers.

Ces pièces de bois sont, ou simplement équarries, ou sciées dans le sens de leur largeur, de façon à donner des planches d'épaisseurs différentes suivant les besoins.

Les planches qui nous conviennent le mieux pour la carcasse de notre construction sont celles de 2 centimètres d'épaisseur, provenant de madriers dits : sciés en trois traits; trois traits de scie donnent quatre planches.

Pour notre toiture et pour nos clôtures pleines, des madriers sciés en quatre traits (soit cinq planches par madrier) sont très suffisants. L'épaisseur de ces planches par quatre traits est aussi celle convenable pour les lattes destinées à nous servir de couvre-joints.

Voilà pour les planches et pour les lattes, mais il nous faut encore ce qu'en termes de menuiserie on appelle des tringles, c'est-à-dire des sortes de règles de bois très longues et d'une certaine épaisseur. Les planches de trois

traits, fendues, par le milieu, nous donneront les tringles que nous cherchons, chaque planche de 24 centimètres de large donnant deux tringles de 12 centimètres de largeur sur 2 centimètres d'épaisseur.

Enfin, et pour servir d'assiette à ces divers matériaux, il nous faut des poteaux ou chevrons. Nous trouverons ces chevrons dans un madrier brut fendu en trois, non plus dans le sens de la largeur, mais dans celui de l'épaisseur, et nous obtiendrons ainsi des pièces, au nombre de quatre par madrier, de 8 centimètres de largeur sur 5 1/2 d'épaisseur, offrant une résistance très suffisante pour le but que nous nous proposons.

Le marchand de bois nous fera, sur commande, toutes les subdivisions que nous pourrons désirer, à raison de 3 francs par 100 mètres linéaires de trait de scie.

Il vous est facile de voir, d'après ces premières données, que la volière, considérée généralement comme un objet de luxe inabordable, pourra rentrer dans la catégorie des dépenses dites raisonnables. Il ne nous reste plus actuellement qu'à faire nos acquisitions de grillages, après quoi nous pourrons procéder à la construction.

Il y a des grillages de plusieurs sortes, tout comme il y a sapin et sapin, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure. En cette question comme en celle de nos choix chez le marchand de bois, il convient de ne pas regarder à une petite différence de prix et de donner la préférence à un grillage solide, résistant, bien fait, d'une application facile. J'ai nommé le grillage Jubelin ou grillage dit à *simple torsion*. Le seul défaut de ce grillage est d'être plus cher que le grillage à plusieurs torsions si répandu dans le commerce, et surtout que le grillage anglais, devenu d'un bon marché inouï. Cette différence de prix étonne, à première vue, et on est presque toujours tenté de se dire que puisque le grillage Jubelin n'a qu'une seule torsion au lieu de

trois ou quatre torsions et même davantage, sa fabrication se trouve simplifiée d'autant et son prix courant devrait être moindre.

Mais il faut vous dire que la fabrication du grillage à simple torsion exige beaucoup plus de soins et de temps que le grillage à plusieurs torsions, à ce point que pour fabriquer 100 mètres du premier, il faut autant de temps que pour 1000 mètres de grillage à torsions. En outre, on

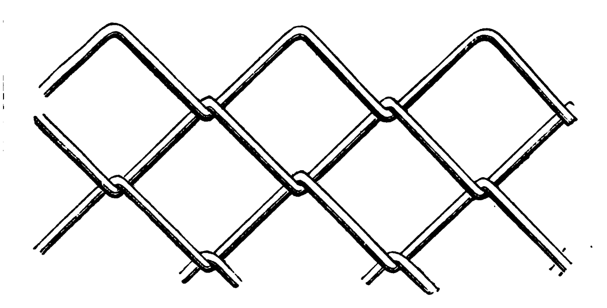


Fig. 16 — Grillage Jubelin.

emploie pour la fabrication du grillage Jubelin des fils de fer *préalablement galvanisés*, tandis que le grillage à plusieurs torsions se fabrique avec du fer noir, et qu'il est plongé, *après fabrication*, dans une cuve contenant du zinc liquide tout simplement; on le sort et on le secoue, et l'opération est terminée.

L'avantage du grillage à simple torsion consiste dans la certitude que ce réseau est d'une solidité supérieure, non susceptible de se casser comme le grillage anglais, d'une pose facile, d'une régularité impeccable, ne faisant ni poche ni boursouflure, ni le cintre sur les lisières, ce qui rend la pose si difficile. Cette régularité est obtenue à l'aide d'une

fabrication plus soignée, de là la différence de prix, encore cette différence n'est-elle pas énorme, surtout dans les mailles fines.

La galvanisation du fil de fer destiné au grillage à simple torsion se fait dans un bain de zinc en ébullition. D'un côté, sur un dévidoir, est placé le fil de fer en botte; l'un des bouts traverse en plongeant le bain de zinc, et à sa sortie passe dans une filière qui enlève l'excédent du zinc, et il vient s'enrouler sur un autre dévidoir. Vous voyez par là que le fil ainsi traité est parfaitement recouvert de la couche de zinc qui le protège.

Dans le grillage à plusieurs torsions, au contraire, il arrive souvent, surtout dans certaines maisons qui se sont donné comme objectif de produire beaucoup, sans trop se préoccuper de la qualité, que la pièce de grillage à galvaniser sortant du métier est la plupart du temps rouillée par l'eau qui coule sur le métier et qui est nécessaire pour empêcher l'échauffement de ce métier. On trempe cette pièce dans un bain d'acide sulfurique qui enlève la rouille plus ou moins et qui aigrit le fil de fer, et c'est après cette opération qu'on plonge cette pièce dans le bain de zinc. Alors deux inconvénients sont à craindre : si elle est trop décapée par l'acide sulfurique, le fer devient mauvais; si elle ne l'est pas assez, la rouille reste et insensiblement cette rouille se propage sous le zinc et le fait éclater, ce qui expose l'acheteur, au bout d'un certain temps, à n'avoir qu'un grillage absolument rongé.

Il existe néanmoins des maisons qui fabriquent relativement de bon grillage, mais il y en a beaucoup qui en produisent de très mauvais, connu, en style du métier, sous le nom d'*article quincaillier*.

En voici assez, je pense, pour vous faire comprendre combien il importe de n'acheter qu'à bon escient, et pour expliquer mes préférences à l'endroit du grillage à simple torsion.

Quant au prix de revient de ce grillage, il est évident que nulle part nous ne le trouverons à meilleur compte que chez le fabricant lui-même. Donc, supprimant les intermédiaires, nous n'avons rien de mieux à faire, à mon sens, que de nous rendre chez ce fabricant, dont nous trouvons l'adresse aux annonces, d'examiner ses divers modèles, avec traif spécial à chacun d'eux, comme nous l'avons fait chez le marchand de bois, et d'acheter en connaissance de cause.

J'ai payé autrefois dans cette maison, lors, de mes premières constructions, le grillage à simple torsion, fil grosseur n° 8, maille de 30 millimètres de côté, à raison de 1 fr. le 60 mètre carré.

Plus récemment, je me suis arrêté, pour mes dernières volières, à un numéro plus fin, mais aussi plus cher, et j'ai adopté le grillage à fil n° 6, maille de 18 millimètres de côté, comme étant plus pratique, nous verrons tout à l'heure pourquoi. Ce grillage m'est revenu à 2 fr. 75.

Je pense que ces tarifs sont restés à peu près les mêmes ou s'ils ont varié, ce ne peut être qu'en moins. Je vous donne donc le prix de 1 fr. 60 et celui de 2 fr. 75 comme un prix maximum et pour vous mettre à même de vous faire, à priori, une idée approximative du chiffre de la dépense qni vous attend.

Le choix de la maille n'est pas indifférent, et il ne me sera pas difficile de vous démontrer que la dimension de votre réseau a son influence, une influence digne d'appeler votre attention sur l'*hygiène des volières*.

J'ai recommandé maintes fois comme une excellente mesure, de dispenser le grain destiné à l'alimentation des faisans et des perdrix tenus en captivité, non pas dans un récipient de faïence, mais bien à travers le gazon de la volière, au moyen d'une espèce de semis. La portion de ce grain qui n'est pas mangée sur l'heure, ne tarde pas à ger-

mer à travers la verdure de la pelouse, et les graines germées ont la propriété de constituer une nourriture très hygiénique, à la fois réconfortante et rafraîchissante, pour tous les gallinacés en général, qui la recherchent avec avidité. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué avec quelle ardeur singulière poules, faisans, perdrix, colins, piochent la terre de leur compartiment, pour en extraire des graines germées, lesquelles, pour eux, constituent un vrai régal.

Eh bien, je puis vous répondre d'une chose, c'est que, si vous vous avisiez, par une raison d'économie mal entendue, de faire choix d'un grillage à mailles de 30 millimètres de côté et plus, vos graines n'auraient jamais le temps de germer. C'est ce que se sont chargés de m'apprendre messieurs les pierrots du voisinage, dont je n'ai été que trop, hélas! le maître d'hôtel.

Vous ne serez indemne du pillage des moineaux qu'à partir de la maille de 25 millimètres de côté. C'est donc cette dernière maille qu'il conviendrait d'adopter comme maximum. Mais, si vous voulez me permettre un conseil, choisissez ponr votre réseau protecteur la maille de 18 millimètres ou même un numéro au dessous. Outre que vous serez par là indemne de la visite de la belette, un forban très redoutable, vous trouverez dans ces mailles étroites cet autre avantage de pouvoir faire servir vos volières à loger, à l'occasion, de petits oiseaux d'appartement : perruches, diamants, bengalis, que beaucoup d'entre nous aiment à tenir en demi-liberté durant la belle saison.

Je crois devoir faire observer, d'un autre côté, que l'éducation de jeunes colins ou de jeunes perdreaux de Chine, ne pourrait se faire en sécurité sous l'abri d'un grillage de 30 millimètres de côté. Ces oisillons, qui volent de très bonne heure, peuvent parfaitement passer à travers une maille de cette dimension, ce qui vous mettrait à la merci

d'une panique ou d'une velléité d'école buissonnière de leur part.

Nos choix faits et nos acquisitons terminées, nous pouvons procéder à nos constructions et nous allons tâcher de nous en tirer, en nous guidant avec le niveau d'eau, le mètre et l'équerre, de la manière la plus rationnelle, la plus économique, et, je dois ajouter, la *plus hygiénique*.

Il est d'une bonne hygiène, en effet, pour les oiseaux captifs, de prendre l'habitude de rentrer le soir et de passer la nuit perchés sous leur abri.

Nous allons donc établir cet abri de telle sorte qu'ils soient sollicités à l'adopter d'eux-mêmes, au lieu de suivre leur instinct qui les porte à coucher au dehors, à la merci des intempéries.

Rien n'est plus facile. Il suffira, pour obtenir ce résultat, que la hauteur de l'abri qui fait suite à la partie grillagée à ciel ouvert, soit d'un niveau supérieur à cette partie et la surplombe de 75 centimètres environ. L'aspiration instinctive des oiseaux à se percher le plus haut possible, va nous venir en aide, et cela d'une manière d'autant plus assurée que les perchoirs auront été disposés sous cet abri, en hauteur, de manière à dominer le reste de la volière. Deux perchoirs disposés en croix sont tout ce qu'il faut.

Pour construire notre volière, notre premier souci va consister à trouver un chantier ou une surface plane, sur laquelle nous allons ajuster, renversée, la première des deux pièces principales, soit l'un des deux grands côtés de la carcasse de notre édifice, lequel, vous vous le rappelez, doit mesurer 8 mètres de longueur.

Donc, après avoir tracé à terre, à l'aide de cordeaux bien tendus, deux lignes parallèles, longues de 8 mètres chacune, et distantes l'une de l'autre de 1^{m}, 70, nous disposons entre deux lignes, et d'équerre : d'abord à l'une des extrémités un premier chevron de 1^{m},70 qui sert de premier

trait d'union entre les cordeaux, puis, 2 mètres plus loin, un deuxième chevron pareil et parallèle au premier; 2 mètres au delà, un troisième chevron de 1^m,70, parallèle au second; 2 mètres plus loin, un quatrième chevron, long de 2^m,45; ce quatrième ajusté comme les précédents sur l'un des deux cordeaux, mais dépassant de 75 centimètres l'autre cordeau et le niveau des trois permiers chevrons. 1 mètre plus loin que ce quatrième chevron et parallèlement, un cinquième chevron, long de 2^m,15; enfin 1 mètre plus loin que le cinquième, un sixième et dernier chevron de 1,87 de long.

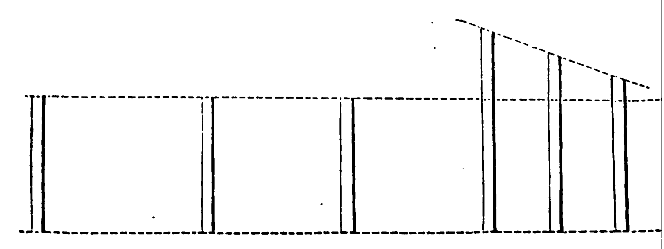


Fig. 17. — Détail de construction du parc.

Ces trois derniers chevrons, on le voit, sont de longueur graduée, suivant la pente à donner à la toiture-abri; et sont distinés à supporter en partie cette toiture.

Ils devront donc être sciés à leur sommet suivant un angle donné par l'application d'une règle plate figurant, de profil, la pente à donner à la toiture.

Les six chevrons ainsi disposés à angle droit sur la ligne tracée par les cordeaux seront reliés entre eux, à la base: 1° par deux planches de 24 centimètres de longueur sur 2 d'épaisseur, ajoutées l'une à l'autre, et superposées de champ; 2° par une de nos tringles de 12 centimètres de large; puis, à distance de 98 centimètres de cette première

tringle, c'est-à-dire suivant l'alignement donné par le second cordeau, par une autre tringle de 12 centimètres.

Planches et tringles, au moyen de raccordements, doivent avoir chacune une longueur uniforme de 8 mètres, qui est celle de notre volière projetée.

Notre système de chevrons se trouve ainsi consolidé jusqu'à la hauteur de $1^{m},70$, qui est celle de nos trois permiers piquets, et qui sera celle de la partie à ciel ouvert de notre construction.

Pour parfaire, nous relions entre eux, à leur sommet, par une nouvelle tringle disposée à angle, nos trois grands

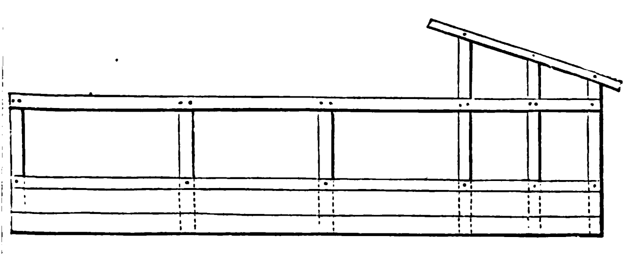


Fig. 18. — Profil de la charpente du parc.

piquets de longueur graduée destinés à recevoir la toiture, laquelle, pour la plus grande simplification, sera à un seul pan. Cette nouvelle tringle déborde le système, à chacune de ses extrémités, de 15 à 18 centimètres, pour accentuer d'autant l'abri.

Le tout est fixé à l'aide de bonnes pointes à bois, à tête large et relativement minces, pour éviter de faire éclater le sapin.

Nous venons d'obtenir ainsi l'une des faces, ou plutôt l'un des profils de notre édifice. L'autre (ou les autres, suivant que notre volière sera à un seul ou à plusieurs comparti-

ments) s'établit identiquement de même, calqué sur le premier, à la seule différence que planches et tringles sont assujetties en sens inverse, pour la symétrie, si la volière ne doit avoir qu'un seul compartiment. Ce sens inverse s'obtient en renversant le premier côté que nous venons de construire, et en disposant sur l'envers et sur les chevrons déjà assujettis, les chevrons destinés au second côté, lesquels sont reliés entre eux comme les premiers.

Pour la suite de notre travail et pour simplifier ma démonstration, je vais prendre pour type l'unité, c'est-à-dire la volière à un seul compartiment.

Nos deux grands côtés terminés, il nous reste à les relier entre eux de manière à compléter la carcasse. Pour cela, nous les mettons debout, puis nous les ajustons, d'équerre, à 2 mètres de distance l'un de l'autre et parallèlement, à la place qu'ils doivent occuper; puis avec deux planches et deux tringles de 2 mètres de longueur, assujetties successivement et reliant à angle droit les deux premières parties du système, à chaque extrémité, dans le même ordre que tout à l'heure, c'est-à-dire deux planches et une tringle à la base, une tringle au sommet à 98 centimètres de la précédente, nous obtenons un commencement de consolidation.

Cette consolidation va s'accentuer : d'abord en adaptant deux planches et deux tringles dans le même ordre et aux mêmes distances à partir de la base, aux deux plus grands chevrons du système, ceux destinés à supporter le sommet de la toiture; ensuite en reliant entre eux horizontalement, par le sommet, au moyen de tringles disposées de champ, tous les chevrons grands et petits du système. Seulement, pour cette dernière opération, planches et tringles devront n'avoir que 1^{m},96 de long, parce qu'il faut tenir compte de l'épaisseur du cadre de clôture, qui est de 2 centimètres de chaque côté.

Il sera d'une bonne mesure de disposer, au préalable,

au ras du niveau du sol et à la place que doit occuper chaque chevron, une brique posée à plat, destinée à lui servir d'assiette. Cette précaution, et celle qui consiste à faire tremper avant tout emploi, dans un bain de sulfate de cuivre le pied de chacun de ces chevrons, est ordinairement prise par les constructeurs soucieux d'en assurer la conservation indéfinie.

Les choses ainsi assujetties, nous avons obtenu la carcasse qui nous est nécessaire, et dans des conditions de cohésion et de solidité tout à fait suffisantes. Nous pouvons nous dire que le plus difficile est fait. Il ne nous reste plus qu'à assujettir une toiture-abri, un fond plein pour la cabane, des portes grillagées, et du grillage, pour avoir une volière complète. Mais auparavant, il est indispensable, pour assurer la conservation de nos matériaux, de les enduire de deux ou trois couches de grosse peinture. Cette opération, pour être bien faite, doit s'exécuter avant la pose du grillage, et mieux, avant l'emploi des chevrons, planches, tringles et couvre-joints.

La toiture-abri est bien facile à établir. Nous la ferons en planches provenant de madriers sciés en quatre traits et juxtaposées. Ce sont les trois tringles reliant horizontalement par le sommet et deux par deux les six plus grands de nos chevrons, qui vont lui servir d'assiette. La longueur de chaune de ces planches, à adapter en croix sur les trois tringles, est déterminée de manière à leur faire déborder leur cadre de 15 à 18 centimètres par en haut et par la partie inférieure. Elles sont fixées par des pointes fines et longues, aux trois tringles leur servant d'appui, en laissant entre chacune d'elles un espace d'un tiers de centimètre environ, pour assurer le jeu du bois, que l'humidité et la chaleur font plus ou moins travailler. Ce vide d'ailleurs est garanti par l'application de lattes ou couvre-joints de 5 à 6 centimètres de largeur.

Le fond de la cabane, pour l'abri du vent d'ouest, est rempli par des planches de même échantillon que celle de la toiture, fixées perpendiculairement une par une aux tringles du fond. Ces planches sont revêtues extérieurement, à leurs points de jonction, de lattes ou couvre-joints, comme la toiture.

Outre les trappes de communication et de service, la volière est munie de trois portes grillagées : l'un à l'entrée de la cabane et sur le côté, une deuxième pour faire communiquer à volonté la cabane ou abri avec la partie à ciel ouvert; la troisième à l'extrémité de cette partie à ciel ouvert. Une volière vraiment pratique doit être ainsi agencée, de façon à obtenir à volonté la séparation de ses parties principales; la partie abri et la partie à air libre. Cette séparation est nécessaire lorsqu'on veut séquestrer sous l'abri les jeunes élèves les jours de pluie, ou lorsqu'on veut faire en toute tranquillité les travaux d'appropriation du dedans ou du dehors, en enfermant provisoirement les habitants ailés au dehors ou au dedans.

Chaque porte s'établit très simplement à l'aide de deux tringles de 97 à 98 centimètres de longueur, disposées parallèlement suivant la largeur qu'on veut leur donner, et réunies par trois autres tringles dont l'une au millieu, les deux autres à chaque extrémité; assujetties à angle droit, mais de façon à déborder l'une des deux premières tringles, de 3 ou 4 centimètres, pour pouvoir porter sur un chevron ou un montant. L'un des côtés de la porte ainsi obtenue est muni de deux charnières; l'autre côté d'un ou deux tourniquets en dedans pour assurer la fermeture intérieure. Deux autres tourniquets sont adaptés sur le chevron ou le montant sur lequel vient s'appuyer la porte pour la fermeture extérieure. Ces tourniquets sont faits avec des bouts de lattes de 10 centimètres de longueur, assujettis avec de petits boulons.

J'ai parlé tout à l'heure d'ouvertures à trappes.

Ces sortes d'ouvertures sont très utiles en ce qu'elles permettent de faire le service sans avoir à entrer dans l'habitation des oiseaux, ou de les faire passer d'un compartiment dans un autre sans les effrayer. On peut percer les ouvertures après coup, mais c'est long et difficile. Il est beaucoup plus simple de les faire à la scie, avant la pose des planches, en faisant mordre l'instrument moitié sur la

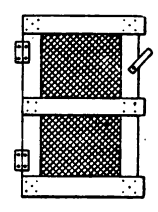


Fig. 19. — Porte grillagée.

planche inférieure, moitié sur la partie correspondante de la planche supérieure.

J'aurais pu faire cette observation plus tôt, mais je ne voulais pas compliquer ma démonstration.

Nous venons d'établir une volière à un seul compartiment. Si nous avons à construire une volière à plusieurs compartiments, la seule modification à apporter consiste en ce que les planches et tringles destinées au raccordement de chacun des grands côtés du système, au lieu d'avoir une longueur de 2 mètres, comporteront une longueur d'autant de fois 2 mètres qu'il y aura de compartiments à établir.

Pour le coup d'œil et à titre d'ornement, nous pouvons revêtir de lattes couvre-joints, appliquées horizontalement sur le pourtour, les jointures des planches et des tringles du bas de la carcasse.

Les couleurs les plus en usage pour peindre une volière et lui donner son dernier cachet, sont l'ocre jaune ou le gris perle, qui tranchent sur la verdure du jardin; les chevrons et les lattes sont peintes en noir, de manière à faire ressortir les autres nuances de l'ensemble.

Notre construction est presque terminée; il ne nous reste plus qu'à la revêtir de son réseau protecteur. Grâce au grillage à simple torsion, entouré de sa lisière de fil de fer galvanisé, nous allons voir que rien n'est plus facile.

Ce grillage se fabrique en toute largeur, jusqu'à concurrence de 4 mètres. Cependant je n'emploie pour mon usage qu'un réseau de 1 mètre de large, lequel, au moyen de coutures, me suffit pour tous les cas donnés.

Nous allons commencer notre revêtement par le haut de la partie à ciel ouvert. C'est par là que la pratique m'a enseigné qu'il faut commencer. En effet, si nous avions débuté par les côtés, nous n'aurions plus le passage libre à droite et à gauche, ce qui nous eût gênés dans l'opération.

La partie à revêtir en premier lieu consiste, nous l'avons vu, en un espace formant une sorte de grand cadre de 6 mètres de long sur 2 mètres de large, épaisseur des tringles du sommet comprise. Ici aucune difficulté. Nous déroulons, à terre, notre pièce de grillage de 1 mètre de largeur, et, le coupe-fil de fer en mains, nous en retranchons deux coupons de 6 mètres chacun. Chaque section se fait en sacrifiant un rang de mailles, — un très léger sacrifice. Cela fait, nous assujettisons chacun de ces coupons de chaque côté du cadre à remplir, dans le sens de la longueur de ce cadre, au moyen de quelques pointes provisoires destinées à être enlevées dès que nous aurons acquis la certitude que notre réseau est bien ajusté de chaque côté.

Ce réseau est assujetti ensuite par une de ses lisières sur l'arrête qui lui sert de support, avec des attaches formant crampon, ou encore avec des pointes fines qu'on en-

fonce à moitié dans le bois, puis qu'on rabat en croix sur la lisière du grillage.

Les deux coupons sont disposés en longueur de manière à laisser flotter chacun d'eux en dedans du compartiment, sauf l'obstacle présenté par les traverses reliant horizontalement le haut des chevrons deux par deux, qui est insignifiant et dont il n'y a pas à se préoccuper.

Une attache ou une pointe toutes les trois ou quatre mailles sur la partie du réseau protégée par une lisière est très suffisante, mais aux points de section, où cette protection n'existe pas, il est bon d'assujettir une attache à chaque maille.

Après avoir fixé les coupons aux deux grands côtés du cadre à revêtir, nous les réunissons à chacune des extrémités de ce cadre, de manière à les faire se joindre exactement; nous les y clouons maille par maille, puis à l'aide de bouts de fil de fer galvanisé et flexible, nous les cousons ensemble par les deux lisières flottantes comme on coud un drap de lit.

Restent les côtés et les clôtures intérieures.

Vous vous souvenez peut-être que, lors de la pose des tringles qui ont servi à relier notre système de chevrons, nous avons laissé entre ces tringles un espace libre de 98 centimètres. C'est notre grillage de 1 mètre de largeur qui va remplir cette lacune en mordant de 1 centimètre sur la tringle supérieure et d'autant sur la tringle inférieure.

Après avoir coupé comme tout à l'heure une pièce de grillage de la dimension du côté à revêtir, nous assujettissons provisoirement, comme nous l'avons fait précédemment, cette pièce par une de ses lisières, en commençant par le haut. Le bas de la pièce flatte comme un coupon d'étoffe et le réseau prend de lui-même sa disposition naturelle. Pour le coup d'œil, il est préférable que l'attache du grillage soit faite en dedans de la volière; mais alors au

point de jonction des tringles lui servant d'assiette avec les chevrons, il convient de faire, à l'aide du ciseau et du maillet, une petite entaille de 1 centimètre pour faciliter l'application exacte du réseau.

Le devant de la volière, de 2 mètres de large, séparé en deux par une tringle assujettie debout, vers le milieu, et destinée à recevoir la porte; le devant de la cabane pareillement aménagé; les portes et les autres parties rectangulaires ne présentent pas de difficultés; mais les portions triangulaires sont plus difficiles à grillager. Il convient, pour les triangles, de couper son réseau en carré, de l'assujettir à commencer par le bas, en le repliant suivant les exigences du triangle, de le fixer par des attaches ou des pointes, et enfin de le couper après coup, en s'arrangeant de manière que la coupe nous donne de quoi revêtir un autre triangle.

Lorsque le besoin s'en présente, les diverses opérations par lesquelles nous venons de passer s'effectuent à l'aide de deux de nos planches disposées l'une sur l'autre et à plat, sur le dessus de la carcasse de notre édifice, et qui servent de pont volant et d'assiette pour faciliter le travail, et au besoin les réparations. Toute légère qu'elle paraisse, notre charpente présente une solidité suffisante pour nous le permettre sans danger.

Pour les volières à plusieurs compartiments, la séparation sous la partie couverte, est en planches, par le bas jusqu'à hauteur de 60 centimètres, et en grillage (y compris la porte de communication) pour le surplus; de telle sorte que l'abri complet, lorsque les oiseaux sont à terre et au repos, est ouvert à tous les vents au delà de cette hauteur de 60 centimètres, pour la plus grande facilité du renouvellement de l'air qui circule librement, pour la plus grande salubrité.

L'hygiène, vous le voyez, s'impose partout, jusque *dans*

les construtions des volières, où l'on ne se serait guère attendu à la trouver. Je ne suis pas fâché, je vous l'avoue, de la prendre encore une fois sur le fait, parce que j'estime qu'elle sera ma meilleure excuse pour le temps que je vous ai fait dépenser en vous exposant ma manière de voir au sujet du logement des Faisans et des Perdrix tenus en captivité.

Avant de terminer, je crois devoir aller au-devant d'une critique que vous n'avez pas manqué de m'adresser, car elle m'est faite par la plupart de mes visiteurs, au sujet du peu de hauteur ($1^{m},70$) de la partie à ciel ouvert de mes logements d'oiseaux. Il est de fait qu'une personne, même de taille moyenne, éprouverait quelque difficulté à circuler dans cette partie des compartiments; il lui faudrait pour cela se baisser plus ou moins, ce qui doit être fort gênant pour le service.

Mais je dois vous dire qu'en premier lieu, jamais je ne mets les pieds dans ces petits parcs, cette partie du comicile des Faisans reste inviolable et inviolée. Le service des oiseaux se fait au moyen des ouvertures à trappes, fonctionnant à l'extérieur. Lorsque par hasard j'entr'ouvre la porte grillage qui sert d'entrée à l'extérieur, c'est pour renouveler l'eau; mais je n'ai pas pour cela besoin d'entrer.

En second lieu, au point de vue des habitants, outre que cette disposition n'a pas d'inconvénients pour eux, puisqu'elle ne leur enlève pas une parcelle du terrain destiné à la promenade et au pâturage, elle présente cet avantage de ne pas leur pemettre, en cas de panique, de prendre champ pour de grandes envolées et d'être une garantie contre les chances d'accidents. Enfin elle permet de réaliser une économie très réelle sur la quantité des matériaux à employer.

J'ai ouï dire qu'il existe, en Angleterre, une opinion assez répandue, d'après laquelle il serait dangereux de faire trois ans de suite l'éducation de Faisans sur le même ter-

rain. Eh bien, je puis vous certifier que, depuis des années que j'ai adopté le système que je viens d'avoir l'honneur de vous développer : conditions d'espace, assainissement, aménagement, précautions d'hygiène, y compris l'habitude que j'ai prise de dispenser l'eau de boisson dans des siphons de fer Lagrange, j'élève très couramment mes Faisans, sans avoir à compter avec les maladies infectieuses ou épidémiques dont j'étais autrefois tributaire.

En relisant mon manuscrit, une chose me frappe, c'est la place qu'y occupe la construction économique des volières. J'avoue que le développement de la question de pratique m'a entraîné un peu loin, mais je tenais à être aussi complet que possible et, en définitive, je ne suis pas fâché d'avoir rompu cette lance pour l'acclimatation.

Ce qui arrête, en effet, beaucoup de bons vouloirs lorsqu'il s'agit de se mettre à l'œuvre, c'est la dépense. Les promenades au Jardin zoologique du Bois de Boulogne nous laissent, la plupart du temps, impressionnés et nous en revenons avec le désir de faire quelque chose : de posséder, d'acclimater et de faire reproduire quelques-uns de ces splendides oiseaux qui ont frappé notre vue. Nous nous adressons au mécanicien. Le mécanicien ne demande pas mieux que de nous fournir pour nos pensionnaires en perspective un logement plus ou moins artistique. Demandez-lui le prix d'une volière mesurant 16 mètres carrés, il vous répondra : 3.000 francs, et vous voilà calmé.

Or vous plaît-il de faire, *grosso modo*, le calcul du prix de revient de la volière de 16 mètres que nous venons de construire ensemble. Ce sera vite fait : bois de charpente, environ 50 francs ; grillage, dans les mailles extra-fines, à raison de 50 mètres à 2 fr. 75, 110 francs ; mettons 40 francs de peinture, clous, charnières et autres accessoires : total, 200 francs, main-d'œuvre non comprise, et avec la main-d'œuvre, 250 francs. Il est entendu que pour les

volières à plusieurs compartiments la dépense sera réduite d'un quart à cause de l'économie résultant des clôtures mitoyennes. Notez de plus que nos constructions ont été faites avec des matériaux de premier choix. Avec des prix de cette douceur, il sera facile, je pense, d'amener tous les bons vouloirs à se donner carrière, puisque, ce que le commerce ne peut établir à moins de 3.000 francs, chacun de nous pourra se le procurer, dès qu'il le voudra, moyennant une dépense maximum de 250 francs.

Ce total n'a rien d'effrayant.

Volière volante. — Il peut arriver que, sans être arrêté par le chiffre de la dépense, vous hésitiez à faire construire une volière, parce que vous n'êtes pas propriétaire, mais seulement locataire, pour un temps plus ou moins long, de la maison que vous habitez. Vous êtes retenu par la crainte de compliquer outre mesure, à l'issue de votre bail, les embarras de votre déménagement. — Je comprends d'autant mieux cette situation qu'elle se trouve être précisément la mienne.

Cela étant, je modifie en conséquence la construction de ma volière; j'en fais un meuble composé de plusieurs pièces mobiles et indépendantes les unes des autres, — d'un montage et d'un démontage faciles, — et voici comme je m'y prends :

Je fais faire en planches de sapin de 8 centimètres de largeur sur 2 d'épaisseur, des châssis longs de 1 mètre 50 centimètres et larges de 1 mètre. Ces châssis sont peints pour en assurer la conservation et les agrémenter, puis revêtus d'un treillage de fil de fer galvanisé, dont le prix varie suivant la dimension des mailles (fig. 21).

Ces châssis ainsi grillagés vont être le principal élément de la clôture de la volière. Il ne s'agit plus que de les relier entre eux. — Pour cela, je me procure des po-

teaux équarris, ou chevrons, de 7 à 8 centimètres d'épaisseur et de 2 mètres 30 centimètres de hauteur. La partie inférieure de ces poteaux, destinée à être plantée en terre jusqu'à 30 centimètres, est passée à la flamme pour en assurer la conservation. La partie supérieure (deux mètres) est revêtue sur l'une de ses faces, et au milieu, dans le sens de sa longueur, d'un lattis bien droit de

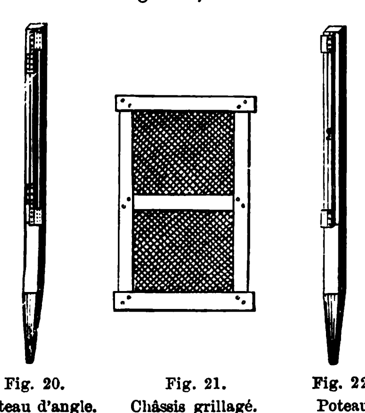


Fig. 20. Poteau d'angle. Fig. 21. Châssis grillagé. Fig. 22. Poteau.

2 centimètres et demi d'épaisseur, assujetti à l'aide de pointes, et à ce lattis sont adaptées deux planchettes de la dimension de 7 à 8 centimètres carrés, destinées à servir d'arrêt, de gaîne pour enchâsser et maintenir les châssis treillagés, comme on le voit (fig. 20 et 22).

Ces deux éléments de notre construction préparés, je trace au cordeau la façade de l'enceinte du premier compartiment de la volière, laquelle s'adosse à deux murs, au fond de la cour ou du jardin dans la partie exposée au soleil levant, abritée du vent du nord et surtout du vent d'ouest. Cette enceinte doit avoit 2 mètres de largeur sur 6, 8 mètres de longueur et plus (fig. 23).

Au point de jonction du cordeau avec l'un des murs, je creuse en terre un premier trou de 30 centimètres de profondeur et j'y plante un de mes poteaux bien perpendiculairement, la face revêtue du lattis et des planchettes en dehors. Un mètre plus loin, je plante un deuxième poteau de la même façon, puis un troisième, et ainsi de suite, de mètre en mètre, jusqu'à l'extrémité de mon cordeau,

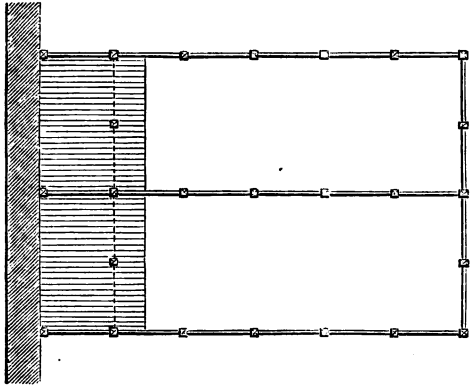


Fig. 23. — Plan.

lequel, suivant les dimensions adoptées, doit avoir de 6 à 8 mètres de longueur, et davantage, s'il est possible.

Arrivé à 6 ou 8 mètres de mon point de départ, je plante un dernier poteau qui, celui-là, doit faire angle et présenter deux faces revêtues toutes deux du lattis et des planchettes. Je trace au cordeau une seconde ligne, perpendiculaire à la première; et s'étendant depuis le dernier poteau planté jusqu'au second mur, distant de 2 mètres, et je continue ma plantation de poteaux de mètre en mètre jusqu'à ce mur.

Cela fait, je réunis mes poteaux à leur sommet par des

planches de sapin de 6 centimètres de large, posées à plat et arrasant la face extérieure de ceux-ci; puis je relie ces poteaux à la base, jusqu'à hauteur de 50 centimètres, par une partie pleine en planches provenant de la démolition de caisses à savon, lesquelles ont une longueur uniforme d'un mètre (fig. 24).

Ainsi reliée, notre charpente présente une solidité, une cohésion très suffisantes. Il est bon de la peindre, pour en assurer la conservation.

La couche de peinture étant donnée et séchée, j'enchâsse

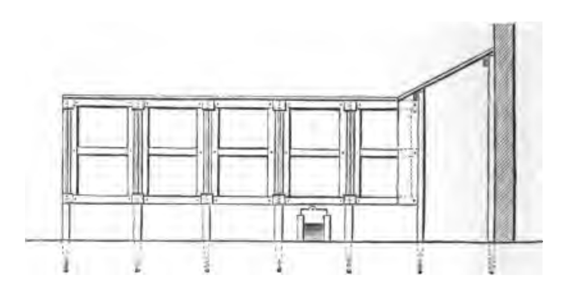


Fig. 24. — Profil du parc à châssis mobiles.

successivement mes châssis treillagés entre chaque poteau, chacun dans sa gaîne, à l'exception de l'un d'eux, lequel, muni de deux charnières et d'un crochet, sera assujetti par des vis, pour servir de porte (fig. 24).

Nous avons de la sorte un compartiment parfaitement clos sur ses quatre faces, par deux murs, d'une part, et par deux façades de châssis et de planches de l'autre. Pour plus d'un usage, que j'indiquerai plus tard, il sera utile d'adapter aux planches formant clôture jusqu'à cinquante centimètres au-dessus du sol, et sur lesquelles reposent vos châssis, — au moins à celles des angles, — des ouvertures fermant par des trappes et destinées à

établir à votre gré des communications temporaires, soit de la volière à votre jardin, soit des différents compartiments entre eux (fig. 25).

Le système sera surmonté d'un treillage de fil de fer à maille suffisamment serrée pour empêcher les oiseaux de s'échapper et les animaux malfaisants de s'introduire dans la volière. Le filet grillagé s'adapte par en haut aux tra-

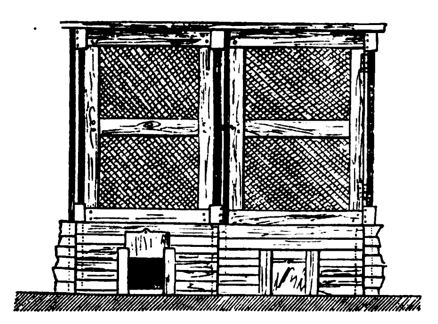


Fig. 25. — Ouvertures à trappes.

verses qui ont servi à relier les poteaux, et le long des murs à des fils de fer bien tendus, comme ceux qu'on emploie pour palisser les arbres d'espalier.

Cela fait, nous avons construit le premier compartiment de notre volière. — Adossé à celui-ci, nous pouvons en constuire un deuxième (fig. 26), et ensuite, adossé au deuxième, un troisième, de la même manière.

Mais il nous faut encore des abris contre la pluie et le mauvais temps. L'abri, composé d'une toiture tout d'une pièce, et de deux pans dont l'un muni d'une porte, s'établit comme nous venons de le voir à propos de l'explication de la fig. 17 ci-dessus.

Ainsi construite, votre volière présente le très grand

avantage d'être d'un démontage et d'un remontage faciles, puisqu'elle s'établit et peut se défaire pièce par pièce, filets grillagés, châssis, poteaux et abris. Elle sera devenue un meuble, et un meuble peu encombrant, facile à emporter.

La volière volante peut encore se faire à l'aide de pans de clôture les uns pleins, les autres grillagés, en totalité ou en partie, numérotés pour éviter la confusion, et qu'on assujettit au moyen de boulons.

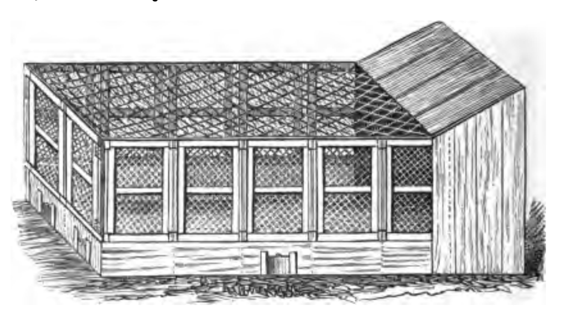


Fig. 26. — Volière achevée.

Cette sorte de volière serait d'une grande utilité pour le repeuplement des chasses attendu qu'il est de principe que la plus sûre attache du gibier à un canton de chasse déterminé, c'est d'avoir été élevé *sur le sol* même de ce canton et d'y avoir pris, dès le bas âge, ses habitudes, ses refuges, ses remises, ses moyens de défense.

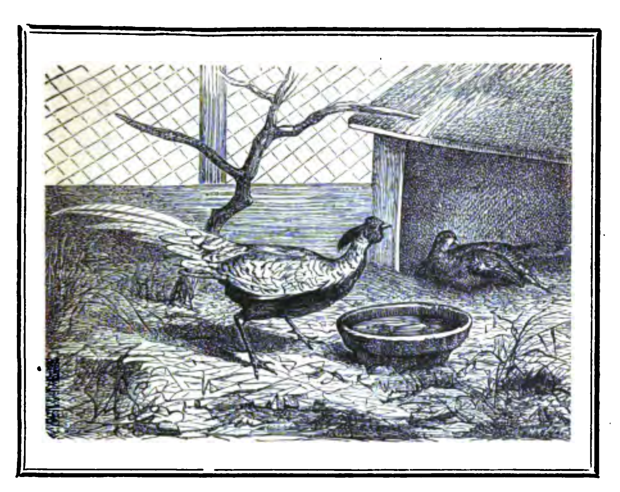
Les trappes, dont les parties basses du système doivent toujours être munies, serviraient à plus d'un usage.

Elles pourraient, d'abord, être maintenues levées nuit et jour, l'ouverture donnant accès à une nasse en fil de fer ou à un piège sûr disposé à l'intérieur, de façon à détruire successivement les divers carnassiers ennemis du

gibier que les piaulements des jeunes élèves ne manqueraient pas d'attirer.

Quelques pièges à poteau, disposés à proximité, auraient également raison des oiseaux de proie cantonnés aux alentours.

En second lieu, elles serviraient à donner, sans brusquerie et sans secousses, la clé des champs au gibier d'élève dès qu'il serait assez fort pour se défendre, et dès que les alentours auraient été purgés de ses ennemis naturels.



Faisan argenté.

CHAPITRE II.

Œufs à couver. — Instructions sur l'hydro-incubateur : Placement de l'appareil; Mise en activité; Placement des œufs; Observations particulières; Résumé de travail. Mirage des œufs. — Incubations.

Nous avons passé en revue les différents auxiliaires : — incubateurs, dindes et poules, — à utiliser pour l'élevage des gibiers à plume et des gros oiseaux de volière. Il nous reste à examiner de quelle façon ces divers agents devront être dirigés et gouvernés par nous pour pouvoir, ayant reçu un œuf, nous rendre, — au bout d'un temps donné, — un poussin vivant.

Préalablement, nous allons essayer ensemble de débarrasser la question des œufs destinés à l'incubation, — vulgairement désignés sous la dénomination *d'œufs à couver,* — de la plupart des obscurités qui l'enveloppent, des incertitudes qui divisent le monde amateur.

Rappellons en passant : « *Que tout œuf ayant voyagé* « *devra subir un repos de vingt-quatre heures, — délai* « *nécessaire et suffisant pour que le germe reprenne son* « *assiette, — pour pouvoir être en état de supporter l'incu-* « *bation* ».

Durant ces vingt-quatre heures, vous avez tout loisir de contempler vos richesses, et, de fait, rien de joli comme ces objets aux formes arrondies, agréables à l'œil, de couleurs variées suivant les espèces : blancs, saumon, bronzés, rose lilas, mastic, café au lait, jaunes, vert de mer, etc., etc.; quelques-uns pointillés, mouchetés, accentués et comme revêtus d'une écriture inconnue. Cette contemplation vous suggère toutes sortes de réflexions, et, à la vue d'un œuf, — ce petit bloc chatoyant, — vous êtes amené par une pente naturelle, non pas précisément à vous poser la question du statuaire de la Fontaine :

« Sera-t-il Dieu, table ou cuvette? »

mais à vous demander ce que ce bloc contient en germe et ce que l'incubation vous rendra. Sera-ce un sujet mâle? — Sera-ce un sujet femelle? — Sera-ce (peut-être, hélas!) rien du tout?

Et votre esprit travaille; et vous cherchez des données dans la forme plus ou moins arrondie, plus ou moins elliptique, plus ou moins conique; et vous interrogez la disposition de la chambre à air qui se trouve au gros pôle; vous cherchez à voir à travers la coquille si la cloison qui limite cette chambre est déterminée par une ligne hori-

zontale ou par une ligne oblique. — N'interrogez pas, cher amateur, ce serait peine perdue; le petit bloc est un sphinx, et un sphinx de la plus belle eau : vous ne sauriez rien. — L'instrument assez perfectionné pour percer le mystère n'a pas encore été inventé.

En attendant, les hypothèses ont beau jeu, et telle est l'horreur de l'esprit humain pour l'inconnu, pour l'inexpliqué, que les données les plus absurdes ont fait un certain chemin. Ainsi, quatre-vingt-dix-neuf fermières et demie sur cent vous assureront que tout œuf de forme arrondie donnera infailliblement une poule; tout œuf de forme allongée ou conique, un coq. — Ainsi encore, tel amateur n'achètera pas un œuf sans demander, au préalable, à le mirer pour s'assurer de la disposition de la chambre à air, parce que, — c'est chez lui conviction bien établie, — si la chambre à air est déterminée par une ligne horizontale, l'œuf contient en germe un coq; si la ligne est inclinée, c'est une poule qui devra naître.

Telles sont les idées généralement reçues, les opinions propagées par la routine. Nous allons voir si elles soutiennent l'examen. Après avoir partagé, à mes débuts, ces idées, je voulus en avoir le cœur net et voir ce qu'elles avaient de fondé (1).

Je m'adressai d'abord au Jardin d'acclimatation, et je pus me convaincre que le Jardin d'acclimation ne partageait pas le moins du monde l'opinion des fermières. J'écrivis

(1) Il résulterait, d'expériences nombreuses entreprises par M. Fairfax qu'un jeune coq, appareillé à une vieille poule, produit plus de poulettes qu'un vieux coq, tandis qu'un vieux coq produira plus de jeunes de son sexe, si on l'accouple à de jeunes poules.

Les observations faites au Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne sur le même sujet semblent concorder avec l'assertion de M. Fairfax; mais, avant de se prononcer d'une façon définitive, il conviendrait d'étudier ce fait pendant une longue suite d'années.

ensuite à MM. Roullier et Arnoult, les inventeurs de l'hydro-incubateur. Voici ce qu'il me fut répondu :

« Gambais, 18 janvier 1887.

« Procédons par ordre.

« Nous parlerons des sexes, que certains prétendent reconnaître à la disposition de la chambre à air ou bien à la forme extérieure d'un œuf, et nous répondrons, — jusqu'à preuve du contraire, — que cela est un des secrets de la nature.

« Si, pour notre compte, nous pouvions connaître à l'avance le sexe du sujet à naître, nous ferions fortune, *car nous ne ferions couver que les œufs mâles*, et les poussins se vendraient 20 pour cent plus cher, attendu que sur les marchés les coqs se vendent 1 franc et 1 fr. 50 c. plus cher que les poules de même âge.

« Il est à peu près certain que, s'il naît cent mille poulets dans une contrée, les deux sexes sont à peu près partagés, car il ne faut pas s'en rapporter à telle ou telle couvée qui n'aura produit que des coqs ou que des poules. Le hasard seul peut faire naître ce cas. Ne voyez-vous pas, en effet, journellement, un joueur battre et rebattre les cartes, et donner à son adversaire toutes les rouges tandis que lui garde les noires ? Il en est de même pour le hasard d'une couvée.

« Cela posé, et les deux sexes naissant à peu près en nombre égal, il sera facile de juger que la forme des œufs y est étrangère, car la généralité des œufs ont la même forme, c'est-à-dire qu'ils sont gros et arrondis d'un bout et un peu plus pointus de l'autre. Les œufs *ronds*, les œufs *pointus des deux bouts*, les œufs *ondulés* ou *informes* sont, dans leur genre, ce que sont, chez l'espèce humaine, les nains, les géants ou les bossus, c'est-à-dire *le très petit nombre.*

« Par conséquent, si la forme désignait un sexe plutôt que l'autre, et que les œufs longs, ou autres difformes, fissent naître des coqs, par exemple, il se trouverait une moyenne générale de 80 poules et de 20 coqs sur cent, ce qui n'est pas.

« Maintenant, passons à la chambre à air, et nous démontrerons que, sur cent œufs, nous en trouverons 75 dans la disposition horizontale et les 25 autres avec la chambre à air inclinée à divers degrés. Il y en a même dont la chambre se trouve complètement sur le côté. Donc, à quel degré devra-t-on s'arrêter pour faire la part des coqs et celle des poules? — Dans tous les cas, les trois quarts des œufs ont la chambre à air très horizontale, et dès lors encore les sexes ne seraient plus partagés par égale portion lors des naissances.

« Un mot encore quant à la forme : tout le monde sait que les œufs sont fécondés quatre ou cinq jours avant leur ponte, et que la coquille ne se forme que la veille ou le jour de la ponte. Par conséquent, le germe contient déjà son sexe depuis quatre ou cinq jours, et la forme que prend la coquille au moment de la ponte ne saurait le transformer d'un sexe à l'autre ».

Telle est l'opinion d'habiles praticiens, appelés par leur industrie à se livrer sur la matière à des expériences multipliées, et ayant un maniement d'œufs énorme, dont on se fera une idée par ce fait qu'ils en ont soumis à l'incubation, durant l'année 1876, à peine à leurs débuts, quelque chose comme cinquante mille.

Il me reste à compléter de quelques observations la démonstration si claire de MM. Roullier et Arnoult.

D'après la lettre qu'on vient de lire, la fécondation des œufs aurait lieu quatre ou cinq jours avant la ponte. — La fécondation, à mon avis, remonte même plus loin, ainsi qu'il résulte des exemples suivants :

Au printemps de cette année (1877), M. Chantraine, de Rethel, — un éleveur consciencieux et digne de foi, — enferma une poule tirée de la basse-cour avec un coq faisan. — Il désirait obtenir des coquards. Dès le premier jour, la poule se mit à pondre, et elle pondit successivement jusqu'à onze œufs, à raison d'un œuf par jour et par deux jours, de telle sorte que la ponte s'accomplit en dix-sept jours. Le 18e jour, la poule, ayant demandé à couver, fut retirée de la volière et placée sur ses onze œufs. A l'éclosion, il naquit *onze petits poulets de basse-cour*. De coquards point.

Il n'y avait donc pas eu fécondation par le coq faisan, mais bien fécondation par un coq de basse-cour, dont les effets remontaient à dix-sept jours au moins.

Autre exemple tiré du numéro de décembre 1876 du Bulletin de la Société d'acclimatation.

Dans ce numéro, M. Gustave Andelle, — un acclimatateur remarquable que la mort vient d'enlever à des études pratiques très intéressantes, — expose dans une note sur la reproduction du faisan de Sœmmering, ou faisan cuivré du Japon, les faits suivants :

. . . . . « Après des tentatives toujours assez bruyantes pour être remarquées, un accouplement eut lieu le 4 avril (1876). La femelle fut tellement maltraitée par le mâle qu'elle put être ramassée à la main sans la moindre résistance. On la croyait morte. C'est le seul accouplement remarqué, et *on peut affirmer qu'il n'y en a pas eu d'autre.*

« La ponte commença le 14 avril et fut, comme la précédente, de 14 œufs. Le premier et le deuxième étaient clairs; dans le troisième le petit était mort. Les quatrième, cinquième, sixième et septième ont donné naissance à quatre petits. Le neuvième et le dixième ont produit deux jeunes; les autres n'étaient pas bons. . . . . . »

Ici encore, la fécondation, irrégulièrement répartie par

suite de l'effroi de la poule faisane résultant d'uu accouplement de vive force, la fécondation, dis-je, remontait à vingt jours au moins.

Quoi qu'il en soit, il paraît résulter de ce qui précède que, lorsque l'œuf, au moment où il va être projeté au dehors, a revêtu sa forme extérieure, et renferme sa chambre à air dont la disposition est arrêtée, la fécondation, et par suite le sexe du sujet à naître est un fait acquis depuis un nombre de jours plus ou moins considérable. Mais cela ne suffit pas absolument pour convertir les incrédules.

Les endurcis ne se gêneront pas pour vous dire :

— Votre argument ne prouve rien. — Que le germe contienne déjà son sexe antérieurement à la formation de la coquille, nous voulons bien l'admettre; mais qui vous prouve que ce n'est pas précisément ce sexe qui influe sur la forme extérieure que va revêtir cette coquille? — qui imprime à la chambre à air qui va se former sa disposition horizontale ou oblique?

Ce qui le prouve, le voici :

Prenez, dans une basse-cour privée de coq, un certain nombre d'œufs; regardez, mirez et comparez. Il ne tiendra qu'à vous de vous assurer que, parmi ces œufs *inféconds*, — inféconds, vous entendez bien? — les uns affectent la forme arrondie, les autres la forme elliptique ou conique; que la chambre à air se présente horizontale chez les uns, oblique chez les autres. On ne peut pas dire, dès lors, que le sexe ait été pour quelque chose dans ces différences.

Je vais plus loin :

Prenez deux œufs, l'un infécond, l'autre fécondé, cassons-les doucement et répandons le contenu de chacun d'eux dans une soucoupe. Voyons ce que nous donne l'examen :

Chez le premier, au milieu du jaune ou vitellus, un germe non fécondé représenté par une auréole de lignes blanchâtres concentriques. Chez le second, à la même place, un germe vivifié par la fécondation, représenté par une auréole identique. Entre les deux, aucune différence appréciable. Ainsi l'œuf, même dépouillé de son enveloppe extérieure, même débarrassé de ses voiles, ne vous dira pas s'il était ou non fécondé. A plus forte raison ne donnera-t-il pas son sexe.

Mais une donnée peut, à cet égard, nous apporter, non pas le certitude, mais de grandes probabilités : c'est celle de la dimension des œufs. Ainsi dans une couvée, j'ai souvent remarqué que les gros œufs donnent naissance à des mâles; ceux d'un volume inférieur, à des femelles.

Nous avons vu plus haut qu'un repos de vingt-quatre heures devait être accordé aux œufs ayant voyagé.

1° Ce délai est *nécessaire;*

2° Ce délai est *suffisant;*

Et cela, quelle qu'ait été la durée du trajet, que vos œufs viennent de la porte Maillot ou qu'ils vous arrivent de Turin. Ce fait m'est confirmé par une expérience personnelle que je suis à même de renouveler à chaque instant depuis que je m'occupe d'aviculture. Il faut croire que le trouble éprouvé par les germes est le même, qu'il s'agisse d'un mince trajet ou d'un long voyage.

Mais, si un repos de vingt-quatre heures est suffisant, je sais beaucoup d'amateurs qui préfèrent dépasser ce délai pour se mettre d'accord avec ce qu'ils appellent : l'*influence des phases de la lune.*

« On ne s'attendait guère,
« A voir la lune en cette affaire ».

Il n'en est pas moins vrai, cependant, que beaucoup d'éleveurs et de fermières ont l'habitude de prendre leurs

mesures de *telle façon que l'éclosion coïncide avec la lune croissante.*

Ils prétendent que les poussins nés dans ces conditions s'élèvent plus facilement et grandissent plus vite.

Ces scrupules de lunatiques amènent-ils le sourire sur les lèvres du profane, ils objecteront que les phases de la lune ayant une influence reconnue par la plupart des jardiniers sur le développement des semis, il n'y a rien d'étonnant à ce que cette influence s'exerce sur les germes des œufs d'oiseaux, cet autre si impressionnable et si sensible semis.

Voyons un peu ce qu'en pensent MM. Roullier et Arnoult. — Pour cela je fais un deuxième emprunt à leur lettre du 18 janvier 1877 déjà citée, qui est une consciencieuse réponse à un questionnaire que j'avais adressé à ces aviculteurs émérites.

. . . « Passons maintenant à l'influence de la lune sur les œufs en incubation. Sur ce point, il reste encore à douter. Cependant, nous sommes portés à croire que les œufs éclosant en pleine croissance donneront plus de naissances. *Mais nous ne sommes point affirmatifs à ce sujet, car,* le 15 *avril* 1876, *un incubateur nous faisait éclore* 172 *poussins sur* 185 *œufs,* — une de ces réussites impossibles, — et cela *la veille du dernier quartier de la lune.*

« Mais, en admettant l'influence de cet astre sur les semis et les plantes, on peut la supposer sur les embryons. Or, il peut se faire que l'œuf qui aura été *fécondé* et *pondu dans la lune croissante* soit beaucoup plus apte à la reproduction, même couvé ou éclosant en décroissance. Nous ne saurions donc nous prononcer absolument. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous avons des couvées plus ou moins bonnes avec des œufs bien fécondés.

« Mais, si nous sommes indécis quant aux influences

6.



lunaires, nous pouvons être affirmatifs quant aux saisons. Ainsi, du mois de février à juin, la presque totalité des œufs fécondés arriveront à éclore; de juin à septembre, il en reste un tiers en non-valeur; et de septembre à février, c'est-à-dire pendant tout l'hiver, nous avons quelquefois de la peine à obtenir 60 pour cent sur les œufs fécondés, et cela avec les meilleures couveuses artificielles ou naturelles.

« Ces chiffres, du reste, sont évalués d'après une moyenne, car aujourd'hui (18 janvier) nous avons une éclosion qui nous donne 80 pour cent, et il y a 8 jours une autre qui ne donnait que 50. Voyez pour la lune ».

M'étant adressé à l'almanach, je trouve que l'éclosion donnant 80 pour cent coïncide avec le 4e jour de la nouvelle lune, et que l'éclosion donnant 50 pour cent coïncide avec le 5e jour du dernier quartier, c'est-à-dire avec la lune tout à fait décroissante.

Quoi qu'il en soit, et sans nier d'une façon absolue l'influence lunaire sur les germes des œufs, il semble régner sur cette question une certaine confusion, et, jusqu'à ce que la science ait prononcé d'abord sur l'existence de cette influence, en second lieu sur la question de savoir si elle s'exerce au moment de la fécondation ou lors de la ponte, où à l'époque de l'éclosion, je crois qu'il est prudent de considérer ladite influence comme une pure hypothèse, à laquelle on ne doit pas accorder, quant à présent, plus de créance qu'à celle-ci :

« Chez nous (à Gambais, près Houdan) les villageoises font couver leurs œufs le vendredi de préférence, pour n'obtenir que des coqs, et elles prétendent réussir : le tout est dans la confiance ».

Au lieu de perdre du temps à attendre des phases lunaires dont l'effet reste problématique, je crois qu'il est d'une

saine pratique de confier avec le moins de retard possible les œufs à la couveuse, car, *plus ils sont frais, plus la réussite est certaine*.

Ceci compris, nous allons confier tout à l'heure nos œufs soit à l'incubateur, soit à la poule ou à la dinde couveuse que, depuis quelques jours déjà, nous tenons en haleine au moyen d'œufs d'essai.

Résumons, préalablement, en quelques mots, les avantages et les inconvénients de ces divers auxiliaires.

L'incubateur a pour lui les avantages suivants :

C'est un agent toujours prêt;

Il peut contenir une grande quantité d'œufs;

Avec lui, quelque petits que soient les œufs, quelque mince que soit leur coquille, pas de casse à redouter; point de ces déceptions résultant d'œufs refroidis par suite d'abandon fortuit ou de mort de couveuse; point de mauvaise odeur, — résultant d'œufs salis, — toujours pernicieuse aux germes; point de poussins étouffés ou écrasés en naissant; point de vermine si fatale aux nouveau-nés.

Tout cela est bien quelque chose. — En revanche, des embarras probables à l'éclosion.

Il ne faut pas l'oublier, le but principal de l'*hydro-incubateur* est la fabrication en grand du poulet; or, s'il est facile de faire adopter par une poule quelconque de petits êtres qu'elle n'a pas couvés, mais qui appartiennent à son espèce, il n'en serait pas de même de poussins de faisans, de colins ou de perdreaux, et il y a gros à parier qu'elle refuserait de se charger des petits étrangers, si elle ne s'était pas, dès avant l'éclosion, familiarisée avec les cris particuliers que les embryons font entendre dans l'œuf lorsqu'ils sont près d'éclore.

Il est vrai que MM. Roullier et Arnoult, qui ont réponse à tout, ont leur *hydro-mère* artificielle, qui, celle-ci, adop-

terait tout ce qu'on voudrait, et avec laquelle nous ferons un bout de connaissance au chapitre suivant.

D'un autre côté, sans être excessif, le prix de l'incubateur et des appareils qui en sont l'accessoire est encore suffisant pour faire reculer le petit éleveur, celui qui n'a que peu d'espace, peu d'argent et peu de temps à consacrer à des éducations d'oiseaux.

Dire les inconvénients de l'incubateur artificiel, c'est énumérer les avantages de la couveuse naturelle et *vice versâ*.

Nous avons vu plus haut que, pour être complet, l'outillage du véritable amateur devra comprendre tout à la fois et l'hydro-incubateur, et une petite basse-cour de ces poules spéciales avec lesquelles mon étude des *couveuses* nous a fait faire connaissance.

Deux ou trois jours avant les naissances, on retire quelques œufs du tiroir de la machine pour les passer immédiatement à la poule ou à la dinde couveuse (préalablement amorcée avec des œufs d'essai), à laquelle est dévolue l'éducation des petits. A l'éclosion, cette dernière, déjà familiarisée avec le cri des poussins de perdreaux ou de faisans par celui qu'elle entend dans la coquille des œufs qu'on vient de lui confier, recevra sans difficulté le surcroît de famille donné par la machine.

Une pratique assez généralement en usage consiste à mouiller d'eau tièdie les œufs à différentes phases de l'incubation, et quelquefois à les mettre plonger dans de l'eau dégourdie quelques heures avant l'éclosion. Je n'ai jamais employé, pour mon compte particulier, d'eau tiède, si ce n'est pour nettoyer des œufs tachés ou salis.

Voyons ce que pensent MM. Roullier et Arnoult de ce procédé :

. . . . . « Quant au mouillage des œufs, nous le pratiquons avant de les mettre couver, et cette méthode nous

réussit parfaitement. Mais, *au cours de l'incubation* et *la veille de l'éclosion nous condamnons absolument cette manière de faire*. Dans nos essais, elle nous a toujours donné de très mauvais résultats ».

Il paraît qu'en Normandie, cette méthode du mouillage des œufs avant l'incubation est d'un usage général. L'opération consiste à tremper les œufs dans l'eau presque tiède, dans l'eau dégourdie, puis à les essuyer et à les mettre couver immédiatement. Cette préparation enlève les parties sales et grasses de la coquille, et, en débarrassant les pores, facilite le passage et l'égale répartition de la chaleur humide à l'intérieur.

Maintenant que nous voilà fixés sur la plupart des points en litige dans le monde éleveur, il ne nous reste plus, — les 24 heures de rigueur étant écoulées, et nos œufs ayant été mouillés et essuyés comme il vient d'être dit, — qu'à charger immédiatement l'incubateur ou la poule couveuse.

Commençons par l'incubateur.

Mon intention n'est pas de vous décrire par le menu la construction, l'agencement des organes et le fonctionnement des diverses machines à couver, parce que ce serait m'engager dans une démonstration aussi variée qu'il y a de systèmes, et qui, vraie aujourd'hui, ne le serait plus demain à cause des perfectionnements apportés chaque jour à ces merveilleux engins.

D'un autre côté, la livraison des divers appareils est toujours accompagnée d'imprimés contenant les instructions les plus détaillées pour la conduite de ces appareils.

Tout ce que je pourrais dire serait donc sans utilité pratique.

Nous avons vu tout à l'heure que la couveuse artificielle consiste en une boîte cubique reposant sur un support et renfermant :

1° L'âme ou la chaudière, réservoir à eau chaude;

2° Un ou plusieurs tiroirs contenant des œufs en incubation.

La capacité de la chaudière, jointe à un rembourrage de sciure de bois qui l'isole de son enveloppe extérieure, garantit la conservation indéfinie de la chaleur.

Dans la plupart des appareils, celui de MM. Roullier et Arnoult et celui de M. Lagrange notamment, le réservoir à eau chaude se trouve placé au-dessus du tiroir aux œufs, qui recoivent ainsi la chaleur par en haut, comme à l'état naturel.

Dans la couveuse de M. Voitellier, le réservoir à eau chaude consiste en un manchon cylindrique à double paroi contenant, entre sa double cloison, l'eau chaude destinée à entretenir la chaleur. Ce manchon est en zinc et n'a, comme son nom l'indique, ni dessus ni fond. Il est placé dans une boîte cubique, et l'espace libre entre ses parois extérieures et les surfaces intérieures de la boîte est rempli avec de la sciure de bois prise comme corps isolant destiné à s'opposer à la déperdition de la chaleur.

Circulairement, à la base du manchon, reposant sur le fond de la boîte, se trouve un cercle en bois de 5 à 6 centimètres de hauteur ayant pour objet d'empêcher le contact du zinc avec le bois.

Ce cercle en bois est revêtu d'une mince couche de sable, sur laquelle est répandue une litière de menue paille. Un verre d'eau renouvelée tous les jours et déposé sur cette litière sert à entretenir dans le récipient une humidité favorable.

Cette disposition circulaire de la chaleur, dans la couveuse Voitellier, bien que n'étant pas celle indiquée par la nature, ne présente aucun inconvénient pour les résultats de l'incubation, et la meilleure preuve, c'est que cette couveuse est une des plus avantageusement connues. M. Odile

Martin a apporté à cette machine d'utiles perfectionne-

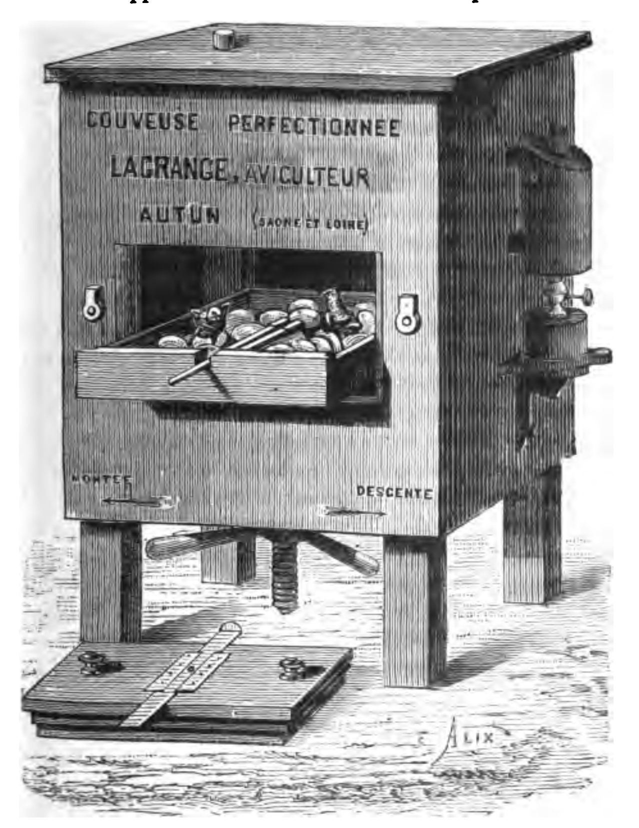


Fig. 27. — Couveuse Lagrange.

ments, dont chacun peut se rendre compte en visitant le pavillon occupé par M. Martin, au Jardin d'acclimatation.

Le perfectionnement apporté à la couveuse artificielle par M. Lagrange consiste en ce que le tiroir aux œufs disposé au-dessous du bassin à eau chaude, est susceptible, au moyen d'un mécanisme particulier, d'être rapproché ou éloigné de ce bassin à volonté, de manière à permettre de régler d'une façon précise le degré de chaleur que doivent recevoir les œufs.

En citant les noms de MM. Roullier, Voitellier et Lagrange, je ne cite que quelques-uns des inventeurs les plus connus, l'incubateur a fait tant de chemin dans ces derniers temps, que le nombre des inventeurs et que les perfectionnements se sont multipliés à l'infini.

Si vous voulez me demander quelle est la meilleure de ces machines et auquel de ces messieurs vous devez vous adresser de préférence, j'avoue franchement que vous me mettez dans un singulier embarras.

La réussite, on ne saurait trop le redire, est subordonnée non pas à la machine, mais bien à l'aptitude plus ou moins prononcée de la personne qui en fait usage. Ainsi, la machine Roullier fera merveille entre les mains de M. X... et fera fiasco entre les mains de M. Z... et ainsi des autres : de l'appareil de M. Voitellier comme de celui de M. Lagrange, de l'incubateur de M. Hearson comme de celui de M. Bouchereaux.

Le seul conseil que je puisse vous donner, c'est de ne faire vos acquisitions de couveuses que dans des maisons bien connues, dont la notoriété est une garantie, auxquelles la lutte contre la concurrence fait une nécessité d'améliorer constamment les organes de leurs appareils, de manière à les tenir au niveau des derniers perfectionnements.

Pour vous donner un premier aperçu du maniement de ces engins, je me bornerai à faire un emprunt aux instructions de MM. Roullier et Arnoult, auxquels revient

l'honneur d'avoir, les premiers, fait entrer dans la pratique l'incubation artificielle.

Donc, passons la parole à ces instructions. Voici ce qu'elles nous disent :

« La base principale est de maintenir les œufs que l'on fera couver dans une température de 39 à 40 degrés centigrades à leur hauteur supérieure, et cela pendant toute

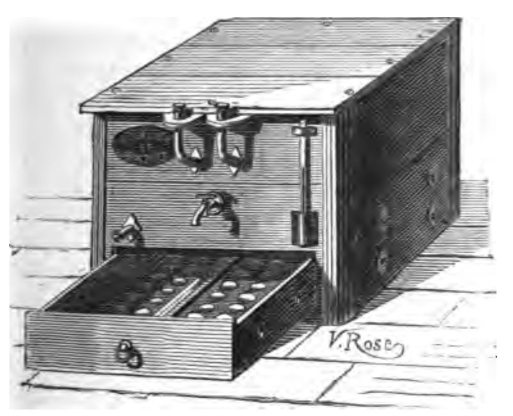


Fig. 28. — Hydro-incubateur Roullier-Arnoult sans sécheuse.

INSTRUCTIONS SUR L'HYDRO-INCUBATEUR.

la durée de l'incubation. Cette température est la même pour les œufs de poules, canes, oies, dindes, faisans et perdrix.

Placement de l'appareil. — « Il sera placé sur n'importe quel objet en bois, à 25 ou 30 centimètres du sol, en laissant libre la circulation de l'air tout autour. La chambre

qui le contiendra sera très aérée, un peu sombre et éloignée de tout bruit. Un rez-de-chaussée est indispensable : plus la chambre sera chaude, moins on aura d'eau à faire réchauffer, mais on ne devra jamais y faire de feu pendant l'incubation.

Mise en activité. — « Le couvoir ainsi placé, on disposera les tiroirs à recevoir les œufs en étendant sur le fond, de manière à toucher les parois, un morceau d'étoffe de laine; puis on placera le thermomètre *dans un des tiroirs seulement,* sur le tasseau, en mettant la boule de mercure à peu près au milieu et tournée du côté du fond (tout cela est généralement préparé dans les appareils que nous expédions). Ceci fait, on repoussera les tiroirs dans leurs étuves, en refermant les portes extérieures. Puis on remplira le couvoir jusqu'au 0 de l'échelle du niveau d'eau, d'eau chauffée entre 60 et 70 degrés, ce qui fera obtenir dans les tiroirs une température de 40 à 42 degrés environ. S'il y a au-dessus de 40 degrés, on attendra qu'elle y soit descendue, et à partir de ce moment on réchauffera deux fois par jour, à la même heure, 15 à 20 litres d'eau pour le n° 2, et 10 à 12 pour les n°s 3 et 4. De cette manière, on fixera la chaleur des tiroirs à 39 ou 40 degrés. Mais, pour obtenir ce résultat, il est bien entendu que les quantités d'eau à réchauffer indiquées ci-dessus peuvent varier selon l'influence de la température ambiante et de l'endroit où sera placé le couvoir. Si donc la chaleur des tiroirs n'atteint pas ou dépasse 40 degrés, on augmentera ou diminuera la quantité d'eau : au bout de quarante-huit heures, au plus, l'expérimentateur sera fixé et le couvoir prêt à recevoir les œufs.

« Il est inutile de dire que la même eau servira toujours et qu'elle sera réchauffée à 100 degrés (ébullition complète).

« On ne devra pas surtout se servir d'eaux *calcaires*, qui oxydent les métaux et pourraient dégrader les chaudières.. »

Placement des œufs. — « Une fois le couvoir parfaitement réglé, entre 39 et 40 degrés, on installera les œufs. A partir de ce moment, le travail est simple et facile : deux fois par jour, aux heures que l'on aura adoptées pour régler la machine, matin et soir, on sortira les tiroirs afin de *retourner et déplacer les œufs* (1).

« Le matin ils resteront à l'air pendant quinze minutes et le soir le temps seulement de retourner les œufs (2).

« A l'ouverture des tiroirs, on aura eu soin de constater la chaleur au thermomètre, afin de fixer la quantité d'eau à réchauffer; mais ceci doit se faire prestement, car le contact de l'air extérieur fait descendre de suite le thermomètre, et en quelques secondes il aurait descendu de quelques degrés.

« On ne devra jamais introduire d'eau bouillante avant que les tiroirs n'aient été préalablement sortis et les œufs retournés.

« A partir du douzième au quatorzième jour, les embryons commencent à prendre un grand développement et fournissent dans les tiroirs une chaleur qui leur est propre. C'est alors que, pour conserver toujours le même degré de chaleur, on réchauffera de moins en moins d'eau jusqu'à la fin de l'incubation (ceci se passe toujours ainsi pour les couvées qui marchent régulièrement). Ainsi, telle couvée, ayant débuté avec vingt litres d'eau à réchauffer,

(1) On dit *retourner* et *déplacer* les œufs, c'est-à-dire qu'ils ne doivent jamais rester deux fois de suite ni sur le même sens ni à la même place; tour à tour, ils doivent occuper le fond, le devant, les bords et le centre des tiroirs.

(2) Sortir les œufs pour qu'ils prennent l'air, c'est-à-dire sortir les tiroirs des étuves (refermer celles-ci) et les placer sur l'incubateur, c'est pendant ce temps qu'on en fait la manipulation.



finira par six ou huit litres pour l'éclosion, tout en conservant les 40 degrés dans le tiroir.

« Il sera utile pour les incubateurs à deux tiroirs de changer ceux-ci debout tous les matins, c'est-à-dire celui de droite à gauche et celui de gauche à droite; le thermomètre seul ne changera pas de bout; on l'ôtera du tiroir qui s'en va pour le remettre à celui qui vient.

« Le sixième jour de l'incubation, il faut mirer les œufs et ôter ceux non fécondés. Ceux-ci ne seront pas remplacés par des nouveaux, à moins qu'ils ne soient couvés au même degré; mais, dans ce cas, il vaut mieux que les tiroirs ne soient pas entièrement pleins après le mirage. Lorsque l'on mire les œufs, avoir soin de ne les laisser que *très peu* de temps dans l'appareil, afin de ne pas tuer les embryons à la chaleur de la lampe.

« Le vingt-deuxième jour, la majeure partie des œufs doit être bêchée; il faut les retourner le *bêchage en l'air,* mais toujours aux heures ordinaires, sans y rien changer. A chaque fois, on ôtera ce qu'il y aura de petits éclos, en laissant les autres pour douze heures après. Cependant on devra tenir compte que chaque poulet éclos que l'on enlève ôte son contingent de chaleur, et qu'on doit forcer le chauffage en conséquence pour les derniers à éclore.

« Les petits, aussitôt sortis du couvoir, seront placés dans un panier garni de paille douce et recouverts de lainages légers et chauds ou dans la sécheuse de l'incubateur, si celui-ci en possède; il faudra les sortir de temps en temps, afin qu'ils prennent des forces. Au bout de vingt-quatre heures, ils mangent à qui mieux mieux. Alors on les confie à l'éleveuse artificelle, qui se charge de les élever mieux que la meilleure poule.

Observations particulières. — « L'installation des œufs

refroidira considérablement les tiroirs ; il ne faudra pas tenir compte de ce refroidissement ni réchauffer plus d'eau ; la chaleur normale ne reviendra qu'au bout de vingt-quatre à trente heures.

Résumé du travail. — 1° Température de 39 à 40 degrés pendant tout le cours de l'incubation, 40 degrés sont préférables pour le n° 2. — 2° Mirage des œufs, le sixième ou septième jour, avec l'Indiscrète. — 3° N'ouvrir les tiroirs qu'aux heures réglementaires : on peut cependant ouvrir une ou deux minutes à midi, et éventer un peu les œufs, mais à cette heure ne jamais réchauffer d'eau.

« *Pour la commodité, on se servira, pour verser l'eau, d'un arrosoir et d'un entonnoir.*

« *Pour tous les incubateurs qui possèdent des chambres chaudes, celles-ci devront rester hermétiquement fermése pendant l'incubation; elles ne seront ouvertes qu'à l'éclosion des poussins, pour les essayer. A ce moment, on laissera aux châssis une ouverture d'un centimètre, afin de donner de l'air à l'intérieur* ».

Mirage des œufs. — Nous venons de voir dans les instructions de MM. Roullier et Arnoult, qu'il est utile de *mirer* les œufs à un certain degré d'incubation.

Voici en quoi consiste le *mirage* tel que le pratiquent nos fermières :

Vous placez un œuf ayant déjà subi un commencement d'incubation d'une huitaine de jours, dans un rayon de lumière solaire projeté à travers l'entre-bâillement d'une porte ou d'un volet, en tenant cet œuf de la main droite par le bout pointu, tandis que vous étendez la gauche au-dessus du gros bout : vous apercevrez sous votre main gauche, entre la membrane qui tapisse l'intérieur de l'œuf

et la coquille, un espace vide, qui est destiné à contenir la provision d'air nécessaire à la respiration de l'embryon.

Si l'œuf a conservé sa transparence, c'est signe qu'il



Fig. 29. — Hydro-incubateur Roullier-Arnoult avec sécheuse (1).

(1) Avoir soin de bien vérifier le thermomètre à son arrivée, car le voyage peut quelquefois le déranger. (C'est de la justesse de cet instrument que dépend la couvée.) Nous apportons tous nos soins dans leur choix; mais ces objets sont tellement fragiles que nous ne les garantissons pas. Notre propre intérêt est un sûr garant que nous les choisissons en conscience. L'incubateur, *en aucun cas*, ne peut échouer si le thermomètre est bon.

n'est pas fécondé, et il est inutile de continuer à en embarrasser votre couveuse. Si l'œuf, au contraire, est opaque, c'est un bon œuf, appelé à donner une éclosion, et il faut le replacer soigneusement dans le nid, à la place qu'il occupait, sans le laisser refroidir.

En cette matière du mirage, passons encore une fois la parole à MM. Roullier et Arnoult, praticiens dont la compétence est indiscutable :

« Il est donc de toute nécessité de mirer les œufs, non pas au bout de dix jours d'incubation, comme le conseillent quelques auteurs, mais bien le cinquième jour *accompli* ou au bout de cent vingt heures, et encore nous fixons ce long délai afin d'opérer un mirage sérieux, car nos ménagères reconnaissent les œufs fécondés au bout de quarante-huit heures d'incubation. Certes, nous n'approuvons pas ce système, attendu que les œufs jaunâtres à fortes coquilles ne sont pas encore bien transparents, et qu'on s'expose à un mauvais mirage. Cependant cette méthode a sa raison d'être dans ce pays, surtout en hiver, et nous croyons utile de nous expliquer à ce sujet.

« Une ménagère, je suppose, veut faire éclore un troupeau de cent cinquante poussins environ; mais, pour cela, elle est limitée par la contenance de son incubateur ou par le nombre de ses poules, car elle calcule sur 50 pour 100 d'œufs inféconds. Supposons qu'elle dispose d'une place de deux cents œufs, il est évident qu'elle ne peut avoir cent cinquante poussins si elle a 50 pour 100 d'œufs clairs. Mais voici ce qu'elle fera.

« Ayant mis ses deux cents œufs en incubation, ils seront mirés au bout de quarante-huit heures, et nous supposons qu'elle en trouvera cent de fécondés; ceux-ci seront placés dans une couverture de laine et rangés en lieu sûr, tandis que ceux reconnus clairs seront enlevés et mis hors de service. Son incubateur ou ses poules restant libres, elle

leur confiera de nouveau deux cents autres œufs frais, qui subiront le même mirage que les premiers après quarante-huit heures d'incubation, et en supposant la même proportion d'œufs clairs que la première fois, elle aura donc en tout deux cents œufs fécondés qui resteront définitivement en incubation et qui, en éclosant en même temps, fourniront environ cent à cent cinquante poussins, puisque les œufs de la première fournée, qui auront attendu dans les couvertures, auront subi aussi quarante-huit heures d'incubation, comme ceux de la seconde.

« Mais, nous dira-t-on, comment se fait-il que le travail de l'incubation puisse être interrompu pendant quarante-huit heures? Nous répondrons que l'œuf qui n'a pas plus de quatre jours d'incubation peut attendre ce laps de temps hors de la couveuse, sans danger aucun pour la vie de l'embryon, pourvu cependant qu'il ait été soigneusement enveloppé, afin que son refroidissement n'ait pas été trop brusque.

« Mais revenons au mirage pur et simple, c'est-à-dire celui que tout le monde peut pratiquer, et indiquons la manière de s'y prendre pour opérer ce travail délicat.

« Une chambre noire est nécessaire; mais comme on n'en a pas toujours à sa disposition, nous ferons ce travail le soir, afin de simplifier la chose.

« Ce travail est d'une simplicitié sans pareille : une lumière est disposée à la hauteur de $1^{m},30$ à $1^{m},50$; prenant alors l'œuf dans les cinq doigts de la main droite, en tenant le gros bout en haut, pendant que la main gauche posée sur l'œuf formera abat-jour et ombrage, l'œil *très exercé* en distinguera l'intérieur et reconnaîtra parfaitement, au cinquième jour d'incubation, l'œuf fécondé de celui qui ne l'est pas; mais cela demande encore une école, et beaucoup de personnes regarderont un œuf sans y rien voir.

« Aussi, de tous les côtés, nous a-t-on demandé de fa-

briquer un appareil de mirage simple et à la portée de tous. Il existe déjà de ces appareils, mais ils sont restés dans les laboratoires. Pourquoi? Nous l'ignorons.

« Puis, il ne s'agit pas seulement de voir dans l'intérieur de l'œuf, il faut savoir aussi ce qui distingue l'œuf fécondé de l'œuf clair.

« Nous nous sommes donc appliqués d'abord à fabriquer une lampe d'une grande simplicité, qui reflète l'in-



Fig. 30. — L'indiscrète Roullier-Arnoult.

térieur de l'œuf comme s'il était sans coquille; c'est pourquoi nous l'appelerons *indiscrète;* puis à démontrer, par quelques dessins pris sur nature, les signes qui distinguent l'œuf fécondé, en suivant la progression de l'embryon jusqu'à son éclosion.

« Tout le monde pourra donc maintenant, au moyen de notre lampe et des descriptions qui vont suivre, opérer le mirage des œufs de toutes grosseurs, et par cela même

éviter une perte de temps toujours regrettable en faisant couver inutilement les œufs clairs.

« La figure 30 représente l'appareil à mirer. Il est alimenté par l'essence minérale. La cuvette qui retient les œufs est mobile, afin de pouvoir la changer selon les différentes grosseurs d'œufs qu'on aura à mirer. A cet effet, trois cuvettes s'adaptent à la lampe, dont une première grandeur pour les œufs d'oie et de dinde; une autre, deuxième grandeur, pour les œufs de cane et poule, et enfin une troisième pour les œufs de faisan, pintade et perdrix.

« Pour mirer un œuf, il suffira de le poser, le gros bout en l'air, dans la cuvette, et de le faire un peu tourner sur son axe avec le pouce et l'index, jusqu'à ce qu'on ait rencontré le jaune ou l'embryon.

« La figure 31 représente un œuf clair avant subi cinq jours d'incubation. On y remarque une opacité ronde qui



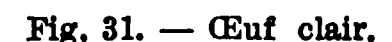


Fig. 31. — Œuf clair.

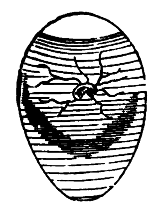


Fig. 32. — Œuf fécondé.

remue à chaque mouvement de rotation imprimé à l'œuf. C'est ce qu'on appelle la boulette ou le jaune.

« La figure 32 représente l'œuf fécondé, après cent vingt heures d'incubation; le jaune s'est dilaté et forme un demi-cercle ombré vers le bas. L'embryon s'est parfaitement formé dans son milieu et ressemble assez à une araignée dont les pattes sont représentées par les veines sanguines,

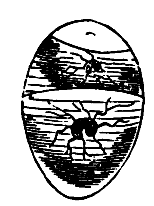
qui déjà apparentes près de l'embryon, vont en diminuant et se perdant dans les contours de l'œuf.

« Si cet embryon est bien vivant et vigoureux, il oscillera de droite à gauche, de bas en haut, à chaque impulsion imprimée à l'œuf, absolument comme le ferait un bateau amarré par des cordages sur une eau agitée. Si, au contraire, il est mort, les veines seront ternes et peu apparentes; l'embryon sera collé après la coquille, et, malgré les oscillations, ne bougera pas; il ressemblera à une tache d'encre dans l'intérieur de l'œuf.

« La figure 33 représente un œuf de huit jours d'incubation; il a les mêmes caractères qu'au cinquième jour mais beaucoup plus prononcés. La chambre à air est aussi un peu plus grande.



Fig. 33.
Œuf après huit jours d'incubation.



Fig, 34.
Œuf à deux jaunes.

« La figure 34 représente un œuf à deux jaunes, après huit jours d'incubation. Ces œufs, le plus souvent clairs, ont pourtant quelques exceptions, mais il est bien rare qu'ils arrivent à éclore. Nous sommes cependant parvenus à les pousser jusqu'au *béchage,* mais ils n'ont pas éclos. La coquille devient trop petite pour contenir les deux poussins, quoique l'un des deux ait tué l'autre quelques jours avant l'éclosion, car on remarquera, d'après la figure, qu'il y en a un bien plus fort et qui déjà a fait la part du

lion; il arrive donc que le faible meurt, et après sa mort sa putréfaction tue le second. Lorsque par hasard ils arrivent jusqu'au moment d'éclore, ils se trouvent toujours étouffés dans leur coquille trop étroite.

« La figure 35 représente l'œuf après quinze jours d'incubation. Déjà il est presque noir; la chambre à air est grande; on n'aperçoit plus, vers le haut, que quelques veines ou filaments.

« La figure 36 représente l'œuf prêt à éclore, le vingt et unième jour. Il est complètement noir; la chambre à air



Fig. 35.
Œuf après quinze jours d'incubation.

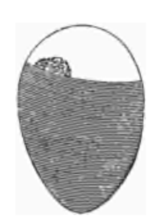


Fig. 36.
Œuf prêt à éclore.

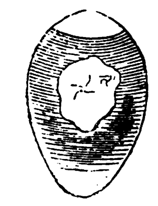


Fig. 37.
Œuf contenant un faux germe.

occupe le tiers de l'œuf, et, dans le vide, on peut voir, si on regarde attentivement, les mouvements de tête que fait le petit pour briser sa prison avec son bec.

« Enfin la figure 37 représente ce qu'on appelle un *faux germe*, après cinq jours d'incubation. Au lieu de ressembler à une araignée, il forme un cercle de sang plus ou moins régulier, ou un demi-cercle, ou un quart de cercle; ordinairement rien n'apparaît au centre, mais il arrive aussi quelquefois qu'il s'y forme une ou plusieurs taches noires. C'est un œuf à rejeter pour servir de nourriture aux volailles.

« Nous croyons inutile de faire une figure pour faire

reconnaître l'œuf frais d'avec le vieux; nous indiquerons seulement comment on peut les distinguer. Quand l'œuf est du jour, sa chambre à air est à peine visible; le lendemain de sa ponte, elle est de la grandeur d'un *centime*, et elle s'agrandit ainsi tous les jours progressivement, de sorte qu'à vingt ou vingt-cinq jours, elle est grande comme un *décime* » (1).

M. Lagrange, d'Autun, a mis dans le commerce un appareil très simple, peu coûteux, qui permet le mirage des œufs de faisan après huit jours d'incubation :



Fig. 38. — Mire-œufs Lagrange.

Voici la manière de procéder avec le *mire-œufs* Lagrange.

L'opération du mirage se fait en prenant l'œuf de la main gauche dans le tiroir (avant qu'il ait été retourné, parce

(1) Il s'agit ici, bien entendu, d'un œuf de poule.

qu'alors le germe se trouvant dans le dessus de l'œuf sera plus visible), le gros bout tourné en haut.

En appliquant l'œuf d'un côté du mire-œufs tenu de la main droite, l'œuf placé à l'autre extrémité et tourné vers la lumière, soit lampe, bougie ou soleil, on verra distinctement le contenu de l'œuf.

S'il est fécondé, on aperçoit un point noir de la grosseur d'un petit pois flottant au centre avec des veines rouges partant de ce point et allant à la circonférence.

S'il n'est fécondé, l'œuf apparaît semblable à un autre n'ayant pas été couvé.

Nous venons de noter, dans la citation empruntée aux inventeurs de l'hydro-incubateur, un passage curieux, qui répond en partie à une question qui se présente souvent :

Combien de temps un œuf déjà couvé peut-il être, sans inconvénient, abandonné à lui-même?

Nous avons vu que moyennant certaines précautions, un œuf, au bout de 48 heures d'incubation, peut être soustrait à la couveuse deux jours durant sans qu'il résulte de cette interruption rien de fâcheux pour l'existence du germe.

Cette observation a son importance. Il arrive souvent, à la campagne, qu'au moment de la fauchaison des prairies artificielles, vers le milieu de Juin, vous avez toute facilité de vous procurer à peu de frais des œufs de perdrix ou même de faisan, que la faux met à découvert, et qui, dès lors, sont abandonnés par les reproducteurs. C'est alors qu'il est utile de savoir si la suite de l'incubation de ces œufs peut être confiée à vos poules couveuses. — J'estime que, plus l'éclosion est proche, moins il y a de danger, parce qu'alors le petit étant en voie de formation a déjà sa chaleur propre qui sert à le préserver, et il m'est arrivé sur une couvée de perdrix de treize œufs, abandonnés par les parents depuis deux jours, presque à la

veille de la naissance, d'obtenir une éclosion de cinq petits perdreaux, après avoir confié ces œufs à une couveuse.

Ce fait s'explique par l'état de la température de cette époque de l'année, qui ralentit le refroidissement, et par cette circonstance que les petits qui ont survécu étaient probablement ceux placés au centre du nid, qui ont pu conserver plus longtemps leur chaleur, protégés qu'ils étaient par les autres.

En général, les fermières ont pour habitude de rejeter les œufs abandonnés par la couveuse et refroidis depuis un nombre d'heures plus ou moins considérable, et, de leur part, je m'explique parfaitement cette mesure de rigueur. Il ne s'agit pour elles que d'un retard de quelques jours.

Toute autre est la situation de l'amateur, en possession d'œufs précieux que souvent il n'est pas à même de remplacer. Ne dût-il sauver, de la couvée refroidie, qu'un seul sujet, la chose vaut encore la peine d'être tentée.

Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de tirer ainsi d'une situation, en apparence désespérée, des œufs abandonnés depuis un ou deux jours, et même des poussins nouveau-nés refroidis au point de ne plus donner signe de vie !

La chaleur de la couveuse, souvent, en pareil cas, a pour résultat de rappeler la vie retirée au centre de l'organisme où elle n'est plus qu'à l'état latent, à l'état de lueur imperceptible qui va s'éteindre, et j'ai vu des œufs et des poussins revenir de bien loin,

En ce qui concerne les œufs fécondés, mais non encore couvés, pour qu'ils puissent être utilement confiés à une de vos poules, il est nécessaire qu'entre le moment de la ponte et celui de l'incubation il ne se soit pas écoulé un laps de temps trop prolongé, et que ces œufs n'aient pas été exposés à l'action d'une température trop élevée.

Autrement, le germe s'altère et votre œuf fécondé ne vous donnera pas d'éclosion.

Pour déterminer d'une manière approximative combien de temps un œuf, dans de bonnes conditions de température, peut se conserver sans altération du germe, il est utile de voir comment procède la nature et de calculer, pour chaque espèce d'oiseaux, le nombre de jours qui s'écoule depuis le premier œuf pondu jusqu'au dernier de la ponte, le premier étant aussi bon pour l'éclosion que le dernier, et tous étant appelés à clore en même temps, chez les oiseaux à l'état libre.

Chez la perdrix, comme chez le faisan, vingt-cinq à trente jours sont employés à la ponte complète de chaque nitée. Vingt-cinq à trente jours paraissent donc être le temps moyen que nous cherchons. Mais il y a dans cette question un élément d'une autre nature dont il est essentiel de tenir compte.

L'expérience a démontré que, chez les oiseaux en général, et en particulier chez les gallinacés, le temps passé par la femelle sur son nid chaque jour, lors de la ponte, et, en dehors de la ponte, par pur plaisir et par un instinct naturel, a pour effet de communiquer aux œufs de date relativement ancienne une propriété particulière qui les rajeunit, pour ainsi dire, et empêche le germe de s'altérer. S'il en était autrement, il est évident que les premiers œufs de chaque ponte seraient infailliblement condamnés, et que les derniers seulement seraient appelés à donner la vie.

Du moment donc où vous enlevez les œufs d'une faisane, par exemple, ce qui doit se faire au fur et à mesure, tous les jours après la ponte, vous les soustrayez par cela même à l'action préservatrice qui leur est communiquée chaque jour par le contact du corps de l'oiseau mère.

Il s'ensuit nécessairement que ces œufs, ainsi enlevés,

ne sont plus susceptibles d'une conservation aussi prolongée, sauf certaines précautions.

Cela étant, voici ce qu'il convient de faire.

Vous notez chaque œuf de la date du jour de la ponte, et le posez horizontalement dans une boîte remplie à moitié de grain. Cette boîte est placée dans un endroit sec, à demi-obscur, d'une température fraîche et non variable. La trop grande chaleur aurait une action pernicieuse sur les germes.

Cela fait, et jusqu'à la mise en incubation, vous retournez vos œufs régulièrement une fois par jour.

Cette dernière opération a pour effet de remettre en place à chaque fois le jaune ou *vitellus* qui tend toujours à monter, par suite de son poids spécifique, plus léger que celui de l'albumine dans lequel il se trouve en suspension.

Il suit de cet état de choses que si l'œuf reste abandonné à lui-même sans mouvement durant un certain nombre de jours, le jaune finit par monter au point d'adhérer à la membrane qui tapisse l'enveloppe coquillière.

Il en résulte que l'embryon se trouve déplacé de sa position normale, ne reçoit plus d'une façon uniforme la chaleur de l'incubation, ou même vient se coller aux parois de la coquille où il reste paralysé dans ses mouvements. De là, fort souvent, des naissances irrégulières ou laborieuses, des poussins estropiés ou infirmes, et même des morts en coquille.

Il est donc utile de retourner une fois par jour les œufs destinés à l'incubation, et c'est cette opération qu'effectue la mère sur son nid au moment de la ponte, pour rafraîchir les œufs des jours précédents.

Vos œufs, moyennant ces précautions, peuvent attendre, *au maximum*, une vingtaine de jours. Passé vingt jours, il ne faudrait guère compter sur des éclosions. — Règle gé-

nérale, plus vos œufs sont nouveaux, plus l'éclosion est assurée.

La longue digression qui précède, et qui m'a paru avoir sa place dans le présent chapitre, ne m'a pas fait perdre de vue la question des couveuses, et j'ai hâte d'y revenir; mais auparavant je crois qu'on ne me saura pas mauvais gré de répondre, une fois pour toutes, à une question qui m'est souvent posée et qui est celle-ci.

Un œuf, atteint d'une légère cassure, est-il susceptible, malgré ce petit accident, d'être mis en incubation et d'amener une éclosion? — Oui, dans la plupart des cas, surtout si la membrane qui tapisse la coquille n'a pas été déchirée. J'ai obtenu, dans ma carrière d'éleveur, pas mal d'exemples de réussite, avec des œufs ainsi entamés, puis restaurés à l'aide d'un petit morceau de papier gommé appliqué sur la partie brisée. Mais la réussite n'est pas infaillible et j'ai eu aussi à enregistrer quelques échecs.

Maintenant, revenons à nos moutons.

Nous allons tout à l'heure examiner comment se gouverne la couveuse naturelle, — poule ou dinde, — puis nous suivrons les différentes phases de l'incubation, qui sont les mêmes pour les œufs confiés à l'hydro-incubateur et pour ceux confiés à des poules ou à des dindes.

Les aptitudes de nos auxiliaires emplumés peuvent être augmentées par les bons soins, qui les amènent à un certain degré d'apprivoisement et de familiarité. Leur gourmandise naturelle nous vient en aide à cet égard, et quelques miettes de pain, quelques insectes, bribes de la table, menus fruits, etc., distribués de temps en temps, auront bientôt établi entre eux et la personne qui les soigne un certain degré d'intimité.

Certains amateurs même vous diront :

« J'ai amené mes oiseaux à un tel état de docilité, que

je n'ai qu'à dire à une de mes poules : Couve! et cette poule se met à couver ».

Si je cite ce dire, c'est que je l'entends à chaque instant, c'est que je l'ai lu dans des livres de la spécialité.

Eh bien! il y a là de l'exagération. Voyons un peu:

Une poule, si docile qu'elle soit, ne saurait se mettre à couver tant que sa ponte n'est pas finie. Ceci est de principe. Il est évident que si votre poule a parachevé sa ponte (qui est ordinairement d'une douzaine d'œufs) et se trouve dans la période de relâche qui suit chaque série de la ponte, les incitations de son organisation spéciale la porteront plus ou moins, suivant la saison, à garder le nid.

Si vous la prenez à ce moment précis, que vous la portiez sur un nid garni d'œufs, dans une pièce obscure, dans un lieu mystérieux et bien tranquille, oh! alors vous avez des chances pour que votre poule se rende à vos désirs et se mette sérieusement à couver.

Dans le cas contraire, qu'arrive-t-il ? Vous disposez sur un nid, de six œufs je suppose, l'oiseau docile habitué à ne vous rien refuser. Le lendemain, vous comptez sept œufs. Le surlendemain, vous en comptez huit, et ainsi de suite. A certaines heures de la journée, vous l'entendez chanter sa délivrance.

Votre poule reste au nid parce que vous l'avez voulu ainsi, et la plupart du temps parce que vous avez pris soin de bien l'enfermer; elle demeure à l'état de bête séquestrée. Mais elle ne couve pas. Tâtez ses œufs: sont-ils brûlants? — Non, ils sont simplement tièdes, à moins qu'ils ne soient tout à fait froids.

Non. — Il n'est pas exact de dire qu'une poule couvera au simple commandement. Pour qu'elle s'y décide, il faut : 1° Que sa ponte soit entièrement terminée; 2° que la fièvre de couver lui vienne d'elle-même.

Cette fièvre, si elle tarde à se manifester, peut être provoquée artificiellement par les procédés suivants :

Une nourriture stimulante, — du blé, et mieux du sarrasin, mélangés au besoin de quelques grains de chènevis, — suffiront , la plupart du temps, pour la déterminer. — La pratique m'a conduit à adopter, en pareille matière, une méthode dont je me suis toujours bien trouvé. Dans cette circonstance, comme dans toutes celles où il se trouve embarrassé, l'éleveur n'a pas autre chose à faire qu'à consulter la nature.

A l'état naturel, tout oiseau femelle, lorsqu'il a pondu la quantité d'œufs qu'il peut embrasser, se trouve pris de la fièvre d'incubation. Ainsi de la perdrix, à la fin de sa ponte de douze, quinze ou dix-huit œufs, par exemple. Il faut croire que lors du séjour sur le nid, au moment de la ponte, le contact d'une certaine quantité d'œufs a la propriété de développer et de réveiller chez la pondeuse les instincts maternels, restés jusqu'alors chez elle à l'état latent.

Si la poule, ou tout autre gallinacé domestique, est susceptible de pondre, avant de se décider à couver, un nombre d'œufs indéterminé, ou même de pondre indéfiniment sans vouloir couver, cela tient à cette circonstance que ses œufs lui sont soustraits au fur et à mesure, et que par suite ses instincts naturels se trouvent faussés. Cela tient aussi, fort souvent, à ce que l'oiseau ne se trouve pas dans des conditions suffisantes de sécurité, de mystère, pour amener chez lui le désir de couver. Il est à croire que ces conditions ont une grande influence en pareil cas puisque la perdrix, qui est si bonne mère, n'hésite pas à abandonner son nid soigneusement caché, sa famille près d'éclore, dès qu'elle s'aperçoit que son secret a été découvert.

Il vous est facile, d'après ces données, de vous tracer une ligne de conduite. Augmentez le parcours de vos pon-

deuses, qui souvent cherchent à aller dans l'écurie, dans le bûcher, dans le grenier, sous un escalier, dans des endroits où elles sont tranquilles. Loin de les empêcher, laissez-leur, par la porte entr'ouverte, l'accès libre. Faites des réduits, des nids cachés, où vos poules se croiront en sûreté; laissez-les pondre dans ces nids sans avoir l'air de les guetter, sans les surprendre et sans enveler leurs œufs.

Après une ponte de dix ou douze œufs, qui représente la quantité qu'une poule peut embrasser, le contact de ces œufs, la sécurité, le mystère les engageront presque infailliblement à se mettre à couver.

Lorsqu'une poule veut couver, vous êtes averti des dispositions par les symptômes suivants : votre poule reste sur le nid plus longtemps que d'habitude; elle glousse, becquette çà et là sans prendre beaucoup de nourriture, ne supporte plus le coq; son abdomen devient brûlant et se déplume; — puis finalement, elle garde le nid.

Ceci dit, arrivons à la pratique.

Nous sommes au printemps, je suppose; la ponte des faisans ne tardera guère; celle des colins est commencée; celle des perdrix viendra plus tard. Il va bientôt nous falloir une couveuse, deux couveuses, trois couveuses.

Voyons où en est notre basse-cour. Voici une poule nègre, une petite poule anglaise et deux naines-perdrix qui gloussent déjà depuis quelques jours. Toutes sont au nid.

Approchons. Voyons d'abord l'anglaise. Ah! la voici qui s'échappe en poussant des cris désordonnés. — Pas assez prise, celle-ci; il nous faudra attendre encore quelques jours avant de l'utiliser.

Voyons les autres. Elles restent immobiles, bien aplaties sur le nid; elles se contentent de pousser des cris plaintifs qui sont comme une prière, et de vous administrer, sans se déranger, des coups de bec sur les doigts. Donnez-leur de petites tapes sur le dos : elles gardent le nid quand

même. — Ces poules sont à point; enlevons-les et portons-les dans la couverie.

Comment les enlevons-nous? — Dans et avec leur pondoir, la chambre à coucher où elles se trouvent, qu'elles ont choisie elles-mêmes, qui est imprégnée de leur odeur et à laquelle elles sont attachées par la force de l'habitude, si puissante chez les gallinacés.

Cette chambre à coucher ou pondoir n'est autre qu'une boîte bien peinte, percée de trous sur le dessus et sur les côtés, s'ouvrant sur le côté supérieur par une porte à charnière et sur le devant par une ouverture avec trappe levée, pour permettre le passage libre à l'oiseau tant qu'il n'est pas utilisé pour l'incubation. — A partir du jour où la couveuse est chargée, il est d'une bonne précaution d'abaisser la trappe. Je préfère cette boîte aux paniers dont se servent beaucoup d'amateurs, parce qu'elle me paraît d'un maniement plus rationnel et qu'elle se prête moins que les paniers à recéler la vermine.

Elle doit être en planches bien jointes, et il est bon de lui donner un lavage à l'eau de chaux au moins chaque printemps. Sur le fond, saupoudré d'un lit de sable sec ou de cendre, se trouve disposé le nid, composé de paille d'avoine ou de blé bien brisée, ou même de foin. Le varech, trop élastique, ne convient pas.

Durant la saison des chaleurs, la paille me paraît devoir être préférée au foin, dont l'odeur a la propriété d'attirer davantage les insectes. Néamoins, s'il s'agit de très petits œufs à mettre couver, tels que ceux de colin, et qui pourraient glisser et se perdre dans le tissu grossier d'un nid de paille, on ne peut se dispenser de se servir de foin, qu'il faut choisir le plus menu possible. Paille ou foin, par surcroît de précaution, devront être injectés d'une forte dose de poudre insecticide, qu'il sera bon de renouveler de temps à autre.

Tel est le nid dans lequel votre poule a parfait sa ponte, telle est la chambre dans laquelle elle a été prise de la fièvre de couver.

C'est dans cette chambre, c'est sur ce nid qu'elle est appelée à continuer pour votre compte particulier son travail d'incubation, sur les œufs étrangers que vous allez bientôt substituer aux siens. Provisoirement, et jusqu'à ce que vous soyez prêt, vous l'entretenez dans ses bonnes dispositions en ne lui enlevant pas ces derniers, qui lui sont laissés à titre d'*œufs d'essai.*

Je sais des amateurs qui s'affranchissent du souci d'une basse-cour. Ils se contentent, — sauf la part des risques à courir avec des sujets dont ils ne connaissent pas le tempérament, — de se servir de poules couveuses empruntées à la ferme ou chez des éleveurs.

Le transport et l'installation de ces poules d'emprunt réussissent la plupart du temps, — pas toujours, — moyennant certaines précautions.

Ainsi, elles doivent être expédiées isolément, la nuit, dans une boîte ou un panier commode, contenant un nid avec deux ou plusieurs œufs, et dans lequel on a fait l'obscurité en l'entourant d'une grosse toile d'emballage.

Il faut les y laisser à l'arrivée sans les sortir pour les faire manger, et attendre le soir pour les transporter, dans l'obscurité, du panier dans lequel elles ont voyagé dans la boîte-couveuse où elles doivent accomplir leur travail.

La nuit les habituera à leur nouvelle chambre, et le lendemain matin elles pourront se restaurer sous une mue, dans un endroit silencieux et sombre.

Le local dans lequel s'accomplira l'incubation doit être une pièce au rez-de-chaussée, tranquille, à l'abri des trépidations ou des bruits extérieurs, bien aérée, et maintenue dans une demi-obscurité.

Un grenier, par exemple, ne conviendrait pas, parce que

la température y est trop variable : le voisinage immédiat de certains bâtiments de fabrique conviendrait encore moins.

La salubrité de l'air de la couverie devra être observée sévèrement selon les lois de l'hygiène qui commandent, pour toute chose qui respire, — et les embryons sont dans ce cas, — l'air le plus pur possible.

Certains poussent même l'observation de ces principes jusqu'à un degré incroyable.

Voici ce que rapporte à ce sujet M. E. Bellecroix, dans son excellent livre, *la Chasse pratique*, à propos de l'élève du gibier :

« Une opinion fort répandue chez beaucoup de faisandiers, c'est que les femmes doivent être exclues des couveries pendant toute la période de l'incubation.

« Je me souviens, à cet égard, qu'avant de permettre aux dames de visiter telle faisanderie célèbre de ma connaissance, il leur était adressé par un vieux garde avec toutes sortes de réticences et de *sauf vot' respect*, une question bien impertinente sur l'état de leur santé. Vous savez qu'on est plus sévère encore à la porte des champignonnières, où la règle est que jamais ne doit pénétrer de visiteuse étrangère.

« Bien que, depuis longtemps déjà, je me livre en amateur à l'élève du faisan, je n'ai jamais rien constaté par moi-même... »

M. Bellecroix se trouve, en cela, complètement d'accord avec MM. Roullier et Arnoult.

L'établissement de ces messieurs est incessamment visité par les villageoises des environs, et il n'en résulte aucun inconvénient; pas plus que dans les fermes, où les soins à donner aux poules couveuses sont habituellement dévolus aux femmes.

Les influences à proscrire sont d'une autre nature : telles sont les émanations résultant de la fumée du tabac, des

liqueurs alcooliques, des œufs qui se corrompent dans les nids, de la fiente des couveuses, etc., etc.; toutes choses éminement pernicieuses.

Une autre influence, sur le compte de laquelle on met généralement beaucoup de désastres, est celle résultant des orages.

Pour y parer, certains éleveurs disposent des morceaux de fer sous la paille des nids. Les fermières, elles, placent ces morceaux de fer en croix. MM. Roullier et Arnoult n'attribuent aux orages qu'une action très contestable sur les embryons et sur les œufs.

« Dans nos incubateurs, disent-ils, jamais l'orage n'a d'influence sur les couvées, et nous pouvons affirmer que l'électricité ne peut rien sur des poussins éclos.

« On attribue généralement les pertes des couvées aux orages, pour nous, nous craignons l'orage pour les œufs avant l'incubation, mais non pour ceux dont les germes sont développés, c'est-à-dire après trois ou quatre jours d'incubation.

« Le baron Peers, dans son ouvrage intitulé *Poules*, etc., conseille une demi-obscurité pour atténuer les effets électriques. Nous serions assez de son avis ».

On le voit, la solution donnée n'est pas absolument concluante. Je crois, pour mon compte, que du moment où l'on admet que toute mauvaise odeur dans le couvoir est de nature à nuire aux embryons, *parce qu'ils respirent* à travers les pores de leur enveloppe coquillière, à plus forte raison les variations dans la pesanteur de l'air doivent-elles être pernicieuses pour ces petits êtres en germe; et que, si, par des temps orageux, des embryons meurent en coquille, c'est plutôt par voie d'étouffement ou d'asphyxie que par suite du fluide électrique.

Cette solution, à défaut d'autre mérite, aura du moins celui de nous consoler de nos pertes résultant de la mortalité en coquille.

Ces divers points éclaircis, auxquels j'ai dû donner quelques développements parce que, — si j'en juge par ma correspondance, — ils sont considérés comme très importants par la plupart des éleveurs, nous allons, sans plus tarder, charger nos poules couveuses, c'est-à-dire les garnir des œufs de faisans, de perdrix, de colins, etc., etc., qui leur sont destinés. Cette opération, qui ne souffre aucune difficulté de la part de toute poule prise à point, se fait par voie de substitution.

Nous voulons, je suppose, charger Ruban-Bleu, votre négresse favorite. Vous lui présentez, en le posant devant elle, un premier œuf de faisan, puis un deuxième; la bonne bête, gloussant de plaisir, vous vient d'elle-même en aide et avec son bec insinue sous son abdomen avec force kott! kott! kott! le surcroît de richesse que vous lui apportez. Cela fait, vous lui enlevez un premier œuf d'essai. — Ici, vous recevrez un coup de bec sur les doigts. Ruban-Bleu admet bien les additions, mais n'entend pas raillerie à l'endroit des soustractions. *Sic vos, non vobis*... vous diraitelle, si elle savait parler latin.

Sans vous inquiéter des coups de bec de Ruban-Bleu, vous ajoutez successivement un, deux, trois, quatre œufs de faisan, et vous enlevez un à un au fur et à mesure les œufs d'essai jusqu'au dernier.

Relativement à la possibilité de mettre couver cumulativement sous la même poule des œufs de faisans d'espèces différentes, ou encore des œufs de faisans et des œufs de perdrix; des œufs de perdrix et des œufs de caille et de colin, plusieurs années d'expérience m'ont convaincu que rien n'est plus facile, — contrairement à l'avis de bien des auteurs, qui voient dans la différence de grosseur des œufs des inconvénients pour l'incubation.

J'ai tenté cette épreuve tous les ans et j'ai toujours réussi. Seulement, dans ce cas, il faut avoir soin d'ob-

server un intervalle de deux ou trois jours dans la mise en incubation, à cause de la différence de durée. Ainsi, à une poule qui couve déjà des œufs de faisans ordinaires depuis le premier du mois, je suppose, vous pouvez confier des œufs de perdrix le 3, et l'éclosion des uns et des autres aura lieu le même jour, à savoir le 24.

Vous pouvez être sans crainte pour la suite; la famille panachée vivra en bonne intelligence et la poule partagera ses soins aux uns et aux autres sans distinction. J'ai même poussé plus loin l'expérience :

J'ai mis couver parmi des œufs de faisans et de perdrix un œuf de petite poule anglaise, en observant, bien entendu, la différence des dates (vingt et un jours pour ce dernier), et, l'éclosion obtenue, j'ai été tout surpris de voir que la couveuse n'avait pour le poulet aucune de ces préférences que le degré de parenté pouvait justifier; au contraire, si par hasard la correction maternelle d'un coup de bec était administrée, c'était le petit poulet qui en était gratifié. Il semblait que l'éleveuse avait moins à se gêner avec lui et plus de ménagements à garder avec les petits étrangers.

Quant aux froissements résultant de la différence de taille et aux difficultés que les plus petits pourraient éprouver à attraper leur part de la nourriture, vous pouvez être sans inquiétude; les perdreaux étant plus éveillés et plus agiles que les faisandeaux, savent parfaitement se faire place, et les premiers auront déjà avalé cinq ou six œufs de fourmis avant que les seconds, qui sont plus lourds, aient l'air de douter de quoi il s'agit.

La durée de l'incubation est de vingt-trois jours pour les œufs de faisans, dorés, communs, Mongols, versicolores de lady Amherst; de vingt-quatre jours pour les faisans argentés, de Swhinoë, vénérés, Linéatus; de vingt-sept jours pour les lophophores; de vingt-huit jours pour les

tragopans, de dix-sept jours pour les cailles et les perdrix de la Chine; de vingt et un jours pour la perdrix grise et la poule d'eau, de vingt-trois jours pour le colin, la perdrix rouge, la perdrix Gombra; de vingt-sept jours pour l'oie d'Égypte; de trente jours pour le canard mandarin; mais je dois faire observer qu'en donnant ces chiffres, c'est de la moyenne que j'entends parler.

Cette durée peut varier et l'éclosion peut être avancée ou retardée de un ou deux jours, suivant l'état de la température, la qualité de la couveuse, la date plus ou moins récente de la ponte des œufs, le dérangement apporté au travail régulier de l'incubation en changeant les œufs de place, la surcharge donnée à une poule lorsqu'elle a peine à embrasser tous ses œufs, et qu'ils sont exposés tour à tour à n'être pas assez couverts, etc., etc.

Mille et une causes peuvent contribuer à retarder l'éclosion d'un et même de deux jours.

Si nous voulons charger simultanément l'incubateur et une ou plusieurs poules couveuses il ne faut pas oublier de commencer par le premier vingt-quatre heures environ à l'avance, à cause du retard d'un jour mis par l'appareil à amener l'éclosion, ainsi que nous l'avons constaté plus haut.

Ces explications fournies, revenons à notre sujet.

Ruban-Bleu, la poule nègre, peut recevoir en moyenne huit œufs de faisan argenté, ou de faisan de Swhinoë, ou de faisan vénéré, ou de canard mandarin, ou de tragopan; douze œufs de faisan doré, ou de faisan versicolore, commun ou mongol; neuf ou dix de faisan de lady Amherst; quinze œufs de perdrix; dix-huit œufs de colin, de caille ou de perdrix de Chine, étant observé néanmoins qu'il sera préférable de ne confier ces derniers œufs, à cause de leur extrême fragilité, qu'à des poules extra-naines.

Vous pouvez lui en donner moins, mais il ne faut pas dépasser ces quantités, — diverses suivant la dimension

des œufs. — Vous devez charger et non surcharger, sous peine, d'abord, d'imposer une fatigue exagérée à votre poule qui aura toutes les peines du monde à bien embrasser sa trop nombreuse couvée; et en second lieu, sous peine de vous exposer vous-même à rater votre affaire, par suite de ce que les œufs, excédant les moyens de votre auxiliaire, resteront trop longtemps sans chaleur suffisante.

Voici, en effet, ce qui se passe.

Sous son abdomen, dégarni de plumes et devenu brûlant, au contact de sa chair mise à nu, Ruban-Bleu, bien aplatie sur ses œufs, son cher trésor, leur prodigue sa chaleur naturelle, son feu maternel.

Par le jeu combiné de ses ailes, de ses pattes et de son bec, elle a soin de ramener successivement et tour à tour au centre les œufs qui se trouvent à la circonférence, de manière à répartir sur chacun d'eux à tour de rôle la même quantité de chaleur.

Ce travail s'accomplit avec une régularité qui absorbe toute son attention de poule, et vous comprenez que si elle est surchargée, malgré tout son bon vouloir, elle ne saurait donner le contact de son corps à tous ses œufs en même temps; l'excédent ira sous ses ailes où il se refroidira tout à fait.

La surcharge est grosse de mécomptes. C'est à la surcharge qu'il faut attribuer fort souvent les couvées manquées, — les morts en coquille, — les éclosions laborieuses, — les naissances irrégulières donnant des poussins à deux et trois jours d'intervalle les uns des autres, — la faiblesse de constitution des jeunes sujets, etc., etc.

Nous venons de voir comment se comporte votre poule favorite après avoir été garnie des œufs que vous lui destiniez. — Nous allons maintenant nous occuper de cette brave bête à un autre point de vue : celui des soins à lui donner durant l'incubation.

Vous devez l'assister de votre mieux durant son travail. Plusieurs éleveurs ont l'habitude de lever leurs couveuses deux fois par jour, et de leur laisser dix ou douze minutes de récréation à chaque fois. D'autres ne les lèvent qu'une seule fois, en leur accordant de 20 à 25 minutes.

Les deux systèmes ont du bon. — Je préfère néanmoins et j'ai adopté le second, qui me paraît présenter un double avantage. D'abord il simplifie la besogne de l'éleveur. — En second lieu, il permet à la couveuse, engourdie par une longue séquestration, de se refaire d'une manière plus complète.

Il arrive souvent que votre couveuse, une fois sortie du nid, reste inerte durant quelques instants. Autant de temps perdu. Le délai que vous lui accordez doit être employé à se poudrer, à manger et à boire, puis à se donner quelque exercice. — Tout cela peut-il s'accomplir en dix à douze minutes?

J'accorde néanmoins le double lever par jour, exceptionnellement, à toute poule que je trouve fatiguée soit par suite d'incubation trop prolongée, soit pour toute autre cause.

Le lever doit avoir lieu très expressément à la même heure. — Bien que votre auxiliaire n'ait pas à sa disposition de chronomètre, elle n'en est pas moins exactement fixée sur la mesure du temps, et, une fois son heure arrivée, la faim, le besoin de se poudrer, d'autres besoins plus irrésistibles encore que vous devinez, font qu'elle s'agite et cherche à sortir du nid, au détriment des œufs qui peuvent se trouver cassés ou salis.

Donc, ayons toujours souci de lever nos couveuses tous les jours à la même heure. — Préalablement, nous préparons le nécessaire.

Le nécessaire, ici, c'est : d'abord un coin ou emplacement couvert, bien garni de sable sec, de cendre ou de

poussière pour le bain, un des plus impérieux besoins des gallinacés.

Ensuite, une augette remplie du menu suivant : orge durant la saison chaude, pain trempé dans du lait, salade hachée, blé, sarrasin, avoine, mie de pain si la saison est froide. Pour boisson, de l'eau fraîche, légèrement additionnée de vin ou de cidre si l'on veut.

Si la poule dont vous vous servez est une poule d'emprunt ou une poule sauvage, il sera bon de disposer ce menu sous une mue ou dans un lieu clos, maintenu au besoin dans l'obscurité.

Ce soin rempli, allons lever nos couveuses. — Il est d'une bonne précaution de leur parler en entrant au couvoir, et de procéder en douceur, pour éviter les paniques ou les sauts de surprise fatals aux œufs.

Mais avec Ruban-Bleu, ces précautions sont inutiles. Écoutez : « *Kott! kott! kott!* » Elle parle à ses œufs, — si doucement que c'est à peine si on l'entend; — mais elle leur parle, la bonne bête, son plus doux langage de poule, comme s'ils pouvaient l'entendre et lui répondre. Il est à parier qu'elle fait les demandes et les réponses. Comme elle les aime déjà!

Viens, ma bonne Ruban-Bleu, tu dois avoir faim; viens, ma fille, j'aurai soin de tes œufs; tu les reprendras tout à l'heure.

Et vous soulevez doucement votre auxiliaire, la prenant par les ailes et par les pattes tout à la fois, pour vous assurer qu'elle n'emporte pas d'œuf sur elle, ce que font souvent les bonnes couveuses.

Un petit édredon, disposé à portée du nid, vous sert à couvrir les œufs durant les 20 à 25 minutes accordées au repas, dans le cas où la température se serait mise au froid.

Si l'air ambiant est tiède, laissez le nid à découvert;

chaque œuf en a besoin pour renouveler sa provision d'air.

Cependant vos couveuses, que vous pouvez déposer ensemble sur la pelouse si elles sont familières, se poudrent, mangent, boivent, et même quelquefois se battent entre elles, surtout dans les premiers jours.

Quelques-unes restent inertes, à la place où vous les avez déposées. Il faut les stimuler et les forcer à secouer leur engourdissement. Aussi, il est indispensable, tout le temps du lever, que vos auxiliaires soient sous la surveillance.

Il faut éviter de les rentrer avant qu'elles aient fienté, voir si la crête est pâle et surveiller les déjections.

Certains sujets ont peine à supporter l'épreuve de la séquestration, et il est d'une bonne mesure d'avoir toujours une couveuse en supplément pour les cas imprévus, maintenue sur des œufs d'essai.

Une de vos couveuses vient-elle à bouder, à répudier ses œufs ou à tomber malade, vous la remplacez aussitôt par la poule surnuméraire et vous cherchez dans la basse-cour une remplaçante pour celle-ci.

J'ai dit qu'il faut surveiller les déjections. — Telle poule a-t-elle la diarrhée? faites-lui avaler un peu de mie de pain trempée dans du vin ou du cidre, et levez-la deux fois par jour jusqu'à guérison. Autrement, elle ne pourrait se retenir vingt-quatre heures durant: ses œufs seraient salis et le nid infecté.

Lorsque ce petit accident se présente, il ne faut pas hésiter à changer de nid et à nettoyer soigneusement, au moyen d'une éponge imbibée d'eau tiédie, les œufs tachés. — Négliger cette précaution serait s'exposer à faire périr l'embryon par infection, ou au moins à le rendre malade ou même estropié.

Ainsi, il a été constaté qu'une influence locale, restreinte à une partie de la surface de l'œuf, peut devenir la cause

de déformations partielles chez l'embryon, en gênant le développement des organes correspondants à la partie de l'œuf tachée ou obstruée. Il se produit alors arrêt de développement d'un côté et excès de l'autre.

« Au nombre des causes qui donnent lieu à de semblables monstruosités (1), on signale une saleté adhérente à une partie de la coquille, de la boue desséchée, de l'albumine venant d'un œuf cassé, une légère dépression, une fissure, enfin tout ce qui peut modifier l'action de la chaleur communiquée, ou apporter quelque trouble à la circulation des fluides et intercepter les communications de l'intérieur de l'œuf avec l'extérieur.

« Voulant se rendre compte de l'effet de ces influences, si légères en apparence, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire a mis du vernis sur un assez grand nombre d'œufs de la même poule, en ayant l'attention de laisser intacts les deux tiers environ de leur surface, et il les a placés sous une couveuse avec des œufs de la même mère n'ayant subi aucune préparation.

« Après quelques jours, un de ces œufs fut ouvert et examiné par M. Serres, qui ignorait l'intention de son collègue et ne fit aucune attention à la présence du vernis sur la coquille. Il remarqua que cet œuf contenait un embryon dont la moelle épinière était plus renflée, la colonne vertébrale plus forte, et les points osseux des vertèbres cervicales si écartés, que celles-ci avaient tout à fait le caractère d'un *spina bifida*.

« Trois autres poulets provenant de ces œufs vernis, comparés à d'autres poulets de la même mère, présentaient des altérations notables des os maxillaires ».

Cette citation, que j'ai cru devoir faire pour appuyer ma recommandation, fera comprendre de quel intérêt il

(1) *Les Trois Règnes de la nature*. Hachette, 1864.

est, pour les œufs soumis à l'incubation, que leur enveloppe coquillière soit maintenue dans un état constant de netteté et de propreté.

Nous venons de parler de la vermine, à laquelle sont surtout sujettes les poules séquestrées.

Les insectes connus sous le nom de mites, acares, poux de poule, sont une des pestes les plus redoutables des couvoirs, et leur apparition doit être surveillée avec le plus grand soin. Toute poule d'emprunt, avant son introduction, doit être l'objet d'un examen sévère.

L'invasion d'un nid par les mites suffit pour déterminer la couveuse à abandonner ses œufs et quelquefois à la faire périr sur le nid. — A la veille des éclosions, il faut redoubler d'attention à cet égard, et considérer que tout troupeau infecté est un troupeau à peu près perdu. Dans les pays d'élève, on désigne les poussins envahis par la vermine sous la dénomination de poussins *empoisonnés*.

Empoisonnés est sinistrement significatif.

Il est donc d'une bonne précaution d'avoir à l'avance un ou plusieurs nids de rechange tout préparés, et surtout une petite provison de poudre insecticide.

Voici comment agit la poudre insecticide. Nous savons tous que l'insecte dont il est question respire par les *branchies* ou petits trous disposés latéralement, comme on en remarque sur les flancs des chenilles.

L'obstruction des branchies ou voies respiratoires par une poussière très fine, a pour résultat d'amener chez le sujet la suffocation et de le contraindre à déguerpir. — C'est ce qui explique pourquoi les gallinacés en général, qui tous sont sujets aux mites, ont une propension si irrésistible à se rouler dans la poussière et à la faire voler autour d'eux en hérissant leurs plumes pour que cette poussière les pénètre jusqu'à la peau.

La poudre de pyrèthre a la propriété d'asphyxier l'in-

secte d'une façon très expéditive, lorsqu'elle est bien préparée et a été conservée à l'abri de l'humidité.

J'ai trouvé chez M. Lagrange, d'Autun, d'excellente poudre insecticide dont je me sers depuis des années avec un plein sucès.

La poudre persane est également un très bon insecticide. Il faut avoir soin, en achetant cette dernière poudre, de demander le numéro destiné aux volailles, car il y en a pour différents usages.

Une boîte-soufflet ou un insufflateur est l'instrument a l'aide duquel vous injectez votre couveuse et la paille de son nid.

En cas d'invasion soudaine et sur une grande échelle, ainsi que cela arrive quelquefois les jours d'orage, il ne faut pas hésiter à employer les grands moyens. Voyez : la poule a la crête pâle, elle est cousue d'insectes; les œufs sont tachetés sur toute leur surface et couverts de poux; la paille du nid en est garnie.

Il n'y a pas de temps à perdre. Vite, lâchez la poule en liberté pour la laisser se poudrer. Nous la reprendrons tout à l'heure

Parons au plus pressé. — Lavez avec soin à l'eau tiédie, un par un, les œufs que vous replacez au fur et à mesure dans le nid de rechange dont il a été question plus haut. — Cela fait, sortez au dehors la boîte à couver, renversez à terre la paille du vieux nid et mettez-y le feu aux quatre coins.

C'est un véritable *auto-da-fé.* Entendez-vous les crépitements? Ce sont les insectes qui claquent par milliers.

La flamme éteinte, renversez sur le foyer votre boîte-couvoir, la porte à charnière ouverte, et laissez la fumée brûlante se frayer passage à travers les trous et les interstices, qu'elle purge de leurs hôtes immondes.

Ainsi purifiée, c'est cette boîte à couver qui vous servira pour une autre fois d'engin de rechange.

La poule, maintenant. — Sous le ventre, sous les ailes, sur le dos, sur le cou, sur le croupion, projetons d'une main libérale, à l'aide de l'insufflateur dûment amorcé, la bienfaisante poudre insecticide.

Tout cela a dû s'exécuter rapidement, et vous avez chaud. Sans doute, mais tout à l'heure tout était perdu. Actuellement tout est sauvé.

Au bout d'un instant, et, dès que votre poule a pris sa récréation habituelle, vous la replacez sur son nouveau nid, copieusement injecté au préalable, et la pauvre bête soulagée va reprendre avec amour son travail d'incubation.

Je sais des amateurs qui s'affranchissent du souci de lever quotidiennement leur couveuse, s'en rapportant au savoir-faire de celle-ci pour se gouverner elle-même. Ainsi, ils installent au couvoir leur poule ou leur dinde, mettent à sa portée de la nourriture, un petit vase rempli d'eau et un tas de poussière pour le bain. Les provisions sont renouvelées de temps à autre, et la couveuse, restée libre de sortir du nid et d'y rentrer quand bon lui semble, est abandonnée à son instinct.

L'incubation ainsi menée dispense de bien des soins, et peut, avec certains sujets, donner de bons résultats, témoin cette poule de ferme qui disparaît un beau matin de la basse-cour et qu'on voit tout à coup sortir de la grange, trois semaines après, suivie d'une douzaine de poussins tous plus drus les uns que les autres, provenant d'œufs *dérobés* qu'elle a couvés avec mystère. Mais tout éleveur avisé devra, suivant moi, rejeter cette méthode comme ne présentant pas de garantie suffisante.

D'abord les couveuses, — et principalement les dindes, — sous l'empire de la fièvre d'incubation, sont trop souvent portées à refuser d'abandonner leur cher trésor, et quelques-unes se laisseraient mourir de faim plutôt que

de quitter leurs œufs un seul instant. — Elles en perdent, comme on dit, le boire et le manger.

Or, les 20 ou 25 minutes de relâche que vous accordez chaque jour à vos auxiliaires, si elles leur sont indispensables, ne sont pas moins nécessaires aux embryons, qui en profitent pour renouveler leur provision d'air. En deuxième lieu, la vermine vient-elle à envahir le nid, vous n'êtes prévenu que le jour où vous trouvez votre couveuse morte sur les œufs. Ces derniers sont-ils tachés, enduits d'albumine par suite de casse, visités par les rats, voilà la couvée compromise sans que vous soyez averti. Enfin, il peut arriver qu'une bouffée d'air libre, un chant de coq, un piaulement de poussin, mille et une de ces choses qui parlent au cœur de la poule, lui donnent des distractions et lui fassent négliger ses devoirs

Une couvée d'œufs précieux ne doit pas être subordonnée à toutes ces chances, et le plus sûr est de gouverner ses couveuses soi-même, en les levant à des heures fixes, et en n'oubliant pas de fermer la trappe de leur boîte à couver dès qu'elles seront rentrées au nid.

Une poule couveuse robuste et convenablement soignée peut être chargée successivement de deux et même de trois couvées. — J'ai vu ici de petites poules anglaises garder le nid pendant trois mois consécutifs.

Actuellement, j'évite d'imposer à mes auxiliaires cette fatigue excessive, qui a pour effet de les user en deux ou trois ans, et qui de plus peut compromettre la deuxième et surtout la troisième couvée. — Il est évident, en effet, qu'une poule qui vient de subir une séquestration de vingt-cinq ou trente jours se mine, maigrit et a dû perdre une partie de ses moyens et de sa chaleur.

Vous vous exposez, en dépassant ses forces, à voir diminuer le degré de chaleur que les œufs doivent recevoir. — Aussi, bon nombre d'amateurs rejettent toute poule

ayant déjà servi pour l'incubation, et je crois qu'ils ont raison.

Si à l'éclosion une ou deux de vos couveuses vous deviennent inutiles, par suite de ce que vous avez réuni à une seule éleveuse les poussins amenés par plusieurs, évitez de charger à nouveau les poules restées sans emploi, à moins que vous ne puissiez faire autrement. Remplacez-les plutôt par d'autres prises à la basse-cour et n'ayant pas encore servi, sauf à les reprendre au bout de cinq à six semaines de repos, lorsque la fièvre d'incubation les reprendra à nouveau.

Nous venons de voir les précautions à observer, les soins à donner, par tout éleveur entendu, à ses collaborateurs emplumés. — Soins et précautions, à première vue, paraissent passablement compliqués, mais, avec un peu d'habitude, toutes ces choses se font presque machinalement et sans y penser.

Nous allons maintenant examiner comment se comportent les œufs soumis à l'incubation et suivre les développements des embryons.

Dès que l'œuf fécondé est soumis à une température continue de 39 à 40 degrés centigrades, la vie s'éveille chez le germe; il tiend à se détacher de plus en plus de la pellicule du jaune ou *vitellus*, à laquelle il reste cependant toujours adhérent. — Dès le troisième jour, il va prendre la forme d'un petit corps flasque pourvu de deux yeux, se rattachant au globe du jaune par des membranes allongées et filamenteuses assez semblables aux radicelles d'une plante.

Peu à peu, l'œuf va perdre de sa transparence, et il va bientôt devenir possible, au moyen du *mirage*, de discerner les œufs féconds des œufs inféconds dits *œufs clairs*. — Ces derniers sont ainsi nommés parce que la transparence chez eux persiste du premier au dernier jour de l'incubation.

Le mirage va nous donner le moyen d'éliminer ces derniers et d'alléger d'autant le travail de nos couveuses. Il va même nous permettre, au moyen d'une nouvelle répartition des œufs reconnus féconds, de pouvoir disposer d'une ou deux couveuses restées sans emploi.

Il paraît que, dans les pays d'élève, les ménagères sont à même de discerner, au moyen du mirage, les œufs fécondés au bout de quarante-huit heures. Il s'agit, bien entendu, d'œufs de volaille, dont la dimension et la transparence facilitent l'examen, et de personnes dont l'industrie journalière consiste dans l'élève des oiseaux de basse-cour.

D'après MM. Roullier et Arnoult, les œufs reconnus bons après mirage seraient placés sous des couvertures, les poules couveuses chargées d'œufs nouveaux, et, après un nouveau délai de quarante-huit heures, ceux de ces derniers œufs reconnus fécondés, replacés sous les couveuses avec ceux conservés sous les couvertures.

Les deux séries d'œufs, ayant chacune quarante-huit heures d'incubation, donneront des éclosions simultanées.

Si je cite ce dire des grands praticiens, c'est qu'il est de la plus haute importance en matière d'élevage du gibier.

Combien de couvées de perdrix ont été sacrifiées comme perdues parce qu'elles avaient subi un commencement d'incubation, et parce que, n'ayant pas immédiatement de couveuse sous la main, on considérait toute perte de temps comme fatale !

L'amateur saura maintenant qu'en mettant ses œufs de perdrix sous une couverture, il a quarante-huit heures devant lui pour se procurer une couveuse. — Quarante-huit heures ; c'est le salut.

Nous avons vu plus haut quels sont les soins à donner à nos couveuses, les précautions à observer pour les œufs qui leur sont confiés. Soins et précautions étant les mêmes

pendant toute la durée de l'incubation, ce serait tomber dans des redites que d'y revenir.

Deux ou trois jours environ avant l'éclosion, on commence à percevoir, dans l'œuf, lorsqu'on l'applique contre l'oreille, un petit bruissement. Ce bruit ressemble à celui d'une feuille sèche qu'on froisserait doucement. Il est produit par les efforts de l'embryon pour percer la membrane appelée *chorion* qui tapisse l'intérieur de la coquille et qui est comme la première cloison de son appartement.

Lorsqu'il est parvenu à percer cette membrane et à communiquer ainsi avec la chambre à air qui se trouve au gros bout de l'œuf, le poussin s'empresse d'absorber quelques bouffées de cet air et se trouve réconforté d'autant, au point d'avoir déjà la force de crier. C'est alors que vous l'entendez *chanter* (c'est le terme consacré) dans sa coquille.

A ces petits cris sortant de l'œuf, la couveuse répond de son mieux, rassurant le poussin, l'encourageant dans son travail, gloussant ses gloussements les plus maternels, retournant l'œuf d'où s'échappe un cri d'appel, de manière à favoriser le bêchage, c'est-à-dire de manière que le bec du petit soit amené à la partie supérieure.

Bientôt, c'est-à-dire 48 heures environ après les premiers cris poussés par l'embryon, le jeune sujet va se mettre à percer sa coquille. Il va frapper la paroi avec la pointe de son bec, munie à cet effet d'une sorte de bouton corné suffisamment dur.

La paroi s'étoile, un trou est pratiqué; le petit poussin respire à pleins poumons l'air extérieur. Fortifié d'autant, il redouble d'efforts dans tous les sens pour briser sa prison.

A ce moment, l'enveloppe coquillière, rendue friable par l'évaporation des fluides qui entraient dans sa composition, — résultat des 39 à 40 degrés de chaleur auxquels elle vient d'être soumise pendant la période de l'incubation, — l'enveloppe coquillière, dis-je, va céder et se fendre

circulairement suivant une ligne brisée qui commence et vient aboutir au trou pratiqué par le bec du poussin.

Encore quelques instants, chers amateurs, et douce récompense de vos soins, il vous sera donné de contempler votre petite famille.



Fig. 39. — Embryon à la veille de l'éclosion.

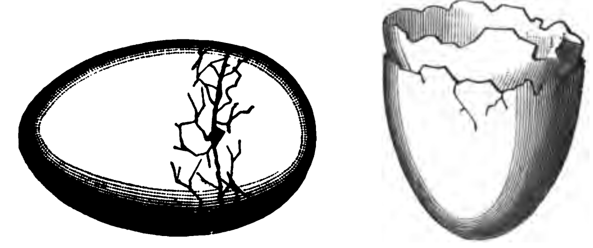


Fig. 40. — Coquille bêchée par le poussin, puis séparée en deux par l'éclosion.

Écoutez! — Entendez-vous ces bruissements de coquilles, — ces piaulements de délivrance des petits; — ces gloussements de la couveuse? — Tout va bien.

Ça bêche!





Perdreaux en traine.

CHAPITRE III.

Éclosion. — Premier âge.

Premiers soins. — Nourriture. — Œufs de fourmis. — Recherches des fourmilières. — Exploitation. — Sauterelles. — Grillons et blattes de boulanger. — Vers de terre. — Hannetons séchés. — Verminières. — Vers de farine. — Hygiène des poussins. — Piquage.

Premiers soins. — La plupart des faisandiers et des éleveurs ont l'habitude de déposer, au fur et à mesure des éclosions, les poussins en moiteur, soit dans un panier rempli d'ouate et tenu au chaud, soit dans l'intérieur d'une sécheuse jusqu'à ce qu'ils soient complètement ressuyés.

Après quoi les poussins sont rendus à leur mère artificielle ou hydro-mère, ou à leur mère naturelle, dinde ou poule.

D'autres, et je suis du nombre, se contentent simplement d'enlever les coquilles d'œufs devenues vides qui pourraient blesser les nouveau-nés, et laissent à la couveuse le soin de sécher les premiers éclos tout en continuant son travail d'incubation.

Au surplus, quand les éclosions ont lieu la nuit, l'intervention de l'homme n'est guère possible et dès lors les choses se passent comme à l'état de nature.

En temps ordinaire, et les conditions favorables étant observées, à savoir : mise en incubation d'œufs bien frais, traitement régulier de la couveuse, nombre d'œufs proportionné à la quantité qu'elle peut embrasser, etc., — toutes les éclosions ont lieu en même temps, et l'agréable surprise vous est réservée de trouver à la place qu'occupaient les œufs, pêle-mêle avec leurs débris, une fourmilière de petits êtres au duvet soyeux, une grappe vivante de petites têtes éveillées. Vous voilà dès lors à la tête d'une famille en miniature, famille composée d'éléments divers, si vous avez composé votre couvée d'œufs d'espèces différentes, famille dont chaque membre a sa livrée spéciale, suivant les espèces, et pousse son cri particulier, auquel la poule répond de sa voix la plus douce, traitant indistinctement les uns et les autres sans préférence, et leur partageant ses soins maternels, sans s'occuper des différences de races.

Vous pouvez à ce moment, si deux couvées éclosent à la fois, insinuer tous les petits à la même éleveuse; vous le pouvez même à quelques jours d'intervalle, mais, dans ce dernier cas, il faudra vous y prendre le soir, les petits étant couchés. Les nouveaux venus passeront la nuit avec ceux que la poule avait déjà, et le lendemain au matin l'assimilation sera faite, tous courront pêle-mêle après la provende.

Il faut avoir soin cependant de ne pas donner de faisans à une poule qui n'aurait couvé que des perdreaux, ou

réciproquement, car alors elle tuerait les nouveux venus, dont elle ne reconnaît pas le cri.

Quant à la façon dont votre poule prendra ce surcroît de famille, soyez sans inquiétude : elle n'a même pas l'air de s'en apercevoir. La pauvre bête ne sait pas compter.

Lorsque l'éclosion vient d'avoir lieu, l'unique soin à donner consiste à replacer immédiatement, après avoir enlevé les coquilles des œufs, la poule sur son nid, car les petits n'ont besoin d'abord que de chaleur. Par précaution, vous les ramenez sur le devant du nid, et, la poule replacée, ils vont se fourrer d'eux-mêmes sous leur mère, qui les y aide en étalant ses ailes et en les ramenant sous elle avec son bec. — De cette façon, aucun ne court le risque d'être écrasé.

Quant à la poule, vous pouvez ne pas la lever ce jour-là; elle peut rester sans inconvénient quarante-huit heures sans manger. Vous lui revaudrez cela les jours suivants, au moyen de la nourriture délicate des petits, dont elle attrape toujours une bonne partie, sans compter leurs restes, dont elle fera son régal.

Si cependant vous préférez la lever, il faut attendre que les petis soient bien ressuyés et séchés.

Les petits, une fois éclos, peuvent et doivent rester vingt-quatre heures au moins sans prendre de nourriture. Ils vivent durant ces vingt-quatre heures aux dépens d'une portion du jaune de l'œuf qu'ils ne s'étaient pas encore assimilée; c'est de cette substance qu'ils ont vécu dans la coquille jusqu'au moment de l'éclosion. Rien ne saurait donner une idée plus nette de ce mode d'existence de l'embryon que cette citation de Jean Reynaud :

« L'œuf, dit-il, c'est un animal encore très petit, de un « à deux millimètres de longueur, qui ne possède encore « que les organes les plus essentiels, tant pour le soutien « actuel de son existence, que pour le développement gra-

« duel de ses autres parties, et qui se trouve enfermé dans
« une boîte avec la provision d'aliments nécessaires pour
« sa nourriture pendant tout le temps où il devra demeu-
« rer dans cet état de réclusion. — L'animal, c'est le petit
« cercle blanchâtre que l'on remarque sur la membrane
« qui enveloppe le jaune de l'œuf; la nourriture, c'est prin-
« cipalement la masse du jaune. Enfin la boîte, le garde-
« manger, la maison qui est destinée à protéger le jeune
« animal, tant qu'il n'a pas acquis tous ses organes et toute
« sa force, et qui, cependant, laisse pénétrer jusqu'à lui
« l'air et la chaleur dont il a besoin, c'est la coquille ».

Les nouveau-nés peuvent donc rester vingt-quatre heures et plus sans manger, et il convient de ne pas leur donner de nourriture avant leurs premières défécations.

Nous venons de voir comment se passe l'éclosion, quand elle s'effectue dans de bonnes conditions. Mais il arrive quelquefois que, par suite de causes diverses : — œufs plus ou moins frais, surcharge imposée à la couveuse, température trop sèche, etc., — l'éclosion est laborieuse et que les petits naissent les uns après les autres avec d'assez longs intervalles. Dans ce cas, il faut lever la poule doucement toutes les cinq ou six heures, pour voir où en est la situation, retirer les débris des coquilles, et replacer la couveuse sur les œufs qui lui restent, après avoir ramené les nouveau-nés sur le devant du nid, pour qu'ils ne soient par exposés à se faire écraser entre les œufs que la poule retourne de temps en temps dans son travail d'incubation.

Au bout de vingt-quatre heures, si vous avez des retardataires et si la poule, désireuse d'être toute aux petits éclos, qui déjà demandent à manger, manisfeste l'intention d'abandonner ses œufs, vous pouvez confier ces derniers à une autre de vos couveuses, et vous réunirez ensuite à leurs frères les petits retardataires à mesure qu'ils seront éclos et séchés.

Si, au contraire, votre couveuse, plus patiente, persiste à rester sur ses derniers œufs, vous pouvez lever les petits éclos toutes les deux heures pour les faire manger et les replacer ensuite sur le devant du nid

Il arrive quelquefois que le petit poussin a peine à sortir de sa prison et se trouve, en quelque sorte, collé à la membrane qui tapisse l'intérieur de la coquille. Dans ce cas, par le côté de l'œuf qui a été bêché par le petit, et qui est étoilé, vous pouvez dégager adroitement le bec du jeune oiseau et, pour lui donner des forces, lui faire avaler deux gouttes de vin sucré tiède étendu d'eau, — puis, par l'ouverture de la coquille, introduire quelques gouttes du même liquide pour humecter la membrane. Souvent, ainsi, vous aidez beaucoup le patient à se tirer d'affaire; mais il arrive quelquefois que, malgré ce secours, le petit s'épuise en efforts sans pouvoir sortir de son enveloppe.

Dans ce cas, certains éleveurs lui viennent en aide en brisant circulairement avec une clef la coquille vers le millieu, puis en replaçant l'œuf sous la couveuse. Cette opération ne doit avoir lieu qu'en dernière analyse, et lorsque l'éclosion par les voies naturelles paraît désespérée, parce qu'elle a l'inconvénient de détruire la résistance opposée par l'enveloppe coquillière au poids du corps de la poule et d'exposer le petit à être écrasé.

Il faudrait alors n'en avoir qu'un faible regret, car ce sujet, qui n'avait pas la force d'éclore seul, n'était vraisemblablement qu'un sujet incomplet, maladif et sans vigueur, qui se serait élevé difficilement ou pas du tout, et qui vous aurait causé plus d'un ennui.

Observation bien essentielle : — Avez-vous plusieurs poules couveuses réunies dans la même pièce? Il faut alors avoir soin, dès que les petits d'une couvée commencent à *chanter* dans l'œuf, de les transporter avec leur mère dans un autre local, parce que leurs piaulements ont pour

effet d'agiter les autres poules, dont le premier mouvement est de se porter là où les embryons demandent du secours, — ce, souvent au détriment de leurs propres œufs.

Quelques amateurs ont l'habitude de tremper dans du vin tiède les pattes des faisandeaux nouveau-nés, en les prenant avec précaution et en évitant de mouiller leur duvet.

Ils pensent les fortifier par ce moyen, d'un usage fréquent chez les fermières, pour l'élevage de la volaille.

Ce procédé, peu pratique, est remplacé avantageusement par du phosphate de chaux dont on saupoudre la pâtée, les larves de fourmis ou les insectes destinés à la nourriture des faisandeaux.

Il n'est, au surplus, d'aucune utilité pour les jeunes perdreaux ou les poussins de colins, car dès le lendemain de leur naissance ils sont tous d'une agilité merveilleuse.

L'une de nos premières préoccupations sera d'installer les nouveau-nés à la chaleur. Au sortir d'un œuf chauffé à 40 degrés, on n'est pas apte à passer, toujours impunément, à une température quelconque.

A cet effet, la chambre d'élevage sera chauffée, dans les premiers jours surtout, à une vingtaine de degrés environ : 18 degrés centigrades au *minimum*; 25 degrés au *maximum*.

L'installation consistant, comme on l'a vu au chapitre I, en un parquet volant adapté à la boîte contenant la poule ou ses élèves, — la poule étant retenue captive, — l'installation, dis-je, sera disposée à l'abri de l'humidité, au moyen d'un petit plancher de la dimension du parquet volant et sur lequel ce dernier sera disposé. Le plancher sera saupoudré de sable fin, mélangé si l'on veut de poussière de plâtras, pour le bain des élèves, et pour absorber les petites ordures.

La boîte contenant la poule sera tapissée d'une menue couche de sable, de sciure de bois ou de menue paille, éga-

lement pour ce dernier usage de propreté. — Plancher et boîte seront alors d'un nettoyage facile. On n'aura qu'à les vider au dehors et à les garnir à nouveau ainsi qu'il vient d'être dit. Ce nettoyage aura lieu au moins une fois par jour.

Le parquet sera garni :

1° D'un canari pour la boisson, laquelle consiste en lait bouilli coupé d'eau, ou simplement en eau bien pure et non calcaire. Si l'eau laisse à désirer sous ce dernier rapport, il est bon de ne la donner qu'après qu'elle a été épurée par l'ébullition. — En cas de diarrhée supprimer le lait bouilli et le remplacer par de l'eau ferrée.

2° D'une motte de gazon avec sa terre, cette motte de gazon ne devra pas être mouillée, et si elle est recueillie le matin par la rosée, il faut attendre que l'humidité ait disparu avant de la mettre à la disposition des élèves. Agir autrement serait provoquer la diarrhée.

3° D'une petite soucoupe contenant du gravier fin ou petit sable de rivière, car le petit gravier joue un rôle important dans les fonctions de la digestion.

Personne n'ignore que le gallinacé introduit dans son estomac les aliments non triturés par une mastication préalable, et que c'est avec l'aide de petits cailloux avalés en même temps que la nourriture que le gésier remplit ce travail de trituration, si nécessaire à l'assimilation des aliments.

Des écailles d'huître pilées, mélangées au gravier, sont chose excellente pour l'hygiène non seulement des petits gallinacés, mais aussi de la plupart des oiseaux d'appartement (1).

Nourriture. — La première nourriture à donner aux pe-

(1) *La Perruche ondulée* et autres acclimatées; *les Diamants; les Bengalis;* 2e édition, par E. Leroy. Joli volume illustré. Firmin-Didot, éditeur.



tits consistera en une pâtée sèche composée des éléments suivants : mie de pain rassis émietté très fin, œufs durs hachés menu, avec la coquille bien écrasée, graines diverses moulues au moulin à café : chènevis, sarrasin, petit blé, puis cerfeuil et chicorée sauvage bien tendre, hachée également, — le tout bien mélangé.

La chicorée sauvage peut être remplacée par la laitue, mais, à la première apparence de diarrhée, il est nécessaire de supprimer la laitue.

Cette pâtée est celle que j'emploie habituellement.

Il en est d'autres, à l'usage de divers amateurs, et de faisandiers de ma connaissance, car chacun de nous a sa formule, et après avoir donné la mienne, je crois devoir présenter celles de mes confrères. J'en citerai quatre parmi lesquelles on n'aura qu'à choisir :

1re *Formule.* — Riz bien cuit, cerfeuil, chicorée sauvage, millet, cœur de bœuf cru, œufs durs avec la coquille, mie de pain, fromage blanc, chènevis. Piler et réduire en pâte homogène mouillée de lait si besoin est.

2e *Formule.* — Maigre de bœuf cuit haché menu, œufs durs et coquille, chicorée sauvage.

3e *Formule.* — Cœur de bœuf cru, œufs durs et coquille, mie de pain, salade, persil.

4e *Formule.* — Œufs durs et coquille, sel, mie de pain, salade, cœur de bœuf, millet. — Hacher à la machine, puis piler les éléments ci-dessus pour en faire une pâte. Cette pâte une fois faite doit être passée, au moyen d'un tamis d'un modèle approprié à la grosseur des élèves, et donnant des bouchées oblongues de 7 à 8 millimètres, de manière à figurer des larves de fourmis. Cette pâtée, reçue dans de la farine de maïs, ne s'agglomère pas et joue l'œuf de fourmi aux yeux des faisans.

Voilà pour le solide.

Certes, si nos poulets de basse-cour se trouvaient con-

viés à de pareilles pâtées, Dieu sait s'ils s'en donneraient à bec que veux-tu? et s'ils feraient de vrais festins de Balthazar?

Autre est le tempérament des oisillons dont nous avons à nous occuper.

Pas gourmands, ces derniers : glaneurs seulement.

De plus, leur régime, à l'état de nature, se compose presque exclusivement d'insectes.

Il nous faut donc tenir compte, dans la mesure du possible, de leurs aspirations particulières, et solliciter leur appétit en leur fournissant le plus possible de leur nourriture naturelle : œufs de fourmis, petits vers de terre, grillons de boulanger, sauterelles, cloportes, mille-pieds, perce-oreilles, ces divers insectes coupés en morceaux durant le premier âge, puis distribués entiers et vivants lorsque les élèves sont devenus assez forts.

Il est bon de ne donner que peu de nourriture à la fois et de recommencer souvent. — Si les petits font des restes, diminuez la dose et donnez ces restes à la poule éleveuse. On doit s'abstenir de mélanger les restes à la ration fraîche car à cette époque de l'année (juin), la nourriture s'aigrit ou sèche en peu de temps. Cette nourriture devra être placée hors de la portée de l'éleveuse, qui dévorerait tout en un clin d'œil; mais il faudra, dans les commencements, en mettre de temps en temps un peu à sa portée, pour qu'elle appelle ses petits et leur montre à manger.

Le parquet des petits sera muni, comme nous l'avons vu plus haut, de verdure, pour qu'ils en aient à discrétion : gazon, petit trèfle blanc, mouron blanc.

La verdure qu'ils préfèrent est le mouron blanc, dont ils commencent à becqueter les petites fleurs, puis les feuilles, puis enfin les tiges.

Un excellent moyen pratique de tenir cette verdure constamment fraîche et de l'empêcher de se faner, consiste à

la planter avec sa motte de terre et ses racines dans un vase rond ou ovale à bords peu élevés. Vous arrosez le tout copieusement. Mais avant de servir, il faut attendre que la rosée soit tombée.

Cela fait, vous déposez votre plat au beau milieu du parquet.

Vous ne tardez pas à voir les poussins, attablés tout autour, chacun tirant à soi cette verdure qui déborde, mangeant d'abord avec discrétion comme au râtelier, puis bientôt s'émancipant, passant par-dessus bord et mettant les pieds dans le plat.

Cette verdure, au surplus, ne doit être administrée que dans la chambre d'élevage. Aux heures de sortie, ils la trouveront d'eux-mêmes, lorsque vous les lâcherez dans leur parquet sans fond, disposé sur un endroit sablé et gazonné de votre enclos.

La nourriture est la même pour tous vos élèves, faisandeaux, jeunes tragopans, petits canards d'agrément, perdreaux et colins.

Il faut avoir grand soin d'éviter que vos petits se mouillent et prennent froid aux pieds, ce qui entraînerait la diarrhée. Pour cela, vous ne les sortez que lorsque la rosée est tombée et le sol suffisamment échauffé, vers huit heures du matin, et vous les rentrez le soir avant la fraîcheur, vers six ou sept heures, ou dans la journée, s'il vient à pleuvoir.

Ce n'est pas tout. Les oiseaux en général, et les vôtres en particulier, recherchent avidement le soleil. Or, si le froid doit être évité, la trop grande chaleur doit l'être également; les températures extrêmes et les transitions trop brusques ne peuvent qu'être pernicieuses. A l'heure donc où l'ardeur des rayons solaires est dans sa force (de dix heures du matin à quatre heures du soir), vous devrez tenir vos petits à l'ombre, ou les protéger en couvrant

leur parquet de feuillage ou de brins de paille suffisamment espacés pour tamiser ces rayons et en amortir l'effet.

Au milieu de tous ces soins, il ne faut pas oublier votre éleveuse, et nous avons indiqué au chapitre de l'outillage spécial, à propos de l'usage du parquet, comme il fallait soigner cette utile auxiliaire. Vous mettez à sa portée la

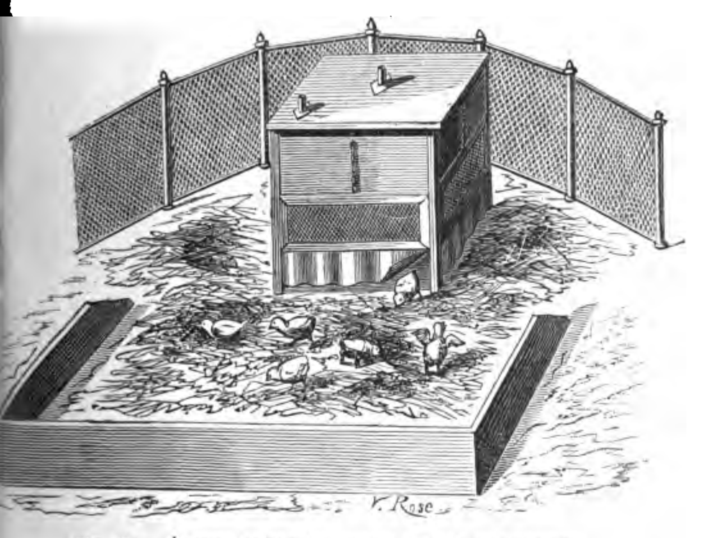


Fig. 41. — Éleveuse hydro-mère pouvant recevoir un entourage pour parquer les poussins.

boisson des petits et quelques grains ou miettes de pain, vous la levez deux fois par jour, le matin et le soir, pour la délasser, en choisissant, pour que cette opération puisse se faire sans inconvénient, le moment où les élèves prennent leur premier et leur dernier repas. Il faut avoir soin de la porter loin d'eux et sous une mue, car souvent ils l'appellent, et elle ne pourrait se retenir de chercher à les rejoin-

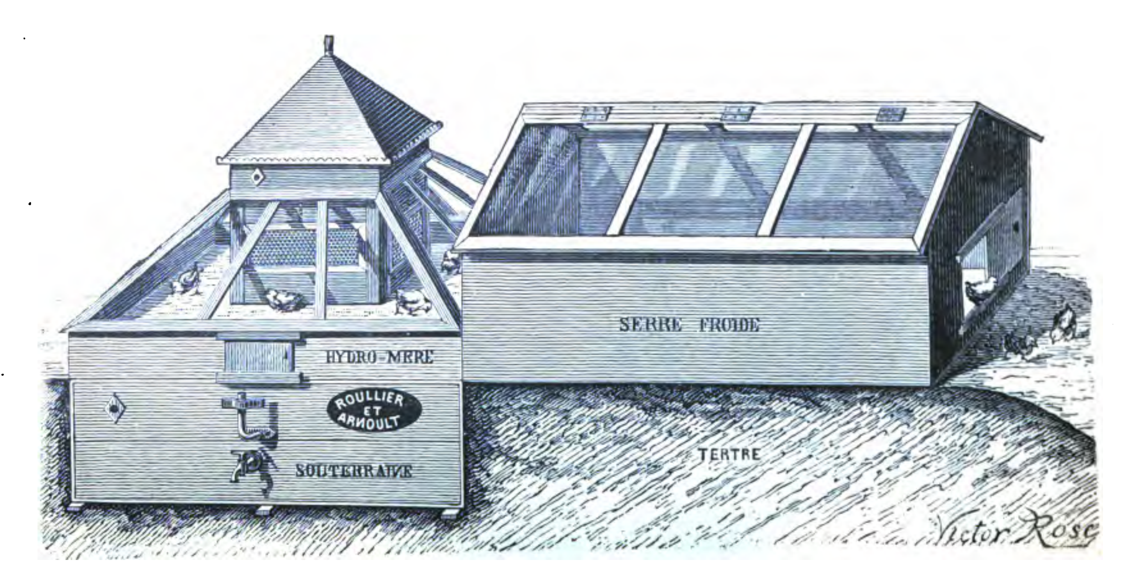


Fig. 42. — Éleveuse hydro-mère Roullier-Arnoult dite *souterraine*.
Châssis vitrés, toiture, double chauffage, serre froide.

dre et ne prendrait pas la récréation qui lui est nécessaire,

Avant de passer outre, et pour être complet, je crois le moment venu de dire quelques mots de l'éleveuse *hydro-mère* et de la possibilité d'utiliser cet ingénieux apparei pour l'éducation des oiseaux de chasse et d'agrément.

L'éleveuse *hydro-mère*, complément de la couveuse hydro-incubateur, consiste, comme ce dernier, en une boîte cubique renfermant un bassin en zinc alimenté d'eau

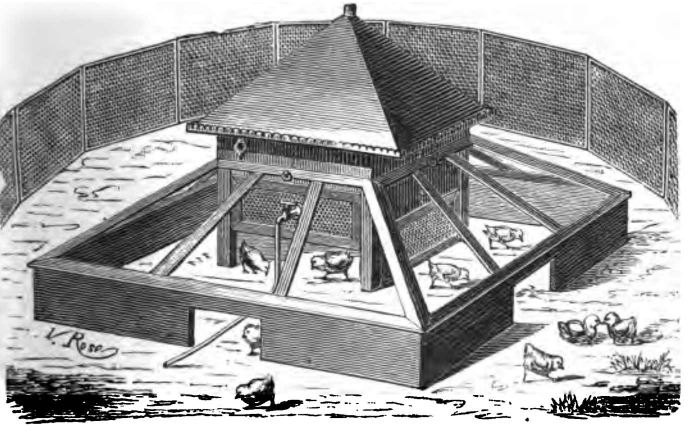


Fig. 43. — Parc de bois avec plancher, châssis vitrés, toitures en zinc.

chauffée à un degré convenable, capitonné d'une peau de mouton à sa partie inférieure et reposant à chacun de ses angles sur des cales que l'on élève au fur et à mesure de la croissance des poussins.

L'appareil est entouré d'une draperie que ces derniers soulèvent avec leur petite tête, comme ils font lorsqu'ils vont chercher la chaleur en soulevant les plumes du ventre ou les ailes de leur mère naturelle (fig. 43).

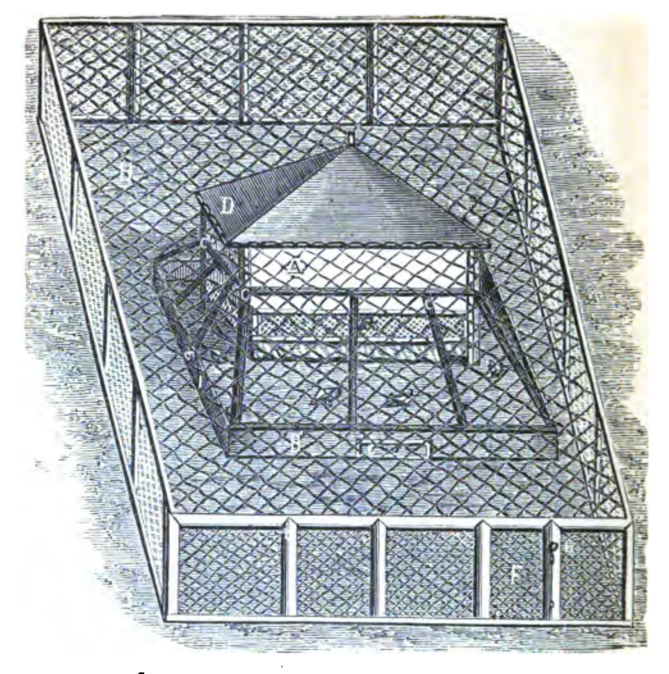


Fig. 44. — Éleveuse hydro-mère Roullier-Arnoult spéciale pour l'élevage des oiseaux de chasse en plein air. — B. S. G. D. G.

A, Éleveuse. — B, Parc ou préau couvert. — C, C, C, Châssis vitrés recouvrant le préau. — D, Couverture mobile en zinc. — E, E, Ouverture pour le passage des élèves du préau couvert à la cour aux ébats. — F, Grillages articulés, fer galvanisé, 1^{m} à $1^{m},10$ de hauteur, formant cour aux ébats. — G, Broches formant charnières aux grillages. — H, Filet étendu sur la cour aux ébats pour retenir les élèves qui commencent à voleter.

Un ravin doit être creusé extérieurement sur toute la lisière du parc pour recevoir les eaux.

Cet appareil, durant les premiers jours, se dispose dans la chambre d'élevage.

Le modèle suivant permet d'installer sans danger les élèves au dehors à dater de la naissance.

MM. Roullier et Arnoult ont un autre modèle spécial pour l'élevage au dehors des oiseaux de chasse et de volière (fig. 44).

Ce dernier système se complète par une clôture grillagée en forme de volière, destinée à augmenter le parcours des élèves et à les habituer à la température extérieure (fig. 44).

Je vais vous décrire, en quelques mots, en quoi consiste l'agencement de l'éleveuse; puis je vous indiquerai la manière de la chauffer, de la régler, d'en maintenir la chaleur au degré convenable. Enfin, nous verrons de quelle manière les jeunes poussins adoptent cette mère d'un nouveau genre, comment ils se comportent dans leurs rapports avec elle, etc., etc. Tout cela est très simple et ne demande aucune application d'attention extraordinaire, je m'empresse de vous rassurer à cet égard.

L'éleveuse que j'ai entre les mains est l'éleveuse Lagrange. — Pourquoi l'éleveuse Lagrange plutôt qu'une autre éleveuse? — Tout simplement parce que m'étant rendu compte du fonctionnement de cet appareil, j'ai trouvé qu'il correspond, de point en point, avec le système d'engins que je recommande pour l'éducation des oiseaux de basse-cour, de chasse et de volière, durant le premier âge.

Ce système diffère de celui des confrères qui m'ont précédé, en ceci.

La boîte éleveuse de ces derniers consiste en un engin massif, d'une seule pièce, divisé en deux compartiments d'inégale grandeur : l'un, le plus petit, tenant captive par des barreaux la poule chargée de l'éducation; l'autre, le plus grand, formant parquet pour les ébats des jeunes élèves.

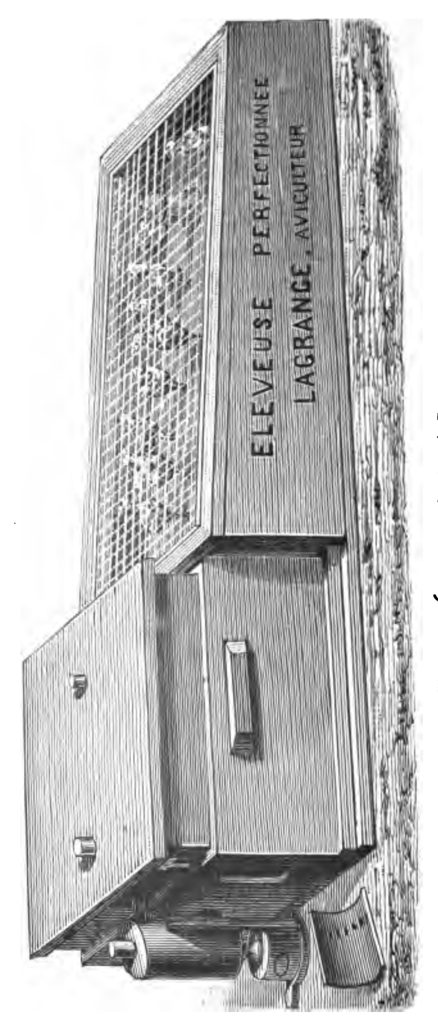


Fig. 45. — Éleveuse perfectionnée Lagrange.

L'appareil dont je me suis toujours servi comporte, non pas un engin unique, mais deux pièces principales, distinctes et indépendantes l'une de l'autre, légères, maniables, faciles à monter, à démonter, à remonter, à déplacer, et susceptibles de communiquer entre elles à volonté.

L'une de ces pièces est une boîte en bois blanc, percée de trous pour le renouvellement de l'air, s'ouvrant par le haut, au moyen d'une porte à charnière, et munie, à l'une de ses faces latérales, d'une ouverture garnie de barreaux pour tenir captive la poule éleveuse, et d'une porte à coulisse pour permettre la sortie aux petits.

L'autre pièce consiste en une caisse légère de forme oblongue et percée à l'une de ses extrémités d'une ouverture correspondante et pouvant s'adapter à la porte à coulisse ci-dessus mentionnée. Cette caisse, recouverte d'un cadre grillagé mobile, constitue mon parquet (fig. 14).

La juxtaposition de ces deux pièces, du côté des ouvertures, les met en communication directe et nous donne un ensemble complet, tenant la poule captive dans sa boîte garnie de barreaux et permettant aux élèves la sortie au parquet pour y prendre leur nourriture et leurs ébats.

Si j'ai cru devoir rappeler, le plus brièvement qu'il m'a été possible, mon système d'éducation, basé sur l'emploi de la poule comme auxiliaire, c'est que cet exposé va simplifier absolument ma démonstration du procédé Lagrange.

En effet, la principale, on pourrait dire la seule différence qui nous sépare consiste en ce que, chez cet inventeur, la poule éleveuse est remplacée par un bassin d'eau chaude.

Ainsi, chez Lagrange comme dans mon système, l'éleveuse est un appareil composé de deux pièces distinctes, indépendantes l'une de l'autre, et susceptibles de communiquer à volonté.

La première de ces pièces a la forme extérieure d'une boîte cubique. Le couvercle de cette boîte est doublé d'un bassin en zinc revêtu, à sa partie inférieure, d'une pièce d'étoffe. Il est muni d'un caléfacteur, contenant la lampe chargée d'entretenir la chaleur nécessaire et percé de deux goulots destinés à permettre, l'un le remplissage, l'autre la vidange du bassin, suivant les besoins. Ce couvercle repose sur quatre cales fixes disposées au fond et aux quatre coins de la boîte cubique, de telle sorte qu'il reste dans cette boîte un espace libre, une sorte de chambre dont le bassin rempli d'eau chaude forme le plafond : cette chambre est la chambre à coucher des élèves et l'endroit où ils se réfugient pour chercher la chaleur.

Elle est percée de petites ouvertures permettant la circulation de l'air, et munie d'une ouverture fermée par une porte à coulisse. Pour les petits qui s'y réfugient, la chaleur vient d'en haut, comme pour ceux qui se réfugient sous leur poule mère. Afin de les contraindre à se masser, les encoignures sont garnies de menu foin, bien tassé, de manière à arrondir le réduit et à lui donner la forme d'un nid d'oiseau. Pour faciliter l'entretien de la propreté, le fond est garni de menu paille qu'on remplace toutes les fois qu'il est nécessaire.

La seconde partie de l'éleveuse consiste en un petit parquet rectangulaire, terminé à l'une de ses extrémités par une plate-forme destinée à recevoir l'appareil contenant l'eau chaude et les poussins, et muni d'une ouverture fermant par une porte à coulisse, destinée à permettre la communication. Un cadre vitré et un autre cadre revêtu d'un filet à réseau serré servent de complément à ce parquet, et peuvent s'employer alternativement suivant l'état de la température.

Cette description sommaire vous paraîtra sans doute suffisante pour vous donner une idée approximàtive de l'a-

gencement de la machine. L'instruction qui accompagne chaque exemplaire de cet engin donne à ce sujet tous les détails désirables. Il me paraît donc inutile de nous y appesantir davantage.

Nous nous bornerons, quant à présent, si vous le voulez bien, à installer l'éleveuse artificielle, à l'amorcer, et à la régler, et enfin à voir comment elle se comportera avec les jeunes élèves que nous voudrons lui confier.

L'éleveuse peut s'installer indifféremment soit dans la chambre d'élevage, soit sous le hangar faisant suite à cette chambre, soit même au dehors si la température le permet.

Cet appareil s'amorce avec de l'eau chauffée à 70 degrés environ, qui se verse à l'aide d'un entonnoir, par un tube vertical ménagé dans le caléfacteur, jusqu'à ce que le bassin soit rempli complètement. Un thermomètre incrusté à l'extérieur permet de s'assurer du degré de la température qui règne dans le réduit destiné aux élèves.

Ce thermomètre peut varier de 40 à 50 degrés; il peut même tomber, sans grand inconvénient, au-dessous de 40, mais il y aurait danger à chauffer l'eau jusqu'à obtenir au delà de 50 degrés. Il est entendu d'ailleurs que la température marquée par le thermomètre est celle de la paroi de bois, dans laquelle cet indicateur se trouve inscrusté; mais que la température du réduit est beaucoup moindre, et calquée aussi exactement que possible sur le degré de chaleur naturelle de la poule mère.

L'appareil étant ainsi amorcé et rempli d'eau chaude à 70 degrés, il convient de surveiller les évolutions du thermomètre, de manière à l'amener au degré voulu, ce qui se fait en soutirant un litre ou deux de l'eau du bassin, et en remplaçant cette eau par une égale quantité d'eau froide ou d'eau bouillante suivant les besoins. Il est à remarquer que l'effet ne se produit pas instantanément, mais

au bout d'un temps plus ou moins long, une heure environ.

La température moyenne étant obtenue et le thermomètre s'étant fixé aux environs de 45 degrés, il s'agit d'entretenir cette température. A cet effet, une petite lampe à schiste ou à pétrole est déposée dans une cavité ménagée à l'intérieur du caléfacteur. Cette lampe demande à être remplie une fois par jour et la mèche se monte ou se descend de manière à entretenir une chaleur à peu près constante et se rapprochant de la moyenne, soit de celle marquée par 45 degrés du thermomètre extérieur.

Voilà pour la machine. Nous allons maintenant examiner comment se comportent les élèves que nous allons lui confier. Pour les jeunes oiseaux qui n'ont pas encore été menés par leur mère naturelle, l'installation ne souffre aucune difficulté. On les dispose dans le parquet à l'entrée du réduit, et on les y pousse légèrement pour peu qu'ils n'y entrent pas d'eux-mêmes. Dès qu'ils ont goûté du nid chauffé à point, ils ne se font pas prier pour y retourner suivant leurs besoins. Pour les jeunes qui ont eu un commencement d'éducation naturelle et qui ont connu leur mère, leur désappointement se traduit, au début, par quelques piaulements, mais cela ne dure pas. Au bout de deux ou trois heures; toute trace de chagrin a disparu et chez ces infiniment petits la sensation de bien-être a bientôt fait taire le cri du cœur.

Nous avons vu que le réservoir d'eau chaude, doublé de drap, repose sur des cales fixées aux quatre coins du réduit. Le dessous de ce réservoir doit être à hauteur convenable pour que, tout en sentant le plafond près d'eux, les poussins puissent se mouvoir facilement au-dessous. A mesure de la croissance des jeunes, il convient donc de hausser ce plafond, de manière que, pour l'atteindre, les élèves soient forcés de se dresser légèrement sur leurs

pattes. A cet effet, une série de cales de différentes épaisseurs est livrée avec l'éleveuse, et en les superposant, suivant les besoins, sur les quatre cales fixes dont il a été parlé, il est on ne peut plus facile d'obtenir la hauteur de plafond désirée.

L'éducation dans l'éleveuse garnie de son parquet, a lieu jusqu'à ce que les poussins aient atteint l'âge de trois semaines. A cet âge, un commencement d'émancipation leur est donné en détachant l'éleveuse de son parquet et en la transportant dans la partie couverte du parc d'élevage.

L'exposé qui précède suffit pour faire ressortir les avantages qu'on peut retirer de cet appareil aussi simple qu'ingénieux :

Chaleur constante tenue à la portée des élèves toutes les fois et aussi longtemps qu'ils en sentent le besoin;

Accidents résultant du contact de la poule devenus impossibles;

Pas d'infection résultant du séjour prolongé d'une poule éleveuse dans une boîte étroie et des fientes de cette bête échauffée;

Pas de vermine. Si par hassard il s'en produisait, une pincée de poudre insecticide frottée sur le drap qui double le bassin en aurait tout de suite raison;

Pas de perte de nourriture dévorée par une poule gourmande au préjudice de ses élèves.

Facilité de réunir ensemble des poussins d'espèces disparates, d'âges différents; ce à quoi il ne faudrait pas songer avec une poule éleveuse.

Nous allons clore ici notre promenade à travers les appareils d'invention nouvelle et reprendre, si vous le voulez bien, nos petits élèves au point où nous les avons laissés.

A l'âge de 5 à 6 jours environ, va commencer pour eux une première crise, et c'est d'habitude à cet âge qu'on est exposé à perdre quelques-uns de ses premiers sujets. C'est

que la première plume commence à poindre sur les ailerons et au croupion, et vient se substituer à leur chaud duvet.

Leur fourrure naturelle se trouve, dès lors, dégarnie d'autant jusqu'à nouvel ordre, et la pousse des premières plumes, comparable à la crise de la dentition chez les mammifères, fatigue beaucoup les jeunes élèves.

Il faut donc, à cette époqae, redoubler de soins, veiller à la propreté, éviter les refroidissements, et gâter les oisillons sous le rapport de la nourriture.

Œufs de fourmis. — Au bout de huit ou dix jours, vos petits ont pris de la force et vous pouvez commencer à leur donner des fourmis vivantes mêlées aux œufs ou larves, mais en petites quantités à la fois, parce qu'autrement ils seraient envahis par les insectes et se feraient piquer.

Puisque nous en sommes aux fourmis, le moment me paraît opportun de m'étendre avec détails sur ces insectes, fort appréciés par les amateurs, appréciés non moins par les jeunes perdreaux et les faisandeaux.

Et d'abord, cher lecteur, de quelles fourmis allons-nous nous occuper?

De la *fourmi fauve?* qui élève dans les bois ces édifices coniques remarquables par leurs dimensions.

De la *fourmi maçonne?* dont le nid présente au dehors l'aspect de monticules de terre, sans mélange d'autres matériaux, et au dedans celui de labyrinthes, de loges, de voûtes et de galeries construites avec art.

De la *fourmi sculpteuse?* qui sait travailler un tronc d'arbre au point de le convertir en une multitude d'appartements, de loges, de salles et de corridors.

De la *fourmi éthiopienne?* ainsi nommée à cause de sa couleur noir foncé, qui travaille la sciure de bois et se creuse de longues galeries dans les vieux arbres.

Pas plus de celle-ci que de celles-là. Nous nous occuperons de toutes indistinctement.

Un autre plus compétent, le patient P. Huber, dans ses *Recherches sur les mœurs des fourmis indigènes* (Joël Cherbuliez, éditeur), a traité à fond, en naturaliste et en observateur, ce sujet plus intéressant qu'on ne pense.

Notre point de vue, à nous, éleveurs et amateurs, est tout autre. Ce que nous demandons à la fourmi, c'est un aliment hygiénique, toujours reçu avec des transports de joie par nos petits élèves.

Ce qu'il nous faut, c'est un aperçu très sommaire de l'habitat, des mœurs, de la fécondité de la fourmi, et du meilleur parti possible à tirer de son exploitation.

Pour toute personne qui se propose d'élever des oiseaux de chasse, il est du plus grand intérêt de connaître approximativement et à l'avance l'étendue de ses ressources, et d'être fixée sur le nombre et l'importance des fourmilières dont elle pourra disposer.

Bien qu'on puisse élever faisans et perdrix sans l'aide de la fourmi, — et les succès annuels de maint amateur en font foi, — cependant, il est impossible de ne pas reconnaître que l'amateur qui a cet insecte à sa diposition, a d'excellents *atouts* dans son jeu.

Pour la plus grande clarté de notre sujet, nous allons le diviser en deux parties distinctes, à savoir :

1° *Recherche des nids de fourmis ;*
2° *Exploitation* de ces mêmes nids.

Recherche des fourmilières.

Je crois inutile de nous occuper de la *fourmi maçonne*, cette petite fourmi à variété jaune et à variété noire, dite *fourmi des gazons*, qu'on trouve facilement dans les prés et dans les jardins, et même, faut-il le dire, jusque dans les placards de la cuisine et de la salle à manger, où elle

s'introduit à la suite des légumes et des fruits et où elle ne tarde pas à pulluler.

Cette fourmi se montre en abondance les jours d'orage; il est facile de se la procurer partout; elle est très appréciée à cause de sa petitesse par les jeunes perdreaux et les jeunes colins; ses nymphes, de couleur jaunâtre, sont presque de la grosseur d'un grain de blé.

On trouve habituellement les fourmilières sur les sols légers, les terres sableuses, dans les endroits secs, sur les berges, sur les talus abrités, mais, en général, c'est au bord des bois, dans les endroits exposés au soleil levant, que vous ferez vos plus belles trouvailles.

Il sera bon, dès le commencement de mars, de vous mettre en quête des fourmilières. A cette époque, le feuillage n'étant pas encore poussé, la vue peut s'étendre au loin dans les bois, et votre recherche est très simplifiée.

Plus tard, ce ne sera plus aussi facile; pourtant, on peut encore s'en tirer avec un peu de patience. Voulez-vous me permettre de vous indiquer le procédé dont je me sers? Peut-être en avez-vous un autre meilleur, mais voici toujours le mien.

La recherche des nids de fourmis peut se faire, dans la saison chaude, à tous les instants de la journée, mais, préférablement, lorsque le soleil a pompé la rosée du matin.

Les jours de grande chaleur, ou lorsque le temps est à l'orage, il est facile de découvrir ces nids en suivant la piste des fourmis qui tracent des sentiers bien définis qu'elles ne cessent de parcourir en colonne plus ou moins serrée, dans un continuel va-et-vient.

Vous suivez un chemin forestier, ou vous côtoyez, je suppose, un bois, du côté du soleil levant ou même du midi.

Attention! — Voici une fourmi. — Une fourmi ne va jamais seule.

Pas de solitaires, chez ces gens-là.

La communauté, l'association, la solidarité, voilà leur devise.

Du moment où vous en apercevez une, vous pouvez tenir pour certain que ses compagnes ne sont pas loin. — Cette fourmi précède, suit ou accompagne d'autres fourmis.

Donc, voici une fourmi.

Observons sa marche; suivons sa direction.

Bon! — Une autre fourmi... puis une autre... puis une autre...

... *An other, and an other, and an other*.....

Les voici, — de plus en plus nombreuses; — on dirait une traînée de poudre.

Suivons cette traînée; la mine n'est pas loin.

Regardons attentivement.

Tiens! la masse des fourmis diminue; c'est que nous suivons notre piste à contre-sens. — Vite, rebroussons chemin. Bon! voici que la colonne s'épaissit, les insectes dans leur marche suivant un sillon tracé se montrent de plus en plus drus. — Suivons bien...

Halte! — A deux pas devant nous se dresse un monticule, un *tumulus* en miniature formé de brindilles de bois, de débris de toutes sortes et parcouru dans tous les sens par une masse d'insectes pleins d'activité, allant de çà, de là, fort affairés se communiquant des idées ou se transmettant des ordres au moyen de leurs antennes.

Écartons un peu le sommet de l'édifice et voyons nos richesses.

Quels trésors pour nos petits élèves!

Quelle masse de nourriture vivante, grouillante, fourmillante!

Débrouillons avec l'aide de P. Huber, les éléments, en apparence confus, de ce chaos animé, et faisons vite, car il ne fait pas bon ici... « Quelques ouvrières paraissent

« occupées à suivre une fourmi beaucoup plus grande
« que les autres : c'est la mère, ou du moins une des
« femelles, car il y en a toujours plusieurs dans chaque
« fourmilière; elle pond en marchant, et les gardiennes
« dont elle est entourée relèvent ses œufs, ou les saisis-
« sent au moment même de la ponte. Elles les réunissent
« et les portent en petit tas à leur bouche; on voit, en
« les regardant de près qu'elles les tournent et les re-
« tournent sans cesse avec leur langue.....; ces œufs
« sont constamment mouillés ».

Ces œufs sont de grandeur et de nuances différentes et semblent suivre un accroissement progressif dû vraisemblablement à la nourriture que leur infusent les fourmis ouvrières ou gardiennes, et, finalement ils s'entr'ouvrent, leurs coques se fendent et l'insecte qu'ils contenaient en germe, subissant sa première métamorphose, apparaît sous forme de *larve*.

Cette larve est un ver blanc assez semblable à la larve de mouche bien connue des pêcheurs à la ligne sous le nom d'*asticot*.

« L'instinct des larves est déjà assez développé pour
« qu'elles sachent demander et recevoir directement leur
« repas, comme les petits des oiseaux le reçoivent de leur
« mère; quand elles ont faim, elles redressent leur corps
« et cherchent avec leur bouche celle des ouvrières qui
« sont chargées de les nourrir; la fourmi écarte alors ses
« mandibules, et leur laisse prendre dans sa bouche même
« les fluides qu'elles y cherchent ».

Au bout d'un certain temps, les larves vont subir une deuxième transformation et dépouiller leur peau, mais auparavant elles se filent une coque de soie, et c'est dans cette coque qu'elles doivent, sous le nom de *nymphes*, se préparer à leur dernière métamorphose.

L'insecte, à l'état de nymphe, a acquis la forme qu'il

aura toujours. Ouvrez sa coque, et vous distinguez parfaitement la fourmi avec ses pattes repliées, ses antennes, sa tête, ses yeux, etc.; il ne lui manque que des forces et un peu de consistance.

La nymphe change graduellement de couleur, passe successivement du blanc au jaune pâle, puis au roux. C'est alors que les ouvrières la délivrent en coupant avec leurs dents l'étoffe de soie, d'un tissu serré, qui la retient captive, puis en la dépouillant de l'espèce de fourreau satiné qui revêt ses pattes, ses antennes et toutes les parties de son corps.

Nous venons de découvrir notre première fourmilière, et nous savons, P. Huber aidant, que ce qu'on désigne vulgairement sous ce nom d'œuf de fourmi n'est autre chose que la larve ou la nymphe de cet insecte; nous savons de plus que l'œuf proprement dit est un infiniment petit qui ne profiterait pas beaucoup à nos élèves et qu'il faut savoir respecter parce que

Petit poisson deviendra grand.

Ceci compris, nous allons, sans plus tarder, au moyen d'une branche cassée, de quelques pierres ou d'un peu de mousse disposées d'une certaine façon, *marquer* avec soin notre trouvaille pour faciliter notre récolte en temps et lieu, et nous mettre, pendant que nous sommes en veine, en quête d'autres fourmilières.

A dater de ce jour, nos promenades champêtres auront un but, et un but des plus attrayants.

Ce ne seront plus de monotones et fades promenades, où l'on marche pour marcher; ce seront de véritables chasses, avec une partie des émotions de la quête, de la poursuite et de l'hallali.

Exploitation de fourmilières.

Nos nids de fourmis ont été reconnus et soigneusement notés. Il s'agit d'exploiter sagement cette précieuse ressource et de ne pas gaspiller ni détruire.

Le moment le plus favorable pour la récolte des œufs de fourmis (et quand nous disons *œufs*, il est bien entendu que c'est pour nous servir d'une expression usuelle, mais que nous savons très bien que c'est de *larves* et de *nymphes* qu'il s'agit), le moment, dis-je, le plus favorable pour la récolte, est le matin, entre sept et dix heures, suivant l'état de la température.

Dès que les premiers rayons du soleil viennent échauffer le sommet du monticule qui sert de demeure aux fourmis, celles-ci s'occupent des larves et des nymphes qu'elles portent en toute hâte au sommet de la fourmilière, où elles les laissent quelques instants exposées à la chaleur

Puis, au fur et à mesure que le soleil prend de la force, elles les descendent avec sollicitude et successivement dans les étages inférieurs de leur demeure, de manière à les maintenir constamment à un degré de température convenable.

Il y a donc intérêt à aller à la chasse aux œufs de fourmis le matin, puisqu'on a la certitude de trouver ces œufs réunis au sommet de la fourmilière, et qu'il est facile de les y récolter presque sans mélange de débris ou de brindilles.

Par la grande chaleur, il vous faudrait faire des fouilles jusqu'au fond de la fourmilière et même sous terre, et jusqu'aux racines des vieux troncs qui servent d'assises à l'édifice de la communauté, où les œufs se trouvent plus ou moins disséminés.

En outre, plus il fait chaud, plus les fourmis sont méchantes, et vous n'ignorez pas que leur bouche est armée de petits os pointus en forme de pinces avec lesquels vous auriez à faire connaissance. Ne perdez pas de vue le : « *Tarde venientibus ossa* ».

Donc, si vous tenez à faire bonne et prompte récolte, et si vous avez quelques ménagements pour votre épiderme, vous partez le matin, muni des quelques ustensiles suivants :

1° Un sac de toile;
2° Une pelle à main en fer;
3° Une vannette en osier;
4° Une serviette;
5° Un morceau de flanelle.

Ainsi outillé, et arrivé au pied d'une fourmilière, vous étendez à terre votre serviette, puis vous écartez doucement le sommet de l'édifice jusqu'à ce que vous soyez arrivé à l'étage contenant la masse blanchâtre, objet de votre recherche. Vous y plongez votre pelle au plus dru et emplissez le fond de votre vannette.

Cela fait, vous venez tamiser le tout au-dessus de votre serviette (où larves et nymphes tombent dru comme grains de riz) de manière à emporter le moins de débris possible.

Vous rejetez ces débris au pied de la fourmilière et recommencez, s'il y a lieu, l'opération; mais faites vite, car les fourmis, qui sont aussi actives qu'intelligentes, n'ont pas plutôt compris de quoi il s'agit, qu'elles s'empressent de ramasser leurs chers nourrissons et de les transporter dans le troisième dessous, que dis-je? — dans le vingtième ou trentième dessous de leur demeure.

Revenez sans tarder à votre serviette qui contient vos œufs de fourmis et aussi pas mal de fourmis, lesquelles s'agitent dans tous les sens, se consultent dans leur langage

antennal et prennent leurs mesures pour emporter au plus vite leurs chers bébés.

Pour vous débarrasser de ces fourmis, qui vous sont inutiles, et pour éviter d'épuiser la fourmilière, vous étendez au-dessus de votre serviette votre pièce de flanelle à laquelle les insectes s'attachent aussitôt en grand nombre, et vous allez secouer cette flanelle au-dessus de la fourmilière.

Vous recommencez l'opération deux ou trois fois, jusqu'à ce que vous jugiez votre provision suffisamment épurée, puis ensuite vous versez celle-ci dans votre sac, qu'il ne faut pas oublier de ficeler serré.

Cela fait, vous déposez un tampon de jeunes pousses de chêne, ou de tout autre feuillage, ou même un tampon d'herbe au fond du trou qu'a fait votre pelle, et vous laissez aux fourmis le soin de reconstruire leur demeure.

N'allez pas, comme beaucoup d'auteurs le conseillent, et sous prétexte d'éviter de la peine à vos fourmis, remettre en tas sur le nid les brindilles que votre chasse a dérangées. Vous feriez, en agissant ainsi, de mauvaise besogne.

Vous n'avez pas oublié que la fourmilière n'est pas un simple tas de brindilles, mais bien un édifice à plusieurs étages, avec galeries, portes de communication, souterrains, etc., etc., en un mot un chef-d'œuvre d'architecture.

Si donc vous comblez avec des débris le vide que vous avez fait, vous ensevelissez vos insectes travailleurs qui auront, avant de songer à reconstruire, à se débarrasser d'une masse énorme de matériaux.

Il suffira de déposer ces matériaux au pied de la fourmiliere et à leur portée. L'activité dévorante de l'infatigable communauté aura bientôt réparé le désordre causé par votre visite.

Quant au tampon de feuillage par vous déposé au fond

du trou creusé par votre recherche, il ne tardera pas à être utilisé par les fourmis qui, dans ce milieu recouvert par leurs travaux de reconstruction et qui ne tarde pas à produire une certaine chaleur, résultat de la fermentation, s'empresseront de déposer en masse les nymphes et les larves de la communauté.

Lors de votre prochain passage, quinze jours après environ, — car il leur faut ce temps pour se refaire, — vous êtes à peu près certain de trouver toute votre récolte condensée dans votre tampon de feuillage.

L'opération se trouve simplifiée d'autant et vous n'avez plus alors qu'à secouer ce feuillage dans votre sac pour en faire tomber les œufs de fourmis, et à remettre ensuite le tampon à la place qu'il occupait dans la fourmilière. — Le feuillage que les fourmis adoptent de préférence est celui de chêne.

Comme nous nous occupons de la fourmi à un point de vue tout pratique, je crois devoir avertir le lecteur que la chasse aux fourmis a ses petits inconvénients, et qu'il n'ira pas déranger ces insectes *sans qu'il lui en cuise.*

Les fourmis, qui sont aussi braves qu'intelligentes, ne vous laisseront pas impunément ravager leur domaine, démolir leurs constructions, violer leur demeure, enlever, leurs nymphes, leurs bébés au maillot.

A votre approche, toutes accourent à la défense de la communauté. Avec les pinces dont elles sont armées elles vous font de légères morsures, et, pour accentuer leur attaque, infusent dans la morsure une liqueur acide (contenue dans leur abdomen), d'une odeur très caractéristique et connue sous le nom d'*acide formique.*

Il ne fait pas bon rester longtemps en place et je ne saurais trop vous recommander de secouer de temps en temps les fourmis qui s'attachent à vous, car elles ne tar-

dent pas à se faufiler jusque sous votre vêtement le plus intime... furieuses; et, ma foi, lorsqu'elle est en colère... rien n'est sacré pour une fourmi.

Néanmoins, cette morsure des fourmis ordinaires, même assaisonnée d'acide formique, est sans conséquence, n'a qu'un effet instantané et ne laisse pas de traces durables. On ne tarde pas à s'y habituer au point de n'y faire presque plus attention.

La seule partie du corps que j'engage à préserver, ce sont les oreilles, et il est d'une bonne précaution de se les calfeutrer avec un peu d'ouate ou de coton.

Pour se préserver de l'invasion des fourmis dans l'intérieur des vêtements, — *intrà muros*, — si je puis m'exprimer ainsi, certains amateurs à l'épiderme sensible se font attacher, préablement à leur chasse, les manches de leur blouse et le bas de leur pantalon, au moyen d'une ficelle suffisamment serrée. D'autres, et je suis du nombre, finissent par devenir tellement blasés sur la sensation des piqûres formiques, qu'ils ne prennent plus cette précaution.

Il vous arrivera souvent, lors de vos premières visites aux fourmilières, d'y rencontrer des nymphes d'une taille exceptionnelle, de la grosseur d'un grain d'orge gonflé par la cuisson, environ (1).

Ces nymphes-là, si vous êtes sage, vous ferez bien de les respecter.

(1) Les premières nymphes de fourmis donnent naissance à des insectes sexués qui ont pour mission d'aller fonder de nouvelles colonies ou de repeupler celles décimées par les rigueurs de l'hiver. Comme ce qui manque alors ce sont surtout les travailleurs, elles pondent en masse des œufs qui donnent naissance à des neutres qui sont de taille beaucoup moindre que les sexués et n'ont jamais d'ailes; c'est pourquoi les premières nymphes qu'on récolte dans les fourmilières sont toujours beaucoup plus grosses que celles qui viennent après.

Je n'entends pas dire que vos oisillons, les faisandeaux surtout, ne les trouveraient pas à leur goût, mais vous n'ignorez pas que ces nymphes, qui doivent se transformer en grosses fourmis ailées, sont des sujets reproducteurs en herbe, l'espoir de la colonisation et de la multiplication de l'espèce. Il sera donc d'une exploitation bien entendue *d'épargner les gros œufs de fourmis*, sous peine d'appauvrir et même de causer l'épuisement complet de votre fourmilière.

Il y a mieux à faire qu'à détruire les gros œufs. — Si vous connaissez quelques fourmilières bien exposées, mais peu riches en sujets, il sera avantageux pour vous d'y transporter une poignée de ces gros œufs, qui seront accueillis à bras ouverts par les colonies pauvres. — En agissant ainsi, vous aurez fait une bonne opération, un de ces placements qui rapportent de gros intérêts.

Quand vous aurez *lardé* de la sorte quelques fourmilières, laissez s'écouler une saison, et, au printemps suivant, vous vous apercevrez que vous avez enrichi votre exploitation d'autant de mines inépuisables.

M. E. Bellecroix, dans la *Chasse pratique* (Firmin-Didot, éditeur), vous indique un moyen très ingénieux de créer dans votre jardin des fourmilières artificielles.

Je n'ai pas tout dit sur l'exploitation des nids de fourmis et le sujet demande à être complété par les recommandations qui vont suivre.

Vous êtes allé à la recherche des œufs de fourmis. Abondante a été votre récolte. Vous revenez chargé d'un sac d'excellents œufs bien triés, purs de tout mélange, dont la masse ressemble assez à un tas de grains de riz. Et bien ! cette provision, il est urgent de la mettre au frais dès votre retour. Vite, à la cave le sac d'œufs de fourmis.

Si vous oubliez cette précaution, si votre sac reste exposé à la chaleur, aux rayons du soleil, vous serez tout surpris,

le lendemain, de trouver une masse de fourmis bien vives et bien agiles, aux lieu et place du tas de nymphes que vous y aviez, avec soin, enfermées.

Cela tient à ce que la chaleur a fait son œuvre, et les éclosions se sont multipliées.

On pousse même, au Jardin d'acclimation, les précautions plus loin. Les œufs de fourmis y sont renfermés dans des récipients en toile métallique, et ces récipients sont exposés à des courants d'air froid.

Moyennant cette précaution, on peut les conserver assez longtemps sans craindre les éclosions, sans craindre aussi les effets de la putréfaction sur les larves ou les nymphes que l'accumulation a pu écraser ou étouffer.

Il est d'une bonne mesure, pour faciliter le triage des larves de fourmis d'avec les fourmis vivantes, de verser dans une marmite de fer la provision destinée à la nourriture de chaque jour. Le couvercle bien adapté suffit pour empêcher les insectes de s'échapper, mais alors ils s'empressent de ramener au centre et à la surface des débris contenus dans la marmite, tous les œufs ou toutes les larves, qui forment une masse blanche compacte.

Il est alors facile de prendre une pincée de ces œufs, à mesure des besoins, sans avoir à craindre que les fourmis s'y trouvent mélangées dans une trop forte proportion. L'œuf de fourmi et la fourmi sont une nourriture précieuse et très hygiénique pour les poussins de faisans et de perdrix, à la condition de n'en pas abuser, toutefois, mais il peut arriver qu'on ne puisse pas toujours s'en procurer, du moins en quantité suffisante.

Malheureusement, le prix de 500 francs offert par la Société d'acclimatation à l'inventeur d'une pâtée artificielle ou composition pouvant remplacer les œufs de fourmis, n'a pas encore été décerné jusqu'ici.

Ce n'est pas une raison, néanmoins, parce qu'on n'a

pas à sa disposition la fourmi, de désespérer de l'éducation du faisan, de la perdrix, et des autres oiseaux insectivores.

On peut très bien, avec les pâtées dont j'ai donné la recette, réussir ses élevages, surtout si l'on a soin de faire parquer au dehors les jeunes sujets, parce qu'alors ils trouvent d'eux-mêmes dans la verdure de petits vers, des œufs d'insectes, des larves, de petits scarabées.

Dans tous les cas, la difficulté de se procurer la fourmi ne doit pas nous prendre au dépourvu, attendu que les éducations que nous poursuivons ont lieu dans la saison chaude, c'est-à-dire à une époque où pullulent les insectes de toutes sortes : chenilles des choux et autres à peau lisse, grillons, punaises des jardins, sauterelles, papillons, scarabées, perce-oreilles, cloportes, mille-pieds, vers de terre, etc., etc., nous n'avons qu'à choisir.

Sauterelles. — Un insecte auquel je donne la préférence c'est la sauterelle.

La sauterelle arrive un peu tard dans nos climats, j'en conviens, et on ne la voit guère chez nous en abondance que vers le milieu de juin, elle n'en est pas moins d'un grand secours et on peut la capturer jusque vers le milieu d'octobre.

La sauterelle est un insecte très prisé des jeunes élèves et la plupart la préfèrent à la larve de fourmi; seulement la capture en est difficile à réaliser sur une grande échelle, parce que chacun des insectes sauteurs doit être pris à la main, un seul à la fois.

J'ai essayé, au début, de faire des captures plus abondantes à l'aide d'une poche de toile légère emmanchée dans un bâton comme une épuisette, mais, à chaque fois, les sauterelles s'échappaient *illico* avant que je pusse les saisir. Il leur suffisait pour cela du jeu brusque de ces grands ressorts d'acier qui leur servent de pattes de derrière.

J'imaginai alors un engin plus compliqué, composé

d'une poche à double fond, absolument comme les verveux dont se servent les pêcheurs, et emmanché comme le précédent. Les résultats furent tout aussi négatifs et force me fut de m'arrêter à une méthode plus primitive.

Voici comme se prend la sauterelle : à la main et en fauchant, exactement suivant la méthode employée pour attraper les mouches. Vous attendez que l'insecte soit branché sur une tige d'herbe qui le mette à portée ; s'il ne l'est pas, vous le forcez à se percher, et alors, vlan ! fauchez de la main et vivement.

Dès que vous le tenez vous lui écrasez la tête et le faites glisser dans une boîte à insectes, à l'usage des naturalistes, d'où votre capture ne peut s'échapper, car, malgré le traitement infligé, elle tressaute encore assez longtemps au point de vous permettre de la distribuer vivante, ce qui est l'essentiel.

Vos premières chasses seront peut-être peu fructueuses, mais on ne tarde pas à se faire la main, et bientôt il ne vous faudra pas plus de 15 à 20 minutes pour capturer votre cent de sauterelles.

De jeunes enfants, moyennant un léger salaire, pourront se charger de vous approvisionner, mais la plupart du temps vous prétérerez opérer vous-même, parce que cette chasse, quoiqu'elle ne soit pas considérée jusqu'ici comme un sport, finira pas vous captiver et même vous passionner. Dès lors vous aurez une distraction de plus à ajouter à vos autres distractions champêtres.

Vous trouverez vos premières sauterelles et en abondance dans les prairies basses, le long des rivières ou dans les regains de luzerne ; le matin et le soir elles sont moins vives et plus aisées à chasser. Les jours de pluie, ou le matin par la rosée, l'humidité les alourdit au point qu'elles n'opposent aucune résistance et se laissent, pour ainsi dire, cueillir après les tiges de graminées.

Plus tard, à l'époque de la fauchaison des blés, vous rencontrerez en abondance la *grande sauterelle verte*, improprement appelée *cigale* par quelques-uns, — que la moisson chasse de son couvert jusqu'alors inviolable.

A votre retour, il vous sera facile d'apprécier le cas que vos élèves font de la sauterelle. C'est avec une sorte de frénésie qu'ils tombent sur cette proie encore vivante; ils la dépècent et se l'arrachent à grands cris jusqu'à complet épuisement de la provision.

Vous constatez alors par vous-même de quel secours est l'élevage en liberté pour le prompt développement des perdreaux et autres oiseaux de chasse et de volière, lorsque cette sorte d'élevage est rendu possible par une bonne clôture, doublée d'une garde vigilante, car alors vos élèves, qui vous rendraient des points dans le genre de chasse qui nous occupe, s'en donnent à satiété.

Grillons et blattes de boulanger. — En attendant la sauterelle, qui n'apparaît qu'un peu tard en saison, comme nous venons de le voir, nous avons sous la main la ressource des grillons et des blattes de boulanger, dont perdreaux, faisandeaux, jeunes canards mandarins, canepetières, œdicnèmes, etc., etc., se montrent très friands, surtout des grillons.

Les grillons et les blattes se prennent chez le boulanger à l'aide d'un bocal revêtu d'une chemise d'étoffe pour faciliter l'accès à l'intérieur, où se trouvent déposées comme amorces quelques feuilles de salades dont ces bestioles sont très friandes.

Le boulanger vous fournira également des vers de farine qu'il capturera à l'aide d'un sac légèrement arrosé d'eau un peu salée, puis plié en quatre et disposé la nuit au-dessus du four. Si ce sont des scarabées de cet insecte que vous désirez vous procurer pour les faire reproduire chez vous, rien de plus simple. Vous vous adressez alors au

moulin. Aux époques des mues : février, juillet et octobre, le garde-moulin vous en procurera des quantités au moyen d'un procédé à lui.

L'amorce, en pareille matière, consiste en un morceau de pâte molle faite avec de l'eau légèrment salée et de la farine, et déposé dans les coins. Tout ce qu'il y a de scarabées de ténébrions ou vers de farine dissimulés dans les fentes des boiseries, se rend, comme à la curée, à cet appât que l'on retire de temps en temps, noir d'insectes.

Le hanneton, dans certaines années, constitue une bonne ressource, mais à la condition de ne pas en abuser : on le distribue aux élèves, après l'avoir dépecé à l'aide de ciseaux, puis lorsque les élèves ont grandi, on leur offre les hannetons entiers et vivants. A dater du jour où il y a des élèves, le véritable amateur ne sortira jamais sans sa petite boîte à insectes; il sera bien malheureux si ses promenades champêtres ne lui fournissent pas l'occasion de rapporter à ses oisillons quelque friandise de leur goût : grillons des champs et des bois, perce-oreilles, hannetons des blés, criquets, chenilles à peau lisse, plalènes, chrysalides, sauterelles, etc.

Les vers de terre, cloportes, mille-pieds, se capturent de la manière suivante :

Vous disposez, par couches, dans un coin peu fréquenté du jardin, à l'exposition du nord et à l'ombre, des sacs ou des pièces de toile à bâche hors de service, et vous les arrosez successivement de façon à les tenir dans un état de moiteur constante. Des débris de vieux fagots, de bois pourri, constituent, sous votre premier sac, un excellent milieu.

Trois ou quatre jours après, vous n'aurez qu'à soulever votre toile à sacs couche par couche et doucement, et vous récolterez pas mal de petits vers rouges, des cloportes en plus ou moins grande quantité, et quelques mille-pieds;

de ces derniers quelques-uns seulement, mais qui sont un appoint précieux pour vos élèves nouveau-nés. Cette proie est une de celles qui ont le don de solliciter le plus leur convoitise et leur appétit. Il faut avoir soin d'écraser la tête aux mille-pieds, ce qui ne les empêche pas de remuer et de se tortiller de manière à attirer l'attention de nos jeunes sujets.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'il serait puéril de songer à élever des milliers de faisans pour la chasse, comme on le fait chez M. de Rothschild, à l'aide de procédés donnant des résultats aussi mesquins. Mon objectif, ainsi que vous avez pu le remarquer, est de donner à l'amateur appliqué à l'acclimatation d'espèces rares, et dont les besoins sont naturellement restreints, le moyen de se procurer, en quantité suffisante, la somme d'insectes variés nécessaire au bon entretien de ses élèves.

Le ver de farine est une excellente ressource pour les sujets précieux et les tout jeunes élèves; mais c'est un insecte dont la culture ne donne pas un rendement suffisant pour qu'on puisse songer à en faire la nourriture ordinaire d'un troupeau de faisandeaux. C'est une ressource précieuse et dont il convient d'être avare.

Mais nous avons dans la larve de mouche un auxiliaire de production rapide, et qu'il ne tient qu'à nous de créer en aussi grande quantité que nous pouvons le désirer. L'asticot va nous permettre d'élever des centaines de faisans, si tel est notre bon plaisir. C'est un insecte répugnant et qui peut avoir ses dangers lorsqu'il est employé sans discernement. Tout asticot dont on ne connaît pas la provenance doit être rejeté rigoureusement. Il suffirait que cette nouriture eût été recueillie sur des animaux morts de maladie pour empoisonner votre petit troupeau. Aussi, régle générale, je ne saurais trop vous recommander de ne pas enfouir, à proximité de vos volières, les volailles

ou animaux morts de maladie. En pareil cas, j'emploie la crémation. Autrement, voici ce qui se passe. Les larves de mouches d'abord, puis les vers de terre, se nourrissent des corps en putréfaction. Cela fait, asticots et vers de terre remontent à la surface, circulent, se font happer par les faisandeaux et je ne connais par d'inoculation plus pernicieuse.

Voici comment j'obtiens l'asticot exempt de danger et d'une façon aussi peu répugnante que possible. J'ai pour cela une armoire, un meuble grossier fait avec une caisse à savon, mesurant 1 mètre de haut sur 45 centimètres de largeur et de profondeur. Cette armoire est pourvue de trois tiroirs : les deux supérieurs à claire-voie et grillagés à la base, l'inférieur en zinc. Les tiroirs supérieurs sont destinés à recevoir une ou plusieurs têtes de mouton, qui ont subi *une entière cuisson* à l'eau. Ces têtes de mouton ainsi préparées n'exhalent par d'odeur, ou si peu qu'il faut en être tout près pour s'apercevoir de quelque chose. Malgré la cuisson, les mouches vont pondre dans ces têtes de mouton; les œufs y éclosent, les vers s'y nourrissent et finalement tombent dans le tiroir de zinc garni de son; les asticots tombés dans le son s'alimentent de cette substance inoffensive et non répugnante, et vous les y récoltez lorsqu'ils sont devenus entièrement blancs, ou encore, convertis en chrysalides.

L'on obtient par ce moyen une production à jet continu d'excellents insectes que l'on puise, à mesure des besoins, dans le tiroir inférieur.

Pour l'amateur qui n'a pas la fourmi à sa disposition ou qui veut s'affranchir du soin de produire artificiellement des larves d'insectes, la meilleure méthode à employer, la plus hygiénique et la plus conforme à la nature, c'est d'accorder à ses élèves un grand parcours, le plus grand possible, bien pourvu de verdure et bien planté de thym, de buis et d'arbustes.

Un espace ainsi aménagé fourmille de vers, de pucerons, d'insectes, d'œufs et de larves d'insectes qu'ils savent très bien découvrir, et c'est là le meilleur garde-manger qu'on puisse mettre à leur disposition.

Ce n'est plus qu'une simple question de dépense de clôture et nous avons vu que l'industrie nous offre actuellement le grillage à des prix tellement doux que cette question n'est plus un empêchement.

Vous ne tardez pas à vous apercevoir que vos dépenses de grillage seront bientôt plus que couvertes par l'économie de nourriture qui résultera pour vous de l'emploi de ce système.

Durant le premier âge de vos élèves, qui s'étend depuis le jour de la naissance jusqu'au vingt-deuxième jour en suivant, c'est-à-dire qui dure trois semaines, les soins à leur donner seront assez multipliés. L'humidité et le froid aux pattes devront être évités avec soin, et les heures de sortie n'auront lieu qu'au moment le plus chaud de la journée, de huit ou neuf heures du matin à six ou sept heures du soir. On profitera des instants qu'ils passent au dehors dans le jardin pour renouveler l'air de la chambre d'élevage et changer le sable qui tapisse le fond de la boîte-parquet.

Dans le cas où la vermine envahirait vos élèves, il faudrait laver les murs de la chambre d'élevage au pinceau, avec une solution de chlorure de chaux; puis saupoudrer la poule éleveuse sous les ailes, sous le ventre et sur le croupion avec la poudre insecticide, qu'on peut fabriquer au besoin soi-même avec les éléments suivants, pris à la pharmacie: pyrèthre du Caucase, 30 grammes; poudre de camphre, 5 grammes; précipité rouge, 2 grammes, le tout bien pulvérisé et mélangé.

Il ne sera pas mauvais de saupoudrer également les planches et la boîte de l'éleveuse ou boîte-dortoir à l'heure du nettoyage. — Le matin, depuis sept heures jusqu'au

moment de la sortie, le soir, après la rentrée jusqu'à la nuit, et les jours de pluie ou de froid, les petits seront lâchés dans leur parquet disposé sur le fond qui en a été détaché et installé dans la chambre d'élevage. Dans le cas où il surviendrait de grands froids, ce qui a lieu même à cette époque avancée de la saison, la température de la chambre d'élevage devrait être maintenue à dix-huit ou vingt degrés centigrades environ. Dans ce cas, outre la nourriture ordinaire, il ne faudrait pas manquer, au moyen d'une motte de gazon toujours fraîche, d'approvisionner à discrétion vos élèves de la nourriture herbacée, qui est une des conditions de leur santé.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer paraîtront peut-être un peu multipliés, mais ils ont leur utilité, et un peu de pratique fera reconnaîte au lecteur que je n'ai rien dit de trop.

Les soins minutieux dont nous venons de parler, au surplus, ne s'appliquent qu'aux tout jeunes oiseaux et à cette période de leur existence que nous sommes convenus d'appeler le premier âge. A partir de trois semaines, la force de vos élèves va nous venir en aide et vous permettre de vous relâcher d'une bonne partie de ces soins, qui, au surplus, ne sont pas sans quelques compensations.

Déjà, dès l'âge le plus tendre, vos petits commencent à vous donner quelques satisfactions et à devenir intéressants, soit lorsqu'ils accourent prendre dans vos mains la nourriture que vous leur présentez, soit en manifestant leur joie par leurs cris et leurs battements d'ailes lorsque vous les lâchez au soleil dans leur parquet installé au dehors, soit même lorqu'ils se poudrent, tous en tas, dans le sable, comme de petites poules.

Vous prend-il fantaisie de voir comment ils se comportent la nuit dans la boîte qui leur sert de dortoir; allez les visiter à la lumière et levez doucemnt le couvercle à char-

nière de cette boîte. Regardez et voyez. Huit ou dix petites têtes curieuses, surgissant à travers les plumes de la mère, comme à travers autant de lucarnes, vous regardent d'un œil étonné. Votre poule anglaise, chargée, on pourrait dire, surchargée, de l'éducation de trente et quelques perdreaux par exemple, a trouvé moyen, en déployant ses ailes dans toute leur étendue, d'abriter et de réchauffer toute cette famille, une vraie fourmilière. — Arc-boutée dans un coin de la boîte, qui lui sert de point d'appui, elle aura la constance de rester ainsi jusqu'au matin. Si votre visite nocturne a dérangé quelques-uns de vos petits, elle les rassure de sa voix la plus douce, puis les fait rentrer avec son bec, sans changer de place, pour ne pas déranger ceux qui dorment.

Fermez doucement la boîte et respectez le sommeil de votre petite famille.

Vos perdreaux, vos faisandeaux ont trois semaines ; ils ont grandi et vont commencer à se trouver à l'étroit dans leur boîte à élevage et l'agglomération les porterait à *se piquer*.

Voici ce que c'est que le piquage :

Au moment où la jeune plume commence à poindre sur le dos et sur le croupion des faisandeaux et des perdreaux, ce premier rudiment, qui consiste en un petit tuyau rempli de sang, assez semblable à un grain d'avoine, a la propriété d'exciter la convoitise des jeunes oiseaux, et ils sont portés à se piquer et à s'arracher cette jeune plume par une sorte de manie qui dégénère en fureur dès que le sang paraît. Si on les laissait faire, en quelques minutes toute la famille serait en sang. Comme moyen de calmer cette fureur, plusieurs auteurs conseillent d'enduire le dos et le croupion des jeunes oiseaux, soit avec une pommade faite avec de l'huile et de la suie, soit avec du pétrole, dans le but de dégoûter les piqueurs.

Le moyen que j'emploie, et à l'aide duquel *je n'ai jamais eu de blessés ni même un seul cas de piquage,* consiste tout simplement à augmenter le parcours des élèves et à leur donner le plus de liberté possible, soit dans un jardin, après avoir coupé les plumes d'une aile, soit dans une volière abondamment pourvue de verdure et d'abris. — Là, la recherche de leur nourriture, l'exercice, la jouissance d'une sorte de demi-liberté les absorbe au point de leur ôter l'idée de se piquer, et si par hasard l'envie leur en prend, ils ont toute facilité de se garer les uns des autres au moyen des abris multipliés et des cachettes naturelles que leur offre la végétation du jardin ou de la volière.



Faisandeaux.

CHAPITRE IV.

Deuxième âge.

De trois semaines à quatre mois. — Mise en volière. — Nourriture : Graines diverses, Hannetons séchés, Pâtées. -- Éjointage. — Crise de la mue.

De trois semaines à quatre mois. — Nos oiseaux, qui ont grandi, commencent à se trouver à l'étroit dans leur parquet; un espace plus grand est devenu nécessaire. D'un autre côté, ils ont pris des forces, et ce qu'il leur faut pour se développer complètement, c'est le grand air, le ciel ouvert, une sorte de demi-liberté, une existence calquée sur celle qu'ils mènent à l'état sauvage.

Ce qui fait la réussite des couvées écloses dans les

champs ou dans les bois, c'est le libre parcours, la verdure fraîche et variée à discrétion, la poursuite d'insectes de toutes sortes, dont les oisillons sont très habiles à faire bonne récolte : vermisseaux, petits scarabées, œufs ou larves d'insectes, moucherons, récoltés à terre, cueillis à l'envers des feuilles, happés au vol. Ce n'est pas dans une boîte que vous pouvez leur procurer tout cela. La nourriture la mieux appropriée que vous avez pu leur fournir jusqu'ici a consisté dans la pâtée, et, dans une certaine mesure, dans les fourmis et les œufs de fourmis, — cette nourriture est bonne sans doute, mais pas assez variée, et n'a pas pour vos oisillons l'attrait d'une proie cherchée, d'une proie conquise, d'une proie qui se débat sous les coups de bec.

Il va nous falloir, pour mener à bien nos élèves et leur faire traverser ce deuxième âge, — qui est critique, — imiter autant que possible l'état de nature. On peut s'y prendre de deux manières pour arriver à ce résultat :

1re *manière*. — Si votre enclos, votre jardin ou votre cour vous offrent pleine sécurité, vous n'avez qu'à couper à vos petits les grandes plumes d'une aile, puis à exposer la boîte dans laquelle la poule est maintenant captive dans un endroit à moitié ombragé et à l'exposition la mieux abritée. Vous mettez de l'eau fraîche et quelques menus grains à portée de la boîte, qui, recouverte d'un petit toit pour la garantir des pluies, restera dorénavant à demeure, et vous enlevez la trappe, qui désormais n'a plus sa raison d'être. Vos petits sont émancipés.

En opérant ainsi, vous verrez vos élèves se fortifier et grandir à vue d'œil; votre dépense de nourriture deviendra presque nulle et vous n'aurez plus besoin de donner d'œufs de fourmis; vos petits sauront bien trouver d'eux-mêmes la provision d'insectes et de verdure qui est une des conditions de leur santé.

Il faudra veiller seulement de temps en temps aux plumes de l'aile qui ont été coupées, car ces plumes repoussent très vite à cet âge, et il pourrait s'échapper quelques-uns de vos élèves.

Cette méthode du libre parcours est celle qui réussit le mieux; — malheureusement elle n'est pas toujours praticable, trop souvent le voisinage de chats, de chiens, ou toute autre cause ne permet pas de l'employer. Dans ce cas, vous pouvez y suppléer d'une façon assez satisfaisante en procédant ainsi :

2e *manière.* — Vous levez les trappes de communication de la chambre d'élevage avec la volière qui lui fait suite, ou encore vous adaptez à l'une des ouvertures à trappe d'un compartiment de volière aménagé convenablement et vacant, du côté où se trouve l'abri ou cabane l'ouverture à trappe de votre boîte-dortoir contenant la poule et ses poussins, et vous levez les deux trappes. Le petit troupeau, qui n'attend que ce signal, ne tarde pas à se mettre à parcourir dans tous les sens l'espace agrandi que vous mettez à sa diposition; il s'en va becquetant la verdure, cherchant des vers, des proies diverses, secouant ses ailes, voletant çà et là, se perchant sur les arbustes, se poudrant, se livrant de petits combats, — présentant en un mot pour l'amateur le spectacle le plus intéressant.

Seulement, comme la nourriture qu'il trouve de lui-même dans cette volière, et qui consiste en verdure, gazon, graminées, ne serait pas suffisante, il faut avoir soin d'y ajouter le complément nécessaire.

Dans ce but, vous disposez à l'intérieur de la volière, à proximité de la boîte-dortoir, où se trouve confinée la poule éleveuse, l'eau pure et des graines diverses : petit blé, orge, sarrasin, concassés dans les premiers temps, le tout de façon que l'éleveuse puisse boire et manger en même temps que ses petits.

Nourriture. — Hors de la portée de celle-ci, mais assez près de la boîte pour leur donner l'habitude de s'y rallier, vous placez pour les petits une nourriture plus fine et plus délicate : millet, alpiste, et surtout moha de Hongrie, qui est de toutes les graines celle pour laquelle ils ont une préférence marquée; pâtée du premier âge, que vous remplacez au bout de quinze jours par du pain émietté; œufs de fourmis et fourmis de temps à autre, si vous le pouvez; grillons de boulanger, sauterelles, petits vers de terre, hannetons séchés donnés entiers, et qu'ils apprennent bien vite à dépecer.

A dater de ce moment, vous n'aurez plus à rentrer vos petits; leur boîte-dortoir reste à demeure à l'endroit où vous l'avez disposée, de manière à leur permettre de se réchauffer sous l'éleveuse chaque fois qu'ils en éprouveront le besoin, ou de venir passer la nuit sous ses ailes.

Vous vous contentez seulement de lever votre poule une ou deux fois par jour pour la délasser et nettoyer la boîte.

Dès l'âge de deux mois, vos petits sont devenus vigoureux et n'ont plus besoin d'une nourriture aussi délicate. Vous pouvez vous contenter de leur donner du grain et varier leur nourriture suivant la température de la saison.

Les jours de grande chaleur, et pour les rafraîchir, du pain trempé dans du lait mélangé de petit son; les jours de froid, et vers les approches de la mue, du pain trempé dans de l'eau rougie; les deux ou trois premiers jours, il sera bon de sucrer l'eau rougie, pour les habituer à manger cette trempée, dont ils se montreront bientôt très friands, et qui leur est très favorable pour franchir la crise.

A partir de ce moment (deux mois), vous pouvez lâcher la poule dans l'intérieur de la volière, parce que son ordinaire étant le même que celui des élèves, il n'y a plus à craindre qu'elle leur dévore la nourriture plus

délicate qui leur était destinée spécialement dans les commencements.

Seulement cette liberté ne peut être donnée à l'éleveuse que dans le cas où elle n'aurait que des faisans, parce que, comme ceux-ci, elle va se percher, et les perdreaux, qui ne peuvent percher, resteraient exposés sans son secours à la fraîcheur des nuits.

Lorsque vos petits auront trois mois, le compartiment dans lequel ils se trouvent enfermés sera épuisé de verdure, surtout s'ils sont un peu nombreux, et il va devenir utile d'augmenter leur parcours, ou au moins de les mettre dans un nouveau compartiment bien ensemencé, — si vous voulez qu'ils puissent traverser sans encombre la crise décisive de la mue.

Un excellent système que j'emploie et au moyen duquel la réussite est presque infaillible, consiste, pendant les heures de la journée où votre présence écarte tout danger, à lâcher les élèves à travers le jardin, au moyen d'une des trappes de la volière. Il y a d'autant moins d'inconvénients à le faire qu'à cette époque de l'année (fin d'août, septembre, octobre et même novembre), le jardin n'a plus guère de produits à vous donner, et qu'au surplus, c'est plutôt aux insectes qu'au jardinage que vos oiseaux auront affaire. Mais, préalablement, et pour leur ôter la possibilité de s'échapper, il sera bon de leur couper les plumes d'une aile et, suivant le cas, de les éjointer.

Éjointage. — L'*éjointage* est une opération qui consiste, sans pour cela déparer l'oiseau, à le priver de l'usage d'une aile, de façon à lui rendre le vol impossible, l'équilibre étant rompu.

Je ne saurais donner une idée plus nette de cette opération qu'en citant le passage suivant de la notice de M. Mercier sur l'éducation des oiseaux.

« Les grandes plumes des ailes sont appelées *rémiges*,

« mot qui signifie rames. Les rémiges qui partent de la « main, c'est-à-dire du carpe, du métacarpe et des doigts, « sont au nombre de dix : on les nomme *rémiges pri-* « *maires;* en avant de celles-ci naissent les *rémiges bâtar-* « *des,* lesquelles sont fixées à l'os du pouce et forment « dans le pli de l'aile une sorte d'appendice supplé- « mentaire; en arrière des rémiges primaires sont les « *rémiges secondaires,* dont le nombre varie; elles partent « des os de l'avant-bras; les pennes attachées à l'humérus « sont moins fortes et portent le nom de *pennes scapulaires;* « les petites plumes qui recouvrent le bas des rémiges « se nomment *tectrices.*

« Il s'agit d'enlever *sept rémiges primaires,* et consé- « quemment de détacher de l'aile le métacarpe et les « doigts; pour cela, on passe la lame d'une paire de ci- « seaux bien tranchants sous le pouce qui supporte les deux « ou trois rémiges bâtardes, qu'il faut épargner, et à un « centimètre, près de l'articulation, couper vivement, « puis immédiatement cautériser la plaie au moyen d'un « morceau de nitrate d'argent ou avec un fer rouge.

« Avec le métacarpe et les doigts disparaissent les sept « plus grandes rémiges primaires, les trois autres restent « fixées sur le carpe, que l'on épargne, parce qu'il se « trouve à l'articulation.

« Il est important que les ciseaux soient bien aiguisés, « afin de ne pas briser les os en éclats en voulant les « couper.

« Les rémiges bâtardes du pouce sont ménagées pour « cacher la plaie et pour la protéger contre les objets qui « pourraient la heurter et briser la croûte qui se forme « au bout des os coupés, en attendant la guérison..... »

A ces explications si claires, je n'ai qu'une observation à ajouter, à savoir qu'il faut avoir bien soin, lors de l'opération, de pratiquer la section dans le sens des plumes,

de manière à ne pas couper en biais les racines de quelques-unes d'entre elles; autrement, ces racines, restées dans l'os, serviraient à former de nouvelles plumes, et le but de l'éjointage ne serait pas complètement rempli.

En outre, la cautérisation au fer rouge ne me paraît pas indispensable; elle est difficile à appliquer et ne peut que causer aux oiseaux une souffrance inutile. Pour mon compte, je me borne à trancher l'os comme il vient d'être dit, et de crayonner la blessure au nitrate d'argent jusqu'à l'arrêt plus ou moins complet de l'hémorragie.

L'opération est sans danger; le sujet aussitôt lâché ne paraît pas beaucoup s'en apercevoir; il ne tarde pas à chercher sa nourriture, et dès le lendemain il a repris sa gaieté et ses allures habituelles. Un procédé nouveau d'éjointage, appliqué pour la première fois à l'école vétérinaire de Bruxelles, consiste à faire une ligature à l'endroit voulu, avec un cordon de caoutchouc, la circulation est interrompue immédiatement, et le quinzième jour environ, la partie isolée est déjà desséchée et se détache d'elle-même.

A ce système je préfère le précédent, qui me paraît plus expéditif et auquel je trouve l'avantage d'abréger singulièrement la durée des souffrances du patient. — Je suis à peu près certain que les oiseaux, s'ils pouvaient parler, seraient de mon avis.

Vos oiseaux une fois éjointés, vous pouvez les lâcher sans inconvénient dans le jardin, sauf à les faire rentrer le soir pour plus de sûreté dans leur volière, par la trappe qui a servi à leur sortie.

Il est bon de faire observer qu'on n'éjointe d'habitude que les canards mandarins ou d'agrément, les échassiers, les oies d'Égypte, et en général les oiseaux qu'il est d'usage de tenir en demi-liberté pour l'ornement des habitations. Il ne faut éjointer aucun oiseau destiné à la chasse

ni aucun de ceux qu'on veut tenir en volière; ce serait leur ôter leurs moyens de défense, les déparer, en un mot les déprécier.

Leur parcours dans l'enclos, comme on l'a vu, ne vous causera pas grand dommage. Observez-les à la sortie de la volière. Ils s'en vont un à un, longeant le buis des allées, qu'ils explorent avec soin, donnant un coup de bec dans les touffes pour en faire tomber les insectes, ramassant les vers, les limaces, les fourmis, les scarabées; si vous avez quelque massif, c'est là qu'ils vont de préférence. Leur avez-vous ménagé un champ en miniature, en ensemençant un petit carré de blé, d'orge, de moha, de moha surtout, c'est là particulièrement qu'ils se rendront, sautant après les épis verts, dont ils se montrent friands, égrenant et picorant le moha; puis, leur appétit satisfait, faisant la sieste à l'ombre ou se vautrant dans le sable des allées.

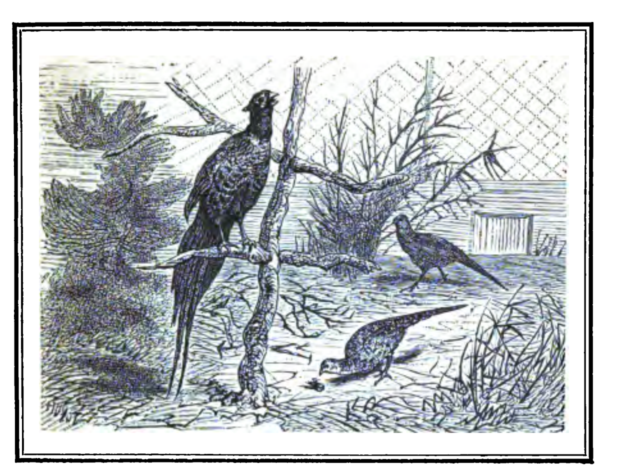
Les faisandeaux et les perdreaux ne grattent pas, comme la poule, avec leurs pattes; ils piochent seulement la terre avec leur bec, soit pour faire sortir les insectes ou déterrer des graines, soit pour se faire une baignoire pour se poudrer; les dégâts qu'ils peuvent commettre sont insignifiants et plus que compensés par les services qu'ils rendent en détruisant les parasites et par l'économie de nourriture qui en résulte pour l'éleveur.

Crise de la mue. — Vers l'âge de deux mois, vos oiseaux vont entrer dans une phase bien critique. L'épreuve de la mue va commencer pour eux.

Jusqu'à deux mois, ils ont été peu vêtus; un maigre plumage avait à grand'peine remplacé le duvet du premier âge, laissant à nu la chair toutes les fois qu'ils étendaient leurs ailes ou que leur jabot se gonflait de nourriture. — Bientôt la saison rigoureuse va venir, et la nature va les pourvoir d'un vêtement approprié aux froids de l'hiver,

riche et chaude fourrure composée de doubles plumes duvetées en dessous, de plumes lisses, aux couleurs brillantes, imperméables à la pluie en dessus. Mais cette fourrure ne va s'obtenir qu'aux dépens de la masse du sang, puisque ce sont des tuyaux remplis de sang qui vont être la racine, le premier rudiment du nouveau plumage. Il est donc indispensable qu'à l'époque de la mue, l'oiseau soit pourvu d'une exubérance de sève, d'un trop plein de santé qu'il n'acquiert qu'aux dépens d'une nourriture riche et variée.

Cette nourriture appropriée, il la trouvera de lui-même si vous voulez lui laisser le libre parcours du jardin ou de l'enclos. Si cela ne vous est pas possible, il faudra y suppléer par la pâtée de la première enfance, par des graines variées, des hannetons desséchés, quelques fruits de la saison (groseilles, framboises, raisins, noix cassées dont ils sont friands), quelques poignées de fourmis; en un mot, du deuxième au troisième mois, il faudrait gâter vos élèves.



Faisan commun.

CHAPITRE V.

Age adulte.

Santé robuste des oiseaux à partir du troisième âge. — Domestication des perdreaux gris. — Soins à donner durant l'hiver.

Santé robuste des oiseaux à partir du troisième âge. — Vos oiseaux ont trois mois révolus; ils ont franchi la crise de la mue. De ce moment, vous pouvez les considérer comme assurés; ils n'ont plus rien à craindre; ils sont à vous, bien à vous. De même que le dindon, de même que le paon, de même que la pintade, leurs parents de l'ordre des gallinacés, autant ils étaient délicats dans leur enfance, autant ils sont devenus robustes. Vienne l'hiver, vous les verrez coucher en plein air, dans leur volière, bravant les intempéries de la saison, la pluie, la neige, le froid

12

le plus vif. Visitez-les le matin, à la suite des nuits les plus rigoureuses, vous êtes tout étonné de les trouver couverts de givre, mais gais et bien portants.

Mieux vêtus que vos poules de basse-cour, ils sont aptes à supporter des températures auxquelles ces dernières ne résisteraient pas. Leur abri leur est antipathique, comme tout ce qui cache à l'oiseau le ciel et la lumière, et malgré les perchoirs et le sable sec donc se trouve munie cette partie de la volière, ils n'aiment pas à s'y réfugier la nuit. — Voyez plutôt. Allez visiter la volière par une rude soirée d'hiver, par un temps de neige, par exemple : des formes sombres, terminées par des queues pendantes, vous indiquent vos faisans juchés au perchoir. Quant aux perdreaux, vous les voyez tantôt réunis en tas, comme autant de petites boules, les pattes rentrées sous la plume comme dans un manchon, tantôt disposés suivant des lignes brisées, observant un ordre bizarre, toujours un ou deux en vedette.

Depuis longtemps déjà, la poule éleveuse leur est devenue inutile. Elle a recommencé à pondre et ne les connaît plus. Si la trouvaille d'un ver, d'un escargot, d'un insecte, est faite par la colonie, c'est elle qui s'en empare, non plus pour leur distribuer, comme autrefois, cette aubaine, mais pour en faire son profit particulier. Eux continuent cependant à lui rester attachés, les colins et les faisans argentés surtout, qui maintenant la dépassent en grosseur. Vous les voyez lui faire toutes sortes de gentillesses et se livrer avec elle à mille affectueuses familiarités, lui becquetant la crête, lui lissant les plumes, sautant devant elle pour l'inviter à jouer.

Si vous tenez à ce que vos faisans aillent se percher sous leur abri, rien n'est plus propre à leur faire contracter cette habitude que leur petite poule blanche, qui n'a garde d'y manquer.

Il y a pour l'amateur, dans l'observation journalière de ces petites bêtes d'espèces différentes, élevées pêle-mêle dans la même volière, tout un monde d'agréables distractions : que de scènes diverses et intéressantes! — Ici le drame : ce sont deux faisandeaux qui se battent à outrance, c'est un poussin qui tue à grands coups de bec un ver qu'il a tiré de terre; cet élève, qui a surpris un papillon, court en chantant çà et là, fier de sa conqête, suivi d'une troupe d'envieux. Cet autre, jeune brigand, seul dans un coin, assassine sans bruit et désarticule à huis clos un infortuné scarabée.

Plus loin, l'idylle : dans la partie sablée, voyez ce perdreau et ce faisandeau, couchés côte à côte, vautrés dans la poussière, le petit perdreau épluchant son frère faisan.

Un très joli tableau, que tout éleveur matinal peut s'offrir à volonté, c'est celui du jeune troupeau, massé dans le premier rayon du soleil levant, lissant ses plumes et procédant à sa toilette du matin.

Dès que vous, éleveur auquel ils sont habitués, vous présentez à la porte de la volière, tous accourent à l'envi; une poignée de fourmis, de hannetons, ou même de grain, les rassemble; vous pouvez ainsi les compter, et vous assurer que tous sont présents, vifs et en santé. Si vous vous baissez, leur offrant un raisin, une groseille, une tête de soleil, un épi vert, une noix cassée, c'est à qui viendra manger dans votre main. J'en excepte cependant le faisan de Mongolie, qui reste toujours plus sauvage.

Domestication des perdreaux gris. — Quant au perdreau gris, rien de plus facile à apprivoiser; toute la sauvagerie de sa race a disparu. Le perdreau élevé en volière aime la société de l'homme; il veut qu'on s'occupe de lui.

Ayez un perdreau favori, — éjointé, — auquel vous laissez, si votre habitation vous le permet, toute liberté d'aller et de venir, et vous découvrirez chez cet oiseau

des aptitudes, un attachement qui vous surprendront. Vous serez pour lui un ami, un frère, et de fait, outre sa poule, a-t-il connu d'autres parents que vous, qui l'avez élevé? Soyez absent, il s'inquiète, il appelle, il a soif de votre présence. Soyez dans votre cour ou votre jardin, occupé à une lecture ou à un travail quelconque, il viendra becqueter vos chaussures ou le bas de vos vêtements pour solliciter votre attention. Il veut qu'on s'occupe de lui. Aussi, et plus famillier qu'un chien, il vient sauter sur le banc où vous êtes assis, il se pose sur vos genoux. Chassez-le, il revient avec l'obstination d'une idée fixe. A l'heure de votre déjeuner, il est exact; il sait qu'une caresse, assaisonnée d'une friandise, l'attend. Si votre salle à manger donne sur la cour ou sur le jardin où il a sa résidence, il vient sauter sur l'appui de la fenêtre, et de son bec frapper la vitre, demandant à être introduit. Tant que la table ne sera pas desservie, gardez-vous d'en rien faire, car, à cette heure de la journée, le drôle, qui vient de se poudrer, et qui, dans sa hâte à venir vous trouver, n'a pas pris le temps de faire sa toilette, n'aura pas plutôt mis les pieds sur la table, qu'il va hérisser ses plumes et se secouer comme un caniche sortant de l'eau, couvrant de poussière toutes les victuailles. — En fait de familiarité, d'espiéglerie, d'effronterie même, je crois qu'on peut s'attendre à tout de la part d'un jeune perdreau.

Tous vos oiseaux, ainsi que nous l'avons vu, peuvent être, jusqu'au moment de la pariade, élevés ensemble dans le même compartiment de la volière : faisans d'espèces différentes, perdreaux gris, perdreaux rouges, colins; mais il faut pour cela qu'ils aient été élevés ensemble; et l'arrivée de nouveaux venus, surtout si la poule se trouve encore avec ses élèves, serait le signal d'un combat. Pourtant, il n'est pas impossible de faire le mélange, surtout si on supprime la poule, si la volière est abondamment

pourvue d'arbustes, de plantes, d'obstacles qui rompent la poursuite, mais alors il est utile que la colonie des nouveaux venus soit nombreuse et que les intrus soient plus forts que les habitants du compartiment, qui ont naturellement l'audace de gens qui se sentent chez eux.

La nourriture de vos oiseaux consistera en grains : blé, orge, avoine, sarrasin, maïs, graines de soleil; en mie de pain ou débris de la table, et pour remplacer la verdure qu'ils n'ont plus, en salades, choux, verdures de toutes sortes servis dans un râtelier Lagrange. La verdure



Fig. 46. Râtelier Lagrange.

disposée dans cet appareil ingénieux est protégée par un grillage, au travers duquel les oiseaux ne peuvent l'arracher qu'en détail, et becquée par becquée, de manière à éviter le gaspillage et les souillures. Il est bon de varier la nourriture le plus possible.

Soins à donner durant l'hiver. — Une de leurs friandises de la saison d'hiver, où ils sont forcément sevrés d'insec-

tes, c'est l'amande de la noix, que vous leur émiettez d'abord pour leur apprendre à en manger. — Vous pouvez encore ajouter au menu de vos élèves une nourriture peu coûteuse et qui devient bientôt pour eux un vrai régal : c'est le gland.

Emploi du gland pour la nourriture des faisans. — Sous ce titre, M. le docteur H. Moreau, des Herbiers, rend compte, dans le numéro d'août 1874 du *Bulletin de la Société d'acclimatation,* du résultat de ses tentatives pour faire servir à l'alimentation des faisans de volière des graines sauvages généralement négligées, — notamment le gland du chêne.

M. Moreau commence par faire l'analyse de la pulpe du gland qui contient, dit-il avec raison, une fécule abondante, du tannin, un principe amer, etc. Il considère la fécule comme la partie assimilable pour l'oiseau qui s'en nourrit, le tannin comme un agent préservatif contre certaines maladies (le dévoiement, fréquent chez nos oiseaux de volière, les vers intestinaux, etc.), et le principe amer comme un excitant de la digestion.

Passant à l'application, M. Moreau indique comment il distribue à ses faisans des glands coupés en quartiers qu'ils mangent avec hésitation d'abord, puis ensuite avec une certaine avidité, ce qui lui permet de diminuer graduellement, puis de supprimer presque entièrement les grains qui avaient fait jusque-là la base de leur nourriture.

Les glands peuvent être coupés en quartiers ou écrasés au marteau.

La première expérience que je fis de cette nourriture, je dois en convenir, fut loin d'être encourageante.

Les faisans, attirés par la chute des morceaux de gland, les retournèrent du bec, puis les dédaignèrent net. — Je ne me tins pas, néanmoins, pour battu, et je m'obstinai à tenter à fond l'expérience. J'enlevai l'écorce de quelques glands, divisai la pulpe en tout petits morceaux de la grosseur d'un pois et jetai à mes élèves un poignée de cette

provende. J'eus la satisfaction de voir mes faisans en manger une partie; puis bientôt ils y revinrent, puis ensuite ils se mirent à becqueter les quartiers de gland primitivement dédaignés. Enfin, quatre ou cinq jours après l'expérience, ils attaquaient avec force coups de bec les glands que je leur distribuais, coupés en quatre dans le sens de leur longueur. — Je n'ai pas cru devoir, pour cela, sevrer mes oiseaux du grain que j'ai l'habitude de leur distribuer, mais je remarque avec intérêt qu'ils abandonnent volontiers le grain pour courir après les quartiers de gland. Généralisant l'expérience, je viens de distribuer de la pulpe de gland, divisée en très petits morceaux, à mes jeunes poulets nègres, qui la mangent avec avidité, puis à mes colins, qui n'en ont pas laissé miette.

Une conséquence à noter, que le docteur Moreau tire de son utile découverte, est celle-ci : que le gland, séché à l'époque de la maturité, et réduit en farine, serait une excellente pâture pour l'élevage des jeunes faisans, et que, mélangée aux diverses pâtées qui leur sont distribuées durant le premier âge, cette farine serait à la fois très nourrissante et très hygiénique.

Les soins à donner à vos oiseaux dans l'âge adulte se sont bien simplifiés. Ils consistent uniquement à leur distribuer deux fois par jour la nourriture indiquée plus haut, et, à l'époque des grands froids, à remplacer par de l'eau chaude celle de la veille ou du matin, qui gèle rapidement.

Leurs progrès durant cette périole de leur existence sont intéressants pour l'amateur qui les voit se développer tous les jours davantage, et constate depuis longtemps déjà la distinction des sexes par la différence du plumage, les mâles ayant commencé, dès le deuxième âge, à se revêtir de quelques-unes des plumes de leur livrée, qui devient de plus en plus riche.



Colins de Californie.

CHAPITRE VI.

Reproduction en volière.

Choix des reproducteurs. — Époque des pariades. — Dispositions pour l'installation des reproducteurs dans des compartiments séparés. — Nombre de faisanes à laisser à chaque faisan. — Nourriture spéciale à donner aux reproducteurs pour assurer la fécondation. — Procédé pour obtenir des œufs à coquille résistante. — Précautions pour enlever les œufs. — Possibilité d'obtenir de la perdrix et du colin une deuxième et même une troisième ponte. — Croisements. — Coquards.

Choix des reproducteurs. — C'est ici, chers amateurs, qu'il importe de vous mettre en garde contre une tendance assez générale et bien naturelle : celle des acquisitions à bon marché. — Faites un bon marché quand vous trouvez à le faire, rien de mieux; mais gardez-vous de vous laisser

influencer par ce qu'on est convenu d'appeler : les prix courants.

En matière d'animaux vivants, et surtout d'animaux destinés à la reproduction, est-il raisonnable de prétendre qu'il y a des cours? Chaque sujet n'a-t-il pas une valeur personnelle, déterminée par son âge, son état de santé, ses perfections comme type? — Lorsqu'il s'agit d'un cheval, achèterez-vous les yeux fermés et vous exposerez-vous à payer 1,500 fr. un coursier qui peut n'en valoir que dix?

Pourquoi agir autrement et acheter chat en poche lorsqu'il s'agit de faisans ou d'oiseaux précieux? Pourquoi vouloir prétendre que, le cours du faisan vénéré, par exemple, étant tombé à 60 fr., un couple vénéré vaudra invariablement 60 fr. suivant qu'il sera : défectueux, passable, correct, splendide?

Suivant qu'il sera : jeune, adulte, issu de 1[res] couvées ou tardillion; de 1[re], de 2[e] année, âgé de 6, 7 ans et plus?

Suivant qu'il sera : en plein rapport, hors de service et usé pour la reproduction?

Suivant qu'il sera : exempt de toute mauvaise habitude, taré et vicieux?

Donc, n'achetez qu'à bon escient, dans des établissements sérieux, tels que le Jardin d'acclimatation; chez des éleveurs connus qui tous, en général, présentent des garanties de confiance, et peuvent vous donner des renseignements exacts sur les mérites et l'âge de leurs sujets, qui sont leurs élèves.

Autant que possible, ne craignez pas la dépense d'un voyage; voyez par vous-mêmes les types de tel éleveur, puis les types de tel autre; comparez, faites-vous une opinion. Quand vous êtes bien fixé, faites votre acquisition et ne lésinez pas sur le prix. La question d'argent est ici tout à fait secondaire : l'essentiel est de se procurer des

reproducteurs de choix et de mettre la main sur un bon lot. Pour mon compte, lorsque j'ai à faire une acquisition de ce genre, je me contente de dire à mon vendeur ceci : « Je ne discute pas vos tarifs; je ne vous demande qu'une chose; faites en sorte que je sois content ».

Je m'en suis presque toujours bien trouvé.

Les neuf dixièmes des éleveurs vous diront :

« Autant que possible, *évitez les mariages consanguins, les unions entre parents.*

« Les sujets provenant de ces unions sont toujours moins vigoureux, moins beaux, moins faciles à élever.

« Au bout de trois ou quatre générations d'oiseaux pris dans la même compagnie, le sang s'appauvrit au point de ne vous donner que des sujets défectueux et même d'amener la stérilité.

« Donc, parodiant la parole de l'Écriture, autant que possible *croisez* et multipliez.

« Prenez votre coq dans telle compagnie, votre poule ou vos poules dans une compagnie autre ».

Cette théorie, qui a été quelque temps la mienne, je le confesse, est très controversée.

Elle a, suivant moi, sa raison d'être, lorsqu'il s'agit d'espèces d'importation récente, dont l'acclimatation n'est pas suffisamment acquise, qui ont perdu, par suite de soins mal compris ou de l'épreuve du changement de climat, une partie de leur force initiale, et qu'il est utile de retremper par des croisements ou par l'infusion du sang de nouveaux importés.

Ainsi de la perruche de la Nouvelle-Zélande, par exemple, ainsi du colin qui, dès leur introduction dans nos volières, ont fait merveille, ont donné des reproductions fabuleuses, puis se sont épuisés et appauvris plus ou moins rapidement, ce pour avoir été surmenés et surexploités d'une façon mal entendue.

Lorsqu'il s'agit d'espèces acquises depuis longtemps à l'acclimatation, l'essentiel est de procéder par voie de sélection et de choisir les plus beaux types, les plus fiers d'allures, les plus brillants de plumage, sans se préoccuper outre mesure, — étant donnée la distinction que je viens de faire, — de la question de la consanguinité. — L'Angleterre ne doit-elle pas ses belles races d'animaux à l'*In and in*, c'est-à-dire à l'union entre parents, pratiquée avec intelligence?

Les fermières ont un moyen facile de reconnaître parmi plusieurs jeunes coqs de basse-cour quel sera l'étalon à choisir. Elles laissent leurs coqs se livrer bataille, ce qui, au printemps, ne tarde guère « ...... *Une poule survient*, « *et voilà la guerre allumée* ».

Le vainqueur sera l'étalon.

Avec les coqs faisans, la chose n'est pas d'une pratique aussi facile, d'abord parce que, surtout s'ils sont d'une espèce sauvage, ils préfèrent se battre à huis clos et hors de votre présence, ensuite parce que les coups de bec chez eux tirent à conséquence, c'est souvent un duel à mort qui se livre.

Époque des pariades. — Vers le milieu de février, vos oiseaux vont commencer à s'apparier, les perdrix grises notamment, dont les coqs vont se livrer des combats furieux, en comparaison desquels les combats de nos coqs de basse-cour ne sont que jeux d'enfants.

L'acharnement des mâles est quelque chose d'incroyable. Les adversaires se précipitent l'un sur l'autre avec la rapidité d'une flèche et une furie telle que le plus faible va rebondir à plus d'un mètre, mais il revient à la charge. La plume vole à droite et à gauche, sous les coups de bec multipliés des deux rivaux.

Dispositions pour l'installation des reproducteurs dans des compartiments séparés. — Il sera donc prudent de ne pas

attendre cette époque de l'année pour effectuer les séparations par couples. Exemple. Il vient de m'arriver cette année, le 29 janvier au matin, de ramasser dans la volière aux élèves faisans de Mongolie un jeune coq, la tête martelée de coups de bec, tué en combat singulier, mort au champ d'honneur.

Vous pouvez, pour votre plus grande commodité, établir un couple de perdrix et une pariade de faisans dans le même compartiment; mais à la condition qu'ils aient été élevés ensemble, que la cohabitation date de loin et que le compartiment soit suffisamment vaste.

Nombre de faisanes à laisser à chaque faisan. — Beaucoup d'éleveurs enferment dans le même compartiment, au moment de la pariade, cinq ou six faisanes avec un coq faisan, — cela en vue d'une reproduction plus multipliée.

Cinq ou six femelles sont, en effet, d'après l'opinion de la plupart des naturalistes, le nombre dont le faisan compose son sérail à l'état libre; mais la séquestration modifie les instincts de cet oiseau, et si vous lui donnez, en volière, plus de deux faisanes, vous vous exposez à avoir beaucoup d'œufs non fécondés, surtout si le coq est de première année. Pourtant, il m'est arrivé d'obtenir une très belle réussite, en œufs fécondés, avec un parquet d'Amherst installé dans une volière de 16 mètres carrés, et composé d'un coq de deuxième année et de quatre poules, celles-ci de première année.

Ici se présente naturellement la question de savoir si l'accouplement doit être répété lors de chaque ponte et avant chaque œuf pondu, ou si un seul accouplement suffit pour féconder toute la série d'œufs que chaque femelle doit pondre avant de se mettre à couver. Cette question est très importante.

Buffon a admis que le coq (de basse-cour) féconde dans



un seul acte tous les œufs qu'une poule peut pondre en vingt jours.

La question de la reproduction des oiseaux de chasse et d'agrément est plus compliquée qu'on ne le croit généralement et subordonnée à certaines conditions d'âge, de santé, et surtout de nourriture, dont il y a lieu de tenir le plus grand compte.

Des divers oiseaux, faisans, perdrix, colins, canards, mandarins, poules d'eau, etc., etc., dont nous nous occupons, la plupart sont aptes à la reproduction dès le printemps qui suit l'année de leur naissance; quelques-uns, cependant, sont susceptibles de ne reproduire qu'à l'âge de deux ans, tels sont : l'oie d'Égypte, le tragopan et divers faisans : le doré, l'argenté, le Swinhoë, le Lady Amherst, etc., en général tous les sujets qui ne prennent pas leur belle livrée dès la première année. On a cependant de nombreux exemples du contraire et il n'est pas rare de voir reproduire, à l'âge d'un an, les faisans argentés, dorés et autres lorsque ce sont des sujets de premières couvées, lorsqu'ils sont installés et nourris dans des conditions particulièrement favorables. Il est à remarquer qu'à la différence des mâles, les femelles de la plupart de ces oiseaux sont souvent fécondes dès la première année et que leur accouplement avec des mâles plus âgés qu'elles-mêmes, donne la plupart du temps de bons résultats en œufs fécondés.

Les plus connus des faisans destinés à la chasse : le commun, le faisan de Bohême (à collier); le mongol, l'indien, le versicolore, le vénéré, ont revêtu leur livrée complète dès l'âge de 4 à 5 mois et sont bons reproducteurs dès la première année.

Pour ces derniers, la reproduction sera plus précoce et meilleure la deuxième et même la troisième année que la première; passé la troisième année, la ponte tend à décliner et je suis d'avis qu'il convient de se défaire des femelles ou

de les lâcher au bois, la liberté pouvant peut-être leur rendre un regain de jeunesse. Telle est aussi, je crois, l'opinion de M. E. Bellecroix. — Cela s'explique.

En volière, vos faisanes, stimulées par une bonne nourriture, vous donnent une ponte excessive, anormale, hors de proportion avec les prévisions de la nature.

Au lieu de douze ou quinze œufs après la ponte desquels elle se mettrait à couver si elle était en liberté, votre faisane pondra en volière de vingt-cinq à trente œufs si c'est une poule commune, de trente à cinquante si c'est une vénérée, de cinquante à soixante et plus si c'est une mongole ou une versicolore.

A ce compte, elle se surmène et les organes de la génération ne tarderont guère plus de trois ans à s'atrophier chez elle. A l'état libre, elle eût été féconde six ans et plus.

Les effets de ces excès de ponte sont encore plus sensibles chez les perdrix de volière et chez les colins. — Il n'est pas rare qu'une perdrix vous donne, en volière, cinquante et quelques œufs, qu'une coline dans les mêmes conditions vous en donne soixante et jusqu'à quatre-vingts et même davantage, mais ce qui a lieu trop souvent, et presque fatalement, à la suite de ces pontes exagérées, c'est l'épuisement complet, suivi du trépas de la pondeuse.

Il est donc sage de laisser à la perdrix lorsqu'elle le demande, à la coline, le soin de couver leurs premiers œufs; ou au moins, si on désire des produits abondants, de ne leur enlever que les douze ou quinze premiers œufs et de leur abandonner la ponte suivante.

La plupart des poules faisanes sont susceptibles de demander à couver même en volière, et les éducations dont elles veulent bien se charger sont bien plus assurées que celles dont le soin est confié à des poules; mais alors il convient de faire passer le coq faisan et ses autres compa-

gnes dans un compartiment séparé, sous peine de voir la couveuse tourmentée durant l'incubation; sous peine surtout de voir les petits impitoyablement massacrés dès leur naissance malgré la défense désespérée opposée par la mère.

Nourriture spéciale à donner aux reproducteurs pour assurer la fécondation. — Un élément dont trop souvent on ne tient pas assez de compte dans la question de la reproduction en volière, c'est le régime et la nourriture spéciale qui sont indispensables pour assurer la fécondation.

La plupart des reproducteurs élevés en volière donnent trop souvent, aux époques des pontes, des œufs non fécondés, et cependant l'accouplement a précédé la ponte. Cela tient au régime uniforme auquel sont soumis ces oiseaux, enfermés la plupart du temps sans la moindre verdure, et auxquels on donne à l'époque de la pariade la nourriture à laquelle ils sont habitués, et qui est la même pour toute l'année. Le plus ordinairement, cette nourriture est du petit blé. Du petit blé, du petit blé, et toujours du petit blé. Quelques amateurs, plus avisés, remplacent le petit blé par du sarrasin, qui est plus échauffant, et réussissent un peu mieux, mais le résultat laisse encore à désirer.

Or, il faut tenir compte de cette circonstance, qu'à l'état libre, au printemps, vos oiseaux trouvent en abondance une nourriture plus riche, des insectes variés, des jeunes pousses de verdure, des bourgeons d'arbustes, jeunes pousses et bourgeons chargés de sève et de principes excitants. Ils n'ont pas tout cela en volière.

Il est dont indispensable de remplacer, par une alimentation spéciale et stimulante donnée à propos aux oiseaux captifs, la nourriture excitante que leur offre la nature au moment de la pariade lorsqu'ils sont à l'état libre.

Au moyen du régime suivant, que j'emploie avec succès depuis plusieurs années, je n'ai presque jamais d'œufs clairs.

A dater du 1er mars, les reproducteurs étant installés dans une volière bien gazonnée et aménagée comme il a été dit plus haut; je donne :

Aux faisans, une pâtée sèche composée d'un tiers mie de pain, un tiers œufs durs et un tiers grains de chènevis, le tout bien mélangé;

Aux perdrix et aux colins, un mélange de blé, pain émietté, avoine, sarrasin, chènevis, millet, alpiste, moha, en ayant soin que le chènevis n'entre dans le mélange que dans la proportion d'un tiers.

Ce régime convient également aux canards mandarins et autres petits palmipèdes d'agrément, aux poules d'eau, etc. Si l'on peut, en outre, procurer à ces derniers quelques poignées de lentilles d'eau qu'on jette dans leur bassin, tout sera pour le mieux, quoique, à la rigueur, ils puissent se passer de la lentille d'eau.

Comme complément, beaucoup de nourriture verte.

Si votre volière ne contient pas de verdure, il faut avoir grand soin de leur en fournir à discrétion : mouron blanc, gazon, laitue, oseille, ortie commune. Le chènevis, dont ils sont tous très friands, est l'élément de leur nourriture destiné à remplacer l'alimentation excitante qu'ils auraient trouvée au dehors; mais le chènevis est très échauffant, et en leur donnant exclusivement de cette graine, outre qu'on risquerait de les rendre malades, on dépasserait le but qu'on se propose, et on s'exposerait à les rendre stériles. C'est pour cela qu'il a fallu doser la quantité, et l'expérience a démontré que cette quantité est du tiers environ de la pâtée ou du mélange qui leur sont distribués. Cette nourriture leur sera servie une fois par jour, le matin.

Dans la journée, on se contente de jeter à travers la volière des graines variées : blé, sarrasin, maïs, avoine, etc., qui germent et dont les oiseaux se montrent friands lorsqu'elles commencent à germer.

Quant à la quantité, elle dépend du nombre de vos sujets, et il faut veiller à ce que, tout en ayant assez, ils ne fassent pas de restes, car ils mangent le chènevis d'abord, et ces restes seraient naturellement tout ce qui n'est pas chènevis. Dès lors, le but de la pâtée spéciale ne serait plus rempli; l'équilibre du dosage serait renversé.

Bien que la ponte ne doive commencer que plus tard, c'est dès les premiers jours de mars que la pâtée spéciale doit être administrée aux oiseaux en vue d'une bonne préparation, et voici pourquoi : c'est qu'à l'état libre la nature, qu'il faut toujours imiter lorsqu'il s'agit d'élevage, leur offre dès cette époque la nourriture plus riche que vous remplacez par votre pâtée.

Ce régime sera suivi jusqu'à la fin de la ponte.

La ponte terminée, vous rafraîchirez vos oiseaux en remplaçant par de l'orge, du maïs, et de la verdure à discrétion, l'alimentation dont il vient d'être parlé.

Vers le milieu du mois de mars, si votre volière ne présente pas d'abris naturels suffisants pour cacher vos oiseaux, il faut avoir soin de disposer des paillassons dans les recoins, parce que les femelles cherchent des cachettes pour y pondre. A dater de ce moment, il conviendra de respecter, autant que possible, le voisinage de la volière et ne pas laisser pénétrer dans le jardin des chiens ou autres animaux dont la présence mettrait le trouble parmi vos oiseaux. Évitez de laisser jouer des enfants à proximité, et lorsque vous approchez des volières d'espèces sauvages, telles que la perdrix rouge, la perdrix de Chine, le faisan commun, et surtout le faisan de Mongolie, ayez soin de marcher à pas lents et d'annoncer votre arrivée par une espèce de sifflement auquel vos oiseaux s'habituent.

Une bonne méthode consiste à disposer trois petites portes à trappes sur le devant de la volière; vous introduisez la nourriture et la boisson par la trappe du milieu, et

en disposant vos paillassons dans les coins correspondant aux deux autres trappes, vous pouvez récolter les œufs sans avoir à vous introduire dans l'intérieur.

Procédé pour obtenir des œufs à coquille résistante. — Un reproche mérité qui s'adresse aux œufs du faisan commun, c'est qu'ils ont parfois le défaut d'avoir la coquille très mince. C'est un défaut auquel il est très facile de remédier par le moyen suivant : vous faites dissoudre dans de l'eau une certaine quantité de sel de nitre, de façon que cette eau en soit saturée; puis vous délayez du plâtre dans le mélange, et vous en formez de petites boules de la grosseur du poing, que vous faites sécher. Vous disposez une de ces boules dans chacun de vos compartiments, et vos faisans ne tardent pas à la grignoter, excités par l'attrait du sel. De cette façon, vos faisanes absorbent une quantité suffisante de matière calcaire qui sert à la formation et à la consolidation de la coquille de leurs œufs.

Voici comment je fus amené à cette découverte :

J'avais remarqué que, contrairement à ce qui a lieu d'habitude, les œufs de mes faisans communs avaient la coquille suffisamment épaisse et parfaitement résistante. Mais ce que j'avais remarqué aussi, c'est que l'enduit en maçonnerie du mur le long duquel est adossée la volière était sillonné à sa base de trous nombreux et de fortes entailles, provenant des coups de bec de mes oiseaux, que je prenais tous les jours sur le fait. Le moyen, comme on voit, est bien simple et facile à employer.

Précaution pour enlever les œufs. — La ponte commencée, voici comment on s'y prend pour enlever les œufs :

En ce qui concerne les œufs de faisan, rien n'est plus facile; il suffit de les enlever au fur et à mesure, pour éviter qu'ils soient mangés souvent par les reproducteurs.

On voit par là combien la captivité dénature chez ces oiseaux les instincts naturels.

Vous êtes averti que la poule (faisane ou perdrix) vient de pondre ou est sur le point de pondre, quand vous la voyez ramasser avec son bec des pailles qu'elle rejette par-dessus son dos.

Vous choisissez pour enlever les œufs, le moment où vous distribuez la nourriture; quand vous voyez vos faisans bien occupés à manger, vous les comptez pour vous assurer qu'aucun d'eux n'est au nid, et vous récoltez les œufs, soit en levant les trappes, soit en entrant dans la volière, si vos paillassons sont disposés au fond. Dans ce dernier cas, vous entrez le plus doucement possible et faites votre récolte en tournant le dos aux faisans et en évitant de leur laisser voir les œufs.

L'enlèvement des œufs de perdrix est chose plus délicate et présente plus de difficultés.

Nous avons vu tout à l'heure qu'il est possible, au moment de la pariade, d'installer dans un même compartiment un couple de perdrix avec une famille de faisans. Cela ne souffre pas ordinairement de difficultés de la part d'oiseaux élevés ensemble; mais le coq de la perdrix grise, dans la saison des amours, devient d'une méchanceté telle, qu'il lui arrive quelquefois de faire la chasse au faisan commun, lequel, de sa nature est fort bête et facile à intimider. Dans ce cas, la séparation devient indispensable. Mais le plus souvent cet inconvénient n'a pas lieu, et cette persécution du coq-perdrix ne serait pas possible avec le faisan doré, ni avec l'argenté, qui ne sont pas taquins, mais qui ne se laisseraient pas faire la loi non plus.

Je dois prévenir néanmoins qu'on ne doit se décider à employer à deux fins le même compartiment de la volière que lorqu'il est absolument impossible de faire autrement, parce qu'alors la perdrix, par suite des dérangements continuels auxquels elle est assujettie, se trouve froissée dans ses instincts naturels de nidification entourée de mystère,

au point de ne donner que quelques œufs, semés çà et là, ou même de ne pas pondre du tout.

Une volière à perdrix bien aménagée doit mesurer, par chaque couple à installer, un espace d'au moins douze mètres carrés, dont un quart environ bien couvert d'une toiture imperméable et trois quarts en talus plantés d'arbustes nains et bien ensemencés de façon à présenter des couverts naturels impénétrables.

L'oiseau doit se sentir bien chez lui et à l'abri du regard.

L'abbé Allary, dans son *Guide pratique*, a écrit à ce sujet d'excellentes choses. Ses conseils sur le choix des reproducteurs recommandent, avec raison, de les choisir : 1° *jeunes*, 2° *bien portants*, 3° *élevés en volière.*

Retenez bien la troisième recommandation « *élevés en volière* » et soyez bien convaincu que toute perdrix prise en liberté ne vous donnera en volière aucun produit.

Rien de plus ingénieux ni de mieux calqué sur les habitudes naturelles de la perdrix, que cette autre recommandation au sujet de l'aménagement de la volière destinée au couple reproducteur :

« Bêchez la terre qui forme l'aire de votre volière, plantez « en buis nain dans la partie découverte,... de petits bos- « quets qui communiquent entre eux par de petits sentiers « comme une double bordure de jardin ; faites ces bordures « partie en buis, partie en lavande ou thym ; garnissez les « coins de la partie couverte d'un demi-cercle de buis ou « de lavande, car ce sont les endroits que les perdrix choi- « sissent de préférence, comme les plus éloignés des re- « gards et les mieux à l'abri.

« Recouvrez votre terre, surtout si elle est un peu « grasse, d'une bonne couche de sable, ménagez-vous de « petits carrés de gazon ou de verdure dans la partie dé- « couverte ; plantez là aussi quelques arbustes verts... »

Et plus loin, page 25, au sujet de la nidification, le même auteur ajoute :

« Les *colins* choisiront les parties un peu fourrées et à « tige un peu haute; au milieu de ce fourré, s'adossant « contre, la femelle construira un nid d'herbes fines, de « forme un peu ronde, un peu enfoncé en terre, et ayant « une entrée assez semblable à celle d'un four ordinaire : « elle pondra de vingt-trois à vingt-cinq œufs...

« La *perdrix grise* adoptera les coins les mieux abrités « et les plus éloignés des regards; c'est pour cela que nous « avons conseillé de les garnir de buis; elle pondra de « quinze à dix-huit, vingt, vingt-deux œufs, un par jour, « ou presque tous les jours...

Possibilité d'obtenir de la perdrix et du colin une seconde, et même une troisième ponte. — « Maintenant, il « s'agit d'enlever à propos cette première ponte sans trop « les dépiter... et de leur en faire produire une seconde « et même une troisième.

« C'est ici que commencent non pas des difficultés, « mais certaines précautions ».

D'après l'auteur cité et d'après mes propres observations, si l'on enlève trop tôt les œufs, la mère en prend du dépit et pond encore quelques œufs çà et là à travers la volière, mais beaucoup moins que s'ils n'avaient pas été dérangés.

D'un autre côté, si l'on tient à avoir une grande quantité d'œufs, il ne faut pas laisser à la perdrix le temps de commencer l'incubation, parce qu'alors, si on enlève les œufs, on blesse ses instincts maternels, on s'expose à la rendre malade et à la voir dépérir. Il faut donc saisir à point la fin de la ponte et enlever les œufs à propos.

Pour cela, « il faut », continue l'abbé Allary, « sitôt que « la ponte est commencée, voir chaque jour s'il y a un « œuf nouveau, et tâcher de voir sans trop en avoir l'air, « mais comme en passant, en donnant à manger, à boire,

« et sans s'arrêter à considérer, surtout sans déranger le « nid, car aussitôt son œuf pondu, la mère se retire, mais « en arrangeant et en couvrant légèrement et avec une « certaine négligence son nid pour mieux dérober son trésor « aux regards. Si vous y touchez, vous remarquerez à son « air inquiet, à son petit cri, que cela la dépite ; cependant il « faut tâcher, pour votre gouverne, de voir s'il y a un œuf « nouveau chaque jour; il faut remarquer aussi, par le même « motif, si elle ne reste pas trop sur son nid, surtout passé « dix à onze heures, car d'ordinaire elle pond avant cette « heure, et si on voyait qu'après ces heures elle reste plus « que d'habitude sur ses œufs, ce serait comme un indice « que la maladie de couver n'est pas loin..... Lorsque la « fièvre de couver est bien déclarée, c'est alors tout un monde « de préparatifs : elle arrange son nid, elle soulève ses œufs, « elle les retourne;... on la voit s'affaisser,... et comme « embrasser de tout son petit être l'objet de son affection ».

C'est à ce moment qu'il faut enlever les œufs.

La première ponte enlevée, la perdrix se dépite un jour ou deux, puis au bout de quelques jours recommence une seconde ponte, et même plus tard une troisième.

L'amateur, dans ce cas, pourrait confier la première portée à une petite poule bonne couveuse, et laisser à la perdrix le soin de couver la deuxième ou même la troisième.

Croisements. — Coquards. — Les faisans sont susceptibles de se croiser entre eux, et les espèces qui ont le plus d'affinités sont susceptibles de produire des variétés aptes à se perpétuer sans altération sensible des couleurs.

Les croisements les plus ordinaires sont ceux du faisan doré avec le faisan de Lady Amherst; de l'argenté avec le faisan houppifère de Swinhoë; du commun avec le mongol, l'indien, le versicolore et le vénéré. Mais le croisement avec le vénéré donne des métis inféconds.

Le faisan est aussi susceptible de se croiser avec la poule

de basse-cour. Les produits de ces croisements sont ce qu'on appelle des *coquards;* mais le coquard ne reproduit pas. C'est un oiseau-mulet. Par cette raison, le coquard est un excellent manger, d'une grande délicatesse de chair, susceptible d'embonpoint au même titre que le chapon.

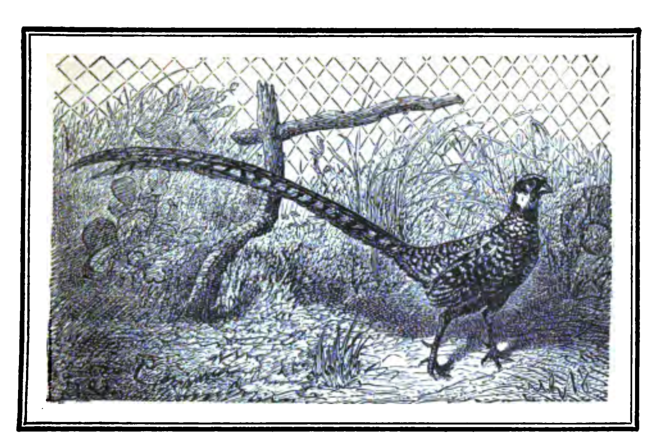
Tout amateur ayant des coqs faisans en excédant pour la reproduction peut se livrer à l'expérience du coquard, en enfermant dans une volière quelques poules de basse-cour avec un coq faisan ordinaire.

Mais alors il faut, pour assurer la réussite de l'expérience, être certain que vos poules n'ont pas été fécondées par leur propre coq.

Elles finissent par se familiariser avec le coq faisan, et dès la fin de mars, ce dernier ne tarde pas à faire la roue près d'elles et à les entourer de ses assiduités. Seulement, par suite de la différence des espèces, le croisement souffre quelques difficultés dans les commencements, et les premiers accouplements n'ont lieu qu'à la suite d'une sorte de prise de vive force.

Tout le monde a pu voir l'an dernier dans la grande volière du Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne le produit vivant d'un croisement fort curieux : celui du coq faisan doré avec la poule perdrix rouge.

Le sujet était de couleur uniforme, rouge-fauve, bas sur pattes comme la perdrix, le corps svelte et la queue droite et allongée comme celle de la poule du faisan doré.



Faisan vénéré.

CHAPITRE VII.

Hygiène des volières.

MALADIES, SYMPTOMES, TRAITEMENT.

Crise de la mue. — Diphthérie. — *Vers intestinaux.* — *Vers du larynx.* — *Goutte.* — *Gale aux pattes.* — *Maladie des yeux.* — *Diarrhée.* — *Constipation.* — *Pépie.* — *Angine; toux.* — *Plaies, fractures.*

L'hygiène joue un grand rôle en matière d'élevage, et la plupart des auteurs sont d'accord sur ce point qu'il est plus facile de tenir un oiseau en santé que de le guérir lorsqu'il est malade.

Je vais indiquer ma manière de voir en matière d'hygiène et comment je m'y prends pour avoir des oiseaux gais et bien portants.

Pour arriver à ce résultat, je leur donne :

1° *Le plus d'espace possible.*

2° *L'abri du vent du nord et du vent d'ouest*, surtout du vent d'ouest et l'abri de l'humidité.

3° *Verdures variées* et à discrétion.

4° *Nourriture la plus variée possible :* blé, avoine, maïs, moha, sarrasin, mie de pain; pas de seigle, qui est une mauvaise nourriture; pas de chènevis excepté à l'époque des pontes; trempée au vin et pâtée aux œufs durs du 1er âge pendant le moment de la mue; cœur de bœuf haché menu et saupoudré de farine de maïs; — *pas de grain échauffé; pas de nourriture faisandée* — ceci est capital.

5° *De l'eau bien pure souvent renouvelée.*

Cette eau sera servie l'été dans un siphon ou un vase de grès tenu à l'ombre pour la maintenir fraîche, l'hiver dans un plat en zinc évasé, non susceptible d'être brisé par suite de la congélation.

L'eau doit être renouvelée au moins une fois par jour; il ne suffit pas d'en donner une grande quantité à la fois et de la laisser jusqu'à épuisement. On ne saurait trop le répéter, l'eau joue un très grand rôle dans la santé de l'oiseau, non seulement comme boisson, mais comme gargarisme, au point de vue de la toilette intérieure du bec et du gosier, car le gallinacé se gargarise tout en buvant, d'une façon que le barbotement du canard aide à comprendre et à rendre sensible. Pour mieux vous en assurer, vous n'avez qu'à observer le fond du vase qui a contenu pendant vingt-quatre heures la boisson de vos élèves, et vous verrez aux débris de toutes sortes, aux mucosités qui s'y sont déposés, le rôle important que joue l'élément liquide dans la toilette, dans la santé, dans l'hygiène de l'oiseau.

Il est donc important non seulement de renouveler cette eau le plus souvent possible, mais encore à chaque fois

de nettoyer et de bien rincer la vase qui a servi à la contenir. Parmi les abreuvoirs que livre le commerce, ceux qui m'ont paru les plus pratiques sont les *abreuvoirs syphoïdes* à trois augettes, de Lagrange.

6° *Du sable,* déposé sous la toiture pour être maintenu toujours sec et mélangé de poussière de plâtre. — Ce sable peut être remplacé l'hiver par de la sciure de bois ou de la menue paille.

Le faïsan et la perdrix, comme tous les gallinacés, ont des instincts pulvérisateurs, et le besoin de se poudrer, à certaines heures de la journée, est chez eux tellement impérieux qu'il passe quelquefois avant le besoin de manger.

J'ai vu des poules couveuses, mises sous la mue et n'ayant pas pris de nourriture depuis vingt-quatre heures, commencer par se poudrer d'abord et ne manger qu'en second lieu.

7° *Une pierre de grès.* — Si vous avez observé comment la perdrix et le faisan broutent la verdure de leur volière, vous avez dû remarquer que l'oiseau n'arrache pas l'herbe dont il se nourrit, mais que, de son bec tranchant, il la coupe net comme avec des ciseaux, commençant au tiers de la tige à peu près et broutant successivement jusqu'au collet de la racine. Pour que le perdreau ou le faisan suive sa nature, il est donc important que son bec soit maintenu dans un état d'acuité constant, et s'il n'a pas à sa portée une pierre pour l'aiguiser, il s'ensuivra que l'extrémité s'allongera en se recourbant, ce qui sera un obstacle à ce qu'il prenne convenablemant sa nourriture.

Il est bon d'ajouter que la pierre de grès est surtout nécessaire pour les volières dont la clôture pleine est en planches ou en zinc; si cette clôture se trouve être un mur, l'oiseau utilisera très bien la pierre du mur pour l'usage dont il vient d'être question.

Enfin, pour tenir l'oiseau en santé, sa volière doit lui

fournir tout ce qu'il trouve et qui fait sa santé à l'état libre : des arbustes pour lui donner de l'ombre et des fruits ou des baies, dont il est friand; le genévrier, l'épine-vinette, le groseillier, le sureau, la vigne; quelques céréales, dont il aime à manger les épis verts.

Maladies. — Symptômes. — Traitement. — Lorsqu'un oiseau est malade, ce qui peut arriver malgré toutes les précautions, vous en êtes averti par les symptômes suivants :

Le sujet se tient à l'écart, fait le gros dos, mange à peine ou pas du tout; ses plumes se hérissent; ses ailes deviennent traînantes, on dit alors qu'*il se chappe*. Dans ce cas, il faut le retirer d'avec les autres, pour éviter, s'il y a lieu, la contagion, l'examiner avec soin, et tâcher de voir où est son mal.

Une bonne mesure est de le purger tout d'abord avec un pâton de beurre frais saupoudré de poudre de rhubarbe et de le tenir au chaud, soit dans la chambre d'élevage, devenue vacante, soit dans toute autre pièce, — en mettant à sa portée de l'eau aromatisée par quelques grains de genièvre et une nourriture choisie, des œufs de fourmis, si l'on peut s'en procurer.

Crise de la mue. — Quelquefois le sujet souffre de la mue qui s'opère difficilement. Les grosses plumes des ailes semblent incrustées dans l'os, au point de ne pouvoir être chassées par la pousse des nouvelles plumes.

La mue des grosses plumes, chez les oiseaux, n'est pas sans analogie avec la crise de la pousse des dents chez les jeunes enfants. Elle nécessite quelquefois non pas l'intervention du dentiste, mais quelque chose d'analogue.

En pareil cas, je me suis souvent bien trouvé d'un procédé dont le jeune sujet malade éprouve un soulagement presque immédiat. Ce procédé consiste à lui arracher le plus doucement possible toutes les grandes plumes de la queue.

C'est un remède un peu cruel, mais sans danger, et dont j'ai été à même d'éprouver les bons effets.

En entreprenant ce chapitre, consacré aux maladies des oiseaux, je dois prévenir que je serai relativement sommaire.

Le sujet est vaste, pour le traiter à fond, ce n'est pas un chapitre qu'il faudrait, c'est tout un livre.

Pour écrire ce livre convenablement, il faudrait non seulement avoir fait de solides études de médecine vétérinaire, mais encore, ce qui est fort rare, avoir dirigé ces études dans le sens de la spécialité qui nous occupe.

Ces études ont été faites; ce travail a été entrepris; ce livre édité par le docteur Mégnin après avoir paru par extraits dans *l'Acclimatation* (1).

A mon avis, les neuf dixièmes au moins des maladies de la gent emplumée proviennent de l'agglomération, et de l'infection du sol et de l'atmosphère qui en résultent.

Les maladies que je considère comme les plus redoutables, parce qu'elles sont contagieuses et d'une cure extrêmement difficile, sont au nombre de trois :

1° *La diphthérie;*

2° *Les vers rouges du larynx;*

3° *Les vers intestinaux.*

Pour la description, les symptômes et le traitement de la diphthérie, je passe la parole au docteur P. Mégnin :

« Le mot *diphthérie*, emprunté à la médecine de l'homme, vient du mot grec Διφθέρα, qui veut dire *peau*, *membrane*, *parchemin*, parce que cette affection se manifeste principa-

(1) *L'Acclimatation, Journal des éleveurs*, paraissant le dimanche. Annonces gratuites : offres, demandes, propositions d'échange; renseignements sur les maladies des oiseaux et comptes rendus d'autopsies. Chroniques et nouvelles. — Monographies des races d'oiseaux, etc., etc. Abonnement, 10 francs par an. Deyrolle, directeur, 23, rue de la Monnaie, Paris.

lement sous la forme d'une *peau* blanche ou jaunâtre, plus ou moins épaisse, qui se forme dans le fond de la gorge, le larynx, la trachée, etc.

« Quand cette production membraneuse, ordinairement d'un jaune pâle chez les oiseaux, se montre dans le fond du bec, elle constitue le *muguet jaune* ou le *chancre* des éleveurs; quand elle ne recouvre que la langue, c'est la vraie *pépie;* quand elle n'existe que dans la trachée, le larynx et les bronches, c'est le *croup*. Elle forme souvent des tumeurs dans la cavité orbitaire qui font saillir l'œil et gonfler les paupières en s'accompagnant de larmoiement. Nous l'avons vue tapisser comme d'un vernis épais le jabot de jeunes pigeons, qui mouraient alors littéralement de faim. D'autres fois, elle couvre les parois des poches aériennes comme d'un crépissage plâtreux, ou bien c'est la muqueuse intestinale qui est ulcérée et couverte de ces fausses membranes, lesquelles deviennent assez épaisses pour remplir complètement l'intestin, surtout le rectum et encore plus souvent les deux cœcums qui sont transformés en véritables boudins fermes et rigides. Souvent la *diphthérie* gagne le foie, se répand dans la substance même de l'organe, alors ce n'est plus sous forme de fausses membranes qu'elle se présente, mais bien sous forme de petites masses arrondies, de véritables *tubercules;* c'est ce qui nous avait engagé à donner à l'affection qui nous occupe, dans un premier travail paru dans l'*Acclimatation* en 1877, le nom de *tuberculo-diphthérie;* mais nous renonçons à cette première dénomination pour ne conserver que celle de *diphthérie* tout court, qui suffit pour s'entendre.

« Enfin, la *diphthérie* se présente encore, sous forme de tubercules, dans les muscles des oiseaux, dans le tissu cellulaire sous-cutané, d'où elle arrive à la surface de la peau, et dans la substance même des reins qu'elle arrive à détruire.

« C'est exclusivement sur des poules que les rares auteurs qui nous ont précédé ont observé la *diphthérie des oiseaux;* nos observations, beaucoup plus nombreuses et plus variées que celles de ces auteurs, prouvent que cette affection n'est pas particulière à nos volailles de basse-cour, mais que tous les oiseaux de parquets, de colombiers ou de volières, indigènes ou exotiques, — exotiques surtout, — y sont exposés. Comme nous l'avons dit plus haut, dans l'espace de quatre ans, sur environ six cents autopsies que nous avons pratiquées sur des oiseaux morts de maladies diverses, plus du quart avait succombé à la *diphthérie;* sur les cinquante et quelques espèces d'oiseaux élevés en volière, en parquets, ou complètement en domesticité, voici celles sur lesquelles nous avons constaté cette affection, et que nous avons classées dans l'ordre de sa fréquence:

« Viennent d'abord les faisans d'espèces rares et précieuses, dorés, argentés, vénérés, Amherst, Swinhoë, prélats, tragodans, etc.; puis les pigeons indigènes des différentes races; les poules japonaises, cochinchines, Crèvecœur, Houdan, la Flèche, puis communes ; les colins de Californie, les perdrix rouges et grises ; les faisans ordinaires ; les colombes huppées, poignardées, ordinaires ; les dindons et les pintades ; les canards d'espèces rares, carolins, mandarins, etc. ; les canards communs; les petits oiseaux de volière, parmi lesquels, en première ligne, ont figuré les canaris, puis les bengalis, les perruches, et en dernière ligne, les paroares, les moqueurs, les veuves, les paddas, etc., etc. Jusqu'à présent, nous n'avons pas eu l'occasion de constater l'existenee de cette affection sur des oiseaux de proie, mais, par une lettre d'un de nos correspondants, possesseur d'une magnifique collection d'oiseaux, qui est ravagée en ce moment par la *diphthérie*, nous avons appris qu'une femelle de grand-duc vient aussi de mourir de cette affection......

« La diphthérie des oiseaux est de nature parasitaire et par suite, contagieuse.....

« Symptômes. — Les symptômes de la *diphthérie* varient suivant la forme qu'elle affecte, suivant l'organe ou les organes envahis.

« Quand elle siège à la gorge, dans la trachée et les bronches, l'oiseau tousse, ouvre le bec, respire difficilement et vite. Quand les cavités nasales sont prises, il y a un écoulement par le nez, séreux ou sanieux. Dans la forme ophtalmique, les yeux se couvrent de pellicules blanches, se ferment et souvent sont poussés en dehors par les tumeurs intra orbitaires, ou qui se développent autour des yeux.

« Dans la forme œsophagienne, l'oiseau perd l'appétit et meurt rapidement sans présenter d'autres symptômes. Dans la forme intestinale, il y a de la diarrhée, de l'amaigrissement, l'appétit est conservé et la mort est lente à venir. La forme hépatique, ou tuberculeuse du foie, est la forme la plus insidieuse et la plus grave; l'appétit est conservé et on ne constate qu'un amaigrissement lent et progressif, ce qui fait que l'oiseau peut vivre longtemps et semer des germes de contagion autour de lui sans qu'on se doute de la terrible épidémie qui couve et qu'on ne pourra plus combattre quand elle sera déclarée, parce que depuis longtemps le mal aura jeté ses racines; il faudra donc toujours examiner attentivement le foie des oiseaux qui meurent dans les parquets et volières, malgré le bon état de santé apparent.

Les symptômes les plus apparents et les plus facilement saisissables sont ceux de la forme sous-cutanée qui est aussi la moins grave; il suffit de les signaler.

« Traitement. — La connaissance de la nature de la *diphthérie des oiseaux* indique où doivent tendre les efforts du thérapeutiste, à savoir détruire le parasite. Mais com-

ment pourrait-on aller l'atteindre dans l'épaisseur des organes internes? et y arriverait-on, il resterait toujours les tumeurs qu'il a produites qui ne se résorbent pas et qui apportent un obstacle invincible aux fonctions des organes qu'elles obstruent. On peut donc dire, et malheureusement avec certitude, que lorsque la diphthérie a envahi les organes internes du tronc chez un oiseau, c'est un animal perdu. On ne peut, en effet, obtenir la guérison d'un volatile malade de cette affection, que quand les lésions sont localisées dans une partie accessible aux instruments, comme dans le bec ou dans l'arrière-bouche ou forment des tumeurs autour des yeux et au cou. Dans le premier cas, on enlève les produits pseudo-membraneux avec une curette et on cautérise la surface qu'ils occupaient avec le crayon de nitrate d'argent ou avec de la poudre d'alun calciné; ce moyen nous a souvent réussi; lorsque la maladie est tout à fait au début, des badigeonnages au miel rosat auquel on ajoute une prise de fleur de soufre et quelques gouttes d'acide chlorhydrique nous ont aussi donné de très bons résultats, même lorsque la maladie tendait à s'étendre dans l'œsophage et menaçait les parties plus profondes des organes digestifs; mais il a été complètement impuissant, aussi bien que tout autre, lorsque les produits diphthéritiques sont sous forme de plaques ou de tumeurs dans ces mêmes organes profonds.

« Lorsque les tumeurs diphthéritiques sont sous-cutanées et qu'en incisant la peau on peut les mettre à nu et en extraire le contenu, comme cela arrive à la tête, autour des yeux, au cou, etc., la guérison peut être ainsi obtenue et nous en avons quelques exemples remarquables par devers nous.

« La *diphthérie* étant surtout dangereuse pour son pouvoir contagieux, on prévient son extension en isolant immédiatement les malades, en désinfectant les basses-cours, les

colombiers, les parquets et les volières au chlorure de chaux, aux acides étendus, surtout l'acide phénique, au sulfate de fer en solution, en purifiant l'eau de boisson par des renouvellements fréquents, par l'addition de quelques grains de sulfate de fer, par une alimentation saine et propre à laquelle on ajoutera une prise par tête de la poudre composée dont nous avons déjà donné la formule à l'occasion du typhus des volailles qui est aussi causé par un ferment voisin de la diphthérie et que nous répétons ici :

Salicylate de soude.	5	grammes.
Hyposulfite de soude	5	id.
Gentiane jaune pulv	10	id.
Quinquina gris pulv	10	id.
Gingembre pulv.	20	id.

« La diphthérie des volailles, ajoute M. Méguin, est sans danger pour l'homme ».

Vers intestinaux. — L'un des plus grands fléaux des faisanderies est un ver intestinal blanc, long de 40 à 50 millimètres environ, ayant l'aspect et la rigidité d'un crin de cheval.

Ce ver, qui fait son apparition dès les premiers jours de juillet, ne tarde pas à décimer les volières, si l'on n'y prend garde.

Je l'ai rencontré souvent dans les fientes des poules couveuses qu'on lève le matin, et tout le monde est à même de constater l'exactitude de cette observation. Seulement, la poule, — une bête vigoureuse, — trouve dans son organisme la force nécessaire pour résister, et elle expulse carrément son ennemi.

Je crois que tous les faisandeaux en général en sont atteints. Ceux qui vivent en liberté ont toute facilité d'échapper au fléau, parce qu'ils sont plus vigoureux d'abord,

ensuite parce que leur instinct les porte vraisemblablement à choisir, dans l'alimentation abondante et variée que leur offre la nature, les baies, les plantes, les insectes qui sont un poison pour leur ennemi.

Il n'en est pas de même pour les oiseaux élevés en volière et l'aide de l'éleveur leur est nécessaire pour les débarrasser des vers intestinaux. Vous êtes averti de l'apparition de ces vers par les fientes des oiseaux qui en contiennent de tout petits en quantité plus ou moins considérable. Surveillez avec soin les déjections de vos élèves, car si vous laissez au ver le temps de se développer et de prendre de la force, votre volière ne tardera pas à être décimée.

La racine de fougère mâle, le semen contra, le kousso, la graine de courge, la poudre de kamala, l'ail pilé, seront vos auxiliaires pour combattre le fléau.

Ces remèdes, employés en poudre, seront mélangés à la pâtée des élèves dès la première apparition du ver intestinal.

Ils mangent ce mélange sans répugnance, excepté la première fois, mais alors il ne faut pas renouveler leur nourriture tant que la provision n'est pas épuisée.

Vous recommencez plusieurs fois, à trois ou quatre jours d'intervalle, pour plus de sûreté.

Plus tard, quand le ver a acquis de la force, il est plus difficile d'en débarrasser vos élèves, parce que votre vermifuge ne le tue pas et ne fait que l'étourdir, mais il reste au cœur de la place où il ne tarde pas à faire rage.

En pareil cas, il ne faut pas hésiter à employer les grands moyens. Vous prenez le sujet atteint, vous lui faites avaler un pâton de beurre saturé de poudre vermifuge d'abord, ce qui a pour effet d'engourdir le ver et de le paralyser momentanément. En second lieu, vous purgez l'oiseau au moyen d'un second pâton saupoudré d'aloès en quantité proportionnée à la force du sujet.

Ce purgatif a pour effet de provoquer chez l'intestin des efforts pour expulser tout ce qu'il contient, le ver engourdi compris.

Vers rouges ou strongles du larynx.

Ici je passe la parole à un maître, M. le docteur Moreau, des Herbiers, et l'un de nos éleveurs les plus émérites (1).

« Voici les symptômes, du reste bien connus, que je puis indiquer. Les faisandeaux qui peuvent être atteints dès leur premier âge, deux ou trois semaines (ce qui m'est arrivé cette année), bien que conservant leur appétit et leur vivacité d'abord, toussent de temps en temps d'une petite toux convulsive, sèche, courte, à secousse unique dans le début; plus tard, les secousses se répètent plusieurs fois coup sur coup; plus tard encore, les accès spasmodiques se rapprochent et sont plus longs; enfin ces accès deviennent tellement forts que l'oiseau tient le bec ouvert pendant leur durée, bâille pendant les rémissions et semble menacé d'asphyxie. Si on l'excite à se mouvoir, le mouvement détermine davantage la toux et l'oppression : une écume épaisse et gluante obstrue le bec et les fosses nasales, des plaques, d'aspect diphthéritique, se produisent dans la gorge et sur la langue, qui devient violacée et tuméfiée; l'animal ne peut plus manger, la préhension des aliments et le mouvement de déglutition provoquent des accès incessants de toux. L'oiseau, menacé d'asphyxie réelle, devient de plus en plus maigre, et meurt si on ne vient à temps à son secours.

« Cette année, j'ai perdu presque la moitié de mes petits faisandeaux; entre deux et quatre semaines, et le plus grand nombre par les vers du larynx, parce que, à cet âge, l'étroitesse du larynx, encore peu développé, ne me permet-

(1) *Bulletin de la Société d'acclimatation*, N° 1, Janvier 1880.

tait pas de faire usage des moyens que j'emploie. L'autopsie m'a permis de constater, chez tous ceux qui avaient eu la toux caractéristique, l'existence de nombreux strongles, lesquels avaient déterminé la mort par asphyxie.

« Ma conviction est que les larves du strongle existent dans le sol, que c'est en le piochant avec leur bec que les oiseaux le contractent, et que l'humidité de la terre est la grande cause qui favorise leur production. J'ai pu me convaincre que les faisans ne prennent point de vers tant qu'ils vivent dans leurs boîtes à élevage, et qu'ils n'en contractent pas si la terre est parfaitement sèche, ou si on ne les lâche que sur un sol dur qu'ils ne peuvent entamer. . . . .

« J'aborde le traitement curatif. Quand on remarque un faisan atteint de la toux, il vaut mieux de suite le prendre et le soigner, plutôt que de le laisser aller trop bas. Cependant, jusqu'au moment où l'asphyxie devient imminente, il est encore temps d'agir. J'ai plusieurs fois sauvé la vie à des faisans prêts d'expirer.

« Les années précédentes, j'employais une sonde et l'huile de camomille camphrée, que j'introduisais dans le larynx : ce procédé, que j'ai décrit et dont le *Bulletin* de la Société a inséré la description, me réussissait très bien ; mais souvent il fallait y revenir à plusieurs fois ; il était plus compliqué. J'ai cherché à faire mieux ; j'y ai réussi. Les strongles constituant une maladie parasitaire, qui de sa nature ne compromet en rien la santé générale des oiseaux, et n'étant qu'une affection locale, j'ai pensé que si on enlevait les parasites on guérirait instantanément les malades. Effectivement. Mon procédé permet du reste parfaitement d'employer concurremment l'huile de camomille ou toute autre substance vermicide ou vermifuge, si on le juge nécessaire; il n'y a qu'à y tremper l'instrument avant de s'en servir.

« Voilà ce que je fais : Je prends un petit fil de laiton

(fil à collet), de 40 centimètres de longueur environ ; je le double en le pliant en deux par son milieu. Dans l'anse formée par deux fils j'étends, sur une longueur de 4 à 5 centimètres, des cheveux à angle droit par rapport aux fils, et assez espacés pour qu'ils ne forment pas une masse épaisse. Je prends d'une main l'extrémité de l'anse, ou la fixe avec une petite pointe, et de l'autre main je saisis les deux bouts réunis. Je tords les deux fils ensemble jusqu'à ce que la torsion les ait entièrement rapprochés en spirale et qu'ils ne forment plus qu'une tige unique en embrassant et fixant solidement les cheveux. Je coupe ceux-ci avec des ciseaux à la longueur que je juge convenable pour constituer une sorte d'écouvillon un peu plus gros que le calibre du larynx des oiseaux que j'ai l'intention de soigner. J'ai employé cet instrument cette année et m'en suis encore mieux trouvé que de mon procédé des années antérieures. Un aide tient ferme et immobilise l'oiseau malade. De la main gauche, je saisis sa tête, le pouce en dessous du bec et l'index, muni d'un petit linge sec, sur la langue, que j'attire en avant afin de faire avancer l'orifice laryngien ; le dessus du médius relève le bec supérieur. Au moment où l'oiseau fait un mouvement d'inspiration, je plonge de la main droite mon écouvillon dans le larynx béant, et l'y fais promptement voyager jusqu'à la résistance qui indique la bifurcation de la trachée-artère, tout en lui imprimant un mouvement de vrille. Je retire alors l'instrument en exécutant un mouvement rapide et continu de rotation, comme celui du fuseau entre les doigts de la fileuse, et j'amène l'écouvillon au dehors, rempli de vers rouges enroulés par les cheveux. Si je n'ai pas assez réussi du premier coup, je recommence une nouvelle introduction, à moins que l'oiseau n'éprouve une menace trop violente d'asphyxie ou que la sonde n'ait provoqué un peu d'hémorrhagie. Mais on peut recommencer l'opération dans un autre moment, et la re-

nouveler s'il le faut à quelques jours d'intervalle jusqu'à guérison assurée.

« Au moment de cette opération, un mouvement convulsif indique un certain degré d'asphyxie; mais l'air pénètre suffisamment entre les cheveux pour n'avoir rien à craindre, et quelques minutes après avoir lâché l'opéré, si on a retiré ses vers, on le voit tousser, rejeter parfois des vers détachés par l'instrument, et se mettre à bien respirer; quelques heures après, on ne peut presque plus le reconnaître, et le lendemain il n'y paraît plus rien, si on a extrait tous les vers; il mange comme d'habitude et sans peine et ne tousse plus. J'ai extrait cette année des milliers de vers, ayant souvent jusqu'à 4 centimètres de longueur, au nombre parfois de vingt à trente chez le même sujet; j'en remarquais de différentes tailles et de différents âges ce qui prouve que les faisans, labourant un terrain humide, peuvent contracter des larves à différentes époques, à moins que les strongles implantés les premiers n'en produisent sur place de nouvelles générations. L'écouvillonnement chez des faisans assez grands est tout à fait inoffensif. Je le trouve facile à faire parce que j'en ai pris, il est vrai, l'habitude; mais je crois que tout le monde peut très vite s'y familiariser et en retirer d'excellents résultats.

« Comme je l'ai dit, rien n'empêche d'imbiber l'écouvillon d'une substance vermicide : pour moi, l'instrument sec m'a suffi, en enroulant autour de lui les strongles. Tous mes faisans ordinaires, mongols et vénérés ont été atteints et ont subi l'opération. J'en possède un peu plus de trois cents, qui sont superbes, sur six cents naissances obtenues; j'ai perdu mes petits alors que je ne pouvais les soigner. Depuis qu'ils ont atteint une taille suffisante pour me permettre l'emploi de mon nouveau procédé, je n'en ai perdu que quelques-uns par dévoiement, piquage ou

autres accidents. Lorsque les faisans atteints de vers laryngiens ont été guéris, j'ai remarqué qu'ils reprenaient promptement leurs forces et se dévoloppaient rapidement; en outre, qu'ils n'étaient pas sujets à récidive. . . .

« Pour que l'extrémité pénétrante de l'écouvillon ne puisse produire de lésions, je l'entoure d'une toute petite boule de cire bien fixée. . . . »

Voici une autre recette :

Poudre d'assa fœtida en petite quantité mélangée à la pâtée; et dans la boisson salicylate de soude, dans la proportion d'un centième du poids de l'eau. Ce médicament a eu un plein succès à la faisanderie du châlet des Vaulx de Cernay, à M. le baron Arthur de Rothschild (*Acclimatation*, N° 36, septembre 1879).

Je viens de citer les maladies les plus graves avec lesquelles l'éleveur est exposé à se trouver aux prises. A première vue, cette citation est de nature à inspirer des réflexions décourageantes, mais il est essentiel de faire observer que les neuf dixièmes du temps, les désastres, ainsi que me l'a enseigné une expérience de pas mal d'années, sont le résultat de l'agglomération. Nous venons de voir que le docteur Moreau, lorsqu'il a eu la visite des strongles, avait entrepris l'éducation de six cents faisans, ce qui est beaucoup pour un simple amateur.

Goutte. — Cette affection, qui atteint les oiseaux en bas âge, lorsqu'elle n'est pas le résultat de l'hérédité, provient d'une boîte humide, le plus souvent d'agglomération, de défaut d'espace, ce qui fait que les petits, par désœuvrement, se gorgent de nourriture, et d'une nourriture trop riche. — La cause de la goutte est très bien définie par ces quelques mots éloquents dans leur laconisme :

« *Trop de recette; pas assez de dépense* ».

La goutte bien déterminée est à peu près incurable. — Cependant on peut la combattre au début en augmentant

l'espace destiné aux élèves, en diminuant la ration, et en mêlant à la boisson du biphosphate de chaux, dans la proportion de dix grammes pour un litre d'eau. — Un bain de pattes dans du vin bouilli saturé de sel donne quelquefois d'excellents résultats. Faire prendre ce bain 3 fois par jour, 5 minutes chaque fois jusqu'à guérison.

Quelquefois, la goutte provient de courants d'air résultant d'habitations mal closes. Dans ce cas, on la guérit en enveloppant d'une flanelle, d'une sorte de bas de laine, les pattes du patient, et en supprimant les courants d'air. — Trois ou quatre jours suffisent pour amener la guérison.

Gale aux pattes. — On désigne sous ce nom des nodosités disgracieuses, qui s'attaquent aux pattes des faisans, et qui les déparent sans atteindre sérieusement leur santé; ces nodosités proviennent, dit-on, d'une habitation humide.

Rien de plus facile que de se débarrasser de cette affection. Pour cela, vous prenez votre faisan, et, vous mettant à deux pour l'opération, l'un de vous tient d'une main l'oiseau par les ailes, et de l'autre main, maintient à la disposition de l'opérateur les tarses et les doigts entamés ou plutôt déformés par l'affreux mal verruqueux.

Cela fait, vous frictionnez doucement la partie malade avec un linge imbibé d'un cérat composé de neuf dixièmes d'axonge, et d'un dixième (pas plus) d'onguent mercuriel. — Une plus forte dose d'onguent serait dangereuse.

A la friction, qui dure plus ou moins longtemps (cinq minutes au moins), vous sentez les rugosités se fondre, se détacher par places, se dissoudre pour ainsi dire.

Le mal, pris à temps, disparaît au bout de deux ou trois frictions faites à un ou deux jours d'intervalle. La gale aux pattes se guérit encore par des onctions de pommade sou-

frée dite d'*Helméric*, sur les parties malades, précédées de bains d'eau tiède qui auront ramolli les croûtes et facilité leur détachement, qu'on opérera en allant jusqu'au vif, mais sans faire saigner.

Maladie des yeux. — Causes : Trop grande agglomération de sujets dans un petit espace.

Effets : inflammation de la membrane clignotante.

Médication :

1° Mise du sujet en liberté, au vert, en lui coupant une aile, ou dans un grand espace grillagé et pourvu de verdure naturelle.

2° Trois fois par jour, lotion d'eau de guimauve appliquée sur l'inflammation à l'aide d'une éponge douce, puis à chaque fois et en alternant, saupoudrer la membrane clignotante avec une poudre composée mi-partie de calomel et sucre.

Et une autre poudre composée mi-partie d'oxyde de zinc et sucre. Le mal disparaît souvent dès le premier pansement, mais il est bon de continuer plusieurs jours le traitement pour éviter une rechute.

Diarrhée. — Elle est occasionnée par le froid, l'humidité du sol, ou une trop grande quantité de verdure humide. — Elle se guérit en faisant avaler au malade des baies de genièvre, puis une infusion de camomille mélangée de vin tiède.

L'eau ferrée, recommandée par M. E. Bellecroix, déjà cité, et donnée exclusivement comme boisson aux oiseaux malades suffit la plupart du temps pour triompher de la diarrhée. Cependant, si le mal persistait, la poudre carminative, mélangée à la pâtée, ou au besoin administrée de force dans un pâton à l'oiseau malade, serait d'un effet presque immédiat.

Constipation. — Cette maladie est le résultat d'une nourriture trop échauffante. Le sujet qui en est atteint s'arrête

souvent, en faisant des efforts pour fienter. Un lavement à l'eau de guimauve avec une petite seringue en verre est en pareil cas le meilleur remède à employer. — La guérison est instantanée. Il faut ensuite rafraîchir le sujet.

Pépie. — La langue de l'oiseau se recouvre à son extrémité d'un petit cartilage dont la pointe est très dure et qui empêche le sujet de prendre sa nourriture. La méthode curative en usage dans la plupart des fermes, et qui consiste à enlever le plus doucement possible ce cartilage, soit à l'aide d'une épingle, soit avec la pointe d'un canif, est abandonnée depuis longtemps par la plupart des faisandiers. Le *Jardin d'acclimatation* et la plupart des auteurs en proscrivent l'emploi.

Le cartilage que vous voyez au bout de la langue n'est pas la cause de l'affection dont votre élève se trouve atteint, il n'est qu'un symptôme de cette affection qui est toute ulcéreuse. C'est une sorte d'angine qui finit par devenir couenneuse; c'est un chancre de la gorge, de la base de la langue, de l'ouverture de la glotte ou de la muqueuse qui tapisse à l'intérieur la mandibule inférieure du bec, sous la langue.

Le remède à employer, consiste dans un gargarisme à l'eau d'alun ou à l'eau vinaigrée, alternant avec un autre gargarisme au miel rosat.

Mais comment faire prendre un gargarisme à un oiseau?

Rien de plus simple.

Vous entourez un petit morceau de bois gros comme une allumette avec un peu de linge fixé par un fil, vous enduisez de miel le linge ainsi fixé et introduisez l'appareil dans la gorge ou la partie affectée d'où vous retirez les mucosités; cela fait, vous cautérisez avec votre appareil imbibé d'eau d'alun ou d'eau légèrement vinaigrée, la muqueuse mise à nu.

Lorsque la pépie fait son apparition dans un parquet,

on la combat avantageusement au moyen d'un mélange liquide de miel et de vinaigre; les oiseaux viennent d'eux-mêmes à cette boisson.

On peut encore purger chaque sujet à l'aide d'un pâton de beurre frais bien imprégné de poudre de rhubarbe et que l'on divise en 3 ou 4 fractions, suivant la force du petit malade.

Angine. — Toux. — On guérit cette affection, lorsqu'elle n'est pas de nature diphthérique, en introduisant dans le larynx, — dont on aperçoit l'entrée en ramenant la langue sur l'extrémité de la partie inférieure du bec, — le bout d'une plume trempé dans une dissolution de chlorate de potasse. Vous retournez cette plume dans la partie malade, d'où vous ramenez des pellicules et des mucosités.

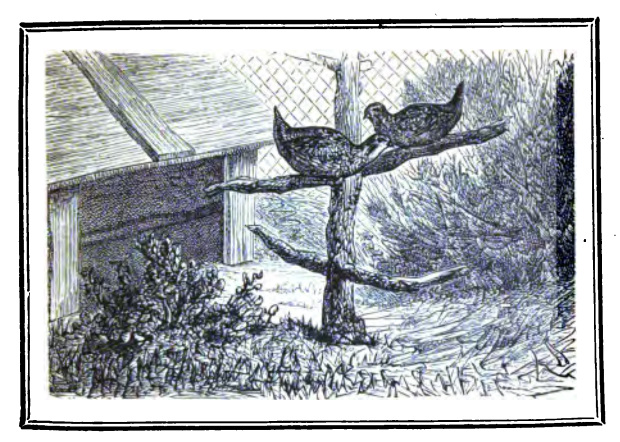
Ensuite, régime rafraîchissant, pâtons de beurre frais, verdure, lavements.

Plaies, fractures. — Laver la partie blessée avec un peu d'eau salée. Les plaies sont en général peu dangereuses et se guérissent d'elles-mêmes. J'ai vu des faisans avoir toute la peau de la tête emportée par les morsures des rats, avec une plaie hideuse laissant le crâne à nu. Un croûte a fini par s'y former, puis une nouvelle peau garnie de plumes, et il n'en est résulté aucun inconvénient. Pas un n'a péri. Les fractures se guérissent d'elles-mêmes, au moyen d'un bourrelet naturel formant soudure qui finit par réunir les deux parties brisées de l'os. En cas de fracture, il est bon de séquestrer le sujet blessé, pour éviter qu'il ne soit battu par les autres.

S'il s'agit d'une aile, on assujettit les parties brisées au moyen d'une couture passée dans la peau de ces parties, de manière à donner à l'aile brisée l'attitude de celle qui est restée saine. Le fil ou la soie de couture, sont retirés après guérison.

S'il s'agit d'un tarse, au bout de tuyau de plume d'oie fendu dans le sens de sa longueur, vient emboîter le tarse brisé et lui rendre sa forme droite au moyen d'une ligature de laine suffisamment serrée.

La guérison a lieu ordinairement au bout de 15 jours.



Colins de Virginie.

CHAPITRE VIII.

Emballages et tranports.

Œufs à couver; oiseaux vivants. — Déballages. — Précautions.

Œufs à couver. — D'après un usage suivi au Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne et dans la plupart des établissements d'élevage, les œufs destinés à l'incubation ou à la vente sont enlevés des nids au fur et à mesure de la ponte. On considère, avec raison, que c'est là le meilleur moyen de les soustraire aux inconvénients du contact prolongé de la chaleur des pondeuses se succédant au nid quelquefois sans interruption. Il pourrait résulter de ce contact un commencement d'incubation, ce qu'il est essentiel d'éviter.

Ces œufs sont notés de la date du jour où ils ont été récoltés et couchés horizontalement, enterrés jusqu'au

tiers environ, sur un lit de grain, blé, riz, orge, sarrasin, etc. Le grain, qui a la propriété de conserver une température fraîche, constante, peu variable, est préférable, comme litière, au son et à la sciure de bois.

La boîte contenant le grain sur lequel reposent les œufs est déposée dans un appartement obscur et frais sans être humide. Les œufs sont retournés une fois par jour pour remettre en place le jaune ou vitellus qui, comme je l'ai dit plus haut, tend toujours à monter.

Moyennant ces précautions, les œufs peuvent se conserver sans inconvénient une vingtaine de jours au plus.

Certains œufs, ceux des colins de Californie notamment, ont la propriété de conserver beaucoup plus longtemps leurs facultés germinatives. Ainsi, il m'est arrivé à l'automne de 1875 de soumettre, comme expérience, à l'incubation, quelques œufs de colin restés sans emploi et ayant plus de 40 jours de date. Les petits naquirent très bien, mais la saison était trop avancée pour pouvoir les élever.

Le point capital à observer dans tout emballage, c'est que chacun des œufs doit être *isolé* et n'avoir *aucun point de contact* ni avec les parois de la boîte, ni avec les autres œufs. L'inobservation de cette règle est féconde en omelettes.

A l'arrivée de la boîte contenant les œufs destinés à l'incubation, dits : *œufs à couver,* il s'agit d'enlever avec précaution le couvercle, ce qui se fait en introduisant la lame d'un couteau ou d'un ciseau à froid dans les angles de la boîte, et en opérant des pesées successives. — Ayez soin surtout que l'instrument ne s'appuie que sur les parois de la boîte et ne pénètre pas dans l'intérieur.

Le couvercle va céder, il cède. — Découvrez lentement vos trésors. — Les œufs, comme vous le voyez, étaient déposés horizontalement, — ou debout, le gros bout en

haut, — suivant les exigences de la dimension de leur prison, — sur un lit de son, séparés les uns des autres par un intervalle plus ou moins espacé, puis recouverts d'un autre lit de son *légèrement tassé,* de manière qu'il n'y eût pas de jeu ni de point de contact possible. Le son, à cause de sa grande élasticité, est préférable, pour ces sortes d'emballages, à la sciure de bois. Il amortit les efforts du voyage et même les chocs; votre boîte, bien capitonnée de son, pourrait, au besoin, tomber d'une certaine hauteur sans qu'il y eût, pour cela, d'accident à craindre.

Mais vous avez hâte, je le vois, de porter vos œufs aux couveuses qui, depuis plusieurs jours déjà, attendent le précieux dépôt.

Ici, permettez-moi de vous arrêter net et de vous dire :

Patience; pas encore.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu dire quelque mal des œufs qui ont voyagé. — Les voyages, au dire de beaucoup de personnes, et surtout les voyages en chemin de fer, auraient pour effet, par suite de la trépidation éprouvée, de fatiguer les germes au point de les rendre impropres à donner des éclosions. Il y a du vrai, dans ce dire, mais il n'y a qu'une partie de vrai. Il est fort probable que si, dès leur arrivée, vous soumettiez à l'incubation des œufs qui viennent de voyager, vous seriez exposé à de graves mécomptes.

Cependant j'ai ici quelques exemplaires de volailles très naines, d'espèce rare, provenant d'œufs qui m'avaient été expédiés de Maine-et-Loire, c'est-à-dire de plus de cent cinquante lieues, et qui sont une preuve vivante du peu d'inconvénients que présente le voyage des œufs destinés à l'incubation. — Pourquoi? — C'est que j'ai eu soin d'observer la recommandation très essentielle que je faisais dès 1872, et qu'on peut lire à la page 70 de la 1re édition de l'*Aviculture*, à savoir :

« *A l'arrivée, ouvrez la boîte pour faire prendre l'air*
« *à vos œufs, placez-les dans un endroit frais et laissez-les*
« *reposer vingt-quatre heures avant de les confier à la cou-*
« *veuse.* »

Ce délai est nécessaire pour laisser aux germes le temps de reprendre leur équilibre et leur assiette naturelle.

Une très remarquable étude de M. Dareste, insérée au numéro de janvier 1876 du bulletin de la Société d'acclimatation et intitulée : *Recherche sur les œufs clairs*, vient à l'appui de ma recommandation, et je crois devoir en extraire les lignes suivantes avec la certitude qu'elles seront lues avec intérêt.

« Le 1er juin de cette année (1875), » — dit l'auteur, — « je suis allé chercher des œufs au Jardin d'acclimatation. M. le Directeur m'en a remis 25. Je revins par le chemin de fer de ceinture, depuis l'avenue du Bois de Boulogne jusqu'à la gare Montparnasse ; ce qui fait un trajet d'à peu près une demi-heure. Je mis la moitié de ces œufs dans un de mes appareils le soir même et je les ouvris le 3 au matin ; par conséquent après trente-cinq heures d'incubation. Presque tous ces œufs m'ont présenté l'inconvénient que je viens de signaler : celui d'un commencement de développement avec mort précoce de l'embryon. Un seul sur treize était encore vivant et se développait d'une manière normale.

« J'avais promis à M. le Directeur de lui faire connaître le résultat complet de l'expérience. Aussi, malgré ce premier insuccès, je mis en incubation les douze œufs qui me restaient, dans la soirée du 4 juin. Je les ouvris le 7 juin au matin, et je constatai, à ma grande surprise, que tous ces œufs contenaient des embryons en pleine vie.

« Comment expliquer ces faits ? — Évidemment tous ces œufs avaient la même provenance, et je ne pouvais admettre que les douze œufs de la seconde série se trouvaient

dans des condititons différentes de ceux de la première. La différence des résultats devait donc tenir aux époques différentes de la mise en incubation.

« Je me suis rappelé une opinion généralement répandue pami les personnes qui possèdent des basses-cours ; c'est que les cahots des voitures et les trépidations des chemins de fer exerceraient une influence sensible sur l'évolution des germes.

« Cette opinion est très ancienne; toutefois j'en avais souvent douté. Dans l'enquête faite, il y a treize ans, par M. Rufs, sur les conditions qui s'opposent au développement des œufs, on trouve, sur ce sujet, des réponses contradictoires. L'observation que je viens de rappeler me permet, je crois, de concilier ces contradictions.

« En effet, des œufs soumis pendant une demi-heure aux trépidations d'un chemin de fer, puis, mis en incubation au bout de quelques heures, n'ont donné que des développements incomplets, à l'exception d'un seul.

« Au contraire, des œufs provenant de la même origine et soumis pendant le même temps aux mêmes trépidations mais qui s'étaient reposés pendant trois jours, se développaient d'une manière parfaitement régulière. J'ai donc pensé que la cause de mon insuccès tenait à l'influence des trépidations, mais que cette influence n'exerçait point sur le germe une action durable, et qu'elle pouvait être complètement combattue par le repos.

« Depuis ce moment, j'ai toujours eu soin, toutes les fois que j'ai reçu des œufs pour l'incubation, *de les laisser reposer au moins pendant vingt-quatre heures*, et le plus ordinairement pendant deux et trois jours; et je n'ai presque plus rencontré d'insuccès.

« J'arrive donc à cette conclusion, que les secousses imprimées aux œufs par les cahots des voitures ou les trépidations des chemins de fer *exercent une influence nui-*

sible sur l'évolution embryonnaire qu'elles arrêtent de très bonne heure; *mais que cette influence n'est que passagère et cesse complètement par le repos.* »

M. Dareste recommande un repos d'*au moins* 24 heures. Une expérience constante de plusieurs années m'a fait reconnaître : 1° *que ce délai est nécessaire ;* 2° *que ce délai est suffisant.* Donc suivant moi tout repos prolongé au delà d'une journée n'a d'autre effet que de laisser vieillir inutilement les œufs.

Cette règle est applicable quelle que soit la longueur du voyage, que vos œufs viennent de Turin ou de la station voisine. C'est que du moment qu'il y a eu ébranlement du germe, — que cet ébranlement soit passager ou prolongé, — le délai nécessaire à ce germe pour reprendre son assiette est invariblement le même.

Transport d'oiseaux vivants. — Nous allons voir maintenant comment se transportent les oiseaux de chasse et de volière.

Cette question, si simple en apparence, ne laisse pas que d'embarrasser plus qu'on ne croit les personnes qui n'en ont pas l'habitude.

Quelle forme et quelle dimension doivent avoir les paniers ou engins d'emballage?

Comment s'y prendre pour y introduire les oiseaux?

Est-il nécessaire de leur mettre à manger et à boire?

Est-il possible de leur faire faire de longs voyages, et combien de temps un oiseau peut-il demeurer enfermé dans un panier sans inconvénient ?

Quelles sont les précautions à prendre par le destinataire à l'arrivée?

Autant de questions qui me sont posées fréquemment, et auxquelles je vais essayer de répondre une fois pour toutes.

1° *Emballage.* — Le mode d'emballage généralement

adopté pour le transport des oiseaux de basse-cour, — et qui consiste dans un panier à claire-voie — ne saurait convenir au transport d'espèces sauvages telles que paons, pintades, faisans, perdrix, colins, etc.

Pour ces oiseaux, brusquement enlevés à leur volière et tout à coup séquestrés, tout est sujet d'effroi : le bruit de la voiture, un chien qui passe, le va-et-vient des voyageurs, etc., etc. De plus, le premier souci d'un oiseau sauvage qui entrevoit la lumière est de faire des efforts désespérés pour s'échapper.

L'obscurité, — aussi complète que possible, — est donc un point très essentiel.

A cet effet, le panier qu'il convient d'employer devra être d'un tissu serré pour produire à l'intérieur l'obscurité nécessaire. Il sera fermé d'abord au moyen d'une toile d'emballage bien tendue pour amortir les coups que pourraient se donner les captifs en tressautant, et ensuite, par un couvercle légèrement bombé pour les préserver des chocs ou des accidents provenant du dehors.

Notre panier sera de forme basse; 15 à 20 centimètres de hauteur sont suffisants si ce sont des colins ou des perdrix qu'on veut expédier, 30 à 35 centimètres, si ce sont des canards carolins, des sarcelles de la Chine, des faisans ou des pintades.

Dans ces conditions, les oiseaux, dont les pieds reposent sur une litière de foin, sont maintenus dans une posture quasi accroupie, et ne peuvent, dans le cas où ils se trouveraient effrayés, prendre d'élan pour tressauter.

Le panier sera de forme ronde, ou tout au moins ovale, parce que cette forme permet à l'oiseau de se mouvoir dans tous les sens, sans briser son plumage; de plus, elle présente cet avantage que si plusieurs oiseaux sont réunis dans le même panier, ils ne peuvent se nuire en s'accu-

mulant les uns sur les autres, puisque l'emballage n'a point d'angles.

Dans certains cas particuliers, s'il s'agit par exemple d'expédier simplement un couple de colins ou de perdrix, une boîte cubique de 20 centimètres de côté est tout ce qu'il faut. Vous percez de trous, au moyen d'une vrille, quatre des côtés pour laisser pénétrer l'air, *et vous enlevez le couvercle que vous remplacez par une toile* assujettie au moyen de quatre petites tringles clouées par-dessus sur les quatre côtés de la boîte.

Quant à la dimension des paniers, elle doit être aussi restreinte que possible. — L'expérience a démontré que, plus sa prison est étroite, mieux un oiseau supporte le voyage. — Aussi, 20 centimètres de diamètre sont suffisants pour un couple de colins ou de perdreaux, 35 centimètres pour un couple de canards mignons, carolins ou mandarins, 55 à 60 centimètres pour un couple de faisans ou de pintades.

Pour certains faisans à queue très longue : tels que le faisan vénéré, le faisan de lady Amherst, etc., 75 centimètres ne sont pas de trop.

Il faut éviter avec soin de mettre ensemble dans le même panier des oiseaux d'espèces différentes, sous peine de les voir se livrer à une agitation désordonnée qui pourrait avoir des suites regrettables. Si l'on a à expédier des faisans précieux et très sauvages, une bonne mesure consiste à placer chaque oiseau dans un panier séparé, et à remplacer le foin, où il pourrait enchevêtrer et briser les pennes de sa queue, par un lit de paille coupée aux ciseaux à 10 ou 15 centimètres de longueur.

2° *Introduction des oiseaux.* — Avant d'introduire les oiseaux dans le panier, on assujettit préalablement sur le bord supérieur, au moyen d'une couture en ficelle, la toile d'emballage, de manière qu'elle soit bien tendue;

puis, au moment d'achever l'opération, on arrête sa couture sur un point, en laissant une ouverture assez grande pour permettre l'introduction.

Cela fait, on pénètre le plus doucement possible dans la volière; pour éviter d'effrayer les volatiles, et, à l'aide d'une épuisette, on capture un à un tous les sujets destinés au transport.

L'introduction a lieu dans un compartiment de volière ou dans tout autre endroit fermé. Autrement, on s'exposerait à voir les premiers oiseaux introduits se faufiler par l'ouverture et prendre la clef des champs, manœuvre sur laquelle les faisans de Mongolie surtout, si rusés et si sauvages, sont de première force.

L'introduction faite, on achève de coudre la toile, et, par-dessus, on fixe au moyen de quatre bouts de fil de fer passés dans le bord supérieur du panier et à égale distance les uns des autres, le couvercle d'osier préalablement muni d'une adresse.

On peut, par surcroît de précaution, capitonner d'un peu de foin l'intervalle qui sépare le couvercle de la toile d'emballage.

S'il s'agit de faire voyager des paons, dont on veut ménager le brillant plumage, la forme de l'emballage subit une légère modification.

M. A. Geoffroy Saint-Hilaire, dans une note sur le transport des animaux vivants (*Bulletin de la Société d'Acclimatation,* numéro de janvier 1870), pleine d'enseignements précieux consacrés par la pratique, indique le procédé suivant. — Je ne puis mieux faire que de citer textuellement :

« On les place (les paons) dans un panier rectangulaire allongé; on échancre la paroi qui se trouve en arrière de l'animal, la queue se trouve ainsi en dehors. — Pour éviter qu'elle ne soit détériorée, on fixe solidement avec du fil

de fer sur le couvercle du panier un bâton, et, entourant les grandes plumes de la queue, de toile, on les ficellera sur le bâton. Ainsi emballé, l'oiseau parviendra à destination dans un état parfait. »

3° *Est-il nécessaire de mettre à manger et à boire aux oiseaux qu'on expédie?* — A manger, oui, si le trajet doit durer plus de vingt-quatre heures. — A boire, jamais, en aucun cas. Ceci est une recommandation expresse. — L'eau qu'on mettrait à la disposition des oiseaux ne leur profiterait pas, parce qu'elle serait presque aussitôt répandue par suite des mouvements auxquels ils se livrent, ou du transbordement du panier; et non seulement cette eau ne leur profiterait pas, mais leur litière en serait mouillée, leurs plumes salies et collées ensemble, laissant par places la chair à nu et dégarnie de sa fourrure naturelle, ce qui aurait l'inconvénient de déparer les sujets et, dans la saison d'hiver, de les exposer au froid.

Si le voyage doit être un peu prolongé, voici ce qu'il convient de faire : à l'intérieur, et au milieu de la toile qui recouvre le panier, seront fixés par une couture, un ou deux pieds de laitue, ou un tampon de verdure quelconque : chicorée sauvage, mouron blanc, chou, etc. Cette nourriture verte est celle qui convient le mieux pour aider les voyageurs à se passer de boisson.

4° *Combien de temps un oiseau peut-il demeurer enfermé dans un panier, sans inconvénient?* — Je crois devoir faire observer que dans cet article il ne s'agit que de quelques gallinacés : poules rares, pintades, faisans, perdrix, etc., ayant à faire des voyages peu prolongés.

Pour les voyages de long cours et pour les animaux autres que ceux dont je viens de parler, on fera bien de consulter la note déjà citée, dans laquelle j'ai puisé ce que je sais de meilleur sur la matière, et où le sujet est traité à fond, l'expérience à l'appui.

L'aptitude du gallinacé à pouvoir se passer de nourriture durant un temps assez prolongé est mise tous les jours à l'épreuve par une pratique en usage dans presque toutes les basses-cours. Cette pratique consiste, comme chacun sait, — étant donné une poule qu'on veut guérir de l'envie de couver, — à séquestrer le sujet dans un endroit obscur et tranquille et à l'y laisser sans nourriture quatre, cinq, six jours et même huit jours durant.

Toujours est-il qu'il m'est arrivé, à plusieurs reprises, d'expédier des faisans qui, par suite de retards ou d'encombrements des gares de chemins de fer comme ceux qui se sont produits à la suite des dernières neiges, ne sont arrivés à destination que trois et quatre jours après l'expédition. Aucun n'a paru avoir souffert du voyage; les accusés de réception en font foi.

Le moment le plus favorable pour expédier des oiseaux est le soir. A ce moment de la journée, en effet, leur dernier repas est pris et ils sont repus pour jusqu'au lendemain matin. Ce sont donc environ déjà douze heures de gagnées. De plus, le besoin de reposer après les fatigues de la journée, le travail de la digestion, le bien-être résultant de la douce chaleur qu'ils trouvent dans leur panier, — bien-être qu'ils ne tardent pas à manifester par de petits gloussements de satisfaction, — tout cela les plonge dans une espèce d'engourdissement, dans un état de somnolence qui diminuent d'autant la fatigue et les émotions du voyage.

Je suis tenté de croire que, pour le gallinacé, l'obscurité dans laquelle on le plonge représente la nuit, nuit durant laquelle les fonctions de l'estomac se ralentissent et sommeillent comme tout le reste de l'organisme. Si l'oiseau demeure dans cette condition un jour, deux jours et plus, c'est pour lui d'une nuit plus longue qu'il s'agit, voilà tout. — Le proverbe : « *qui dort, dîne* » reçoit alors à ses dépens une plus ou moins large application.

Avec les moyens rapides de transport dont nous disposons actuellement, l'espace de trois ou quatre jours sera, la plupart du temps, plus que suffisant pour expédier, même à de grandes distances. — L'expéditeur fera toujours sagement d'avertir par lettre le destinataire du jour et de l'heure du départ.

5° *Déballage. — Précautions à prendre à l'arrivée.* — Il ne faut jamais déballer le soir. — Quelle qu'ait été la durée du trajet, il est prudent d'attendre au lendemain matin. D'abord les oiseaux ne mangent pas la nuit; le petit retard n'est donc pas du temps perdu. En second lieu, l'obscurité, au sortir du panier qui leur a valu toutes sortes d'émotions et de terreurs, — les trouve dans un état de panique tel qu'ils passeraient la nuit à donner contre les grillages et les clôtures pour s'échapper, au risque de se tuer.

Il conviendra donc d'attendre le matin pour le lâcher des voyageurs, et pendant le premier jour, de leur épargner toute visite qui ne pourrait que les effrayer. Il faut qu'ils s'accoutument insensiblement à se sentir chez eux. A cet effet, le compartiment qui leur est destiné devra être disposé à l'avance de façon que, pendant les premières heures, on n'ait pas à paraître. De l'eau, et comme nourriture du pain trempé dans du lait, auront été placés d'avance à la portée des voyageurs. — De plus (ceci est une recommandation très essentielle), il ne faudra pas omettre de leur préparer, sous l'abri de leur volière, — où ils doivent être déposés à l'arrivée, — un tas de cendres ou de sable fin bien sec, ou de sciure de bois, pour qu'ils puissent se poudrer, le bain de poussière étant l'un des plus impérieux besoins de tout gallinacé qui vient d'être plus ou moins longtemps enfermé.

Ce n'est pas tout. Cette question du déballage présente, dans la plupart des cas, d'autres difficultés.

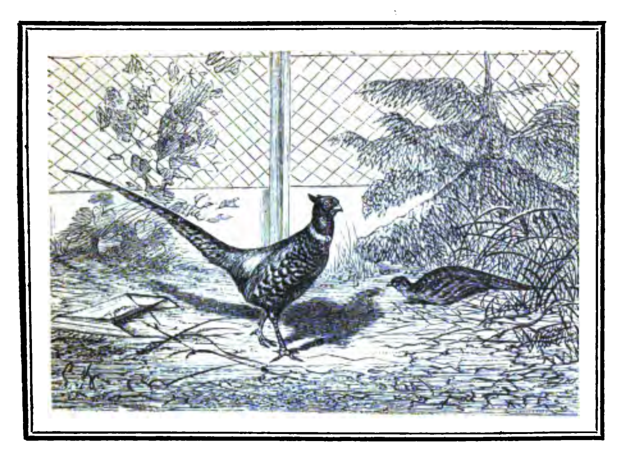
Exemple : Vous possédez, je suppose, un couple de

faisans dorés. Une maladie, un accident, un imprévu quelconque vient à vous ravir votre poule faisane. Voilà votre faisan veuf. Sa tristesse, son agitation, ses cris d'appel excitent votre compassion. Vite une autre compagne! — Vous croyez qu'à l'arrivée cette compagne va être l'objet des attentions du pauvre désolé, eh bien! pas du tout. C'est, la plupart du temps, tout le contraire qui a lieu. La nouvelle épouse destinée à votre coq vient à peine de mettre les pieds dans la volière, qu'elle se trouve en butte à la colère, aux coups de bec, à la poursuite à outrance du maître de céans.

Cet inconvénient se présentera rarement chez le faisan commun, encore moins chez le mongol, la timidité naturelle de ces oiseaux sauvages ayant pour effet de paralyser chez eux tout sentiment agressif; mais il en sera tout autrement avec le faisan doré, l'Amherst ou l'argenté, ou le faisan de Swinhoë, et leur réunion fortuite avec une nouvelle compagne ne serait pas toujours sans danger pour cette dernière.

Que faire alors? — C'est bien simple. — Vous déposez la nouvelle arrivée dans un compartiment voisin, ou dans le même compartiment séparé en deux par un grillage, de manière à assurer sa sécurité, mais de manière aussi que les oiseaux puissent se voir, se parler dans leur langage, que la connaissance se fasse, que l'habitude se prenne. Au bout d'un temps plus ou moins long, — d'une quinzaine de jours environ, — dès que vous vous apercevez que l'attitude irritée du coq fait place à des manifestations tout autres, vous essayez d'un rapprochement; mais, autant que possible, il est bon que ce soit le coq qui soit introduit dans le compartiment de la faisane, et non le contraire qui ait lieu, parce que tout oiseau qui se sait chez lui a une assurance qui lui donne un grand avantage sur l'intrus. Cela fait, vous surveillez, au début, votre cou-

ple. Si, par impossible, les manifestations hostiles se reproduisaient, vous recommenceriez l'épreuve. Mais, la plupart du temps, vous ne tardez pas à voir votre coq, faisant la roue, se rapprocher de la faisane avec une attitude soumise; puis, ramasser un grain ou un gravier et le lui offrir; puis le laisser tomber et le lui offrir de nouveau; — celle-ci, d'abord timide et se souvenant du premier accueil... hésite... puis finit par ramasser le grain offert. — Dès ce moment, il n'y a plus aucun danger et vous pouvez vous retirer parfaitement tranquille. La paix est faite entre vos oiseaux; bien mieux, l'anneau des fiançailles vient d'être échangé.



Faisan de Mongolie.

CHAPITRE IX.

Repeuplement des chasses.

Parcs et propriétés gardées. — Accaparement des œufs découverts par les faucheurs. — Suite de l'incubation confiée à des poules. — Élevage à domicile durant les trois premières semaines. — Exposition à l'écart des petits, âgés de trois semaines, avec la poule éleveuse, tenue captive. — Soins et surveillance. — Détournement et adoption des élèves par une compagnie ou une pariade de passage, à la plus grande certitude du repeuplement.

Mise en liberté, en vue du repeuplement, de reproducteurs élevés en volière. — Précautions pour leur ôter l'envie de s'éloigner.

La question du repeuplement des chasses a été traitée avec tous les éléments qu'elle comporte, et de main de maître, dans la *Chasse pratique* par un auteur-chasseur très compétent, dont le livre est appelé à devenir le *vade-mecum* de tout disciple de saint Hubert.

Aussi, mon intention, à moi qui n'ai jamais élevé que dans mon jardin, n'est-elle pas de traiter à fond cette question, qui n'est que très incidemment de mon ressort.

Je ne ferai qu'effleurer ce sujet intéressant et donner au lecteur en quelques mots un aperçu des expériences d'élevage en grand auxquelles il m'a été donné d'assister.

Le peu que je vais dire ne peut être considéré que comme une sorte d'initiation très incomplète et très sommaire à un sujet très vaste qui comporte de grands développements : terrain de chasse, location, sociétés de chasse, garde, connaissances nécessaires, surveillance, soins à donner au gibier, gratifications, salaire, pension des chiens, destruction des bêtes nuisibles, empoisonnements, sentiers d'assommoir, élevage du gibier, repeuplement en lièvres et lapins, garennes, chevreuils, la chasse en société, battues en plaine et au bois, les rabatteurs, invitations, modèle de règlement, etc., etc. Toutes choses développées dans la *Chasse pratique* sous forme de causerie attrayante et imagée par un conteur agréable qui a pris tout ce qu'il sait *sur le vif*.

Ceci bien compris, je poursuis.

Accaparement des œufs découverts par les faucheurs. — Pour quiconque se trouve possesseur d'un parc d'une certaine étendue, d'une propriété gardée bien arrondie, rien n'est plus facile que d'arriver en deux ou trois ans au repeuplement. Mais auparavant, il est très essentiel de faire disparaître le renard et de faire la guerre aux oiseaux de proie et aux braconniers, ce qui est dans les attribution d'un garde actif et intelligent.

Ce point obtenu et l'outillage spécial étant à votre disposition, vous mettez à prix les nids de perdrix ou même de faisans découverts par les faucheurs lors de la première récolte des prairies artificielles, qui a lieu vers le commencement de juin. Moyennant une modique rétribution,

il vous est facile de vous rendre acquéreur d'une grande quantité d'œufs qui, très souvent, vont éclore au bout de quelques jours.

Suite de l'incubation confiée à des poules. — Vous avez soin de recommander que ces œufs vous soient apportés sans retard et avant d'avoir eu le temps de se refroidir, ce qui est facile à réaliser, eu égard à la température de la saison. Si vous avez des doutes ou si vous tenez à savoir à quel degré d'incubation se trouvent les œufs qui vous sont apportés, vous n'avez qu'à en casser un au hasard. — La suite de l'incubation est ensuite et immédiatement confiée à vos couveuses, tenues en haleine, en prévision de l'élevage, avec des œufs d'essai.

L'éclosion obtenue, ce qui a quelquefois lieu quelques jours après, quelquefois le lendemain ou le surlendemain, vous vous chargez de l'éducation pendant les trois premières semaines, suivant la méthode indiquée pour l'élevage à domicile

Quand vos élèves ont trois semaines, ou un mois environ, au lieu de les porter à la volière, vous les portez purement et simplement au dehors, à l'écart.

La boîte à couver, abondamment sablée pour la propreté et de bonne dimension, 50 à 60 centimètres de côté, et contenant la poule et ses élèves, est exposée à un kilomètre environ de l'habitation, pour éviter la visite des chiens ou des chats, dans un endroit écarté des chemins et abrité, — dans un champ ensemencé si les élèves sont des perdreaux, dans un jeune taillis si ce sont des faisandeaux.

Tout étant disposé pour que la poule captive et ses petits aient à portée de la boîte, de l'eau bien pure, de l'orge, pour la nourriture de l'éleveuse, et des graines variées (pâtée, blé concassé, millet, alpiste, surtout moha de Hongrie), pour les petits, vous levez doucement la trappe

et laissez vos élèves aller en liberté. Après vous être assuré que tout est tranquille, vous vous éloignez. Vos oisillons ne tarderont pas à se trouver au mieux de leur nouvelle condition, en raison de la liberté complète, de l'espace illimité, de la verdure variée et de la libre poursuite des insectes qui leur échoit; élevés dans leurs conditions naturelles, ils deviendront bientôt vigoureux.

Soins et surveillance. — Il vous faudra visiter trois fois par jour la petite colonie pour renouveler la provision d'eau et de nourriture, et veiller à sa sécurité. De plus, tous les jours, vous changez vos élèves de canton, en les portant à 20 mètres plus loin, de façon qu'ils trouvent toujours en abondance des insectes, lorsque le canton dans lequel ils ont pâturé se trouve épuisé. — Pour cela, vous profitez de votre visite du soir, que vous retardez jusqu'à l'heure où les petits sont rentrés et endormis sous leur mère, et vous fermez la trappe.

Ce sont des soins un peu assujettissants, mais ces soins sont de peu de durée, et la plupart du temps ils seront singulièrement abrégés. En effet, au bout de quelques jours, le lendemain quelquefois de l'installation au dehors, vous serez tout surpris de trouver, si ce sont des perdreaux, votre compagnie notablement diminuée ou même tout à fait disparue. N'en prenez aucun souci, car, en votre absence, voici ce qui a eu lieu :

Un couple de perdrix sans poussins, ou même une compagnie entière, se sont trouvés à passer dans le voisinage de votre colonie; là, la reconnaissance s'est faite; le couple ou la compagnie, par leurs avances, par leurs cris d'appel, ont déterminé quelques-uns de vos petits, quelquefois tous, à les suivre, et la désertion de vos élèves a souffert d'autant moins de difficultés que l'instinct les y poussait pour ainsi dire fatalement.

Le talent du garde ou de l'éleveur, en pareille matière,

consiste même à transporter les élèves dans le voisinage d'une pariade ou d'une compagnie, et encore mieux, à proximité de l'endroit où les œufs ont été découverts. Dans ce dernier cas, vos perdreaux ne seront pas installés depuis vingt-quatre heures que déjà ils auront été détournés et accaparés par leurs père et mère naturels. Ce résultat obtenu, il ne vous reste plus qu'une chose à faire : remporter votre poule et sa boîte. Votre tâche est finie, l'élevage est assuré, le repeuplement est fait.

A l'appui de ce qui vient d'être dit, et qui pourrait paraître invraisemblable aux personnes qui ne sont pas initiées, j'invoque le témoignage de tous les chasseurs. Tous savent très bien qu'il n'est pas rare de rencontrer des compagnies de perdreaux d'une trentaine d'individus et même plus. Or, la perdrix couvant seule, et sans l'assistance du mâle, comment s'expliquer que cet oiseau puisse couvrir trente de ses œufs? — Comment expliquer encore que, dans certaines compagnies, vous trouvez, faisant partie de la même famille, des perdreaux faits pêle-mêle avec des pouillards?

L'adoption, au surplus, n'a rien d'extraordinaire dans les mœurs d'un oiseau que tous les naturalistes ont qualifié de *sociable*, c'est-à-dire passant sa vie dans la société de ses semblables, laquelle est comme son milieu naturel.

C'est encore le même caractère de sociabilité qui explique la fusion qui s'opère fort souvent entre deux compagnies différentes, décimées par le plomb du chasseur, et dont les membres se réunissent pour ne plus former dorénavant qu'une seule famille. Toujours est-il que l'élevage en grand se pratique comme je viens de l'indiquer, ainsi que je l'ai vu, de mes yeux vu; et avec succès assuré.

Le livre de M. E. Bellecroix vous indique de quelle manière ingénieuse, avec l'aide d'un chien d'arrêt prudent,

il vous sera facile de provoquer l'adoption de vos perdreaux d'élève par les perdrix des champs.

Ainsi, pour nous résumer, l'élevage de repeuplement, lorsqu'il s'agit de la perdrix, comporte deux périodes :

1re *Période :* Élevage à domicile et à l'abri durant les trois premières semaines ou le 1er mois.

2e *Période :* De trois semaines à l'émancipation, élevage au dehors avec la poule tenue captive.

Au bout de trois semaines environ de cette deuxième période de leur éducation, les sujets sont assez forts pour se suffire; ils commencent à vagabonder et à se défendre.

Repeuplement. — Dès qu'ils se sentent assez forts, ils ne rentrent plus dans leur boîte et couchent au dehors, à portée de leur poule, en compagnie.

On enlève alors la poule, mais on laisse sur place la boîte encore quelque temps, comme dernier signe de ralliement, et on continue de distribuer de la nourriture à portée de cette boîte, pour y maintenir les élèves le plus longtemps possible et pouvoir les surveiller.

Quelques-uns d'entre eux se rallient à des compagnies du voisinage. Le plus souvent ils restent en compagnie tels qu'ils ont été élevés. Mais, — et c'est sur ce point que je ne saurais trop insister, — ils ne s'éloignent pas de l'endroit où ils ont été élevés.

C'est leur terrain auquel ils ont été habitués dès l'enfance et avec lequel ils ont été familiarisés graduellement pour l'avoir occupé, carré de vingt mètres par carré de vingt mètres.

La force de l'habitude, si puissante chez ces petits gallinacés, les y ramène forcément chaque fois qu'ils en sont chassés. On peut les disperser, on peut les tirer, on peut les décimer; mais ce qui reste de la compagnie revient quand même.

Une sorte de nostalgie les ramène sur le terrain d'élevage.

Voilà ce qu'on à remarqué à Villers, où, depuis des années, on fait du repeuplement artificiel de perdrix.

Qu'on me dise que des perdrix d'élève ne restent pas chez celui qui les a élevées, je l'admets *si l'élevage a eu lieu de la naissance à l'émancipation dans un lieu clos :* grenier, jardin ou volière. Les perdreaux en cet état n'ont point de terrain à eux propre et sont dépaysés partout.

Mais si les perdreaux sont élevés comme je l'indique, c'est-à-dire déposés dès l'enfance, à l'âge de trois semaines environ, sur le terrain même qui leur est destiné, ils vaudront, comme gibier attaché au sol qui les a vus naître, des perdreaux nés en liberté sur ce sol.

C'est ce que l'expérience démontre ici tous les ans.

Quelques fermiers, qui s'occupent du repeuplement et qui élèvent des perdreaux, procèdent d'une autre manière. Ils laissent à la poule éleveuse pleine liberté d'aller et de venir autour de la ferme avec ses élèves, qui grandissent ainsi en liberté assez rapidement. Mais je n'approuve pas complètement ce système, tout en reconnaissant qu'il a du bon.

L'inconvénient que je trouve à cette méthode d'élevage, c'est que la poule ne s'écartant jamais hors de portée de l'habitation, les petits se trouvent exposés, de la part des chats et des chiens de la ferme, à mille dangers faciles à comprendre. De plus, il arrive qu'au bout d'un certain temps la poule se perche sur les arbres au dehors pour passer la nuit, par suite d'une habitude qui est dans sa nature, et laisse les petits perdreaux, qui ne savent pas percher, exposés aux intempéries et au froid des nuits.

Mon système d'élevage me paraît préférable.

Par le repeuplement, l'éleveur trouve dans une chasse abondante sa récompense assurée, puisque la perdrix ne s'écarte jamais au delà d'une certaine limite de l'endroit où elle a été élevée.

Lorsqu'il s'agit de faisandeaux, la méthode à suivre est à peu près la même que pour les perdreaux, seulement les soins à donner durent un peu plus longtemps.

Durant les premiers temps, les faisandeaux, exposés dans les taillis, rentrent assez assidûment auprès de la poule éleveuse; mais à la fin, il arrive que la boîte commence à devenir trop étroite pour les contenir tous. A partir de ce moment, les plus vigoureux prennent l'habitude de se percher et de coucher au dehors, à proximité; puis, peu à peu leurs frères les imitent, et ils finissent par s'habituer à passer la nuit sur les branches voisines, et finalement à ne plus rentrer avec la mère.

Dès lors, vous vous contentez d'emporter votre poule. Mais il est bon de laisser en place la boîte pendant quelque temps encore et de continuer à apporter des provisions à proximité.

Cette boîte, où ils ont été élevés, à laquelle ils sont habitués, près de laquelle ils savent trouver une nourriture assurée, est le signe qui rallie vos faisandeaux et les empêche de s'éparpiller au loin.

Cette méthode a l'avantage de faciliter beaucoup la surveillance de l'éleveur, qui sait où trouver ses élèves à coup sûr, et le met à même de s'assurer de temps en temps de la situation de la colonie.

La question du repeuplement à l'aide du faisan a été résolue ainsi qu'il suit par M. A. de la Rue dans le nº de la *Chasse illustrée* du 26 décembre 1874.

La solution de M. de la Rue m'a tellement satisfait et s'accorde si bien avec l'idée que je m'étais faite sur ce sujet que je lui demanderai la permission de le citer. Je lui laisse la parole :

« — Un amateur distingué du Loiret, abonné à la *Chasse illustrée*, m'a écrit, il y a une quinzaine de jours, pour me dire qu'il désirait propager le faisan dans ses bois; il me

demande quel serait le meilleur moyen, le plus économique, le plus sûr pour réussir. Voici ce que j'ai répondu :

« Le plus grand nombre de nos propriétaires, désireux de se créer de belles chasses, se figurent que, pour peupler une terre, il suffit d'acheter du gibier et de le mettre en liberté dans les cantons qui en sont dépourvus. Eh bien, en procédant de la sorte, c'est généralement l'effet contraire qui se produit : on offre une proie facile aux animaux nuisibles qu'on attire, on fait des frais le plus souvent pour ses voisins. Du reste, voici ce qui arrive avec du gibier acheté, dépaysé, remis en liberté sur un terrain qui lui est inconnu : lâchez-vous des chevreuils, si vos bois n'ont pas au moins cinq ou six cents hectares, si au lieu d'être isolé en plaine, vous êtes enclavé dans une autre forêt vous avez peu d'espoir de revoir vos chevreuils; avec de mauvais et intelligents voisins, vous pouvez leur dire un éternel adieu. A peu de chose près, vous aurez le même résultat avec les lièvres.

« Reste la question du faisan, qui a motivé la lettre de mon lecteur de la *Chasse illustrée*. Tout d'abord, son intention était d'acheter des poules et quelques coqs, et de les abandonner dans ses bois. Il est très certain que ce système de propagation n'eut pas d'autre résultat que de nourrir les oiseaux de proie et tous les oiseaux nuisibles en général, qui se fussent facilement emparés de pauvres oiseaux sans défense, étrangers, dépaysés, ne sachant pas encore où se cacher pour éviter le bec ou la dent des ennemis.

« Voici le moyen infaillible pour fixer d'abord et propager ensuite le faisan dans un bois qui lui convient, bien entendu, sans quoi les faisans émigreront toujours. On fait éclore des œufs à la ferme, dans la basse-cour, de préférence chez le garde, s'il loge dans le bois. On transporte les faisandeaux sur les lieux. Si on n'a pas une maison de

garde convenablement située, il faut construire une baraque en planches, en carton bitumé, en roseaux, en paille, tout est bon, l'essentiel est d'avoir un abri, un centre; une installation rustique, passagère. Là, les faisandeaux sont élevés, nourris toute l'année. Ne pas oublier de les agrainer au sifflet. On ne saurait avoir moins de cinquante élèves, veiller à ce qu'il n'y ait pas plus d'un coq pour six à sept femelles. Au printemps suivant, ces faisans, qui ne sont pas sauvages, s'éloignent peu, se cantonnent dans le bois au moment où le besoin de la reproduction se fait sentir. Il se fait alors des couvées naturelles. Du moment que vous en connaissez quelques-unes, vous pouvez être certain que le problème est résolu, et il ne reste plus maintenant qu'à user de ménagement en écoquetant seulement durant les deux ou trois premières années, à ne pas regarder à la nourriture en grains ou en semis, et à faire, par tous les moyens connus, une guerre incessante aux animaux nuisibles. »

Voilà pour le repeuplement.

Mais il reste encore à examiner la question du faisan à un autre point de vue, celui de la culture intensive de ce splendide gibier, telle qu'elle se pratique pour alimenter les chasses princières, où vous savez qu'il s'en tue chaque année des quantités énormes, hors de proportion avec les ressources d'une production naturelle.

Quelques excursions à la faisanderie de Vineuil, près Chantilly, et la grande obligeance du faisandier du duc d'Aumale, qui a bien voulu me donner les renseignements les plus circonstanciés, vont me permettre de combler en partie cette lacune des éditions précédentes.

J'espère que vous ne me saurez pas mauvais gré d'entrer ici dans quelques détails.

La faisanderie de Vineuil comporte, au centre de la propriété, à proximité de l'habitation et sous l'œil du fai-

sandier, 75 compartiments de volière à bonne exposition, sablés, grillagés et pourvus d'abris.

Ces compartiments sont destinés à recevoir les reproducteurs dont on attend la ponte, et plus tard les élèves au lendemain de la naissance.

A cet effet, et dès le mois d'octobre, on reprend dans le parc un nombre suffisant de faisans adultes pour subvenir au repeuplement. Ces derniers sont installés dans chaque compartiment, à raison de cinq à six poules par coq. Les coqs préférés sont ceux âgés de deux, trois ou quatre ans. Il paraît qu'avec des coqs de première année on est exposé à récolter des œufs clairs.

La nourriture des sujets destinés à la reproduction consiste, au moment de la ponte, en mie de pain, œufs durs, sarrasin ; pas de chènevis ; avec cela, verdure à discrétion : de la salade et préférablement du chou.

La récolte des œufs a lieu du 10 avril au 15 ou 20 mai, suivant l'abondance ou la rareté des couveuses ; après quoi, les reproducteurs sont lâchés en liberté, et les poules ainsi lâchées font souvent pour leur propre compte une couvée supplémentaire qu'elles élèvent elles-mêmes à l'état d'absolue liberté. Ce supplément vient enrichir d'autant le terrain de chasse.

L'un des compartiments de volière sert à renfermer, mais alors toute l'année, un coq faisan vénéré, auquel on accorde trois poules communes, d'où naîtront des métis remarquables comme gibier, et dont j'aurai occasion de reparler plus loin.

L'incubation a lieu dans un local assez vaste, bien aéré, tenu dans une demi-obscurité, et est confiée à des poules, à des dindes prises dans les fermes environnantes, et enfin à deux appareils Voitellier pouvant recevoir 250 œufs chacun. Le fond de chacun de ces appareils est revêtu d'une couche de sable fin, puis sur le sable d'une litière

de foin haché. C'est sur cette litière que sont déposés les œufs, puis, dans l'un des coins, avec les œufs, un verre d'eau renouvelée tous les jours et destinée à entretenir dans l'intérieur une moiteur nécessaire.

Les précautions contre la vermine consistent dans un lavage préalable, à l'eau de chaux vive, des planchers, boîtes à couver, compartiments des dindes qui reposent à terre, en un mot, de tout l'outillage, qui est maintenu dans un état de propreté exemplaire.

Les couveuses sont levées une fois par jour, à partir de midi, par 40 ou 50 à la fois et successivement, pour manger, se poudrer et se refaire; l'opération du lever, étant accordé trois quarts d'heure à chaque série, dure de midi à 4 ou 5 heures du soir. Ce délai de trois quarts d'heure est diminué progressivement à mesure que l'éclosion est proche. Je dois ajouter, d'ailleurs, que la température de la couverie est maintenue constamment à 18 degrés centigrades.

Le mirage des œufs et l'élimination de ceux reconnus inféconds a lieu durant le repas des couveuses. Le mirage se fait à l'aide d'un instrument très simple et très pratique composé d'un carton roulé autour d'un manche à balai puis fixé à l'aide d'un papier gommé. Ce carton est long de 20 à 25 centimètres environ, et en tenant l'œuf de la main gauche entre le pouce et l'index, le gros bout en haut, en appliquant cet œuf à l'une des extrémités de l'appareil à mirer tourné du côté de la lumière, l'œil de l'observateur étant appliqué à l'autre extrémité, il est facile de reconnaître si l'œuf est clair ou opaque.

L'opération du mirage a lieu huit jours après la mise en incubation.

Les œufs, préalablement à cette mise en incubation, sont passés à l'eau tiède pour les nettoyer de leurs impuretés, puis essuyés à l'aide d'un linge de mousseline. Ce mouil-

lage préalable des œufs est une bonne précaution, recommandée d'ailleurs par la plupart des praticiens, notamment par MM. Roullier et Arnoult.

A l'éclosion, les nouveau-nés sont transportés sous deux appareils Roullier convertis en sécheuses-éleveuses et pouvant contenir, l'un environ 300 poussins, l'autre 150.

Là les petits faisandeaux se ressuient et restent de 24 à 48 heures sans manger, vivant d'un reste du jaune d'œuf qui a servi à les nourrir dans la coquille, resté dans leur estomac après l'éclosion et qu'ils doivent résorber entièrement avant de prendre aucune nourriture; après quoi, ces oisillons sont répartis entre les poules et les dindes disponibles chargées du soin de leur éducation et tenues dans de bonnes dispositions maternelles au moyen de 2 ou 3 poussins chacune, qu'on leur a laissé le soin de faire éclore, pour les habituer au cri particulier des nouveaux venus.

Chaque poule reçoit de 15 à 17 faisandeaux; chaque dinde, 25 ou 26. Le faisandier Desaint, à l'obligeance duquel je dois ces renseignements, préfère la dinde à la poule, parce que, à l'âge de deux mois, lors de la pousse des grosses plumes, à l'époque où les élèves déjà gros ont besoin de recourir à la chaleur maternelle, la poule se trouve insuffisante pour les couvrir.

Dès que les jeunes, après s'être réchauffés sous leur éleveuse, se sont suffisamment familiarisés avec elle, on procède à leur première installation. Cette installation a lieu au dehors, dans une caisse à élevage, séparée par des barreaux en deux compartiments d'inégale grandeur, dont l'un, le plus petit, destiné à retenir la poule captive, et à la disposition de ses élèves; et dont l'autre constitue le parquet où ceux-ci vont prendre leurs ébats et leur nourriture.

Le premier compartiment est revêtu d'un petit toit à

16

demeure; le second, d'un réseau grillagé; en cas de pluie, ce second compartiment est protégé par un toit volant. Cette boîte, primitivement installée dans un compartiment de volière, est ensuite portée sur une pelouse.

Au bout de cinq à six jours, suivant l'état de la température, l'espace dévolu aux faisandeaux est agrandi au moyen de panneaux de grillage ajoutés à la caisse des élèves et communiquant avec cette caisse, qui s'ouvre par une porte à coulisse. Chaque soir, les faisandeaux se trouvant réunis sous la poule, on les enferme pour ne leur rendre la liberté que le lendemain matin, à l'heure où il n'y a plus de rosée. La partie de la caisse où la poule est séquestrée est l'objet d'un nettoyage fréquent. Enfin, dès que les petits ont atteint l'âge de 12 ou 15 jours et se trouvent familiarisés avec l'entrée et la sortie, avec l'appel de leur éleveuse, par un beau temps, la caisse d'élevage est retirée et remplacée par une caisse sans fond, de plus grande dimension, munie d'une toiture fixe, avec auvents débordant de 25 à 30 centimètres de tous côtés, pour mieux assurer l'abri. Cette caisse sans fond, disposée dans un taillis où doit s'achever l'éducation des jeunes, n'est jamais rentrée et reste à demeure avec la poule ou la dinde captive. L'appareil est seulement changé de place une fois par jour, de manière à éviter les inconvénients de l'infection de l'emplacement occupé.

La première nourriture des nouveau-nés consiste en larves de fourmis distribuées en petite quantité. On ne commence à leur distribuer de la pâtée que le cinquième jour après la naisssance.

De boisson, point. *Les élèves ne boivent pas durant les six premières semaines*, et à cet effet, le récipient contenant l'eau destinée aux éleveuses est disposé en hauteur sur le devant de la caisse, à portée de la poule ou de la dinde, mais hors de la portée des élèves. Il paraît que

l'indigestion d'eau serait tellement fatale à ces derniers qu'ils ne doivent pas en avoir à leur disposition; tout au plus peuvent-ils humer par-ci par-là quelque gouttelette de rosée oubliée, et par les temps de sécheresse persistante, tout ce qu'on peut leur accorder en fait de boisson consiste dans un arrosage de la partie du taillis qu'ils habitent, pratiqué avec un arrosoir muni d'une pomme à très petits trous.

J'avoue que mon étonnement, en présence d'un pareil régime, a été énorme. J'ai toujours donné à boire, et cela dès les premiers jours, à mes élèves faisans, colins et perdreaux, et je ne m'en suis pas mal trouvé. Mais je dois ajouter d'une part que ma pâtée du premier âge est une pâtée sèche, composée d'éléments secs, et que mes installations closes, permettant d'enfermer les élèves à l'abri les jours de pluie ou de froid, constituent pour mes oisillons captifs un régime tout différent de celui qui convient à leurs confrères élevés en liberté, exposés à toutes les intempéries, et recevant d'ailleurs une pâtée où l'élément aqueux entre dans une certaine proportion.

Voici en quoi consiste cette pâtée, dont la confection est assez compliquée, et qui se modifie suivant l'état de la température :

La pâtée se confectionne dans un laboratoire bien aéré et tenu dans un état irréprochable de propreté. Cette pièce communique avec une sorte de buanderie et est pourvue de l'outillage nécessaire : tables de boucherie, hachoirs, passoires, instruments à triturer la viande. C'est dans la buanderie que s'opère la cuisson des divers éléments destinés au menu des faisandeaux.

La pâtée, confectionnée sur une échelle suffisante pour subvenir à l'appétit de plusieurs milliers d'élèves, est un mélange savant, composé d'éléments variés, et comporte à peu près tout ce que le faisan le plus gourmet peu rêver de plus raffiné. Jugez-en :

1° Flan composé d'œufs battus dans du lait qu'on fait bouillir, en remuant le mélange avec une spatule, jusqu'à ce que le tout ait pris assez de consistance, puis qu'on verse dans de petits sacs de toile et qu'on pressure pour en exprimer la partie aqueuse. Ce flan, une fois refroidi et devenu consistant, se coupe en tranches plus ou moins minces, qui sont pressées avec la paume de la main sur des tamis de divers modèles, d'où elles sortent à l'état de petites bouchées oblongues figurant un asticot, et proportionnées, suivant le numéro du tamis, à l'âge des élèves.

2° Riz cuit à l'eau dans des sacs, d'où on le retire froid et à l'état de corps consistant, comme le flan, et qu'on coupe en tranches comme ce dernier, puis qu'on passe au tamis comme il vient d'être dit.

3° Œufs durs et mie de pain, les jaunes d'œufs sont mélangés d'abord avec la mie de pain émiettée, au moyen d'une manipulation bien faite; puis les blancs, mis de côté, sont passés au tamis et mélangés au tout.

4° Viande hachée à l'aide d'un appareil spécial, d'où elle sort à l'état de chair à saucisses, puis tamisée comme on vient de le voir pour le flan. Cette partie de la nourriture se compose de cœur cru, à peine échaudé, et de panse de bœuf bien nettoyée et cuite à l'eau, le tout très frais et préparé si proprement que volontiers on en mangerait, tant cela sent bon. Telle était, du moins, l'opinion d'un magnifique retriever, qui assistait en ma présence à l'opération, et qui, de temps à autre, tendait la... patte pour obtenir par-ci par-là quelque cartilage éliminé.

5° Chicorée sauvage hachée menu, au hachoir, sur l'une des tables.

6° Herbe à mille feuilles, dont le faisandier fait le plus grand cas, et qu'il fait cultiver. A défaut d'herbe à mille feuilles, feuilles de plantain, mais la feuille de plantain hachée a l'inconvénient de se réduire considérablement,

tandis que l'herbe à mille feuilles conserve mieux son volume et sa consistance.

7° Ail haché finement et mis à part, pour être employé au premier repas du matin seulement. L'ail se sert mélangé intimement à la partie herbacée de la nourriture, dans la proportion d'un sixième.

8° Comme dessert, œufs de fourmi, en petite quantité.

Voilà pour le menu, menu compliqué, aussi savant dans son genre que celui d'un dîner du Grand-Hôtel.

Ces divers éléments du repas des élèves sont mélangés dans des proportions variables suivant l'état de la température. Pas de chicorée par les temps humides, ni pour le premier repas du matin, en temps de pluie, poudre de gentiane mélangée à la pâtée; en cas d'humidité persistante et de toux chez les élèves, poivre de Cayenne en poudre mélangé à la gentiane, mais en très faible proportion. Par les temps de chaleur sèche, pas de riz, peu de viande, beaucoup de nourriture herbacée.

Les rations sont servies sur des planchettes à rebords, sur le devant de la boîte où est enfermée l'éleveuse et hors de sa portée. De cette façon, et suivant les restes, le faisandier est mis au courant du plus ou moins d'appétit de ses pensionnaires et il se comporte en conséquence. En cas d'inappétence, il a recours à la poudre de gentiane mélangée à la pâtée, trois ou quatre jours durant, quelquefois même à la mise à la diète.

Les faisandeaux reçoivent, par jour, cinq repas de pâtée : premier repas le matin, à huit heures; deuxième repas à neuf heures et demie; troisième, à midi; les deux autres, à intervalles, dans la soirée. De plus, trois distributions d'œufs de fourmis, donnés avec parcimonie et seulement à titre de dessert. Desaint redoute l'abus de la fourmi, qui est échauffante et habitue l'élève à ne plus vouloir manger autre chose.

Les cinq hommes chargés de ces distributions sous sa surveillance, ont soin de siffler à chaque fois les oisillons, qui accourent à cet appel, ce qui permet de les compter et de constater s'il y a des manquants; car, dans ces éducations libres, les élèves ont affaire à plus d'un ennemi : l'autour; le corbeau; la pie; le plus redouté est l'hermine; puis le chat, la fouine, le putois, le hérisson, ce dernier plus dangereux qu'on ne pense. Desaint me citait le fait d'un hérisson qui, après avoir harcelé toute une journée une poule enfermée dans sa boîte, l'attaqua le lendemain, la saigna lorsqu'elle fut à bout de forces, et finalement se mit à la manger. Il y mit trois jours, déjouant la surveillance, jusqu'à ce que, pris sur le fait, son compte pût être réglé, ce qui ne fut pas long.

Aussitôt que l'un ou l'autre des animaux assassins dont il vient d'être parlé, se trouve pris en flagrant délit, il est piégé sur-le-champ, avec le corps même de sa victime, déjà entamé par lui et qui constitue, paraît-il, une amorce contre laquelle il est sans défiance.

Dès que les faisandeaux ont atteint l'âge de six semaines, ils commencent à vagabonder et à s'écarter assez loin sous le taillis, à la recherche d'insectes divers : vermisseaux, petits grillons et autres; puis ils ne tardent pas à franchir leur enceinte boisée, et alors ils tombent sur des pelouses de verdure et de vastes carrés de sarrasin ensemencés à leur intention et qu'on ne récolte jamais. Le soir, ils se branchent à proximité de la boîte renfermant la poule ou la dinde éleveuse qui sert à les rallier, à les appeler lors des distributions de nourriture, à les avertir de se raser lorsqu'un danger quelconque se présente.

Dès que les élèves sont assez forts, on retire les éleveuses au fur et à mesure, en en laissant une par chaque canton d'élevage, car tous ces faisans sont répartis en trois

grands cantonnements; mais les boîtes sont laissées sur place comme points de repère, de ralliement, auxquels ils sont habitués. Le tout est enlevé dès le mois de septembre, époque à laquelle les élèves sont des oiseaux faits, aptes à se suffire.

Les plus beaux sujets que j'aie vus dans cet élevage, les plus frais, les plus lisses de plumage sont les métis provenant du croisement du coq vénéré avec des poules communes. Ces métis sont de tailles très différentes parmi les sujets de la même portée, se rapprochant à des degrés divers de la taille du vénéré ou de celle du faisan commun. Ces élèves à demi-sang vénéré sont, paraît-il, plus résistants et plus faciles à élever que les éleves communs purs. Seulement, ils sont très bruyants lorsqu'ils sont adultes, et font entendre, le soir à la perchée, une espèce d'aboiement qui se perçoit de fort loin et qui est un indice pour le braconnier.

Ces métis, de plus, sont inféconds, ce qui est un grand désavantage, mais ce qui est d'un médiocre intérêt pour des oiseaux destinés à la chasse.

J'ai remarqué que la propriété ne comportait qu'un seul élevage de perdreaux, mais il résulte des explications qui ont été fournies, que l'éducation du perdreau est très ingrate sur les terroirs où le faisan domine, parce que le faisan en grand nombre chasse le perdreau par la concurrence qu'il lui fait dans la recherche des insectes et des graines diverses dont se compose sa nourriture.

Dès que les faisandeaux ont atteint l'âge de six semaines, on commence à mélanger du grain à leur pâtée : millet décortiqué, moha si l'on peut, blé et sarrasin, vanné et lavé à l'eau. On augmente à partir de ce moment et progressivement la proportion de grain à faire entrer dans la nourriture, jusqu'à ce que le grain, qu'on sème dans

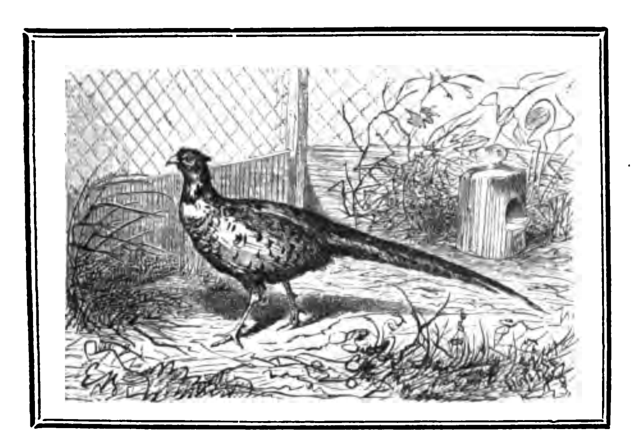
les sentiers d'agrainage ou dans les placeaux et les allées, devienne la nourriture exclusive.

La surveillance des divers cantonnements d'élèves est de tous les instants; les diverses opérations de cet élevage : récolte des œufs, incubation, soins divers à l'éclosion, confection des pâtées, sont sous la surveillance directe de Desaint et de sa famille, et nécessitent l'emploi de cinq aides faisandiers, sans parler de l'employé affecté à la récolte et à l'approvisionnement des œufs de fourmi.

Le rendement de l'élevage libre est très variable, suivant la température et le nombre plus ou moins considérable d'ennemis auxquels on peut avoir affaire. Tout ce que je sais, c'est que, lors de ma visite à Vineuil, de six mille œufs mis en incubation, il était résulté, défalcation faite des œufs clairs, morts en coquille, accidents divers, environ deux mille huit cents faisandeaux d'une très belle venue et pleins de promesses.

Quant aux frais d'entretien d'une chasse aménagée tous les ans comme il vient d'être dit, je ne saurais au juste vous en donner le chiffre, mais il est facile de se rendre compte *grosso modo* qu'un faisan obtenu par l'élevage libre, revient aussi cher qu'au marché.

Sans doute, mais il faut vous dire que le propriétaire de Vineuil ne regarde pas à la dépense, ainsi que vous l'avez pu voir; et d'un autre côté, ne savez-vous pas mieux que moi qu'au point de vue du peuplement d'une chasse, chaque faisan élevé sur la propriété en vaut dix, en vaut vingt, achetés chez le marchand?



Faisan panaché.

CHAPITRE X.

Faisans.

Faisans de chasse. — 1° Faisan commun et ses variétés : Faisan de Bohême; faisan blanc; faisan panaché. — 2° Faisan de l'Inde. — 3° Faisan de Mongolie. — 4° Faisan versicolore. — 5° Faisan vénéré.
Faisans d'agréments. — Faisan doré; de Lady Amherst; argenté; de Swhinoë, etc. Tragopan; crossaptilon; lophophore; hocco.

Faisans de chasse. La variété la plus répandue est celle connue sous le nom de faisan commun.

Le faisan commun, comme chacun sait, nous vient d'Asie, et son apparition chez nous remonte à quatre siècles environ. Son aptitude à adopter tous les climats fait qu'on le trouve dans les contrées boisées en France, en Allemagne, en Angleterre, en Suède et jusqu'en Sibérie.

Définition générale. — Forme gracieuse et allongée, bec

court et arrondi, tour des yeux papilleux, ailes courtes et concaves, queue très longue, étagée, formant deux plans, composée de dix-huit pennes, tarses nus, armés d'un éperon chez le mâle, quatre doigts reliés à la base par une légère membrane.

Tête et cou d'un vert bronzé à reflets bleus, flancs et poitrine marron pourpré brillant, manteau brun bordé de marron, queue gris olivâtre, à bandes transversales noires.

Depuis son introduction, le faisan commun a donné naissance aux variétés suivantes :

1° Le *faisan de Bohême* ou faisan à collier, né de son croisement avec l'Indien ou le Mongol, ainsi que l'indique son collier d'un blanc pur ;

2° Le *faisan blanc*, qui paraît être un résulat d'albinisme produit par la dégénérescence. En effet, l'éducation du faisan blanc présente, paraît-il, plus de difficultés que celle du faisan commun ;

3° Le *faisan panaché*, provenant de l'union du faisan commun avec le faisan blanc.

Depuis l'importation du faisan commun, que tout le monde connaît, d'autres variétés ont été introduites qui ont fait leurs preuves et qui commencent à être appréciées.

Les plus connus de ces faisans, d'importation relativement récente, sont :

1° Le *faisan à collier de l'Inde*, d'une forme plus mince et plus allongée que l'ordinaire, et de couleurs plus claires. On le dit d'une grande fécondité et plus précoce pour la ponte que le commun.

Ce faisan est aujourd'hui presque introuvable à l'état pur.

2° Le *faisan de Mongolie*, plus fort que le faisan de l'Inde, auquel il ressemble beaucoup. Je connais particulièrement ce faisan, que j'ai élevé et que j'élève encore. Plus petit que le commun, mais plus élégant, plus riche de couleurs, il a sur le premier l'avantage, — précieux au

point de vue de la chasse, — d'être d'une sauvagerie excessive, ce qui le rendrait difficile à surprendre par le braconnier, le renard ou l'oiseau de proie. — La femelle, qui est d'une fécondité extraordinaire, est susceptible de pondre, en volière, jusqu'à soixante et quelques œufs.

3° Le *faisan versicolore,* du Japon, semblable au commun, quant à la forme, mais qui en diffère par la taille qui est plus petite et par la couleur de son plumage. — Cou violet, abdomen et flancs d'un vert bronzé, dos vert, plumes rayées de jaune; tectrices alaires rayées de jaune, de noir, de vert et de violet ; rémiges brunes tachées de blanc, rectrices grises maculées de noir. — Ce faisan ne prend ses belles couleurs qu'un mois après le faisan commun.

Depuis que je me suis adonné à l'élève de ce faisan, j'ai été à même d'apprécier chez lui les mêmes qualités de rusticité, de sauvagerie et de fécondité que chez le mongol.

Ces trois espèces ont beaucoup d'affinités avec le commun et sont susceptibles, entre elles et avec ce dernier, de croisements qui donnent des variétés aptes à se perpétuer sans altération des couleurs.

En croisant le faisan de Mongolie avec la faisane commune, j'ai obtenu un très joli faisan à collier, aussi gros au moins que le commun, et très facile à élever.

4° Le *faisan vénéré,* originaire du Thibet, ainsi nommé, parce que les Thibétains, peuple superstitieux, lui brûlent de l'encens comme au roi des faisans.

Introduit depuis 1868 seulement, ce faisan, remarquable par sa grosseur exceptionnelle et par sa majestueuse beauté, n'a pas tardé à se multiplier chez nous. Il est facile à élever, supporte parfaitement notre climat, est apte à se bien garder et d'une très belle fécondité.

Sa chair est fort appréciée, fine au goût et moins sèche que celle de l'ordinaire.

La mise en liberté du faisan vénéré dans les chasses a été faite avec quelque succès dans la forêt de Saint-Germain par M. Fouquier de Mazières, à Sivry, chez M. Aguado, et à Ferrières, chez M. de Rothschild.

Je suis fréquemment consulté par des propriétaires désieux d'introduire le faisan dans leurs chasses, sur la question de savoir à quel type il convient de donner la préférence.

Ma réponse est invariablement celle-ci : — Prenez le mongol ; prenez le versicolore.

— Mais ils sont plus petits que le faisan commun.

— Erreur ; grave erreur. Ce ne sont pas les faisans mongol et versicolore qui sont plus petits ; c'est le faisan commun qui est plus gros : plus gros que nature, plus gros que les dimensions qu'il a eues à l'origine et qu'il devrait avoir.

Cela tient à ce que les morcellements de la grande propriété sont venues changer les conditions d'existence de ce faisan, au point qu'actuellement on est obligé la plupart du temps, pour le maintenir, de le reprendre au piège chaque année en fin de saison, de le nourrir et de le faire reproduire en captivité, absolument comme une volaille.

Cette existence bourgeoise imposée au faisan commun depuis un certain nombre d'années, a modifié profondément l'économie de l'oiseau du Phase. A ce régime, il a pris du corps ; son volume s'est augmenté ; il a engraissé, en un mot il a pris la taille remarquable que nous admirons aux étalages des marchands de comestibles.

Certes, mais ses facultés de défense, ses aptitudes premières se sont amoindries d'autant ; s'il n'était pas l'objet d'une garde vigilante, on pourrait le chasser au bâton.

A Villiers en Prayères, où l'on élève des faisans pour la chasse, et où ils sont lâchés après l'hiver pour la reproduction, il n'est pas rare de voir les poules faisanes venir

pondre dans les bâtiments de la ferme, dans les granges!

Je suis, pour mon compte, médiocrement partisan du faisan commun considéré comme gibier. Je reconnais néanmoins que les avis sont partagés; qu'il y a faisan commun et faisan commun, et que dans certaines chasses ce faisan oppose des ruses et des moyens de défense qui donnent au chasseur du fil à retordre. Cela prouve une chose, c'est que ces faisans sont des sujets qui se reproduisent d'eux-mêmes dans ces chasses, sans l'intervention de l'homme, sans autre protection que celle d'une bonne garde, et y sont maintenus complètement à l'état libre.

Je considère donc le faisan de Mongolie et le faisan versicolore, — je ne parle pas de l'indien, puisqu'il est introuvable à l'heure qu'il est, — comme deux sujets de repeuplement très recommandables. Ces faisans sont faciles à élever, sveltes, rustiques, sauvages à l'excès, pleins de ruses, et d'une fécondité incontestablement plus grande que celle du faisan commun, puique chaque poule mongole ou versicolore m'a toujours donné une moyenne de soixante œufs.

A quoi tient cette supériorité? — Vraisemblablement à ce qu'étant d'importation assez récente, ils n'ont pas eu le temps encore de perdre sensiblement de leurs facultés initiales, et qu'ils sont restés jusqu'ici tels que la nature les a faits.

Je recommande donc ces deux variétés, même pour les chasses déjà pourvues du faisan commun; il se produira dans ce cas des croisements inévitables, — ces divers faisans ayant entre eux beaucoup d'affinités, — et ces croisements auront ce résultat avantageux d'infuser un sang nouveau au faisan commun dégénéré et de lui rendre une bonne partie de ses qualités de défense.

Mes relations avec le faisan de Mongolie datent de 1871. Un très bel oiseau, le mongol, et supportant parfaite-

ment notre climat. Les élèves que j'ai obtenus ont traversé, sans broncher, en volière, et presque sans abri, les rigueurs exceptionnelles de l'hiver 1871-1872. Le lendemain des nuits les plus froides, je les trouvais, à ma visite du matin, couverts de givre, mais gais et bien portants.

Mais avant de m'entendre sur les diverses aptitudes de ce faisan, je crois devoir en donner une description sommaire.

D'un bon tiers plus petit que le faisan ordinaire, le mongol se distingue de ce dernier par un bec légèrement crochu, une tête fine et aplatie surmontant un col long et ondulant comme celui d'une couleuvre, des formes plus élancées qui le rendent plus apte à un vol rapide, et un plumage incontestablement plus riche.

L'ensemble de la livrée, chez le mâle, est d'une beauté sévère, de nuances harmonieusement fondues : calotte cendrée, encadrée d'une ligne blanche, cou vert à reflets bleus, orné d'un collier d'un blanc pur; flancs jaunes, tachetés de noir; gorge et abdomen réunissant toutes les nuances du cuivre; miroir nacré sur les ailes; croupion bleu clair à reflets vert émeraude; queue très longue, rayée de noir et de marron.

La femelle a le plumage de la poule commune, mais plus clair, plus luisant, d'un dessin plus net.

Le port fier, toujours aux aguets, constamment sur ses gardes, la queue non traînante, comme celle du faisan commun, mais légèrement relevée, les ailes pendantes comme pour un vol toujours prêt, le mongol est d'une sauvagerie qui le rendrait difficile à surprendre.

Les sujets que j'avais en ma possession étaient âgés de près de deux ans, et, après les avoir installés convenablement dans une volière de vingt mètres carrés de superficie, je me mis à les étudier.

Ce ne fut pas chose facile. Durant les premiers jours, l'état d'agitation de ces oiseaux, affolés à mon approche,

ne me laissa pas sans inquiétude, et je suis convaincu que si la volière eût été recouverte autrement qu'avec un filet, ils se seraient infailliblement brisé la tête dans leurs efforts pour s'échapper. Je fus obligé, pour leur rendre quelque calme et pouvoir les approcher sans danger, de disposer des abris à l'intérieur de leur compartiment et d'entourer de paillassons l'enceinte de la volière. Ces précautions prises, il me fut possible de les observer à peu près. Je dis à peu près, parce que, même dans ces conditions, l'observation était difficile d'un oiseau aussi méfiant. J'avais beau me dissimuler, arriver à pas de loup, rarement il me fut donné d'apercevoir la faisane, toujours tapie avant mon arrivée derrière un abri. Le coq, lui, dressé au fond de la volière, ne pouvant, à coup sûr, ni m'entendre ni me voir, regardait cependant du côté où je me trouvais. — Évidemment, d'instinct, il me pressentait et avait éventé ma présence.

Au bout de quinze jours environ, j'enlevai successivement mes paillassons, et, en prenant la précaution d'approcher à pas lents et de faire précéder mon arrivée d'une espèce de cri imitant, tant bien que mal, le cri de la faisane, je pus observer un peu plus à l'aise. Mais jamais l'accouplement n'eut lieu en ma présence. Ce ne fut que de loin, par échappée et comme par surprise, du haut d'une terrasse dominant une portion de la volière, qu'il me fut donné d'en être, une seule fois, témoin. A l'appui de ma thèse sur les mérites du faisan de Mongolie et sur l'intérêt qu'il y aurait à la propager dans nos chasses, j'extrais ce qui suit du bulletin de la Société d'acclimatation (numéro de mars 1884).

« Une autre expérience intéressante a été faite dans les mêmes lieux avec le faisan de Mongolie (*Phasianus mungolicus* ou *torquatus* de la Chine).

« Dans une localité où les faisans n'existaient pas, M. le baron Henri de Bussière a lâché, il y a cinq ans, 80 pou-

les de Bohême importées d'Autriche, et 7 coqs de Mongolie, *importés* de Chine par le Jardin d'acclimatation de Paris.

« Le succès a été complet. Sans parler des résultats obtenus dans ces dernières années, en 1884, le nombre des coqs tués par les chasseurs s'est élevé à 484 pièces.

« Le faisan de Mongolie a fait preuve, sur le terrain de chasse dont il s'agit, d'une extraordinaire fécondité et d'une incomparable rusticité. Il se défend bien et s'élève franchement devant le traqueur sans tâtonner, comme le fait trop souvent le faisan ordinaire. On ne saurait trop recommander cette espèce chinoise pour le repeuplement. »

Mon opinion, au sujet de l'avenir du faisan de Mongolie, si sauvage, si rustique et si fécond, n'a pas été partagée par un grand praticien de la vraie chasse. Mais qu'est-ce que cela prouve? Les faisans de Mongolie auxquels a eu affaire M. Bellecroix, mon honorable ami, étaient peut-être des sujets d'élève, issus de parents captifs depuis plusieurs générations et faussés dès lors dans leurs moyens naturels. Qu'on veuille bien remarquer que les coqs mongols, à l'aide desquels M. Henri de Bussière a mené à bien son expérience, étaient des oiseaux *importés*, et, dès lors dans toute la plénitude de leurs instincts et de leurs forces vives, et l'on comprendra parfaitement que mon rédacteur en chef et votre dévoué serviteur puissent avoir raison tous les deux.

La ponte de la faisane, qui avait été, en 1870, de soixante-treize œufs, commença chez moi le 17 avril, et, du 17 avril au 28 mai, jour où les oiseaux me furent redemandés, j'obtins trente-six œufs vert de mer, d'un tiers plus petits que l'œuf de la faisane commune.

A l'élevage, les jeunes mongols, mélangés à des faisans dorés, argentés, communs, etc., se montraient, dès leur

bas âge, d'une méfiance remarquable, et pleins de promesses pour un oiseau destiné à faire un gibier.

A l'époque de la mue, et pour faciliter le passage de cette période critique, je lâchais tous les matins en liberté mes élèves, les plumes d'une aile coupée. Une des trappes de leur volière, levée à cette intention, leur donnait la clef... du jardin.

On les rentrait seulement le soir, en les poussant dans une encoignure correspondant à cette trappe. Les élèves dorés, argentés et même communs rentraient sans trop se faire prier; mais, pour faire rentrer les mongols, c'était toute une affaire. On n'a pas d'idée de la ruse, de l'astuce déployées par ces faisandeaux pour échapper à l'obligation de reprendre leur prison.

La rentrée avait lieu au coucher du soleil et, — dans les lignes d'ombre projetées par les plantes exposées aux rayons obliques, — ils savaient si bien se raser, se dissimuler, observant le dessin, les lignes du milieu où ils se cachaient de manière à s'harmoniser avec ce dessin, à ne par heurter ces lignes en se mettant en croix, que nous avions toutes les peines du monde à les retrouver. Il nous fallait battre et rebattre trois ou quatre fois le terrain, plante par plante, buis par buis, touffe par touffe, et — chose étrange! — il nous arrivait souvent de retrouver un des fugitifs tapi derrière une touffe déjà vérifiée à trois ou quatre reprises.

Qu'était-il arrivé? — Nos oisillons, se sentant poursuivis, ne perdaient pas un de nos mouvemnnts, et, — tout en se dissimulant, — changeaient de place avec un art savant qui trompait notre attention, et s'avançaient derrière nous sans paraître, profitant des accidents du terrain. En un mot, on eût dit que les rôles étaient intervertis et que c'était nous, les chasseurs, qui étions les chassés.

Ainsi, au contraire de la peur bête qui saisit le faisan

commun lorsqu'il est poursuivi, et qui le fait simplement se raser, — se raser pour se raser, — qui le paralyse, qui le met à la merci, — souvent d'un coup de bâton; la peur du faisan mongol est une peur raisonnée, intelligente, savante, qui l'oblige à se garder *quand même,* à observer l'ennemi tout en se cachant, changer de place suivant les circonstances, de poursuivi à se faire au besoin poursuivant, tout en observant ses distances.

L'un de mes jeunes, entre autres, m'intrigua d'une façon incroyable. Il manquait au comptage fait au moment de la rentrée, et ne pouvait se retrouver. Était-il retourné en Mongolie? — C'était peu probable. Avait-il été croqué par un chat? — Mystère!

Toujours est-il que je le considérais comme perdu. J'en avais fait mon deuil, lorsque, — quelques jours après, — les élèves étant au pâturage, je m'avisai de les compter... Ils étaient au grand complet; personne ne manquait au troupeau. J'avais retrouvé mon élève.

A la rentrée du soir... encore un de moins... (le même probablement). — J'étais fort intrigué.

Où était-il passé? — On chercha; on rechercha... peines perdues! Enfin! de guerre lasse et voulant en avoir le cœur net, je pris une lumière dans la soirée, vers neuf heures, et je parcourus le jardin. Je n'omis aucun recoin et inspectai tout, jusqu'au bas des murs. A la fin, ma recherche fut couronnée de succès.

La lumière de ma lampe, se projetant sur un petit œil noir tout grand ouvert, me fit découvrir mon drôle. Voici ce qui s'était passé.

A la base du mur, — un vieux mur aux teintes grises, — et à un demi-pied du niveau du sol, une pierre manquait, qui s'était détachée depuis un temps plus ou moins long. Il y avait là un vide, une cachette qui n'avait pas échappé à l'attention du faisandeau, et mon élève, mettant

à profit cet accident, s'était avisé de remplir le vide avec son corps, et de s'incruster, pour ainsi dire, dans la maçonnerie. Je m'expliquai alors parfaitement l'insuccès de mes recherches précédentes.

La teinte grise du mur était observée; l'alignement aussi : c'était le faisandeau qui remplaçait la pierre absente.

Ce serait tomber dans des redites que de raconter le résultat de mes observations au sujet des qualités particulières du faisan versicolore du Japon. Tout ce que je sais du mongol et du japonais m'amène à cette conclusion : que les deux font la paire.

Il arrive assez souvent que les poules faisanes, même d'espèce sauvage, demandent à couver en volière, surtout si cette volière est spacieuse et bien pourvue d'abris. Mais, dans ce cas, il est prudent d'isoler la couveuse, au moins à la veille de l'éclosion. Non seulement son coq, mais ses compagnes si elle en a, doivent être, au moyen d'une trappe entr'ouverte, puis refermée, relégués dans un autre compartiment.

L'inobservation de cette précaution me coûta, une certaine année, quelques jeunes sujets que je regrette encore.

A la suite d'une ponte assez prolongée, l'une des deux poules de mon parquet de versicolores se mit à couver quelques-uns des derniers œufs que j'avais, avec intention, laissés au nid, après avoir reconnu chez elle des vélléités d'incubation.

Dans l'intervalle, la couveuse fut dérangée par sa compagne chaque fois que celle-ci allait pondre, car elles avaient adopté toutes deux le même nid, — ce qui enrichissait ce nid d'un nouvel œuf, mais ce qui promettait des naissances fort irrégulières.

L'éclosion eut lieu dans la nuit du 5 au 6 août. Un grand bruit d'ailes et des cris qui m'éveillèrent et que j'attribuai d'abord à une panique avait une autre cause dont je me

rendis compte au matin. Je pus constater que la naissance des jeunes avait été le signal d'une bataille : la poule mère, battue à la fois par son coq et sa compagne, était reléguée dans un coin; les œufs non éclos avaient été cassés et les nouveau-nés, assommés à coups de bec, gisaient épars aux abords du nid.

J'allai les recueillir. Tous étaient déjà froids et la plupart mis à mal. Pourtant, cinq d'entre eux moins grièvement blessés purent être réchauffés et rappelés à la vie.

La mère ayant été installée dans un compartiment séparé on lui rendit ces cinq petits qu'elle se mit à rallier et à maintenir sous ses ailes, puis elle s'accroupit.

L'éducation suivit son cours; dès le 10 août, les jeunes commençaient à s'éparpiller et à chercher d'eux-mêmes leur nourriture; à l'âge de 15 jours ils se mirent à percher avec leur mère.

D'autres œufs de faisan versicolore confiés à des couveuses de basse-cour, donnaient des naissances également le 6 août, ce qui me valut de faire une étude comparée des deux genres d'élevage. Je pus constater, et cela n'a rien de surprenant, les résultats incontestablement supérieurs, de l'éducation par la poule faisane. Les petits de celle-ci étaient plus vifs, plus alertes, plus pimpants, plus élancés; le plumage plus lisse; l'allure plus fière.

Mais revenons à notre sujet. Nous avons vu que le seul reproche adressé aux faisans auxquels je donne mes préférences, s'applique à la petitesse de leur taille.

Il est un faisan, d'importation récente, qui se charge de répondre à ce reproche. Je veux parler du *faisan vénéré*, du Thibet, — un voisin par conséquent du faisan de Mongolie, et qui dépasse de beaucoup, comme grosseur, notre faisan commun.

Le *faisan de Reeves* ou *faisan vénéré* est plus que jamais à l'ordre du jour, et la plupart des amateurs qui s'occu-

pent d'acclimatation le considèrent, au point de vue de la chasse, comme un oiseau d'un grand avenir.

Grosseur exceptionnelle, beauté de plumage, riche fécondité, aptitude à s'acclimater dans nos contrées et à se bien défendre au bois, ce faisan réunit, en effet, toutes les conditions désirables chez un oiseau de repeuplement.

L'attitude fière du mâle, sa structure à la fois robuste et élégante, son plumage d'une richesse incomparable, arrachent un cri d'admiration.

Il semble, au surplus, avoir conscience de son haut mérite, et, à son maintien, on voit qu'il sait très bien qu'il occupe une des premières places dans la hiérarchie des faisans. Son port plein de noblesse semble vous dire :

« Prince ne daigne,
« Vénéré suis. »

Sa livrée est une parure d'écailles de différentes grandeurs et de différentes nuances formant un dessin des plus riches : écailles d'or cerclées de noir du haut du col à la naissance de la queue; écailles blanches cerclées de noir aux couvertures des ailes; écailles blanches et havane clair cerclées de havane foncé à la poitrine et aux flancs. Le ventre est marron foncé. Sa queue, aussi longue que celle du paon, et qui mesure, chez l'oiseau adulte, 1 mètre 30 centimètres et plus, composée de plumes étagées couleur gris perle, rayées de noir et de marron, bordées de havane, lui donne un air de majesté incomparable. La tête seulement, avec sa calotte blanche, reposant sur un collier blanc bordé d'un double collier noir, laisse un peu à désirer, et en fait une majesté incomplète. Ni huppe, ni aigrette, ni panache :

« Roy ne puis. »

La femelle, comme toutes les femelles de faisans, est

beaucoup plus modestement vêtue. Ainsi que le mâle, elle porte le collier : le sien est un collier jaunâtre doublé de brun marron. Le fond de son plumage est couleur feuille-morte, chaque plume tiquetée d'une nuance plus claire et même de blanc. L'ensemble, d'un style simple, est d'un dessin qui n'est pas sans charme. Comme notre perdrix des champs, elle a la beauté grise.

Particularité précieuse à constater, le faisan vénéré a sur ceux qui ont été multipliés jusqu'à ce jour dans nos chasses, un avantage qui l'aide à se préserver de ses ennemis naturels : celui du *silence.* Il est *silencieux,* ce bel étranger, et ne pousse pas, comme la plupart de ses parents de la famille des phasianidés, ce cri aigu, ce *kack-kack!* compromettant, qui est une invitation au renard ou à l'oiseau de proie, un appel et une indication pour le braconnier. Il se borne à émettre, soit lorsqu'il est inquiet, soit lorsqu'il appelle sa femelle pour se brancher à la tombée de la nuit, une espèce de gloussement qui ne peut s'entendre qu'à quelques pas de distance.

A certaines heures de la journée, le mâle, déployant ses ailes puissantes, les fait bruire en produisant un son étrange, comparable à un sourd grondement de tonnerre.

Ma première étude du faisan vénéré remonte au printemps de 1873, époque à laquelle la Société d'acclimatation voulut bien me confier, à titre de *cheptel,* un couple de cette splendide variété.

Ces oiseaux, nés au mois de juin 1872, étaient par conséquent âgés de moins d'un an à l'époque où la ponte a commencé. Je cite ce petit détail parce que j'estime qu'il a sa valeur.

Ils arrivèrent chez moi le 1er janvier 1873, dans la matinée. La volière les attendait.

Les premiers moments d'étonnement passés, étonnement bien naturel après une nuit d'inquiétude, au sortir

d'un panier obscur, la femelle, moins sauvage que le mâle, se mit en devoir de lisser ses plumes, exemple que ce dernier ne tarda pas à imiter, — c'est ainsi que tout voyageur, à l'arrivée, doit un coup de brosse à son vêtement; — puis on se mit à manger.

L'installation était faite.

Graines variées (orge, blé avoine, sarrasin), pain émietté, qu'ils aiment beaucoup; tel fut, avec la verdure dont était tapissée leur habitation, le menu de nos oiseaux durant l'hiver.

A dater du 1er mars, ils furent soumis au traitement spécial indiqué au chapitre VI, en vue d'une bonne reproduction, et le voisinage de la volière fut rigoureusement respecté.

La ponte commença vers le 10 avril.

Depuis ce jour jusqu'au 18 juin, date à laquelle elle prit fin, j'obtins trente-huit œufs de couleur mastic, de forme ovoï-conique, un peu plus gros que l'œuf du faisan commun.

La ponte était ordinairement d'un œuf par jour, sauf quelques interruptions les jours de froid.

Voilà pour la fécondité.

L'amateur qui ne la trouverait pas satisfaisante serait bien difficile.

J'ai pu observer que, durant la ponte, le mâle veille près de la pondeuse, et, s'il survient quelque sujet d'inquiétude, se met à glousser, et cherche, en s'éloignant avec une demi-précipitation calculée, à détourner sur lui l'attention.

Pendant que nous en sommes à la ponte et que nous commençons cette étude *ab ovo*, je ne crois pas inutile de répondre, une fois pour toutes, à une question qui m'est souvent posée :

Le faisan vénéré mange-t-il ses œufs?

Cette question est d'une grande importance au point de vue de la reproduction en volière.

Cet acte contre nature, *manger ses œufs*, a été reproché tour à tour aux divers faisans élevés en volière. Les uns mettent ce défaut sur le compte du faisan argenté. D'autres accusent le doré ; celui-ci incrimine le faisan commun, cet autre le faisan de Swinhoë. En résumé, aucun faisan n'échappe au reproche.

En ce qui me concerne, je déclare que je n'ai jamais possédé dans mes volières qu'un seul couple de faisans atteints de cette tare, que je considère comme incurable. C'était un couple de faisans argentés de troisième année, dont j'avais fait l'acquisition un peu au hasard. Heureusement pour moi, mon vendeur demanda, peu de temps après, à me les racheter. — Le marché fut vite conclu.

Aucun de mes autres faisans, qui sont tous mes élèves, n'a mangé le produit de sa ponte. Les vénérés du cheptel, qui n'avaient pas encore reproduit lorsqu'ils m'ont été confiés, sont restés à cet égard à l'abri de tout reproche. Ceci demande explication.

A mon point de vue, lorsqu'un faisan en arrive à manger ses œufs, le vrai coupable, c'est l'éleveur maladroit. Voici, en effet, ce qui se passe trop souvent :

Une installation défectueuse, qui ne présente aucune cachette à la pondeuse, la contraint de déposer son œuf soit dans un angle de son compartiment, soit, de dépit, au hasard à travers la volière, sans préparation, sans nid disposé à l'avance. L'œuf est au grand jour exposé à tous les regards. Le secret de la ponte, si cher aux oiseaux, n'a pas été obtenu. Premier sujet de malaise pour les reproducteurs. En second lieu, soit manque de patience, soit inexpérience, l'éleveur, ou son jeune enfant, ou son domestique, qui sait l'heure habituelle de la ponte, commet-

tra, sans même prendre la peine de dissimuler sa présence, la faute de guetter la pondeuse, ce qui inquiète celle-ci, ce qui inquiète le mâle qui veille sur elle. Puis, pour couronner l'œuvre, à peine la faisane est-elle levée de dessus son nid, le maladroit se précipite et, ostensiblement, sans la moindre précaution, enlève l'œuf fraîchement pondu. En faut-il davantage pour fausser les instincts les plus respectables des oiseaux destinés à la reproduction, et compromettre leur avenir comme reproducteurs?

Les faisans ainsi traités ne tarderont pas à manger leurs œufs, et, le pli une fois pris, je ne crois pas qu'il soit possible de le leur faire perdre.

Néanmoins, il faut bien reconnaître que, lorsque les faisans qu'on possède sont déjà tarés, le mieux est de veiller à l'heure de la ponte pour éviter que l'œuf soit perdu.

Mais, si vous avez des jeunes, il est bon de procéder autrement. Voici le moyen que j'emploie et dont je me suis toujours bien trouvé :

Dans les bas côtés de la volière correspondant aux encoignures sont adaptées des trappes qu'on peut lever du dehors. C'est à ces encoignures que je dispose, à l'intérieur, les paillassons destinés à servir d'abri aux pondeuses. Il est bon que ces paillassons soient disposés de manière à laisser deux issues, surtout s'il s'agit d'espèces sauvages, telles que la mongole, par exemple. Ces deux issues sont pour l'oiseau un grand motif de sécurité, en mettant à sa portée la possibilité de fuir du côté gauche si le danger ou l'ennemi menace le côté droit, *et vice versa.*

Aux heures où vous distribuez la nourriture, vous comptez les oiseaux occupés à manger pour vous assurer qu'aucun n'est sur le nid, — puis, cette certitude obtenue, soulevant discrètement la trappe, vous récoltez, sans qu'ils s'en aperçoivent, l'œuf ou les œufs, produit de la ponte.

Si votre volière n'est pas aménagée comme il vient d'être

dit, et que la disposition ne vous permette que d'adosser vos paillassons le long des murs, vous pénétrez doucement, après avoir sifflé pour annoncer votre présence. Vos oiseaux, s'ils sont sauvages, s'éloignent et courent se cacher du côté opposé. S'ils ne le sont pas, vous leur jetez quelque friandise pour les occuper, puis, le plus adroitement que vous pourrez, vous enlevez les œufs en vous faisant un rempart du pan de votre vêtement ou de toute autre chose, de manière à éviter à tout prix que l'œuf soit vu dans votre main. Cela fait, vous vous retirez lentement, en feignant de chercher du regard une chose que vous n'avez pas trouvée.

Tout le temps que durera la ponte, le voisinage de la volière devra être sévèrement consigné. Ni passage de chiens, ni jeux d'enfants, ni visites de curiosité inopportunes. Cette dernière précaution fut si fidèlement observée pour mes faisans vénérés que je ne m'aperçus de la ponte que lorsque déjà trois œufs se trouvaient dans le nid, sorte de trou rond pratiqué en terre derrière un genévrier. La faisane avait préféré cet abri de son choix à mes paillassons.

Soucieuse de la sécurité de ses œufs (qui lui étaient régulièrement enlevés par crainte des nuits froides), la pauvre bête changea quatre fois de nid durant la ponte pour mieux dérouter le ravisseur inconnu.

Les six premiers œufs obtenus furent confiés sans retard à une poule couveuse, tenue disponible à cet effet au moyen d'œufs d'essai. L'incubation, commencée le 21 avril au matin, dura vingt-sept jours; l'éclosion eut lieu le 18 mai seulement, à raison, sans doute, de la rigueur de la température. L'incubation de la série d'œufs qui suivit, commencée le 20 mai dans la matinée, donnait des éclosions le 13 juin, c'est-à-dire au bout de vingt-quatre jours.

Des œufs de faisan commun, confiés simultanément à la

couveuse dans le but de faire une étude d'incubation comparée, amenèrent des poussins le même jour : d'où la conclusion que la durée moyenne de l'incubation pour les œufs de faisan vénéré serait la même que pour les œufs de faisan commun, c'est-à-dire de vingt-cinq jours, avec un écart d'un ou deux jours en plus ou moins, suivant la température, la qualité de la couveuse, etc., etc.

Les six premiers œufs obtenus (je parle des œufs de faisan vénéré) étaient tous fécondés, mais trois seulement donnèrent des éclosions. Les trois autres renfermaient des poussins bien conformés en apparence, prêts à éclore, mais morts dans la coquille. Il n'est pas inutile d'ajouter que, le 18 mai, jour de l'éclosion, je fus visité par un violent orage que je soupçonne d'avoir contribué à ce résultat regrettable. Des onze œufs qui suivirent, six seulement étaient fécondés : les cinq autres étaient clairs.

En résumé, sur mes trent-huit œufs, six seulement se sont trouvés clairs. Les trente-deux autres étaient fécondés. Eu égard à la température exceptionnelle du printemps, de glaciale mémoire, la fécondation peut être, je crois, considérée comme très satisfaisante. Je n'ai obtenu néanmoins que vingt-trois sujets vivants, neuf étant morts dans la coquille au moment d'éclore.

L'éducation de la première série d'élèves fut confiée à une poule nègre du Japon, chargée en même temps de faisandeaux dorés, argentés, mongols et communs.

Pour l'une des séries suivantes, je réunis aux jeunes vénérés des faisandeaux communs, des perdreaux et trois poussins de collins. — J'ai toujours eu la manie de ces mélanges. Je trouve dans cette réunion d'oisillons différents des éléments précieux pour une étude comparée. Le seul soin à observer pour l'amateur qui veut confier à la même poule l'élevage d'oiseaux d'espèces différentes, est de lui donner à couver des œufs de chacune des espèces dont il

désire faire l'élevage simultané. Il y aurait imprudence à confier des perdreaux, par exemple, à une poule qui aurait couvé exclusivement des œufs de faisan et *vice versâ;* mais la même poule peut parfaitement, ainsi que j'en ai fait vingt fois l'expérience, couver simultanément, malgré la différence de grosseur, des œufs de faisan, de perdrix et même de colin. — En pareil cas, je charge ma poule d'abord avec des œufs de faisan, puis, trois jours après, je complète sa couvée avec des œufs de perdrix ou de colin, à cause de la différence de durée de la période d'incubation des uns et des autres.

Rien de remarquable à signaler durant les huit premiers jours, si ce n'est le caractère querelleur des faisandeaux vénérés. Ces oisillons attaquaient leurs frères mongols ou communs, et même se battaient entre eux avec un acharnement incroyable, se poursuivant jusque dans les pattes de l'éleveuse avec force coups de bec assénés sur la tête. Hâtons-nous d'ajouter que cette manie batailleuse ne dégénéra jamais en accidents graves. Le tout se bornait à un petit battu qui s'en allait piaulant et que la poule, qui n'y pouvait mais, consolait de son mieux.

La mise en volière s'effectua de façon à éviter une transition trop brusque dans les habitudes de la petite famille. Ainsi, la poule et ses élèves enfermées dans leur boîte, furent apportés dans la cabane, dont les trappes de communication avaient été levées. La boîte fut placée près de l'ouverture fermant par une de ces trappes, puis la trappe de la boîte elle-même fut levée. La communication était établie. — Le petit troupeau ne tarda pas à parcourir, timidement d'abord, puis bientôt avec des explosions de joie, l'espace immense inondé de soleil (10 mètres de long sur 2 de large) mis à sa disposition, — espace tapissé d'une longue nappe de verdure (gazon, petit trèfle blanc, pissenlits, épis d'orge), boisé d'arbustes verts (thuyas, gro-

seilliers, cytises), et bordé tout autour d'une mince allée de sable de rivière.

Un peu plus tard, dès que les jeunes, abandonnant la boîte où ils étaient nés, commencèrent à se percher, la poule fut tirée de sa prison et lâchée dans la cabane même, où elle resta confinée et tenue à leur disposition encore quelque temps. Puis elle se mit à pondre. Dès que l'éleveuse commence à pondre, c'est le moment de sevrer les petits, car elle ne les connaît plus, et même quelquefois se met à les battre. Je rendis dès lors la liberté à cette brave auxiliaire et l'envoyai se refaire au poulailler.

A dater de ce moment, je supprimai les œufs de fourmis. Seulement j'avais installé le long de la volière, et extérieurement, une fourmilière artificielle qui servait aux menus plaisirs des élèves. Toute fourmi qui se hasardait à l'intérieur, ou qui s'avisait de circuler sur le grillage, était rigoureusement happée au passage.

Les vers de terre, les insectes de passage, la verdure, les épis verts, dont les petits se montraient friands, — puis des graines variées (moha, sarrasin, riz, blé et chènevis), des pieds de laitue, pâtée de pain trempé dans du lait et mélangée avec du son les jours de grande chaleur : — telle fut la nourriture des élèves durant la période parcourue du 21 juin au 22 août.

Au commencement d'août, j'eus un moment critique à traverser. La mue commençait. Par contre, la verdure, les vers de terre, les épis d'orge se trouvaient presque épuisés.

Mes petits (ils étaient une trentaine à cette époque, parce que j'avais réuni deux couvées), mes petits, dis-je, commençaient à perdre de leur vivacité. Je ne laissais pas d'être inquiet. Je me décidai à les lâcher au jardin après leur avoir coupé les plumes d'une aile. Bien m'en prit. Je réunis en un seul tous mes troupeaux (soixante et quelques

faisans), sevrés de leur poule éleveuse, et leur abandonnai le pillage du jardin, ce dont ils s'acquittèrent en conscience. Carrés de moha, plates-bandes de laitue, petits champs de blé vert, tapis de gazon ensemencés au surplus à leur intention, tout fut saccagé. Cela prit quelque temps, mais, sauf le gazon et les touffes des buis des allées, tout y passa.

Seulement les soins devinrent plus compliqués. Une surveillance active fut nécessaire; puis, chaque soir, il fallut effectuer la rentrée dans la cabane de la volière, — abri muni de perchoirs pour la nuit, — puis enfin, chose assez difficile par suite de la mobilité d'un pareil troupeau, le comptage des vénérés. — On ne comptait que ceux-là.

Les communs, et surtout les mongols, se montraient les plus récalcitrants à la rentrée, et ils savaient si bien se raser que plusieurs passèrent la nuit dehors, la plupart sans dommage, mais quelques-uns en y laissant la plume et puis le reste avec. C'est ainsi qu'un matin je surpris *flagrante delicto* un chat qui... Moins de dix minutes après, le drôle dormait à l'ombre de mon grand poirier, et pour longtemps.

Au bout de quelque temps, cependant, la rentrée du soir souffrit moins de difficultés et se régularisa. Il suffisait de chasser les élèves en frappant dans ses mains, et, à ce signal, auquel les oiseaux s'étaient habitués, vénérés, dorés, argentés, mongols, etc., enfilaient une allée longeant un grand mur, et prenaient un à un le chemin de l'abri qui devait les recevoir pour la nuit, et dont la porte et la trappe les attendaient toutes grandes ouvertes.

Cette longue procession, cet interminable défilé, étaient un spectacle assez original qui m'attirait souvent, à cette heure de la journée, des amateurs et des curieux.

Ce qui avait surtout aidé à faciliter la rentrée du soir à la volière, c'est que nos oiseaux savaient que le souper les

y attendait, souper fin composé de graines mélangées (riz, sarrasin, blé, orge, moha de Hongrie), souper assaisonné d'un bon appétit à la suite d'une journée d'exercice bien employée à l'air libre. La rentrée était d'abord suivie d'un bruit confus, celui d'une ruche turbulente; c'étaient des discussions entre faisandeaux, des querelles pour une place plus ou moins avantageuse aux perchoirs; enfin l'installation pour la nuit se régularisait, puis tout se taisait. Le sommeil avait pris ses droits pour jusqu'au lendemain matin.

Cependant les plumes des ailes, qu'il fallait couper tous les huit jours, repoussaient avec une rapidité inquiétante. Plusieurs élèves, envolés par-dessus les murs dans les propriétés voisines, me donnèrent du fil à retordre et faillirent m'échapper. A dater du 13 septembre, je me décidai à les remettre en volière. Ils étaient déjà grands et forts. Leur séjour au dehors avait, au surplus, été mis à profit, et la verdure, épuisée lors de leur mise au jardin, avait reparu plus abondante, plus plantureuse que jamais dans les trois compartiments qui leur étaient destinés.

Dans le plus spacieux et le mieux exposé au soleil furent installés les quinze vénérés qui me restaient et que je séparai des autres élèves. C'est là que j'aimais à les admirer, brillants de santé, beaux à voir, soit lorsqu'ils se poudraient, vautrés au soleil, paresseux lazzaroni, soit lorsqu'ils jouaient entre eux, simulant de petits combats, leur longue queue relevée, l'aile tendue, la tête basse, dans la posture de deux champions se cherchant le défaut de la cuirasse; soit lorsqu'ils garnissaient, à la nuit tombante, leurs perchoirs transformés en splendides brochettes.

Ceux des premières couvées étaient parvenus, à la fin d'octobre, à leur entier développement, quatre mâles, notamment, avaient revêtu la livrée complète de leur père, et on eût pu les confondre avec ce dernier, n'eût été la lon-

gueur des plumes de la queue, lesquelles avaient chez le coq faisan du cheptel une dimension telle que l'oiseau, lorsqu'il se trouvait par le travers de la volière, en mesurait à peu près toute la largeur.

Pour résumer cette étude et répondre, une fois pour toutes, aux demandes qui me sont adressées sur la valeur pratique du *faisan vénéré* considéré *comme gibier*, je n'ai que quelques mots à ajouter.

Comme gibier est bien dit, car ce fastueux faisan, malgré sa beauté, ne fera jamais un oiseau d'ornement. Il est trop sauvage. Il lui faut de grands espaces. Ce qui l'a maintenu en volière jusqu'à ce jour, c'est son prix élevé.

Quant à ses qualités, le lecteur les connaît déjà, et il me suffira de les rappeler :

1° Beauté splendide, grosseur exceptionnelle;

2° Aptitude à la reprodction dès l'année qui suit la naissance, — et à quelle riche reproduction! — Trente-huit œufs pondus par une seule femelle, dont trente-deux fécondés sont là pour le dire;

3° Facilité d'élevage et développement précoce qui lui permet de supporter plus facilement que le faisan commun la crise de la mue;

4° Sauvagerie et quasi-mutisme (deux qualités s'il en fut pour un gibier);

5° Au point de vue comestible, chair fine, succulente, moins sèche que la chair du faisan commun.

J'ajouterai que le faisan vénéré se croise volontiers avec le commun et à ce titre commence à se répandre dans nos chasses.

Seulement les métis issus de ce croisement *sont inféconds.*

Faisans d'agrément. — Sous ce titre, nous allons passer en revue une série d'oiseaux aux magnifiques cou-

leurs, dont quelques-uns seraient susceptibles de devenir de très beaux et très bons gibiers, mais dont nous avons préféré faire les gentils compagnons de nos loisirs et l'ornement de nos demeures. Parmi ces faisans se place en première ligne :

1° *Le faisan doré*, ou *faisan tricolore*, ou *faisan de la Chine*.

Il est si beau, si beau, que quiconque le voit pour la première fois croit tout d'abord que *ce n'est pas vrai*. La première fois que j'en vis la reproduction par une gravure coloriée, je me figurai avoir devant les yeux le produit de l'imagination d'un artiste plus ou moins fantaisiste.

Gracieux de formes, enrichi des couleurs les plus éclatantes, cet oiseau est beau d'une beauté invraisemblable, d'une beauté bizarre, chinoise, et c'est tout naturel, puisque la Chine est son pays d'origine.

Sa livrée est celle-ci : huppe jaune d'or, collerette orange bordée de noir, plumes vert bronzé à la naissance du cou, ventre rouge feu, croupion et dos jaune doré, rémiges premières brunes, les autres d'un beau bleu; queue très longue, de couleur fauve, à réseau noir, flammée de rouge éclatant. La livrée de la femelle est brun clair et jaunâtre, zébrée par des lignes plus foncées, dont le dessin rappelle le plumage de la bécasse.

Le cri du coq est un : « Kuick! Kuick! » Le soir et dans le courant de la nuit il fait entendre un chant plaintif d'une modulation étrange.

Gai, vif, pimpant, le faisan doré est la vie et la joie d'une habitation en même temps qu'il en est l'ornement.

Il se grime, change de costume et vous le voyez tantôt le dos recouvert de franges d'un beau jaune doré, les ailes cachées sous ces franges abondantes, tantôt le dos gris, marron et bleu suivant qu'il a ramené ses ailes sur le dessus.

Constamment amoureux, ce don Juan des faisans passe

la plupart de son temps à faire sa cour à ses compagnes, passant de l'une à l'autre avec la légèreté du papillon. Voyez-le, sémillant, sautillant, barrant le passage successivement à chacune d'elles pour que son hommage ne puisse rester inaperçu, faisant entendre une espèce de sifflement, inclinant toute sa personne et ramenant son collier orange en demi-cercle sur la partie qu'il présente, jusqu'à cacher son bec.

Son hommage sera admis, mais seulement vers la fin de mars ou le commencement d'avril, ce jusqu'à la fin de la ponte.

Vous vous en apercevez aux pennes caudales de la femelle plus ou moins fripées et cassées par places; car c'est en marchant sur la queue de la robe de sa compagne qu'il l'arrête et la contraint de se prêter à ses désirs.

Il est bon que la volière du faisan doré soit garnie de perchoirs, d'arbustes, de planches adossées le long des parois de son hangar, car il n'est pas rare de voir ses hommages dégénérer en poursuites, ses poursuites en actes de férocité, et l'on trouve quelquefois la femelle acculée dans un angle de la volière la tête en sang, le crâne mis à nu par les coups de bec. Vite enlevons la pauvre bête, lavons la plaie à l'eau un peu alcoolisée et mettons-la dans un compartiment à part.

La guérison sera prompte, du reste, mais nous ne la rendrons au sacripant que lorsqu'elle sera complètement rétablie, — et après avoir eu soin d'aménager la volière comme il vient d'être dit, car perchoirs, arbustes, planches adossées sont autant d'obstacles ou de refuges qui rompent la poursuite et permettent à la faisane, en se perchant, en faisant des crochets, en se dissimulant derrière les abris, d'échapper à son tyran.

Je sais un moyen pratique, souverain, infaillible de mettre à la raison le coq faisan doré et son compatriote le

coq faisan de Lady Amherst, car tous deux ont exactement les mêmes mœurs.

Ce moyen consiste à introduire dans la volière une ou deux poules de la basse-cour; vous choisissez les plus criardes, les plus hargneuses, les dames Angot de l'espèce. Ces poules ne tardent pas à recevoir les hommages du coq faisan, mais ont bientôt fait de le mettre à la raison. C'est souverain. Essayez-en. Ma poule gitane m'a rendu, chez mon coq Amherst, bien des services. Il se mène parfois beaucoup de bruit, dans ce ménage interlope, mais durant ce temps, la poule du faisan reste en paix.

La mue du faisan doré a lieu vers la fin de juin et dure environ de cinq à six semaines.

Durant cette période, privé de sa queue, de son riche plumage, à peine vêtu, il devient d'une belle laideur; il semble au surplus avoir conscience du désagrément qui lui incombe, car il se tient soigneusement caché jusqu'à la réapparition de sa splendide livrée.

A son empressement à venir recevoir les hommages du visiteur, on voit combien il est fier de sa beauté.

Le soin qu'il prend, lorsqu'il est effrayé, de se précipiter contre le grillage de sa prison — *les pieds en avant*, — vous dit assez quels égards il professe pour la moindre plume de son riche vêtement.

Il craint la trop grande ardeur du soleil.

N'oubliez pas de disposer des perchoirs sous son hangar.

C'est là, dans la partie la plus reculée, qu'il passera ses après-midi dans la belle saison, et vous l'y surprendrez juché, à l'ombre, paupières closes, ensommeillé.

Examinez-le, beau en ce moment comme il l'est toujours, — mais sous un autre aspect; — l'attitude perpendiculaire et non plus horizontale, — sa longue queue flammée de rouge vif tombant presque jusqu'à terre.

Aux légers soubresauts qui agitent de temps en temps son

aigrette, aux monosyllabes qui s'échappent de son.... bec, vous avez compris qu'il voyage en plein pays des rêves.

Quel peut bien être le rêve d'un pareil drôle?

Pouvez-vous le demander? Un rêve doré! — Un rêve chinois! — Cela va sans dire.

Il rêve qu'à la suite d'un concours entre tous les faisans, il vient d'être décoré du bouton de mandarin de première classe... Puis qu'en récompense de la peine qu'il a prise d'être si beau, il vient de recevoir, de son pays d'origine, par un express aérien

Un troupeau de jouvencelles
Toutes jeunes, toutes belles...

Et quel troupeau! — Une cargaison de neuf cent quarante et quelques poulettes faisanes toutes plus charmantes les unes que les autres.

Notre drôle les passe en revue une à une, promettant à chacune à tour de rôle et d'un air convaincu : « amour, « fidélité, constance, et... et... et... beaucoup d'enfants. » — Le joli monstre! Voilà un oiseau heureux!

Chut!..... Ne l'éveillons pas. — Laissons-le à ses neuf cent quarante et quelques serments : — ce sera long! — et retirons-nous doucement sur la pointe des pieds....

Le faisan doré comprend plusieurs variétés, l'ordinaire d'abord, puis la variété dite *charbonnier* à joues noires (la femelle a le plumage comme saupoudré de poussière de charbon), et enfin la variété *isabelle,* qui diffère de l'ordinaire en ce que les plumes de la poitrine, au lieu d'être rouges, sont d'un beau jaune d'or.

Faisan argenté. — Le faisan d'agrément le plus répandu et le plus connu, après le faisan doré, est le faisan *argenté* ou faisan *nycthémère* (nuit et jour) originaire, comme le précédent, de la Chine. — Plumage d'un blanc éclatant moiré de noir; gorge, thorax et abdomen d'un bleu indigo

très brillant; huppe noire; tarses et pieds rouges. Le mâle faisan argenté est d'une grande beauté, non d'une beauté tapageuse, comme le doré, mais d'une beauté sévère, châtiée. Sa livrée est la livrée du demi-deuil. Son chant est une espèce de roucoulement monotone et plaintif.

La femelle est couleur suie, d'un plumage uniforme.

Ce faisan est très gros, très élégant, et, de même que le doré, très familier, à ce point que beaucoup d'amateurs tiennent ces deux variétés en liberté, sans les enfermer dans des volières.

Si vous voulez gagner ses bonnes grâces, offrez-lui des vers de terre, dont il est friand, et surtout des escargots qu'il avale avec la coquille, sans se donner la peine de les extraire.

Faisan de Swinhoë. — Un beau faisan, d'un élevage facile, d'une ponte précoce et qui commence à être apprécié au point de vue ornemental est le faisan houppifère *de Swinhoë*.

En apprenant qu'il est originaire de l'île Formose, ce magnifique oiseau, vous souriez et ne pouvez vous empêcher de commettre *in petto* un petit bout de *formosior ipse* bien involontaire, que sa grâce élégante, la richesse de sa livrée, sa marche scandée et pleine de noblesse vous arrachent malgré vous.

Il est beau d'une beauté sévère comme l'argenté, avec lequel il a, par ses mœurs, la facilité de son élevage, son cri, son attitude, ses habitudes, sa ponte précoce, beaucoup d'analogies.

La livrée du mâle est d'un beau bleu foncé à reflets métalliques, d'un dessin formant des lignes sur le cou et la poitrine et des écailles sur les couvertures des ailes et le croupion. La monotonie de la nuance uniforme de cette livrée se trouve rompue d'une façon originale par une large collerette de plumes blanches sur le milieu du dos, deux plumes blanches tranchant sur les plumes bleues de

la queue; une huppe blanche et une membrane rouge dilatée autour de l'œil.

Lorsque le mâle est excité, il fait entendre une sorte de gloussement monotone, ses caroncules rouges se dilatent démesurément en forme de carré, les plumes du croupion se hérissent au point de doubler son volume, ce qui ajoute à l'harmonie de ses formes et à l'opulence de son riche manteau.

Le plumage de la femelle est d'un brun fauve sur le dos, chaque plume terminée d'un fer de flèche d'un beau jaune d'or; la gorge et les parties inférieures d'une nuance plus claire losangée de jaune.

La famille des faisans est nombreuse; mon intention n'est pas de faire une nomenclature qui, complète aujourd'hui, aurait l'inconvénient de ne l'être plus demain, puisque nos collections s'enrichissent tous les jours de variétés nouvelles. Le mode d'élevage de tous ces oiseaux est d'ailleurs partout le même, et c'est surtout l'élevage que nous avons en vue. Toutefois, je ne saurais passer sous silence, lorsque je parle des faisans d'agrément, un faisan splendide, devenu la coqueluche de tous les amateurs, et dont le nom est dans toutes les bouches.

Le *faisan de Lady Amherst.* — Ce rival du faisan doré a la tête verte ornée de plumes rouges fines et soyeuses dirigées en arrière, une collerette luxuriante composée de plumes argentées cerclées de bleu, puis de noir en bordure : les plumes de la gorge et du cou d'un vert brillant, bordées de noir, recouvrant une partie du dos; les grandes couvertures des ailes bleues, les rémiges grises, les plumes du dos jaunes et les plumes du croupion rouges; l'abdomen blanc. — La queue, d'une longueur plantureuse, mesure près d'un mètre de longueur.

Cet oiseau a reproduit facilement en volière dans nos climats et n'a pas tardé à se répandre.

Son croisement avec le faisan doré a donné des métis plus ou moins réussis, dont quelques-uns sont plus beaux que le type pur.

Ce croisement était tout indiqué tellement est grande la ressemblance entre ces deux oiseaux : même collerette, même aigrette, même coupe du vêtement, mêmes ornements, même dessin de livrée. La couleur seule diffère et encore chez les mâles seulement. Les personnes initiées peuvent seules distinguer les femelles de chaque variété.

Les deux faisans sont originaires du Thibet ; tous deux sont désignés sous le nom *thaumalés*. L'un, le faisan doré, est le *thaumalea picta ;* l'autre, le *thaumalea Amherstiæ.*

Ce que nous venons de dire des mœurs du faisan doré s'applique donc également au faisan d'Amherst.

D'autres faisans d'agrément : le *Prélat*, le *Mélanote*, le *Leucomèle* se trouvent actuellement dans beaucoup de volières.

Les *Tragopans* forment un groupe d'oiseaux à part, très curieux et très intéressant. Leur taille est celle d'une poule de basse-cour ; leurs formes sont trapues comme celles de la perdrix et non élancées comme celles du faisan.

On en compte, vous le savez, plusieurs variétés, dont les plus connues sont : le Tragopan de Temminck, le Satyre celui de Cabot et celui de Hastings.

Celui dont je viens vous entretenir est le tragopan de Temminck, que j'ai en volière et dont j'ai fait une étude spéciale.

Ce magnifique oiseau réussit très bien dans nos faisanderies et son acclimatation était tout indiquée, puisqu'il nous vient du nord de la Chine, de ces contrées qui nous ont déjà fourni le faisan doré, celui de Lady Amherst, l'Argenté, le Vénéré, le Mongol ; la perdrix percheuse du Thibet, le canard mandarin, en un mot nombre de

ses compatriotes qui, tous, prospèrent et se multiplient sous nos climats, absolument comme dans leur pays d'origine.

Au Thibet, le tragopan est, paraît-il, un gibier très farouche, ne quittant guère les fourrés impénétrables que le matin et le soir, pour aller au gagnage.

L'éducation qu'il a reçue chez nous a singulièrement modifié cet instinct sauvage, puisque les sujets de cette variété avec lesquels j'ai entrepris de vous faire connaissance, sont familiers au point de manger dans la main. Mon coq tragopan s'est même apprivoisé à ce point que, lorsque je me baisse pour me mettre à sa portée et lui présenter quelque friandise : framboise, cerise, raisin, mie de pain enduit de miel, il n'hésite pas à sauter sur mes genoux pour arriver plus vite à l'objet de ses convoitises et pour cueillir lui-même dans mes doigts les fruits ou les sucreries, pour lesquels il professe une véritable passion de gourmet.

Je crois qu'il ne tiendra qu'à nous de posséder, dès que nous le voudrons bien, le tragopan de Temminck à l'état d'animal domestique et d'agrément, comme nous avons déjà le paon et la pintade, vivant en liberté au château ou à la villa sans s'écarter de l'habitation.

Je considère même le tragopan de Temminck comme étant plus résistant que la pintade, — une Africaine sensible aux grands froids et qui est susceptible d'avoir les doigts gelés durant nos hivers.

Il présente sur le paon et la pintade le grand avantage de n'avoir pas la voix criarde, agaçante, qui a tant nui à la réputation de ces beaux oiseaux. Le tragopan est ordinairement silencieux. Il se borne à émettre, mais seulement lorsqu'il est surexcité par la peur, la colère, la joie ou l'amour, une sorte de son nasal assez semblable à celui de notre canard, mais beaucoup moins éclatant. C'est un cri de : Koin!... Koin!... Koin!... exprimé par exclamations

scandées, mais un cri contenu qui n'a rien de désagréable à l'oreille.

Quant à la livrée du mâle, elle n'a rien à envier à celle des deux oiseaux auxquels je viens de le comparer, pas même à celle du paon, si riche cependant et si éclatante. Je ne dois pas être, au surplus, le premier qui ait songé à les mettre en parallèle, puisque le mot tragopan signifie : paon cornu.

L'ensemble de la livrée du tragopan de Temminck est rouge-feu, ce rouge plus éclatant sur le cou, le dos et la poitrine. Sa tête est revêtue d'une calotte noire de plumes soyeuses, traversée d'avant en arrière par deux bandes d'un rouge vif. Son plumage est ocellé comme celui du paon, ou plutôt constellé de points blancs de dimensions graduées, disséminés suivant un plan régulier; on dirait qu'une main libérale y a semé des étoiles. Sur une pelouse, la livrée rouge du tragopan tranche d'une façon agréable sur la verdure et est d'un effet merveilleux.

Ce qui, chez le paon, excite notre admiration, c'est l'étalage de sa queue.

Chez le tragopan, c'est un étalage d'un tout autre genre : celui des ornements de la tête.

Lorsque le Temminck est en proie à ses transports amoureux, sa tête devient le siége de phénomènes aussi curieux qu'inattendus et qui arrachent des cris de surprise : deux caroncules cachées sous le velours noir des plumes de la tête, se détachent, s'allongent et se dressent en forme de cornes droites; l'oiseau, le bec ouvert, les plumes hérissées jusqu'à doubler son volume, dans une posture extatique, secoue sa tête, et alors ses barbillons bleues, semblant sortir d'une gaine comme poussés par un ressort, viennent s'étaler sur sa poitrine qu'ils recouvrent à moitié comme un tablier; caroncules cornées et barbillons sont d'un bleu éclatant, à reflets phosphorescents et soyeux.

Aussi les Chinois ont-ils nommé le tragopan *l'oiseau qui vomit la soie.*

La livrée de la femelle, comme celle de la femelle des faisans, est des plus modestes; elle est grise, parsemée de points blanchâtres.

La tragopane donne des œufs dès l'âge d'un an, mais, de même que chez certaines espèces de faisans, la fécondité du mâle n'est bien assurée qu'à partir de la deuxième année.

On pourrait, d'après ces données, espérer des œufs fécondés d'une poule d'un an mariée à un coq de deux ans au moins. J'ai fait cette expérience encore l'an dernier avec des faisans houppifères de Swinhoë. Deux poulettes d'un an de cette variété, accouplées à un vieux coq, m'ont donné des jeunes que j'ai annoncés et vendus en fin de saison.

Le tragopan est monogame, au moins la femelle : deux poules dans le même compartiment se feraient la guerre. Quant au coq, il se montre très entreprenant et ne demande pas mieux que de donner, à l'occasion, des coups de canif dans la monogamie. Un excellent moyen d'utiliser ses dispositions, quand on possède, comme moi, deux femelles, consiste à installer chacune d'elles dans un compartiment séparé, mais adjacent et communiquant à volonté par des trappes. L'on fait passer successivement et de deux jours l'un, dans chaque compartiment, le coq; il est si apprivoisé qu'il se prête à tout ce qu'on veut, et ne demande pas mieux que d'aller en bonne fortune. De cette façon, les deux poules ont toutes les chances du monde de se trouver fécondées.

La ponte commence vers la deuxième quinzaine d'avril et dure un mois ou cinq semaines environ. Elle est d'un œuf tous les deux ou trois jours et présente quelques relâches. Le rendement moyen est de huit à douze œufs par poule.

L'œuf est couleur saumon parsemé de petits points bruns ; il est de la grosseur d'un œuf de poule nègre, mais de forme plus arrondie.

La durée de l'incubation est de 27 à 28 jours.

Le mode d'éducation des jeunes du tragopan est absolument le même que celui des faisandeaux.

L'on peut, si l'on veut, mettre couver ensemble des œufs de tragopan et des œufs de faisan, en observant, lors de la mise en incubation, la différence de durée; en mettant, par exemple, sous la couveuse, les œufs de faisan trois ou quatre jours après ceux de tragopan, de manière à obtenir des éclosions simultanées.

C'est ainsi que j'ai procédé et que j'ai obtenu, avec la même poule, un petit troupeau composé de tragopans de Temminck, de faisans de Swinhoë et de faisans de Mongolie.

Le poussin du tragopan est absolument semblable à celui du faisan houppifère de Swinhoë ; il est trapu, un peu lourd, mais les ailes lui poussent très vite, et dès l'âge de 10 à 12 jours environ, il commence à voleter et à se percher.

Vers 3 mois, à certaines plumes rouges qui paraissent sur le cou, on commence à reconnaître les mâles.

Je ne saurais trop désigner à votre attention et à vos sympathies cet oiseau d'un vrai mérite au point de vue ornemental et comme animal d'agrément, tout à fait familier, que je considère comme une des plus curieuses et des plus intéressantes conquêtes de l'acclimatation.

Mentionnons, en terminant, plusieurs autres phasianidés d'une grande beauté, qui sont à l'étude au Jardin zoologique du Bois de Boulogne et qui finiront par se répandre chez nous, pour le plus grand agrément de nos volières.

Tels sont :

Le *Crossoptilon auritum* ou faisan oreillard du Thibet, plumage noir et gris, cravate blanche rejetée en arrière et

dépassant la tête comme deux oreilles allongées, — d'où son nom ; croupion blanchâtre, queue panachée.

Cet oiseau reproduit assez bien en volière.

Le *Lophophore resplendissant*, dont le nom vaut seul une réclame et qui n'a pas volé son nom. La durée moyenne de l'incubation des œufs du lophophore est de 27 jours.

Les succès obtenus par M. Barrachin dans la reproduction de ce magnifique oiseau durant ces dernières années. sont un encouragement pour les amateurs, et nous pouvons espérer que le prix du lophophore le mettra bientôt à la portée de toutes les bourses.

Le *Hocco* est un gallinacé très ornemental dont on ne me saura pas mauvais gré, je l'espère, de dire quelques mots.

Le hocco, vous le savez, est originaire des forêts de l'Amérique du Sud. Il est de la taille d'une dinde, mais le corps plus allongé, plus haut sur pattes, le port élégant et gracieux. La tête, qui est intelligente, supporte une huppe de plumes noires, frisées et luisantes, de l'effet le plus original.

Le hocco est rare dans les volières d'amateurs ; on ne le rencontre guère en captivité que dans les jardins zoologiques, et c'est vraiment dommage, car c'est un oiseau très domesticable et tout à fait ornemental.

Cette classe de gallinacés renferme un grand nombre de variétés différentes de taille et de livrée, et, sur un album que M. A. Geoffroy Saint-Hilaire a bien voulu me communiquer, j'en ai remarqué plus de vingt espèces, les unes au bec jaune, d'autres au bec noir, d'autres encore au bec rouge. Le Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne en possédait tout récemment et en possède peut-être encore six ou sept variétés.

Quelques amateurs : MM. Pomme, Aquarone, Ameshoff ont obtenu la reproduction du hocco. Le problème de son acclimatation a donc été résolu.

Le couple que j'ai en ma possession n'a pas reproduit jusqu'ici, mais c'est un couple d'importés, et il paraît que les oiseaux d'importation ne donnent quelquefois des produits qu'au bout de quatre ou cinq ans.

J'en ai fait l'acquisition au mois d'octobre 1882 ; ils ont passé l'hiver sous le couvert où je les enfermais, mais où cependant ils ont eu à endurer un froid assez vif, sans paraîre en souffrir.

Leur menu se compose de soupe, mie de pain trempée dans du lait, salades, graines diverses, blé, sarrasin, avoine et surtout maïs. Ils adorent les fruits : groseilles, cerises, framboises, et broutent volontiers le gazon de leur compartiment. Cette année ayant été abondante en hannetons, je leur ai donné de ces insectes dont ils se montraient avides.

Leurs mœurs sont très douces et ils viennent volontiers, à l'appel, manger dans la main. Leur cri est une espèce de miaulement qui n'a rien de désagréable.

Lorsqu'on leur donne une mie de pain ou un fruit, le mâle (du moins celui que je suppose tel, car chez cette espèce le sexe est diffcile à reconnaître), le mâle, dis-je, appelle sa compagne et lui offre la friandise. Celle-ci la lui cueille au bec, puis la lui rend pour se la faire offrir de nouveau ; ce manège plein d'enfantillage se prolonge ainsi indéfiniment.

Le soir les trouve perchés invariablement côte à côte ; leur perchoir préféré est une barre de bois large de huit centimètres environ et disposée à plat, suivant le modèle adopté généralement pour les volailles.



L'œdicnème criard.

CHAPITRE XI.

Perdrix. — Cailles. — Colins.

Perdrix grise. — Perdrix rouge. — Perdrix bartavelle, etc. — Cailles. — Colins de Virginie. — Colins de Californie. — Perdrix percheuse de la Chine. — Perdrix de l'Inde.

Perdrix.

Définition générale. — Bec de médiocre grosseur, tête petite, cou court, corps arrondi, ailes concaves, queue courte et pendante, jambes courtes et fines, tarse orné d'un tubercule chez le mâle dans plusieurs espèces, quatre doigts.

La perdrix est répandue sur presque toutes les parties du globe.

Les espèces les plus connues sont :

1° La *perdrix grise,* au manteau brun tacheté; gorge gris cendré, avec un fer à cheval de couleur marron chez

les mâles. Cette espèce habite de préférence les plaines, les champs cultivés, et surtout les prairies artificielles, où pullulent les insectes, sa nourriture favorite.

Mentionnons pour mémoire une perdrix que les chasseurs rencontrent quelquefois à l'arrière-saison : *la roquette, perdrix de passage* ou *perdrix de Damas*, qui offre beaucoup de ressemblance avec la perdrix grise, quant au plumage, mais qui est d'une taille plus petite et qui en diffère essentiellement par ses habitudes nomades. Cette perdrix vole en troupes d'au moins trente individus, est très difficile à approcher, et ne se cantonne pas. Ses mœurs nous sont inconnues et nous ne la voyons que par apparitions. Il paraît qu'elle est abondante en Syrie, en Égypte et en Turquie.

2° *La perdrix rouge.* — Bec, tarses et pieds rouges, parties supérieures brun olivâtre, front cendré; joues, gorge et haut du cou blanc, ainsi qu'un trait à l'angle postérieur de l'œil ; bande noire qui descend sur les côtés du cou et se dilate sur la poitrine en une gerbe de taches noires oblongues, plumes des flancs bleu cendré rayées de noir, de roux et de blanc.

Cet oiseau affectionne les lieux boisés et accidentés, les coteaux coupés de gorges et de vallées et couverts de bruyères, de haies, de taillis, de vignes.

3° *La perdrix bartavelle*, *perdrix græca* ou *saxatilis*, présente beaucoup de ressemblance avec la précédente, quant au plumage, mais est beaucoup plus grosse. — J'en ai tué à la chasse qui pesaient jusqu'à six cents grammes. Elle hante les hautes montagnes, les rochers, les lieux escarpés. On la trouve principalement dans le Jura, les Pyrénées, les Alpes, l'Auvergne, la Nièvre. — Elle habite les cimes et ne descend dans les régions inférieures que lorsqu'elle est chassée des sommets par la neige qui lui ôte ses moyens de subsistance.

Je mentionnerai pour mémoire quelques perdrix étrangères telles que : la *perdrix Gambra*, d'Afrique, assez semblable, quant au plumage, à notre perdrix rouge ; la *perdrix de Chine*, ou *perdrix ouakiki*, au plumage brun et marron de différentes nuances ; cette perdrix est percheuse et d'une sauvagerie remarquable ; la *perdrix brune*, à la queue développée lui donnant l'aspect d'une petite poule, etc. — Citons encore la *perdrix Rouloul*, fort bel oiseau percheur au plumage vert métallique sur le dos, le croupion et la queue, bleu indigo sur la poitrine, marron sur les ailes. Le mâle a le front noir traversé d'une bande blanche et surmonté d'une huppe violette arrondie en demi-cercle ; les paupières sont bordées d'un rouge vif chez les deux sexes, le bec noir bordé de rouge ; les tarses et les pieds rouges, le pouce dépourvu d'ongle, la queue arrondie de haut en bas et très tombante.

Le Rouloul n'est pas une perdrix de plaine ; il habite, dit-on, les forêts de la presqu'île de Malacca. Il paraît qu'il est fort commun dans l'île de Sumatra. On le trouve aussi à Java. On le dit fort sauvage ; il n'y paraît guère au spécimen que j'ai sous les yeux et que je nourris de verdure, vers de terre, pain trempé dans du lait, riz, petit blé, millet et glands de chêne écrasés dont il se montre très friand. Il aime à trouver de lui-même sa nourriture en grattant le sable qui tapisse sa cage, à la manière des poules de basse-cour. Il est très frileux et demande à être rentré l'hiver. Jusqu'à nouvel ordre, ce sera donc une perdrix d'appartement. Plus tard, lorsque la nature, au bout de plusieurs années de séjour dans nos climats, aura refaçonné, suivant une méthode à elle, et pourvu d'un plumage plus abondant cet oiseau insuffisamment vêtu, nous pourrons peut-être compter une perdrix de plus — une charmante perdrix.

Je m'étendrai plus loin sur une espèce qui a fait ses

preuves, qui est d'une grande fécondité, et qui vit et se reproduit en liberté en Angleterre, paraît-il, et même en France où elle a pu être chassée dans certaines contrées. — Je veux parler du *colin* ou *perdrix d'Amérique*.

Le colin est un peu plus gros que la caille, à laquelle, comme forme, il ressemble beaucoup.

Les deux variétés les plus communes sont :

1° *Le colin ho-houi*, ou *colin de Virginie*, ou *perdrix boréale;*

2° *Le colin de Californie.*

De toutes ces perdrix, celles qui doivent tout d'abord appeler l'attention au point du vue de l'élevage et du repeuplement, sont :

1° La grise, si facile à élever et qui se cantonne si volontiers dans les pays de plaine;

2° La rouge, si jolie de plumage, qui a peuplé longtemps et qui repeuplerait encore volontiers, pour peu qu'on l'y aidât, nos terroirs accidentés;

3° La bartavelle qui ne demanderait qu'à reparaître sur nos montagnes, sur nos rochers abrupts, son habitat naturel;

4° Le colin, qui est d'une grande fécondité, et paraît susceptible de se reproduire dans nos contrées, tant en volière qu'à l'état libre;

5° La perdrix de la Chine, qui est percheuse, supporte admirablement nos hivers, et est susceptible de donner trois portées par an;

6° La perdrix du Boutan, percheuse également, et très rustique, avec laquelle nous allons lier connaissance.

Je n'entends nullement proscrire les autres espèces, qui pourraient avoir des chances d'avenir dans certains climats particuliers et à certaines expositions favorables; je suis au contraire partisan d'expériences à faire pour le repeuplement du *lagopède*, ou perdrix blanche des Alpes, de la *gé-*

linotte, du *tétras*, précieux gibiers indigènes qui tendent à disparaître.

Bien mieux, je conseillerais l'acclimatation des *grouses* d'Écosse. L'introduction de ces oiseaux étrangers me paraît désirable, et je crois que leur installation dans certaines parties de notre territoire, dans les montagnes de l'Auvergne, par exemple, dont les sites ne sont pas sans analogie, au dire des touristes, avec ceux des montagnes et des plateaux de l'Écosse, aurait de grandes chances de réussite. Je n'ignore pas qu'enlevés à leurs neiges, à leurs rochers, à leur milieu naturel, ces oiseaux, jaloux de leur liberté, languissent et meurent en captivité.

Aussi n'est-ce pas à l'aide de sujets adultes pris au piège que je conseille le repeuplement; je sais très bien qu'ils ne reproduiraient pas en volière, et que souvent ils n'y vivraient pas.

La seule difficulté, selon moi, consisterait à se procurer des œufs de ces divers gibiers et à donner sur place la continuation de l'incubation à des poules bonnes couveuses tenues en haleine à cet effet au moyen d'œufs dits œufs d'essai.

Notre poule, si familière, est en pareil cas une auxiliaire précieuse et le plus sûr agent d'acclimatation que nous ayons.

La réussite qu'a obtenue dans ces derniers temps le Jardin zoologique du bois de Boulogne pour la reproduction en volière du tétras Cupido, est un précédent à l'appui de l'opinion que j'émets ici. Je pourrais ajouter que pour mon compte je possède un couple de bartavelles familières au point de prendre leur nourriture dans ma main.

J'ai moi-même mené à bien et achevé il y a deux ans l'éducation, — commencée par un amateur du Tyrol à l'aide d'œufs pris dans les bois, — d'un petit troupeau de

jeunes tétras à queue fourchue. Nourriture : choux, maïs, baies de genévrier, mie de pain, sans compter les aiguilles de mes petits sapins, lesquels furent mis à mal par cet élevage.

Les petites tétras se montraient surtout avides de sauterelles.

Nous venons de passer en revue les espèces les plus recommandables; nous allons examiner maintenant les caractères généraux, les habitudes, la nourriture, la reproduction de la perdrix à l'état libre, ainsi que nous l'avons fait pour le faisan, — en prenant pour type la perdrix grise, et en mentionnant ce qui est particulier à la perdrix rouge, au colin, etc.

La perdrix a des habitudes terrestres, c'est-à-dire qu'elle ne se perche pas, sauf certaines espèces qui le font accidentellement, ou lorsqu'elles sont pourchassées. (Je parle, bien entendu, de la perdrix française.) Elle court avec une rapidité surprenante et se fie plus à ses pieds qu'à ses ailes. Elle ne prend le plus souvent son vol qu'en cas de nécessité et pour franchir de grandes distances, ou lorsqu'elle est surprise ou poursuivie de trop près.

Les perdrix sont éminemment *sociables*, c'est-à-dire aptes à la vie de société avec leurs semblables. Elle vivent une grande partie de l'année en familles appelées *compagnies,* composées des parents et des jeunes de la dernière couvée, et ne se séparent qu'à la pariade, au mois de février. A cette époque, les coqs se livrent des combats furieux, et la famille se dissout par couples.

Les perdrix ont cela de commun, que toutes les espèces (à de rares exceptions près) se cantonnent, c'est-à-dire qu'elles habitent tel lieu où elles ont été élevées, qu'elles n'abandonnent que fort rarement, et dans lequel elles reviennent avec une constance remarquable lorsqu'elles en ont été éloignées par cas fortuit. C'est dans cette habitude

que l'éleveur-chasseur trouve sa récompense, puisqu'il est à peu près certain que le repeuplement, objet de ses soins, ne profitera qu'à lui seul.

Lorsqu'un danger quelconque a disséminé la compagnie, les perdrix se rappellent pour se rassembler. Toutes ont des habitudes naturelles réglées et constantes. Elles ont des heures pendant lesquelles elles vaquent à la recherche de leur nourriture et des moments de repos.

Le matin, au point du jour, on les entend caqueter, puis elles prennent leur vol pour secouer l'engourdissement causé par la fraîcheur des nuits, et s'en vont pâturer leur premier repas jusque vers dix heures.

A ce moment de la matinée, elles abandonnent les lieux cultivés et vont faire la sieste et se poudrer, soit dans un labour, soit à l'ombre d'une haie ou à l'abri d'un bois, et retournent aux champs vers trois ou quatre heures de l'après-midi pour y prendre leur deuxième repas.

Pendant l'hiver, leur nourriture étant plus rare, on les voit plus longtemps occupées à la chercher, et il en résulte qu'elles ne tiennent pas en place; de là la difficulté qu'éprouve le chasseur à les approcher.

Dès que le jour commence à décliner, elles se rappellent et cherchent un endroit abrité pour y passer la nuit, presque toujours le même, ce que tout le monde est à même d'observer, en voyant les laissées de différentes dates déposées par les perdrix dans les champs où elles ont l'habitude de se coucher.

La méfiance de ces oiseaux les porte à s'éloigner des grands arbres pour y passer la nuit. Les perdrix grises choisissent les endroits découverts, les chaumes, les guérets, d'où l'on puisse apercevoir de loin l'ennemi. Les perdrix rouges choisissent, au milieu d'un taillis, les places à chardon, les terrains vagues garnis seulement de serpolet, de gazon ou de pierrailles.

La perdrix se nourrit d'insectes et de graines de toutes sortes, puis de gazon, trèfle, verdure.

La perdrix rouge ajoute à cette nourriture des jeunes pousses d'arbustes, fruits de ronces, baies, glands, etc.

Toutes les espèces sont monogames.

La perdrix grise commence à faire son nid vers les premiers jours de mai, dans les blés s'ils sont assez hauts, mais de préférence dans les prairies artificielles, qui leur offrent, dès ce moment, un abri complet, par suite de la précocité de leur végétation, et qui, plus tard, seront pour leur jeune famille d'un précieux secours, à cause des insectes de toute nature qui y pullulent.

La perdrix rouge fait son nid dans les broussailles, les bruyères, et aussi dans les prairies artificielles avoisinant les bois. Ce nid consiste dans une légère excavation qu'elles pratiquent avec leurs pieds, et où elles amassent quelques brins d'herbe ou quelques feuilles sèches. La ponte, qui a lieu en mai, varie de douze à vingt œufs. En cas d'accident, la perdrix recommence une deuxième et même une troisième ponte.

La femelle construit seule le nid, sans l'aide du mâle, et couve seule; mais le mâle, durant la ponte et tout le temps de l'incubtiaon, reste à sa portée et veille à sa sécurité. Il défendra, le cas échéant, avec beaucoup de courage, la couveuse, sa compagne, et plus tard la jeune famille. — La durée de l'incubation est de vingt et un jours pour les œufs de perdrix grise; de vingt-trois pour ceux de perdrix rouge, de perdrix gambra et de colin. — La première nourriture des petits consiste en vermisseaux que leurs parents trouvent en grattant la terre, non comme les poules, — qui grattent avec leurs pattes, — mais bien avec leur bec, et en insectes, larves d'insectes et verdure.

A la Saint-Jean, dit le proverbe, perdreaux volants. — A cette époque, les jeunes prennent les mœurs des parents

et forment, sous la conduite de ceux-ci, ce qu'on appelle une compagnie.

La caille.

La caille reproduit très bien en volière; la durée de l'incubation des œufs de la caille est de 17 jours. L'éducation des jeunes est la même que celle du perdreau et du faisandeau et n'offre aucune difficulté. Seulement, comme la caille est un oiseau migrateur, elle demande à être surveillée vers la fin de septembre, à l'époque du départ, parce qu'alors un instinct irrésistible la porte à s'échapper pour émigrer, au point de la faire s'abîmer en tressautant dans sa cage ou dans sa volière. A cette époque, donc, il est bon de la placer dans une installation basse et recouverte d'une toile pour qu'elle ne puisse ni prendre d'élan ni se blesser.

Lorsqu'on veut lâcher les cailles dans le parc ou dans les champs pour le repeuplement d'une chasse, il est bon d'attendre que les couverts soient bien épais; on leur donne la liberté par une nuit sombre, sans lune. Elles se blottissent alors sans bouger et attendent le jour. Il va sans dire qu'il faut agrainer préalablement l'emplacement du lâcher.

Un mâle suffit à deux ou trois femelles.

Les colins.

Les colins se rapprochent, par leur manière de vivre, non pas des perdrix grises, ainsi que le prétend le *Dictionnaire d'histoire naturelle*, mais bien plutôt de notre perdrix rouge.

Vieillot, qui a observé en liberté le colin ho-ouï, raconte de cette variété que son vol est plus vif et plus inégal que celui de nos perdrix. D'après ce naturaliste, lorsque la

compagnie prend son vol, elle s'élève en masse perpendiculairement, à sept ou huit pieds de haut, et se disperse de tous les côtés, tellement que deux individus suivent rarement la même direction. Toujours d'après le même auteur, lorsque les colins sont chassés, les uns se réfugient dans les broussailles les plus épaisses, et s'y retranchent de manière qu'il n'est pas aisé de les faire lever une seconde fois; les autres, et c'est le plus grand nombre, cherchent leur sûreté sur les arbres, où ils se blottissent et restent immobiles sur les plus grosses branches.

Voici ce que m'ont appris des renseignements particuliers :

M. Gerboin, receveur des domaines à Moutiers-sur-Saulx, m'écrivait à la date du 17 juin 1874 :

« J'ai, en effet, chassé le colin ho-ouï (de Virginie) lorsque j'étais en Auvergne, près de Saint-Flour, pays aride et tourmenté, mais sans trop observer ses habitudes. Il y en avait, au reste, en très petite quantité. On le rencontrait toujours presque au sommet des côtes, blotti dans des genévriers.

« A l'arrêt du chien, et lorsque le chasseur s'approchait, il ne s'élevait guère à plus d'un mètre, un mètre cinquante centimètres du sol, et plongeait en ligne directe dans le ravin avec une rapidité telle que, s'il n'était pas tué sur le coup, il emportait le coup de fusil et allait mourir de l'autre côté du précipice ou de la vallée. »

La possibilité de faire du colin un gibier français, qui a rencontré jusqu'ici tant d'incrédules, vient de se trouver démontrée d'une façon indiscutable et par un exemple récent que je vous demanderai la permission de vous citer.

J'extrais ce qui suit du dernier *Bulletin de la Société d'acclimatation*, mars 1885, et je me garde bien de ne pas citer textuellement. Il me serait impossible de trouver une meilleure démonstration à l'appui de ma thèse.

— « M. le directeur du Jardin d'acclimatation communique les renseignements suivants : M. le baron Henri de Bussière a acquis, au printemps de 1884, au Jardin zoologique, neuf couples de colins de Virginie.

« Ces oiseaux, transportés dans le grand-duché de Bade, sur le terrain de chasse de M. le baron Henri de Bussière, ont été lâchés.

« Sept au moins, de ces neuf couples, ont reproduit. A l'ouverture de la chasse (1884), il existait six compagnies de ces oiseaux, composées de 12 à 18 colins.

« A l'heure actuelle, trois de ces compagnies restent intactes.

« M. le baron Henri de Bussière a tué 32 colins hoouï en chassant au chien d'arrêt.

« D'autres oiseaux de la même espèce ont été tués en battue. L'un d'entre eux est tombé sous le fusil de M. le comte de Pourtalès.

« M. le baron Henri de Bussière a remarqué qu'à l'arrière-saison on voyait simultanément des compagnies de colins gros comme les parents, et d'autres gros comme de petits pouillards. Il en conclut que ce gibier américain a fait successivement deux pontes et deux couvées. A l'appui de cette hypothèse, on a remarqué que les jeunes les plus avancés, ceux qui avaient atteint tout leur développement, étaient escortés du mâle adulte seul; la femelle, au contraire, accompagnait les jeunes.

« Pendant les temps de neige, M. le baron Henri de Bussière nourrit son gibier. Grâce à cette précaution, on peut être assuré qu'au printemps de 1885, les colins ho-ouï se reproduiront abondamment sur le terrain de chasse dont il s'agit. *Cette localité accidentée, couverte de boqueteaux*, est d'ailleurs éminemment favorable à l'essai d'acclimatation tenté par M. le baron Henri de Bussière. »

Cette localité accidentée, couverte de boqueteaux, remar-

quez bien ceci; j'ai souligné avec intention. J'ai entendu mainte fois soutenir cette thèse, que l'acclimatation du colin était impossible à obtenir chez nous, qu'elle avait été tentée sans succès à différentes reprises, et notamment sur une grande échelle par l'empereur Napoléon III, et que les sujets lâchés en liberté avaient tous émigré. Eh bien! mon avis est que l'explication de ces échecs se trouve dans la nature même du colin, qui est une *perdrix percheuse*, et qu'il serait inutile de lâcher en plaine. Mais lâchez le colin dans le milieu qu'il affectionne, un terrain accidenté parsemé de buissons, de ronciers, de boqueteaux, et le colin n'émigrera plus.

La famille des colins est nombreuse.

Je n'entreprendrai pas de les décrire tous. Mon étude se borne aux deux variétés les plus connues, à savoir :

1° Le *colin de Virginie* ou *colin ho-ouï;* 2° Le *colin de Californie* ou *colin huppé*.

I. — Le colin de Virginie.

Ho-ou-î! tel est le cri, clair, aigu, que pousse cette variété dans la belle saison, principalement le matin dès l'aurore, et qui lui a valu son nom.

Le colin de Virginie tient à peu près le milieu, comme grosseur, entre la caille et la perdrix grise. Voici, en peu de mots, son signalement :

Bec très arrondi, noir chez la mâle, gris-brun chez la femelle, parties supérieures d'un roux foncé, les plumes bordées de noir, de cendré et de jaune havane; front noir avec double sourcil blanc chez le mâle; gorge blanche résillée de noir, flancs roux; plumes de la queue bleu ardoise, droites et disposées comme celles de la queue du merle et de la grive.

A première vue, le colin ho-ouï ressemble assez à une

grosse caille, le plumage cependant est d'une teinte plus foncée.

Le premier couple avec lequel je fis connaissance me parvint au printemps de 1872.

A l'arrivée des oiseaux, je me trouvais insuffisamment outillé, n'ayant que des volières à faisans, et je dus les installer dans un grand compartiment, en compagnie de perdrix rouges fort sauvages.

De l'eau pure comme boisson; comme nourriture, de la mie de pain, des grains variés : blé, riz cru, sarrasin, millet, alpiste, moha de Hongrie; verdure à discrétion qu'ils trouvaient d'eux-mêmes sur un large tapis de gazon; quelques grains de chènevis au moment de la ponte. — Tel fut l'ordinaire de nos colins.

Tous les soirs je les trouvais perchés, côte à côte, étroitement serrés l'un contre l'autre, tournés chacun dans un sens différent, comme pour mieux se garantir contre toute surprise.

Le matin dès l'aube, le soir au coucher du soleil, un *ho-ouï* des plus clairs m'avertissait de leur état de santé.

La coline, ainsi que je l'ai supposé, devait être une jeune des dernières couvées de l'année précécente, et non parvenue à son complet développement, car la ponte, commencée le 14 juin, prit fin le 4 juillet et me donna seulement quinze œufs.

L'œuf du colin ho-ouï est d'un blanc pur, très pointu, et beaucoup plus petit que l'œuf de la caille, ce qui explique les couvées moyennes de vingt ou vingt-cinq œufs qu'on attribue au colin, et qu'il peut facilement embrasser dans son travail d'incubation.

Les trois premiers œufs, semés à travers la volière, trop souvent sillonnée par la course folle des perdrix rouges, furent cassés par accident, puis, la coline, après plusieurs

jours d'interruption, se mit à construire, au pied d'une forte touffe de gazon, une sorte de trou en forme de four dans lequel elle pondit douze autres œufs, — un par jour environ. Ces œufs lui furent enlevés, puis confiés à une très petite poule anglaise.

J'espérais une deuxième ponte que la coline aurait couvée elle-même, mais cette deuxième ponte n'eut pas lieu.

Mes douze œufs, mis en incubation le 4 juillet, donnèrent, le 27 du même mois, dix éclosions. — Deux des œufs s'étaient trouvés clairs. L'incubation avait duré vingt-trois jours.

Les dix poussins de colin, famille lilliputienne comparable à une grappe de gros frelons, ne furent pas sans m'inspirer de l'inquiétude, à cause de leur petitesse, et, malgré la prudence de l'éleveuse, l'un des petits fut écrasé dès les premiers jours. Ce fut, du reste, au début de l'élevage, le seul accident à déplorer.

L'éducation de la première enfance fut la même que celle adoptée pour les jeunes perdreaux et ne souffrit aucune difficulté.

Cinq semaines après la naissance, les élèves, enfermés avec leur éleveuse dans une boîte cubique de 40 centimètres de côté, percée de trous, et à deux ouvertures, l'une à la partie supérieure fermant par une porte-charnière, l'autre sur l'un des côtés, munie de barreaux à l'intérieur et fermant extérieurement par une trappe, les élèves, dis-je, furent transportés au jardin. Ils étaient déjà d'une vivacité remarquable, et leur mise en parquet me paraissait devoir hâter leur développement.

Sur une nappe de gazon bordée d'une allée de fin sable de rivière, un parquet mobile de deux mètres de long sur un de large, ouvrant sur l'un des petits côtés, à la base, par une trappe, avait été disposé à leur intention.

La boîte cubique contenant la petite poule et ses élèves fut juxtaposée au parquet, de manière à faire correspondre les deux ouvertures latérales; puis les deux trappes furent levées. Les petits colins avaient dès lors le champ libre dans un espace de deux mètres carrés de surface, — une prairie sans fin pour ces infiniment petits.

Très sauvages, les jeunes poussins! Je crus un instant qu'ils ne se décideraient jamais à entrer dans leur parquet. — Mais les chauds rayons du soleil, mais le sable fin, chauffé à point, invitant à des bains longtemps désirés, et puis.

La faim, l'occasion, l'herbe tendre..

Tout cela finit par triompher de leur hésitation; seulement à la moindre alerte, le petit troupeau, vif comme la poudre, franchissait les barreaux et courait se blottir sous les ailes de la poule.

Ils se montraient très attachés à l'éleveuse, confinée, elle, dans sa prison, d'où elle pouvait allonger la tête à l'intérieur du parquet, juste pour y prendre sa nourriture et rallier ses poussins.

Durant les deux premières semaines de la mise en parquet, les élèves rentraient le soir très assidûment auprès de leur mère adoptive; mais bientôt ils s'émancipèrent et se mirent à coucher dehors, au beau milieu de leur tapis de gazon.

C'est là que je les surprenais, le soir, non perchés, ils ne le pouvaient pas (mon parquet, très peu élevé, ne comportant pas de perchoirs), mais dans un ordre bizarre, accroupis en rond, tous en tas, les têtes en dehors, formant une masse compacte, — un soleil dont les têtes des oiseaux auraient formé les rayons. A la moindre alerte, la masse ronde se dissolvait et chacun fuyait droit devant soi.

Cette particularité curieuse, fait songer à ce que doit

être le chasser du colin ho-ouï. Ce doit être une situation originale et bien propre à dérouter un chasseur non initié que ce départ d'une compagnie rayonnant dans tous les sens comme un soleil d'artifice.

Cette habitude du colin ho-ouï et ce vol divergent le mettent à peu près à l'abri des panneaux du braconnier, qui pourrait tout au plus capturer quelque individu isolé et non prendre des compagnies entières.

Les jours de pluie ou de froid, je couvrais d'un châssis vitré mon parquet établi dans cette prévision, avec une pente inclinée.

Rien de particulier ne se passa jusqu'au complet développement de nos élèves. L'éducation du colin ho-ouï ne présente aucune difficulté particulière, si ce n'est son extrême petitesse, qui rend nécessaire l'emploi de poules naines très prudentes. Le colin m'a paru plus facile à élever que notre perdrix grise. Il reste toujours sauvage, — et, à mon point de vue, ce n'est pas un défaut. Un gibier ne l'est jamais trop.

Au commencement de novembre, j'eus affaire à un accident déplorable. A cette époque, tout entier aux embarras d'un déménagement compliqué d'un transbordement de cages et d'oiseaux, je n'avais pas remarqué que mon parquet, construit en planches de sapin et reposant simplement sur le sol, avait été miné en sous-œuvre par une colonie de souris qui venaient, sans y être conviées, partager le repas des colins.

La galerie creusée par ces rongeurs livra passage, une nuit néfaste, à une belette, et, le lendemain matin, en allant pourvoir au déjeuner de mes oiseaux, au lieu de ma joyeuse compagnie si vive et si alerte que je m'attendais à voir, j'avais sous les yeux une scène de carnage qui me cloua quelques instants sur place, saisi de stupeur.

Tous les colins étaient jonchés çà et là, saignés au cou.

Un d'eux cependant, respirait encore, mais dans quel état, le pauvre petit!

II. — Le colin de Californie.

Le colin de Californie est un peu plus gros que le virginien.

La nuance générale de sa livrée est le bleu-ardoise.

A voir les bizarreries de dessin de cette livrée, les tatouages étranges qui sillonnent les joues, les sourcils et le front de l'oiseau, la huppe de plumes noires qui orne sa tête, — crânement penchées en avant, comme pour défier le scalp, — on se croirait volontiers en présence d'une miniature de chef indien, — Comanche ou Apache, — et, involontairement, le regard cherche un tomahawk.

Le colin de Californie ne porte pas de tomahawk, mais il montre autant de courage que s'il en portait un, lorsqu'il s'agit de défendre sa compagne et ses petits.

Il m'est arrivé, durant l'automne de 1874, de ramasser dans ma grande volière deux cadavres de mâles colins, qui n'avaient pas craint de se mesurer avec des coqs faisans dorés et vénérés.

C'est que le colin nous vient des États-Unis d'Amérique, un pays où l'on ne reconnaît pas de hiérarchie et où l'on fait fi des distances sociales.

Lui aussi est républicain, j'en répondrais; protestant, peut-être, mais ce que je puis garantir, c'est qu''il n'est par Mormon.

Non : le colin a des mœurs; il n'a qu'une seule épouse, à laquelle il demeure constamment fidèle.

Avec elle il partage les soins du ménage, l'éducation de la famile, et même les fatigues de l'incubation.

Sous ce rapport, il pourrait servir de modèle au coq de notre perdrix, — rouge ou grise, — qui se borne, lui, à prêter à sa famille sa surveillance et son courage.

Le nid des perdrix américaines, — tant de celles de Virginie que de celles de Californie, — plus compliqué que celui de nos perdrix françaises, représente une espèce de four avec une ouverture pour l'entrée et la sortie. Ce four est capitonné de tiges de foin sec ou de graminées affectant une forme arrondie et voûtée. Il est rattaché, pour la plus grande solidité de l'édifice et le plus grand secret de la couvée, au pied d'une touffe épaisse de buis ou de végétation quelconque.

Il est construit en commun, par le travail du mâle, qui rapporte son contingent de pailles et de brindilles, aussi bien que par celui de la femelle.

C'est dans ce nid, — que souvent le coq colin a la prévenance de chauffer préalablement, — que la coline va pondre.

La ponte, qui commence vers la fin de mars dans nos climats, est d'un œuf par jour, sauf, par-ci par-là, une relâche d'un ou deux jours si le temps se met au froid.

Tant que la femelle est au nid, le mâle veille à peu de distance, perché pour mieux voir de loin; s'il survient quelque chose d'inquiétant, il avertit la pondeuse par un cri particulier, et se découvre ostensiblement pour attirer sur lui le danger.

Alors, celle-ci quitte le nid et apparaît à son tour, mais après avoir fait quelques pas sous le couvert, de façon à ne pas trahir le secret de son trésor.

Après une ponte de quinze, vingt œufs au plus, il arrive quelquefois, — pas toujours, — que la coline demande à couver.

Le mieux, en pareil cas, est de la laisser faire, car l'enlèvement de ses œufs, lorsqu'elle est prise de la fièvre d'incubation, lui cause un violent chagrin, qui quelquefois a pour elle des conséquences fatales.

D'un autre côté, ce rapt aurait pour conséquence de vous

priver vous-même du spectacle, cher aux vrais amateurs, de la vie de famille, — si intime et si intéressant chez ces charmants oiseaux.

Cependant il arrive souvent, par une anomalie qui est le résultat de la séquestration, que la coline ne demande pas à couver. Alors sa fécondité est inouïe.

Elle pond, elle pond, elle pond.

Sa ponte, commencée fin mars, se prolonge parfois, sauf quelques intervalles de chômage, jusqu'aux premiers jours d'octobre.

Il n'est pas rare de voir des colins donner ainsi, — chose à peine croyable, — jusqu'à quatre-vingts, jusqu'à cent, jusqu'à cent vingt œufs dans une saison.

En pareil cas, il faut confier ces œufs à une petite poule ou à un incubateur; mais il est bon d'en laisser toujours un au nid, pour ne pas dépiter l'oiseau.

Lorsque la coline se décide à couver, le mâle l'aide dans ses fatigues, et au besoin la supplée.

Il lui cherche des insectes, l'appelle lorsqu'il est l'heure de manger, et la reconduit au nid dès qu'il juge le moment venu.

Sa compagne venant à faiblir, c'est lui qui la remplace sur les œufs et l'incubation.

Les lecteurs de *la Chasse illustrée* n'ont peut-être pas oublié ce que j'ai raconté à l'occasion d'un mien couple colin de Californie, dont les petits furent amenés par le mâle.

La femelle étant tombée malade dès les premiers jours de l'incubation, les rôles furent intervertis; ce fut le mâle qui vint se placer sur les œufs pendant que la femelle veillait. Un matin, celle-ci fut trouvée morte étendue à l'entrée du nid.

Le mâle continua jusqu'au bout l'œuvre maternelle, et j'eus le bonheur d'assister à l'éclosion.

Le colin, à mesure des naissances, rejetait avec son bec

les coquilles des nouveau-nés, et montrait une intelligence des menus détails de la chose qu'on ne trouverait certainement pas chez une poule de basse-cour.

L'éclosion obtenue, il sortit du nid et promena ses petits dans le parquet, parsemé à leur intention d'une poignée d'œufs de fourmis. Il ramassait ces œufs et les leur offrait tour à tour, du bout de son bec noir, avec un petit cri insistant de : « Ko! ko! ko! »

Si quelques-uns avaient peine à comprendre, il laissait retomber l'œuf de fourmi, puis le ramassait de nouveau, le tortillait dans son bec en l'offrant derechef à moitié écrasé; — tant et si bien que le petit, persuadé par cette pantomime expressive, cueillait l'œuf au bec de son père et finalement l'avalait.

La première leçon de *savoir-vivre* était donnée.

Je pus remarquer que, bien que la température fût assez douce, le colin abritait à chaque instant ses petits sous ses ailes, et ne les laissait au grand air qu'une demi-minute environ à la fois.

Il semblait avoir conscience du danger qu'il y avait, pour ces petits êtres à peine séchés, à passer de la température de 40 degrés qu'ils avaient dans la coquille qu'ils venaient de quitter, à la température ambiante, qui n'était guère que de 20 à 22 degrés.

Ce colin avait bien tous les instincts maternels que comportait son rôle.

Il me réservait d'autres surprises.

Deux ou trois jours après, je tentai de lui adjoindre, pour augmenter son petit troupeau, une couvée de colineaux éclos, — ceux-ci, — sous une poule nègre, et de même échantillon à peu près que ceux qu'il avait fait éclore lui-même.

Pour cela, je saisis le moment où les petits étaient sous les ailes de leur père, et, levant la trappe de leur compar-

timent, j'introduisis avec précaution et successivement un, deux, trois des petits étrangers.

Il se mit à les appeler de son plus doux « Ko ! ko ! ko ! » mais les nouveaux venus, habitués à leur poule nègre, furent pris d'hésitation et cherchaient à fuir.

C'est alors que je pus juger du degré d'intelligence de l'oiseau éleveur.

Se levant brusquement, il déploya ses ailes et lança dans toutes les directions ses propres petits, les excitant à s'éparpiller pour aller à la nourriture.

Cette manœuvre eut un succès complet.

Les intrus, subitement encadrés dans les petits du parquet, se mirent à manger pêle-mêle avec ceux-ci, échangèrent de petits cris dans la même langue et firent bande commune. Puis, la connaissance étant faite, le colin fit quelques appels et se tapit dans un coin pour réchauffer sous lui ses petits.

Ceux-ci, sans se faire prier, arrivèrent un à un; puis, comme les moutons de Panurge, cédant à la contagion de l'exemple, les nouveaux venus les suivirent sans difficulté jusque sous les ailes de leur père.

La fusion était faite.

Une seconde épreuve, faite quelques instants après avec ce qui restait des colineaux de la poule nègre, fut couronnée du même succès complet.

Je venais d'assister à une scène d'adoption des plus intéressantes et aussi satisfaisante que possible.

Si j'insiste sur cette particularité, c'est que je considère, d'accord avec un de nos meilleurs praticiens (1), qu'il y a un excellent parti à tirer de ces instincts, et qu'*en matière*

(1) Voir la *Chasse pratique. Société de chasse à tir.* — *Élevage du gibier repeuplement*, etc., par M. Ernest Bellecroix. Un vol. in-18 de 400 pages, illustré. Firmin-Didot, éditeur.

de repeuplement artificiel de gibier, l'*adoption sera notre meilleur auxiliaire.*

Ce que je recherche, ce que nous cherchons tous dans l'élevage du colin, dans l'étude de ce petit oiseau, aimable et plein de ressources, ce n'est pas une récréation banale; non : chez le colin je vois un gibier, et il me paraît intéressant de connaître ses mœurs, ses aptitudes et ses moyens de défense.

Je lui trouve, entre autres, deux qualités précieuses :

1° La précocité de sa ponte, qui devance de près de deux mois celle de notre perdrix. Ceux-là me comprendront qui savent ce que nous coûte tous les ans de couvées détruites la fauchaison des prairies artificielles.

2° Sa nature percheuse. Rien à faire de ce côté pour les filets du braconnier.

Divers essais d'acclimatation du colin en liberté ont été tentés en France et ont donné, chez M. Florent Prévost, en Bretagne, chez M. Coignet, dans le département de l'Ain, chez d'autres amateurs dans la Haute-Vienne, des résultats encourageants (voir *le Jardin d'acclimatation illustré,* par Pierre Pichot, directeur de la *Revue Britannique.* Bibliothèque du Jardin d'acclimatation.)

Je suis convaincu que les expériences se généraliseront, et cela d'autant plus facilement que le colin se trouve aujourd'hui partout et à des prix très abordables.

La perdrix ouakiki ou perdrix percheuse de la Chine
(*Galloperdix sphenura*).

Esquissons d'abord son portrait :

Bec noir; œil noir; calotte gris cendré foncé; bande bleuâtre partant de la commissure du bec et allant se perdre derrière l'occiput; dessous du bec couleur feu; plastron bleu clair doublé de feu à sa partie inférieure; flancs

jaune clair, parsemés de plumes marron en demi-cercle; ventre jaune clair également; dos gris cendré, tiqueté de points blancs et de plumes marron; ailes brun clair ocellé de marron foncé; queue droite, cendrée, et traversée de lignes ondulées fauve et marron.

La perdrix ouakiki, un peu plus petite de taille que notre perdrix grise, lui ressemble beaucoup, vue à quelque distance, à cela près que les nuances chez la première sont plus foncées.

La livrée, chez les deux sexes, est identique; mais le mâle se distingue de la femelle par un éperon, acéré comme celui du coq faisan.

La perdrix de Chine paraît fort sauvage; à la moindre alerte, elle se ramasse sur elle-même, de façon à cacher son plastron, qui chez elle, — elle le sait, — est la partie voyante; elle s'affaise sur la terre, dont la partie supérieure de sa livrée a la couleur, tête basse, queue rabattue, en boule, en motte. Il faut alors qu'elle remue pour qu'on la voie, même la sachant là.

A ce moment, elle pousse à voix très basse, son cri d'alarme : « Tarr!... tarr!... » à peine perceptible à l'oreille, comme son plumage l'est à l'œil lorsqu'elle est tapie.

Le couple chante à intervalles, dès l'aube, jusque vers neuf heures du matin dans la belle saison, et même dans la journée lorsqu'il va pleuvoir.

Le chant de la perdrix ouakiki, très prolongé, est un assemblage de cris perçants, aigus, de sons cuivrés, qui s'entend de fort loin. Ouï de près, ce chant vous brise le tympan.

Avant de l'émettre, elle se perche sur une branche ou sur une éminence de terrain.

Ce chant paraît se composer de trois parties.

D'abord une suite de « pi!! — pi!! — pi!! » — qui sont comme autant d'exclamations soudaines.

Puis un : « Pi-ouï! — pi-ouï-ouï! — pi-ouï-ouï!! » cadencé et infiniment prolongé.

Le tout se termine en traînant, sur un ton de plus en plus plaintif : « pi-ouï-ouït! — pi-ouï-ouït! — pi-ouï-ouït! »

La matinée est employée à la recherche de la nourriture; de dix heures du matin à quatre heures du soir, environ, l'oiseau de la Chine, suivant l'état de la température, reste à l'ombre, ou se chauffe au soleil, ou se livre aux douceurs du bain de poussière.

Vers quatre heures de l'après-midi, l'heure des affaires chez les insectes qui quittent leurs retraites et circulent, les perdrix ouakiki parcourent le sol et les branches des arbres pour chercher leur nourriture et faire chasse de bestioles.

Elles se perchent souvent dans la journée pour faire la sieste, et invariablement le soir, pour rester branchées toute la nuit.

La femelle seule fait exception à cette règle durant le temps de l'incubation et tant que ses jeunes sont hors d'état de voler.

J'ai publié *in extenso* dans *la Chasse illustrée* (numéros de novembre, décembre 1879, janvier, février et mars 1880) une étude assez approfondie de la perdrix de la Chine, dont je me bornerai, pour ne pas dépasser le cadre assigné à cette partie de mon livre, à extraire une sorte de résumé.

Les perdrix que je vais avoir l'honneur de vous présenter m'ont été confiées par la Société d'acclimatation et sont mes pensionnaires depuis trois ans.

Dès que je les vis suffisamment familiarisées avec leur installation, mon premier soin fut de m'appliquer à triompher de leur naturel sauvage, condition essentielle pour arriver à la reproduction en captivité; à les habituer à ma présence et à gagner leur confiance, condition indispensable pour pouvoir les observer à fond.

Pour cela, je multipliai les prévenances et les moyens de séduction, les abordant avec lenteur et leur distribuant à chaque fois grains de raisin, noix cassées, framboises, groseilles, petits vers de terre, œufs de fourmis, sauterelles, cloportes, mille-pieds, punaises des jardins, et autres friandises suivant la saison.

Chacune de mes visites étant accompagnée de quelques-uns de ces petits cadeaux, il finit par s'établir entre nous des relations d'intimité et le sans-gêne qu'autorise la camaraderie, à ce point qu'actuellement mes perdrix de Chine sont devenues ici aussi familières que les poules de la basse-cour.

Je ne manquais jamais, chaque soir, de m'assurer qu'elles étaient aux perchoirs, sur lesquels elles passent invariablement la nuit, tantôt à l'air libre par les temps secs, les gelées ou les pluies légères, tantôt sous la toiture supérieure de leur salle de bains par les temps de grande pluie.

L'hiver, par les grands froids, elles perchent à la façon des colins, serrées l'une contre l'autre, l'aile entrelacée, et tête en queue, de manière à ne former qu'un seul corps dont les deux têtes surveillent deux côtés différents de l'horizon.

Dans la belle saison, la perchée a lieu tantôt côte à côte, tantôt à quelque distance, mais toujours de façon à se garder mutuellement.

Les sujets offerts à notre étude ont traversé ainsi deux hivers sans encombre, soumis à toutes les températures du dehors, sans autre refuge que leur salle de bain de 50 centimètres de surface où elles n'entrent guère que pour leurs ablutions de poussière, sans autre abri qu'un petit *abies pin sapo* planté sur une éminence gazonnée.

Elles semblent avoir de la répugnance à rester enfermées et préfèrent séjourner sur leur monticule, expo-

sées à la pluie, à la neige, au soleil, en un mot à l'air libre.

Ces divers points établis, le couple ouakiki étant installé dans des conditions calquées, autant que possible, sur l'état de nature, se trouvant familiarisé au point de n'avoir plus à se contraindre, nous allons, si vous le permettez, observer ensemble ce couple dans sa vie privée, dans son intérieur de famille, surprendre ensemble les secrets de la ponte, de l'incubation, de l'éducation des jeunes, en un mot, suivre la perdrix percheuse de la Chine comme à travers un vitrage qui ne laisse rien de caché.

Pour cela, je vous demanderai la permission de recourir à mes notes, pour être plus certain d'être exact et de ne rien omettre. Voici ce que me donnent ces notes, tenues avec soin jour par jour, mais dont je ne veux extraire que les passages intéressants au point de vue que nous poursuivons, pour éviter de tomber dans la monotonie des répétitions.

Nous y voici :

24 AVRIL 1879. — Trouvé deux œufs derrière un paillasson auquel j'ai accès par une trappe s'ouvrant dans le compartiment voisin, ce qui me permet de tout voir sans rien déranger.

Le paillasson est recouvert d'un petit abri et pourvu d'une poignée de foin en guise de tapis. Les deux œufs sont côte à côte, dans une petite excavation creusée par l'oiseau mère. Ils sont couleur beurre frais, pointillés de blanc, de forme allongée, très pointus d'un bout, plus petits que des œufs de perdrix grise, plus gros que des œufs de colin.

. . . .

1er MAI, *deux heures de l'après-midi*, — La poule perdrix se dipose à pondre. — Reconnaissans-le, à ce signe.

Elle prévient le coq en se plaçant devant lui et en reculant de trois ou quatre pas, puis, s'arrêtant court, l'extrémité de la queue piquée en terre. Elle recommence à plusieurs reprises ce manège.

Retirons-nous discrètement pour ne pas la déranger.

Quatre heures du soir. Le couple se trouve réuni. C'est le moment de lever la trappe :

Il y a six œufs. La ponte a donc eu lieu à raison d'un œuf tous les deux jours.

3 MAI, *quatre heures du soir*. — Le nid contient sept œufs.

4 MAI. — A partir de l'après-midi, la poule n'a plus reparu. Le soir le coq est perché seul. Donc elle couve derrière son paillasson.

Elle a sept œufs, ainsi que nous l'avons constaté ; elle en a peut-être même huit, car la plupart des femelles de gallinacés pondent un dernier œuf en se mettant à couver.

5 MAI. — La poule perdrix n'a plus paru. Nous pourrions être inquiets à son sujet, car, ne la voyant plus paraître, nous avons présumé qu'elle était sur ses œufs. Mais nous n'en avons pas la certitude absolue. — Si, par hasard, elle était morte, cachée dans quelque coin? Non! ce n'est pas possible! Le mâle serait inquiet : il rappellerait.

A propos, où est-il le mâle? Le voici, perché sur une branche de vigne, le regard tourné du côté du paillasson; brave mâle, il prend la peine de nous rassurer. Écoutons : « Katt! katt! katt! » fait-il à voix très basse. — « Katt! katt! katt! » lui est-il répondu sur le même ton de derrière le paillasson. — Elle vit!

Nous voilà rassurés. Il y a plus, nous saisissons sur le vif un enseignement de la plus haute valeur, et nous allons toucher du doigt, séance tenante, l'avantage d'une perdrix percheuse sur celle qui ne l'est pas.

— Voyons cela.

— C'est bien simple :

La perdrix percheuse ne nichera jamais en plaine, ni au beau milieu d'une prairie artificielle. Elle ne peut nicher que dans un broussaille, dans un bosquet, sous bois; tout au plus, dans un fourré en bordure et très près d'un bois.

— Cependant, me direz-vous, la femelle ouakiki niche à terre, tout comme la perdrix non percheuse.

— Oui, certes; mais, durant la ponte, et tout le temps que dure l'incubation, le mâle, qui veille sur elle à très petite portée, à portée suffisamment restreinte, pour pouvoir échanger des conversations à voix très basse, se tient perché presque tout le jour, sans doute pour veiller au danger de plus loin; il se tient perché la nuit tout entière, parce que c'est dans sa nature. — Il faudrait, pour admettre que la poule perdrix de Chine pût se résigner à nicher en rase campagne supposer que son coq consentirait ou à se séparer d'elle, ou à passer la nuit autrement que perché, chose que la perdrix percheuse ne fera jamais.

Dès lors, nous voyons d'ici les conséquences d'un repeuplement effectué à l'aide d'un pareil gibier :

Plus de nids dans la prairie artificielle.

Partant, supprimée l'énorme destruction résultant de la fauchaison précoce de ces prairies.

— Très bien; mais alors comment s'y prendrait-on dans les pays de plaine, en Beauce, par exemple, pour y propager l'oiseau de la Chine?

— Rien de plus simple : on y ferait quelques plantations. Quand il y serait planté par-ci par-là quelques bosquets, je n'ai pas besoin d'affirmer que les plaines de la Beauce n'y perdraient que comme coup d'œil. D'ailleurs elles y gagneraient en gibier. Mais nous n'en sommes pas

encore là; les conquêtes sérieuses sont l'œuvre du temps, et il est vraisemblable de supposer que provisoirement, après avoir franchi la première étape du repeuplement, la multiplication en volière, la perdrix ouakiki serait un gibier de parc. L'éducation en parc et la protection absolue dans les propriétes closes, bien gardées et bien purgées des animaux de proie, constitueraient, durant une période plus ou mois longue, la deuxième étape. Enfin, après multiplication en parc, jugée suffisante, viendrait, — troisième et dernière étape, — l'émancipation absolue, qui serait le couronnement de l'édifice.

Qu'on me pardonne ces longs développements; ils sont la conséquence forcée des observations auxquelles nous nous livrons en ce moment, et ils s'imposaient pour ainsi dire d'eux-mêmes. — Je me hâte de revenir à mes notes.

6 MAI. — *Une heure aprés-midi.* La poule ouakiki est dehors, elle a quitté son nid et est perchée à proximité. Elle manifeste, à mon approche, une inquiétude inusitée. Il est évident que ma présence la contrarie beaucoup. Peut-être veut-elle reprendre le nid sans être vue. Eloignons-nous discrètement. Un quart d'heure après elle a disparu. Donc elle est au nid. Tout va bien.

C'est la seule fois, durant tout le cours de l'incubation, que j'ai vu la poule levée, et cependant je visite le compartiment à toute heure du jour. Peut-être prend-elle sa nourriture de très grand matin. Peut-être, suivant les curieuses observations relatées par M. Coutelier, de Reims, à propos de l'incubation de la poule du faisan doré (1), vit-elle sans manger, depuis le jour où elle prend le nid jusqu'à celui de l'éclosion; dans ce cas, sa sortie du 6 mai serait le résultat d'une panique.

13 MAI, *cinq heures du matin.* — Le mâle ouakiki,

(1) *Bulletin de la Société d'acclimatation*, numéro de juillet 1879.

branché à portée du nid, fait entendre ce cri monotone : « Kitt! kitt! kitt! » scandé et indéfiniment prolongé.

14 *et* 16 MAI, *cinq heures du matin.* — Il fait entendre son chant d'allégresse ordinaire, chant, comme nous l'avons vu, très retentissant : c'est la première fois depuis le commencement de l'incubation.

21 MAI, *une heure de l'après-midi.* — Pas encore d'éclosion. Cependant l'incubation dure depuis dix-sept jours. Il est vrai qu'il fait, cette année, une température exceptionnelle : de la pluie, de la pluie, de la pluie, et trop souvent de la pluie froide. De là le retard, et peut-être la petite quantité d'œufs obtenue.

22 MAI, *une heure après-midi.* — La couveuse est sortie du nid. Son attitude est changée. Elle fait quelques pas, scandant sa marche, fière, la queue relevée, et agitée d'un mouvement saccadé. Pas encore d'apparence de petits éclos. Elle retourne au nid.

Trois heures du soir. — Une moitié de coquille, rejetée hors du paillasson, s'aperçoit à l'entrée du nid. Donc éclosion.

L'incubation a duré dix-huit jours.

Trois heures et demie. — La poule perdrix est dans la volière, posture accroupie. Temps chaud, soleil éclatant. Les plumes des flancs sont agitées de soubresauts. Les petits sont sous elle. Elle se lève. Les voici : leur nuance est plus foncée que celle du perdreau gris; leur livrée est fauve brun rougeâtre. Combien sont-ils! Quatre, six... puis... c'est tout. Mais il y avait sept œufs, peut-être huit.

Vite à la trappe! le nid contenait bien huit œufs; deux d'entre eux sont restés et déjà froids. L'un de ces deux œufs est intact, il était fécond; l'autre contient un poussin en train de bêcher, ainsi que l'indique une cassure circulaire caractéristique. Je l'applique à mon oreille. Il ne donne pas signe de vie.

Confions-le vite à une petite poule couveuse. Un quart d'heure après, on entend le petit piauler dans la coquille. Il vit. Retournons à notre petite famille.

Le coq partage avec la mère le soin de conduire, de nourrir, de couvrir les jeunes; on peut même dire que c'est lui qui se prodigue le plus; la mère, elle, ayant besoin de se refaire de ses fatigues, va, vient, se détire, se baigne, se délasse. — C'est le moment ou jamais de jeter pardessus les grillages une bonne poignée d'œufs de fourmi bien épluchés. — Le père et la mère ramassent chacun une larve, l'offrent, la laissent retomber, l'offrent à nouveau en la tortillant dans leur bec comme une cigarette, l'écrasent à demi, exprimant les sucs pour la rendre plus appétissante aux enfants, le tout avec force petits cris d'insistance : « Pé-té-ré! pé-té-ré-pé-pé ! » — Ces derniers ne ramassent pas à terre, mais cueillent chaque bouchée au bec des parents.

23 MAI, *sept heures du matin.* — Le petit perdreau compromis et confié à la poule est ressuyé. Introduisons-le dans le compartiment par une trappe. Il piaule; le père et la mère le rappellent, mais sans pouvoir aller jusqu'à lui, parce qu'ils détiennent sous leurs ailes leurs autres petits. Lui les rallie cahin caha en trébuchant, mais sans hésitation. Il va se fourrer sous les ailes du coq.

Remarquons en passant que la perdrix de Chine, qui connaît son affaire, détient presque constamment ses nouveau-nés sous elle, au contact de sa chaleur naturelle, évitant avec le plus grand soin de les laisser refroidir. Elle ne les lâche que juste le temps de les laisser manger. A peine le repas pris, vite au chaud sous le manteau de ses ailes pour digérer! Aussi, avec elle point d'inflammations d'intestins, suites de mauvaises digestions, cas si fréquent dans les éducations conduites par des poules de basse-cour.

Dix heures du matin. — Le temps se met à la pluie; les

petits évitent l'humidité en grimpant, comme sur des échelons, sur les plumes hérissées des parents.

L'*après-midi*, pluie et froid. Il fait un temps affreux. Les jeunes souffrent; quelques-uns piaulent. Les parents ne les laissent pas sortir.

24 MAI, *cinq heures du matin.* — Chant retentissant du couple ouakiki. Matinée froide.

Huit heures. — Le soleil donne de chauds rayons. Le couple perdrix se tient sur la grève, le long du mur, exposé aux rayons; les jeunes sont couchés en rond autour d'eux. Rien de joli comme ce tableau de famille en pleine lumière.

24 MAI, *soir.* — Le mâle est perché seul; c'est la première fois qu'il se remet à percher. Pendant deux jours, il a couché à terre, partageant avec sa compagne le soin d'abriter les enfants. La mère seule détient les jeunes, qu'elle a conduits, pour y passer la nuit, au sommet du tertre de gazon, sous les branches basses de l'*abies pin sapo.*

L'herbe, très haute en cette saison, se confond avec les basses branches, et les perdrix, partie en broutant cette herbe, partie en la piétinant, ont formé sous l'arbuste une sorte de galerie en forme de corridor voûté.

La mère se tient à l'avant de ce corridor, où elle se gîte, ses petits sous elle, prête à reculer et à s'effacer s'il survient quelque chose d'inquiétant. Le coq est perché la tête tournée du côté de l'entrée du corridor, de manière que les deux issues de ce refuge se trouvent respectivement gardées.

25 MAI, *sept heures du matin.* — Il ne reste plus que six jeunes. Le septième, probablement le dernier-né, celui qui avait souffert dans l'œuf et n'avait pu éclore à temps, n'a pas pu supporter les atteintes de la crise de la première mue et a succombé dans la nuit. Trouvé le petit cadavre au pied du tertre.

Huit heures du matin. — Les autres perdreaux semblent prendre de la force : deux d'entre eux ayant happé chacun par un bout le même œuf de fourmi, tirent chacun de son côté en s'arc-boutant sur leurs pattes et en poussant de petits cris. Le père intervient, pose le doigt *medium* sur l'objet en litige et sépare ainsi les deux concurrents.

Neuf heures. — Le coq perdrix a tous les jeunes rassemblés sous lui. La poule exécute en sa présence la pantomime étrange déjà signalée : elle avance d'un pas, recule de trois ou quatre, avance de nouveau et recule encore autour du mâle et dans différents sens. Voudrait-elle pondre encore une fois?

Les petits sont d'une vivacité incroyable et courent avec une rapidité vraiment surprenante. Ils commencent à s'éparpiller. Ils mangent la pâtée. — Cette pâtée est composée des éléments suivants : mie de pain rassis émietté très fin, œufs durs hachés menu, chènevis écrasé, chicorée sauvage hachée également; le tout bien mélangé.

26 MAI, *neuf heures du matin.* — Le soleil brille; dans un coin exposé aux rayons, la poule perdrix savoure son bain de poussière dans une cavité qu'elle a creusée en forme de sébile. Le mâle se tient debout, en sentinelle, à ses côtés. Les petits, accroupis au soleil et groupés, hument la chaleur, le col allongé, leur petite aile étendue.

A mon approche, il se fait un mouvement : la baigneuse se lève. Jetons une poignée d'œufs de fourmi. On mange, les poussins servis par leurs parents; puis on reprend sa place au soleil, on se détire; on allonge une patte, on étend une aile; on savoure la sieste. — Mais il paraît que les rayons(*neuf heures et quart*) deviennent trop ardents, car la mère, qui vient de passer derrière un rideau de verdure, se met à crier : « Tarr! tarr! » et la petite famille, bien qu'à regret, se décide à tirer de son côté. Le père ferme la marche, et tout le monde se masse sous un ar-

buste, dont les branches tamisent les rayons solaires, puis les petits se réfugient sous la plume des parents.

27 MAI, *matin.* — La première mue des jeunes s'accentue; leurs ailerons commencent à se revêtir de grandes plumes. Cette crise, comparable, comme nous l'avons vu, à celle de la dentition chez les jeunes mammifères, est une épreuve quelquefois fatale. Aussi remarquons-nous que notre couple redouble de précautions et détient les jeunes plus longtemps, pour les régénérer et les fortifier au contact prolongé de sa chaleur naturelle.

28 MAI, *huit heures et demie du matin.* — La petite famille est couchée en rond, au soleil, sur le gazon du tertre.

Une heure après midi. — Il pleut. Le coq se place sous l'*abies pin sapo*, et, en partie garanti par les branches touffues de l'arbuste, offre aux jeunes le parapluie de ses ailes, sous lesquelles tous vont se réfugier.

Ils commencent à manger des grillons de boulanger, mais ils dédaignent les blattes. Ils parcourent l'herbe humide sans paraître se mouiller, ce qui est un indice de santé.

Le soir, orage, éclairs, pluie torrentielle. La mère les couche de bonne heure, au pied de l'*abies*.

29 MAI. — Humidité et fraîcheur; les petits paraissent souffrir, leurs petites ailes ne sont pas bien collées au corps. Ils mangent bien cependant, et cherchent de petits vers de terre dont ils font pâture.

Trois heures du soir. — Ils marchent en relevant la queue, qui n'est encore qu'un moignon, à l'imitation de leurs parents. Leur croissance s'accentue et ils paraissent pousser à vue d'œil.

30 MAI. — Grande humidité. Temps pluvieux et froid. Les petits résistent néanmoins à l'influence mortelle d'une pareille température.

31 MAI. — Temps orageux et pluvieux. *Vers midi,* il fait une ondée de soleil. Les jeunes sont groupés en tas sur le tertre, se chauffant aux rayons et non plus sous l'aile des parents, qui se relâchent de leur tutelle et circulent chacun de son côté.

1er JUIN. — Orage, pluie et grêle. Dans les accalmies, les perdreaux se couchent épars sur les flancs du monticule de verdure, pendant que la mère se poudre et que le père, tout en les gardant et en circulant à portée, vaque aux soins de sa nourriture. Le soir, *tous les petits sont perchés,* sauf, l'un d'eux qui, se trouvant plus faible ou malade peut-être, retombe et piaule avec instance. Le temps étant froid et pluvieux, décidons-nous à contraindre la compagnie à se déparcher. Elle passe la nuit à terre.

2 ET 3 JUIN. — Journées pluvieuses et froides. Mêmes entraves à la perchée; l'un des six jeunes ne cesse de pousser des cris plaintifs. Il traîne l'aile et paraît souffrir. C'est sans doute le perdreau qui n'a pas la force de percher; le pauvre petit se trouve contrarié dans sa mue par l'inclémence de la température.

4 JUIN, *dans la matinée.* — Le petit perdreau est mort dans la nuit; les tuyaux de la jeune plume, remplis de sang, indiquent à quelle crise il a succombé.

Dans la journée, la compagnie cherche à se poudrer dans le sable, au soleil; mais le sable est humide. Répandons dans un coin, à bonne exposition, un demi-sac de poussière de plâtre et éloignons-nous. Cinq minutes après, nous surprenons la mère et les cinq poussins restants tous vautrés dans le plâtre, savourant les douceurs du bain, le premier que prennent les jeunes. Le mâle veille à peu de distance.

Sept heures du soir. — Toute la compagnie, père, mère et enfants, est perchée pour la première fois au complet.

5 JUIN, *six heures du matin.* — Chant prolongé du couple ouakiki.

Dix heures. — C'est l'heure de la poudrette. La mère va se placer sur le tas de plâtre, y creuse une cuvette en faisant voler la poussière blanche sur ses poussins, puis se retire discrètement. Ceux-ci entrent dans la baignoire ainsi creusée, se poudrent, puis se détirent et s'épluchent. Leurs ailes sont déjà grandes et leur permettent le vol à de petites distances.

Midi.— Ils se promènent en pépiant et cherchent leur nourriture. L'un d'eux ramasse un grain de millet.

Sept heures et demie du soir. — Tous sont perchés. Il fait toute la nuit de l'orage et il tombe une pluie violente. Heureusement, les parents les ont placés au perchoir, sous l'abri de leurs ailes.

6 JUIN, *cinq heures du matin.* — Chant matinal des ouakiki.

Une heure après-midi. — La pluie se met à tomber; le coq a sous lui la famille entière, déjà grande; on s'en aperçoit à l'ampleur de son pardessus de plumes, aux soubresauts qui agitent l'étoffe. Bon père! La poule rôde autour de lui, puis s'approche, lui épluche le cou, lui donne sur la tête de petits coups de bec d'amitié.

Trois heures. — Les perdreaux sont couchés en grappe sur le gazon, au soleil.

Quatre heures. — La mère vient se poser sur l'un des premiers barreaux de l'échelette destinée à faciliter la perchée. Elle appelle un des petits qui se trouvent à sa portée. Il en vient un, puis deux, puis trois, puis tous. Alors, en leur présence, elle s'épluche, passe successivement dans son bec chacune des plumes de ses ailes, puis de sa queue. Eux l'imitent, tout en échangeant avec elle toutes sortes de monosyllabes, — la répétition peut-être de la leçon qu'elle vient de leur donner, — après quoi on se dé-

tire. Puis la perdrix épluche successivement chaque petit sur la tête et sur le cou, parties où leur bec n'avait pu atteindre.

Six heures et demie. — Surpris un petit perdreau attablé au plat de pâtée. Dieu! comme il s'en paye! En voilà un qui n'a pas envie de mourir!

Sept heures. — La pluie commence à tomber. Le couple ouakiki est perché sous l'abri, côte à côte, trois des petits sous ses ailes. Il en reste deux qui n'ont pas encore rallié. Voyons un peu comment ils vont s'y prendre. L'un d'eux vient se percher à côté de sa mère, et, se rapprochant, parvient à se fourrer sous son aile gauche. Mais, de ce côté, il n'y a plus place pour le second. Comment va s'y prendre ce dernier? Bon! à l'appel de la mère, il vient se percher sur son dos; elle, alors, entr'ouvre son aile droite et l'enfant s'y laisse glisser d'en haut comme dans une poche de porte-feuille : valeur au porteur qui en vaut bien une autre, celle-là. Arrivé au perchoir, il y prend pied et s'arrête. La pluie peut tomber maintenant, le froid peut venir, les petits sont rivés à leurs parents, aussi à l'abri que dans l'appartement le mieux clos, aussi au chaud que sous l'édredon le plus moelleux.

7 JUIN, *six heures du matin.* — En passant mon bras sous une trappe pour renouveler les provisions, je cause involontairement une panique dans le petit troupeau. Tous voltigent à droite et à gauche, et l'un d'eux, s'élevant perpendiculairement, passe à travers le grillage, s'échappe et va s'arrêter, tout troublé, sur une volière voisine. Que faire? Garder son sang-froid; ne pas le poursuivre; ne pas le perdre de vue tout en préparant ce qu'il faut pour sa rentrée. Ouvrons, sans lui donner ombrage et le plus doucement possible, les trappes communiquant de la volière sur laquelle il est perché à la volière de ses parents; puis cachons-nous, de façon à voir sans

être vu, et écoutons. Dès qu'il se croit seul, il se met à piauler.

D'un « katt! katt! » contenu, ses parents le rappellent. Bon! il a entendu; il passe à travers les mailles, s'abat sur un arbuste, puis à terre dans la volière sur laquelle il s'était enfui, cherche un passage, arrive à l'une des ouvertures, la franchit et pénètre dans son compartiment, puis, rapide comme une flèche, il rallie les siens. Le voilà dans les bras maternels!

Sept heures du matin. — La poule ouakiki se montre nerveuse, agacée; on dirait qu'elle cherche une issue pour s'échapper. Quelle mouche la pique? Qu'y a-t-il? — Ah! voici ce qu'il y a. Toute présence la gêne; elle voudrait être à l'abri des regards.

— Dans quel but?

— Dans le but que voici :

Midi et demie. — Aperçu un œuf sur le devant du couloir pratiqué sous le pin sapo.

Notons en passant que, toute la matinée, j'avais observé de loin, et que les petits avaient gardé leur mère durant la ponte, postés autour d'elle, à 25 ou 30 centimètres de distance environ.

Cinq heures du soir. — Orage terrible; pluie torrentielle. Toute la compagnie est réfugiée dans la salle de bain, complètement à l'abri par conséquent.

8 JUIN, *deux heures après-midi.* — Le nid contient un deuxième œuf.

9 JUIN. — Les perdreaux prennent couleur; les plumes des ailes se sont développées; ils sont en plein relevage de queue; des plumes naissantes commencent à remplacer le duvet de la tête.

Ils cherchent leur nourriture seuls, à distance des parents, qui ne les appellent plus que rarement, pour leur présenter l'œuf de fourmi; ils pâturent d'eux-mêmes, à

qui mieux mieux, et font de fréquentes visites au plat à la pâtée.

10 JUIN, *huit heures du matin.* — Il y a trois œufs au nid.

11 JUIN, *midi.* — Quatrième œuf.

12 JUIN, *une heure après-midi.* — Les perdreaux sont accroupis en rond sur le tertre, devant le nid qu'ils semblent garder. Donc leur mère est en train de pondre. Respectons-la.

Deux heures. — Constatons un cinquième œuf.

Toute la compagnie est éparpillée à la recherche de la nourriture. Passe un oiseau de proie. Le coq pousse un cri d'alarme; tout le monde s'accroupit et se rase, quelques-uns l'œuf de fourmi au bec, et l'attend ainsi jusqu'à nouvel ordre. Le danger passe; le coq rassure la compagnie, chacun se lève et l'on continue de manger.

13 JUIN, *trois heures du soir.* — Un sixième œuf. Remarquons que la ponte, dans la saison chaude, est plus accélérée que la ponte printanière, qui ne donnait qu'un œuf tous les deux jours.

La pousse des plumes de la tête s'accentue chez les perdreaux, mais paraît lente à se compléter.

Temps humide, presque froid.

Les petits, depuis quelques jours, font des stations sur les perchoirs, voltigent à de courtes distances et parcourent les branches des arbustes pour y chercher une partie de leur nourriture : larves d'insectes, œufs de fourmi restés suspendus, etc. Nous voyons par là que la perdrix de Chine, même par les temps où la neige couvre la terre, ne serait pas prise au dépourvu et saurait trouver sa nourriture sur les arbres.

14 JUIN, *midi.* — Les perdreaux sont couchés sur le tertre, le col allongé, dans des postures pleines d'abandon.

Quatre heures du soir. — Ils sont rassemblés sous le coq. Comme ils ont grossi! Depuis quelques jours, le par-

dessus du père, devenu insuffisant pour les cacher entièrement, laisse apercevoir un bout de queue ou une tête éveillée, aux yeux écarquillés.

15 JUIN, *neuf heures du matin.* — Les élèves cherchent leur vie en pépiant : ils broutent l'herbe, ramassent des grains de millet; lorsque l'un d'eux trouve un petit ver rouge, il court à droite et à gauche avec cette proie, en poussant des cris, poursuivi par ses petits frères, qui cherchent à la lui ravir.

Dix heures. — Le père est accroupi; tous les petits sont en partie sous lui; on voit déborder seulement les cinq petites têtes, qui lui forment une ceinture.

Comme les œufs sont trop en évidence et que la poule ouakiki peut ne pas tarder à être prise du désir de couver, il est temps, je crois, de lui venir en aide. Pour cela, pénétrons doucement dans le compartiment par l'une des portes. Il y en a deux; mais, comme le compartiment est construit en forme de hache, on peut s'y introduire, en y mettant des ménagements, sans effrayer la compagnie, qui se réfugie pas à pas dans la partie opposée à celle par où l'on pénètre. Étant entré, nous plantons devant le nid trois branches de genévrier bien touffues, qui forment sur le devant un rideau impénétrable. Cela fait, nous nous retirons sans bruit.

A partir de ce jour, nous ne pourrons plus suivre la ponte. Mais il était temps de nous décider à cacher le nid, parce que, depuis deux jours et contrairement à son habitude, la poule ouakiki n'a pas pondu. Pourtant, en y regardant bien, on peut encore voir un peu à travers une éclaircie imperceptible.

Une heure après-midi. — Le nid contient un septième œuf.

Les perdreaux commencent à s'émanciper; ils s'écartent au loin, puis s'égarent et poussent de petits piaulements. Les parents leur répondent, pour les rassurer,

sur une note grave et contenue, qui ne saurait s'entendre de loin.

Sept heures du soir. — La poule ouakiki n'a plus reparu depuis l'après-midi. Le coq est au perchoir avec les petits. Donc sa compagne couve.

C'est pour la deuxième fois; certes, ceci est bien étrange, mais nous ne sommes pas au bout de nos étonnements. Il fallait bien un peu s'y attendre. N'oublions pas que l'oiseau soumis à notre étude vient de la Chine, un pays où rien ne cadre avec nos idées reçues.

Voyons cependant ce que deviennent les jeunes, privés momentanément du secours maternel. Le mâle a fort à faire au perchoir. Deux des jeunes sont sous son aile droite; les trois autres sont à la suite, en brochette; puis on change de place, on s'arrange, on se dérange; on saute sur le dos du père, on se laisse glisser d'en haut par son aile entr'ouverte, et l'on finit par adopter définitivement l'agencement suivant : quatre des petits s'introduisent, deux sous chacune des ailes paternelles qui restent étendues; le cinquième reste en dehors, à côté, appuyé extérieurement contre l'aile droite. . . . .

24 JUIN, *huit heures du matin.* — Tous les perdreaux sont perchés sur une branche exposée au soleil, leur père au milieu d'eux.

Nous voyons que l'éducation spéciale de ces oiseaux, passant une partie de la journée branchés dès qu'ils sont assez forts pour se servir de leurs ailes, les soustrait à l'influence de l'humilité, devenue si persistante dans nos climats et si fatale aux jeunes couvées de nos perdreaux.

Observons la perchée du soir. Dès qu'approche l'heure du coucher, les jeunes poussent de petits piaulements, plaintifs, comme des enfants qui demandent le lit; le père alors, ainsi que la mère lorsque d'autres devoirs ne la

réclament pas, se branche le premier et appelle les dormeurs. Ceux-ci se disposent à rejoindre un à un, tout en piaulant.

Mais la perdrix de Chine semble vouloir garder avec le plus grand soin le secret de l'endroit où elle va passer la nuit. Dès qu'on approche, à un signal du père, tout piaulement cesse comme par enchantement. « Tarr! tarr! » fait le coq. Telle est, sans doute, en langue ouakiki, la traduction du proverbe arabe :

La parole est d'argent et le silence est d'or.

Car, immédiatement, tout le monde se tait.

La présence d'un tiers, à l'heure de la perchée, inquiète tellement la ouakiki, qu'elle se déperche immédiatement, à moins que l'heure ne soit par trop avancée et qu'elle ne se sente plus observée; mais alors elle a soin de changer de place.

25 JUIN, *sept heures du matin.* — Ouvrons les trappes de séparation et agrandissons le compartiment des ouakiki de tout l'espace de la volière d'à côté, qui est vacante. La petite compagnie s'empresse d'en profiter pour exploiter, guidée par son chef, toutes les richesses d'un terrain encore inexploré.

Midi. — Le coq promène deux des jeunes; deux autres sont perchés et regardent, ou gardent le cinquième, lequel, étant entré dans une boîte suspendue en hauteur et garnie de cendre, de plâtre et de fleur de soufre, se poudre avec frénésie et fait voler des nuages de poussière.

Pluies d'orage dans la journée. Soirée et nuit froides. Les petits ne sont plus protégés par l'aile du père.

26 JUIN. — Je pourrais facilement continuer, mes notes étant tenues jour par jour, heure par heure ; mais je crains de devenir fastidieux.

Je pourrais vous montrer les petits élèves, tantôt cherchant leur vie à terre, tantôt circulant sur les branches des arbustes pour y glaner; tantôt couchés en tas et en rond, toutes les têtes en dehors; tantôt épars sur le gazon, dont les tiges s'affaisent sous leur poids : petits corps fauves perdus dans l'herbe verte.

Il nous suffira de savoir qu'ils supportent, sans paraître en souffrir, lès températures les plus ingrates et de constater que maintenant ils couchent seuls, en brochette, le père se tenant à part, à 40 centimètres environ de distance, et leur faisant faire, d'une manière de plus en plus accentuée, l'apprentissage du *self government.* Ils ont adopté, pour la perchée du soir, une branche de vigne horizontale et ils ont appris à s'agencer dans le feuillage de façon à se masquer, de façon aussi à s'abriter des ondées, chaque feuillage étant utilisée comme parapluie.

Nous avons laissé nos notes au 26 juin. Nous allons les reprendre au 3 juillet.

Nous nous souvenons que la poule ouakiki a commencé à couver le 15 juin dans l'après-midi, et que, la durée de l'incubation étant de dix-sept à dix-huit jours, l'éclosion doit être proche. Donc :

3 JUILLET, *six heures du matin.* — La perdrix est toujours accroupie sur son nid. Vents froids.

Une heure après-midi. — La perdrix est encore à la même place, mais debout cette fois. Il doit y avoir éclosion.

Remarquons, en passant, que la durée de l'incubation, l'année dernière, avait été de 17 jours, cette année, elle est de 18 jours, — un jour de plus. Je crois que nous pouvons attribuer cette différence à la température, hivernale par moments, que nous subissons.

Trois heures. — La couveuse n'a pas changé de place, elle est tantôt levée, tantôt accroupie. Il est présumable que l'éclosion est laborieuse.

Giboulées, froids, temps orageux, vents froids. Les petits ne sortiront pas d'aujourd'hui.

4 JUILLET, *cinq heures et demie du matin.* — Rien encore! La poule ouakiki n'a pas bougé du nid. Il nous tarde de voir comment les choses vent se passer, comment va s'opérer la fusion de la nouvelle famille avec la précédente. Les parents vont-ils chasser les aînés pour faire place aux nouveaux venus? Ceux-là vont-ils accueillir sans jalousie leurs petits frères? Lors des distributions de vivres, les plus forts ne vont-ils pas piller la nourriture au détriment des plus faibles? Ici, nous sommes en présence d'une des phases les plus intéressantes de l'éducation de la perdrix de la Chine.

Poursuivons.

Sept heures du matin. — Il est né quatre petits. Le coq vient de s'accroupir sur deux d'entre eux : la poule promène les deux autres pêle-mêle avec les cinq aînés. Il reste au nid trois œufs; tous sont froids. Portons-les sans retard sous une petite poule couveuse. Précaution inutile! Deux de ces œufs renferment chacun un embryon mort en coquille au début de l'incubation; le troisième, un poussin mort quelques jours avant l'éclosion. C'est ce dont nous nous sommes assuré trois jours après, mais revenons à nos perdreaux. Jetons-leur sans retard des œufs de fourmi.

Les voici qui mangent pêle-mêle, mais comme les nouveaux ne savent pas encore ramasser, ils tendent leurs petites têtes pour demander. Alors, il se passe une chose étrange, qui fait douter qu'on soit éveillé la première fois qu'on en est témoin. Frottons-nous les yeux et, après nous être assuré que nous ne sommes pas le jouet d'un rêve, regardons attentivement. La chose en vaut la peine.

Le coq et la poule, avec force cris d'instance, offrent, en la tortillant dans leur bec, la larve de fourmi. Les perdreaux de la première portée, plus agiles et plutôt prêts

que leurs petits frères, cueillent cette proie, puis l'offrent à leur tour aux petits qui la cueillent eux-mêmes au bec de leurs aînés. En un mot, on fait la chaîne, et la nourriture, passant de bec en bec, finalement arrive à qui de droit.

Tout en vaquant à ce devoir de famille, cependant personne de ces gens-là ne s'oublie, et pas mal d'œufs de fourmi sont avalés par les présentateurs et détournés de leur destination finale; mais, comme il y en a pour tout le monde, il s'ensuit que les plus jeunes reçoivent amplement ce qu'ils demandent. Ils n'ont qu'à tendre le bec et souvent deux ou trois larves leur sont présentées à la fois.

Sept heures et demie du soir. — La perdrix couche à terre avec ses petits derniers.

5 JUILLET, *sept heures du matin.* — Temps maussade. Les petits, bien protégés par leur duvet, ne paraissent pas souffrir du froid et suivent leurs parents et leurs aînés sur la terre humide.

Dix heures du matin. — Temps froid. Il va faire une bourrasque. Les nouveau-nés sont rassemblés sous le père. Les aînés sont accroupis serrés les uns contre les autres, toutes les têtes dehors et formant phalange. La mère se tient à un mètre de distance en vedette.

6 JUILLET, *quatre heures et quart du soir.* — A notre approche, deux des perdreaux de la première portée, arcboutés l'un contre l'autre, se séparent. Il sort de dessous leurs ailes trois de leurs petits frères, qu'ils abritaient maternellement; la mère est à un pied plus loin avec le quatrième petit sous elle. Je n'ai pas à faire remarquer combien est intéressante cette scène de famille, les perdreaux de la première portée venant en aide à leurs parents et réchauffant avec une sollicitude au-dessus de leur âge et en dehors de toute prévision, leurs frères plus jeunes.

Voilà une famille unie. . . . .

Malheureusement le temps se met à la pluie ; il fait un temps glacial impossible à prévoir à cette époque de la saison, qui détruit un à un tous les élèves de la deuxième portée. . . . .

21 JUILLET, *neuf heures du matin.* — Le temps s'éclaircit. Chant prolongé du couple ouakiki.

Dix heures du matin. — Dans un nid creusé en forme de four comme le nid du colin, au milieu d'une touffe d'herbe et dans un angle de la volière, trouvé un œuf.

— Encore ?

— Encore.

La perdrix de la Chine va nous enseigner qu'elle est susceptible de donner trois portées par an.

Circonstance à noter : ses instincts de méfiance lui font une loi de changer de place à chaque nouvelle ponte.

22 JUILLET, *midi précis.* — Chant prolongé de toute la compagnie ouakiki, jeunes et vieux, que nous surprenons aux perchoirs. A mon approche, la mère manifeste un tel effarement que je me retire sans bruit.

Nous savons ce que signifie cette inquiétude inusitée. Évidemment un deuxième œuf vient d'être pondu.

Revenons dans dix minutes. Les perdrix sont déperchées et vaquent à leur nourriture. Profitons-en pour inspecter le nid. Il contient deux œufs, dont l'un est encore tiède.

Nous ne nous étions pas trompé.

Je crois devoir ne pas pousser plus loin et je prends le parti de clore ici cette étude. Je crains d'une part de tomber dans la monotonie; d'autre part, je considère que la perdrix ouakiki nous a donné à peu près tout ce qu'elle pouvait nous donner de renseignements, nous a appris tout ce que nous voulions savoir.

Elle nous a permis, cette charmante petite bête, de regarder par-dessus le mur de sa vie privée, elle s'est mon-

trée à nous avec confiance, avec franchise, sans nous rien cacher de ses instincts merveilleux, de ses habitudes originales ; elle nous a livré ses secrets les plus intimes, les plus inattendus, elle a élevé ses jeunes en notre présence comme elle l'eût fait en pleine liberté.

J'ai été à même de constater, par une expérience de trois hivers passés au dehors, à l'air libre, combien elle est susceptible de s'adapter à notre climat.

Nous avons reconnu ses habitudes percheuses, qui la mettraient à l'abri des filets du braconnier; les particularités de sa reproduction, qui garantiraient ses couvées des désastres causés par les fauchaisons printanières; son aptitude étrange à élever parallèlement trois compagnies par chaque saison.

Avant de la quitter, cette perdrix si intéressante, je ne puis m'empêcher de lui adresser une légère critique qui, je crois, doit se trouver sur toutes les lèvres. Cette critique porte sur la parcimonie relative dont elle a fait peuve, et sur le peu d'œufs donnés à chaque couvée, puisque nous avons vu que le nombre de ces œufs n'a pas dépassé le chiffre 8.

Voici ce qu'elle est en droit de me répondre.

Ce nombre n'est pas une limte extrême : il tient à la constitution de la personne et au plus ou moins de fécondité du sujet particulier. La perdrix percheuse de la Chine est susceptible, — le Jardin d'acclimatation en a eu la preuve, — de donner des couvées qui se rapprochent davantage, comme quantité d'œufs, des couvées des perdrix françaises. De plus, il a fait, durant l'expérience, une température exceptionnellement contraire. Enfin, quelque bon vouloir qu'on apporte à dompter sa timidité naturelle et ses instincts de sauvagerie, il est impossible de demeurer sous les grillages, sans un certain sentiment de contrainte qui n'est pas aussi favorable, il faut en convenir, à une reproduction normale, que l'état de liberté absolue.

J'avoue que ces raisons me laissent sans réplique.

Nous venons de lier connaissance avec un gibier étranger qui ne demande qu'à obtenir ses lettres de naturalisation chez nous. A vous de décider, amateurs, éleveurs, disciples de saint Hubert, s'il réunit toutes les qualités désirables pour qu'il lui soit, dans nos chasses, accordé droit de cité.

Cette étude a été prise sur le vif ; ces notes, écrites, pour ainsi dire, sous la dictée du couple de perdrix de la Chine que la Société d'acclimatation a bien voulu me confier. Je ne sais si elles auront eu le don de vous intéresser; mais ce dont je suis à peu près certain, c'est d'avoir bien mérité de vos sympathies, parce qu'au milieu du désarroi général et des doléances qui éclatent de tous les côtés sur l'avenir de nos chasses à tir, nous sommes venus protester — l'Acclimatation, l'oiseau de la Chine et votre dévoué serviteur, — contre le découragement général, et vous donner cette bonne parole qui, à elle seule, vaut un poème :

« *Espoir !* »

Pour me résumer, dans les colins et la perdrix de Chine: je vois des gibiers nouveaux, ayant de grandes chances de réussir sous notre climat français. A mon avis, il suffira, lorsqu'on voudra peupler sérieusement, de procéder avec un grand nombre de sujets nés sur le sol, familiarisés dès l'enfance avec le terroir, en tenant captifs à titre d'appelants un certain nombre de couples disséminés tous les 500 ou 1000 mètres, je suppose, de manière à créer, au centre de la chasse, des points de ralliement artificiels et à maintenir sur le terrain choisi les sujets lâchés en liberté.

Je n'ai pas la certitude géométrique que mon moyen réussirait : en ceci, c'est à la pratique de prononcer en dernier ressort ; mais je crois fermement qu'il présente de grandes chances.

Perdrix percheuse du Boutan.

La perdrix percheuse du Boutan (*Perdrix Hodgsoniæ*), dont je vous demande la permission de vous entretenir, est originaire, comme on sait, du versant méridional de l'Himalaya. Il paraît qu'elle y habite des sommets couverts de neige, ce qui la rend apte à supporter nos températures les plus froides et semblait la désigner *à priori* comme très susceptible de s'acclimater chez nous.

Nous allons voir comment elle justifie ces présomptions.

Le couple que j'ai en volière me vient du Jardin zoologique du Bois de Boulogne, où, sur le conseil de M. A. Geoffroy Saint-Hilaire, j'en fis l'acquisition le 25 avril 1882. C'est un couple importé.

L'oiseau du Boutan a les formes trapues et arrondies : à ce point de vue, c'est bien une perdrix. Mais ses tarses très hauts, comme ceux de l'échassier, ses doigts allongés et pourvus d'ongles droits et acérés, sa queue rabattue et dépourvue de plumes rectrices, son bec pointu rappelant celui du râle, révèlent, chez cette espèce, des aptitudes particulières.

La perdrix du Boutan est de la taille d'une forte perdrix rouge; elle a le bec noir; les parties supérieures d'un gris cendré zébré de marron; les ailes tigrées de larges taches marron foncé disposées en forme de V; les flancs bleu cendré semé de points blancs; les pieds et les tarses jaune foncé.

La livrée de la femelle rappelle un peu, comme dessin, celle de la bécasse. Le mâle en diffère par la couleur de sa tête, qui est jaune-roux, par la nuance de sa poitrine, qui est bleu cendré, et par son collier noir doublé d'un collier blanc.

Le cri, ou le chant, de cette espèce est entièrement différent, plus prolongé et plus compliqué que celui de

nos perdrix françaises. Les premières notes rappellent un peu le cri du colin ho-ouï. Le chant peut se traduire à peu près ainsi :

« Ho-ho-ho! Ho-ho-ho! Ho-ho-ho! Où-là! Où-là! Ko-kott! Ko-kott! Ko-kott! »

Dès le printemps, et même dans les jours d'hiver lorsque la température est adoucie, le mâle, à certaines heures de la journée, entonne sa chanson étrangère; mais, dès que la ponte est commencée, et tant que dure l'éducation des jeunes, toute modulation cesse de se faire entendre. Sa prudence d'oiseau sauvage, d'oiseau gibier, le veut ainsi.

Le coq du Boutan se montre plein d'attentions pour sa compagne; passe les nuits branché près d'elle; l'appelle dès qu'il a trouvé un insecte, pour le lui offrir, et veille à sa portée lorsqu'elle est au nid.

Le couple fut installé dans une volière mesurant 12 mètres de surface, dont 4 mètres de hangar et 8 mètres à ciel ouvert; cette dernière partie plantée d'arbustes, gazonnée et sablée.

La première année de son séjour chez moi demeura sans résultat, au point de vue de la reproduction : je crois devoir faire remarquer, d'ailleurs, que ce couple était un couple d'importés, et les oiseaux d'importation, comme on sait, ne reproduisent pas toujours la première année. Quelques-uns même ne s'y décident qu'au bout de quatre ou cinq ans et quelquefois pas du tout.

Je dois dire, d'un autre côté, que l'ordinaire auquel j'avais assujetti mes pensionnaires, et que, faute de savoir, j'avais cru devoir calquer sur celui des colins, des perdrix françaises et des perdrix de Chine, consistait uniquement en graines diverses : millet, alpiste, blé, sarrasin, avoine, et en mie de pain.

Or cette nourriture, dont ils se contentaient à la rigueur,

n'était pas tout à fait celle indiquée par leur tempérament particulier. Nous venons de voir que la structure de la perdrix du Boutan se rapproche, par certains côtés, de celle du râle, un petit échassier mangeur d'insectes. Ses habitudes, d'ailleurs, ne laissent aucun doute au sujet du genre de nourriture qu'elle préfère à tout. Constamment elle gratte la terre pour y trouver des racines, des graines germées et surtout des vers et vermisseaux. Chez elle le tarse est très fort, ce qui lui ôte de l'élégance, mais ce tarse est la pièce principale de son outillage de fouilleuse. C'est le levier dont elle se sert pour soulever des mondes... de lombrics et de plantes germées, dont elle se montre particulièrement avide. On la voit passer des heures entières à gratter la terre avec ses grands ongles, à la piocher avec son bec pointu, bouleversant les allées, retournant les mottes, déracinant les gazons, creusant, pour peu que le sol soit friable, des trous suffisants pour l'ensevelir.

L'année 1882 s'écoula, comme je viens de le dire, sans donner de reproduction : soit par suite de ce que les oiseaux, fort sauvages à leur arrivée, n'étaient pas suffisamment habitués à leur nouveau milieu, soit peut-être parce que l'alimentation que je leur donnais était trop différente de celle demandée par leur tempérament particulier.

Aussi, dès le printemps de cette anné (1883), je m'arrangeai de façon à procurer à mes pensionnaires le plus possible de leur nourriture favorite. Je fis mettre de côté les vers obtenus lors du bêchage du jardin, et, de temps en temps, je leur jetais de ces vers par-dessus les grillages. Le mâle, moins sauvage que la femelle, s'emparait des lombrics, appelait sa compagne par un cri particulier, les lui offrait avec insistance, et ne ramassait pour son propre compte que lorsque celle-ci était repue.

Mais cette aubaine de lombrics provenant du labour des

plates-bandes ne pouvait être que passagère, et il me fallut songer à modifier l'installation, de telle manière que les oiseaux pussent trouver d'eux-mêmes, à leur moment et suivant leurs besoins, couramment et sans interruption, le principal élément de leurs repas.

Pour cela, je pris modèle sur l'aménagement de la volière aux faisans destinés à la chasse, aménagement qui avait attiré mon attention dans mes promenades au Jardin zoologique du Bois de Boulogne. Cette volière, comme chacun a pu le remarquer, est jonchée d'une épaisse couche de feuilles mortes, que les faisans retournent presque constamment, pour y trouver les vers qui s'y attachent.

Je me mis à calquer de mon mieux cet agencement; seulement je le modifiai en ce sens qu'au lieu de feuilles tombées, je me servis de menues pailles et de poussières provenant de battage. J'en comblai les allées à une hauteur d'au moins 20 centimètres, et j'y répandis tous les jours les grains destinés à l'alimentation. La pluie et les arrosages, en imprégnant cette menue paille, les oiseaux en la grattant et la mélangeant avec la terre et le sable de leur volière, en firent un compost qui, comme garde-manger *sui generis*, ne laissa bientôt rien à désirer.

Ce qu'il germe de menues graines, ce qu'il pullule de vers et de vermisseaux dans un pareil milieu, est quelque chose d'incalculable.

Le couple perdrix du Boutan se mit de suite à l'œuvre, s'escrimant de son mieux des pieds et du bec; à toute heure de la journée on peut le surprendre sur la couche de menue paille, grattant et piochant.

Le résultat de ce nouveau régime ne se fit pas attendre, et, le 9 mars, dans l'après-midi, je surprenais la poule du Boutan jetant avec son bec des brins de paille par-dessus son dos, ce qui, comme chacun sait, est l'indice d'une ponte récente ou imminente. Le coq imitait ce manège.

J'allai voir au nid : rien encore. Je dois ajouter que, ce jour-là, la température était très froide.

Le lendemain 10, vers quatre heures du soir, j'aperçus le coq faisant le guet près de l'entrée du nid. Évidemment la ponte avait lieu en ce moment, mais je ne pus m'en assurer que le 11 au matin, parce que la nuit vint et je ne voulais pas déranger les oiseaux à l'heure de la perchée.

Le nid de la perdrix du Boutan, comme celui du colin et de la perdrix de Chine, ces autres perdrix percheuses, a la forme d'un four un peu creusé en terre et voûté. Ce nid avait été construit sous l'abri, dans une encoignure masquée par une touffe de lilas. C'était une sorte de voûte, longue de 30 à 35 centimètres, terminée par une cuvette, dans laquelle a lieu la ponte, et revêtue d'un énorme amas de brins de paille. A l'entrée se trouve fichée par le travers une tige de paille ou de foin sec, sorte de précaution suggérée par l'instinct pour s'assurer que le réduit n'a pas été violé.

Je dus me coucher à plat ventre pour voir l'œuf qui était au fond de ce réduit. Cet œuf me parut relativement énorme.

L'œuf de la perdrix du Boutan, ainsi que j'ai pu le vérifier plus tard, est entièrement blanc, de forme conique, très pointu d'un bout, et de la grosseur d'un œuf de faisan versicolore. Ceci me parut regrettable, parce que je ne crois pas que l'oiseau puisse embrasser, dans son travail d'incubation, plus de cinq ou six de ses propres œufs, ce qui est d'ailleurs la moyenne des pontes que j'ai obtenues en dernier lieu; mais nous allons voir que ce défaut est racheté par la rapidité de la croissance des jeunes, qui s'accomplit presque en six semaines et par la multiplicité des pontes; j'en ai obtenu quatre cette année.

Le premier œuf fut donc pondu le 10 mars. Mais la reproduction fut contrariée par la température inaccoutu-

mée du printemps de 1883. Il gelait à glace et il faisait un froid intense.

Le 12 mars, vers quatre heures du soir, l'œuf était enterré, la paille affaissée, le four rétréci. Il neigeait. Peut-être la pondeuse voulait-elle garantir à sa manière son trésor contre les atteintes de la gelée.

Le 14 mars, dans l'après-midi, l'œuf était déterré et la cuvette du réduit préparée comme pour une nouvelle ponte. Durant quelques jours, je résolus de suspendre mes visites pour ne pas dépiter les oiseaux, qui sont très ombrageux.

Le 19 mars, dans la matinée, je trouvai le nid modifié, l'entrée changée de direction. Donc il n'était pas abandonné. Malheureusement, ayant fait apporter du gazon dans un compartiment voisin, les allées et venues du jardinier eurent un résultat regrettable, et, le 20 mars, le nid était défait, les œufs, au nombre de deux, épars sur le sable de l'abri. Force me fut de confier ces deux œufs à une petite poule couveuse.

La première portée n'avait donc été que de deux œufs, pondus à plusieurs jours d'intervalle. Mais il faisait une température hivernale, et, bien que les oiseaux supportassent vaillamment ce contre-temps, comme ils ne pouvaient gratter la terre gelée, il s'ensuivit que leur menu se trouvait appauvri de ses meilleurs éléments : insectes et graines germées.

Le 25 mars, le nid était refait à la même place que précédemment, la paille disposée en voûte, et comme recouvert d'un toit de chaume.

Le 4 avril, vers midi, la poule perdrix couvait. Le mâle veillait à peu de distance du nid. Le soir il était seul au perchoir.

Le 5 avril, à six heures du matin, je trouvai la poule levée et piochant les gazons. Le passage d'un chat, d'un

oiseau de proie ou quelque cause de panique dont je ne pus me rendre compte, fit qu'elle ne reprit pas le nid. Vers dix heures et demie, les œufs, au nombre de quatre, étant refroidis, je les confiai à une petite poule de Nangasaki, dont je complétai la couvée avec ses six œufs de faisan houppifère de Swinhoë. Le nid fut défait, les pailles éparpillées.

Le 14 avril, l'un des deux premiers œufs de perdrix du Boutan, confiés à une petite poule, donnait une éclosion, après vingt-quatre jours d'incubation. Le second œuf, probablement le premier pondu, ayant eu trop à souffrir des atteintes de la gelée, ne contenait qu'un liquide gâté. L'embryon ne s'y était même pas développé.

Le 17 avril, le nid des perdrix du Boutan était reconstruit pour la troisième fois, et, chose remarquable, toujours au même angle du hangar masqué par la touffe de lilas. La ponte, commencée le 20 avril au soir, ne fut complétée que le 10 mai au matin; à cette date, elle était de six œufs, que la mère se mit à couver, veillée par le mâle, qui se tenait à portée du nid le jour, perché au-dessus la nuit.

Cependant le petit perdreau du Boutan né le 14 avril se développait; durant les premiers jours, il parut dédaigner les larves de fourmi, les ténébrions, la pâtée à faisans et il préférait à tout les petits vers de terre, dont il fit sa nourriture exclusive. Le 20 avril, à l'âge de six jours, il se mit à gratter une motte de gazon disposée dans son parquet, suivant les instincts de son espèce; le 24 avril, il mangeait des vers de farine qu'il avalait sans prendre la peine de les tuer.

Le 29 avril, éclosaient deux nouveaux perdreaux du Boutan et six poussins de Swinhoë couvés par une poule naine depuis le 5; c'est-à-dire après vingt-quatre jours d'incubation. Cette couvée était de dix œufs, dont quatre

de perdrix du Boutan; malheureusement l'un de ces œufs fut écrasé par la couveuse peu avant l'éclosion; un autre, ayant glissé à travers la paille du nid, se trouva refroidi au point d'amener la mort de l'embryon. Tous les œufs étaient fécondés.

Je réunis à ce petit troupeau le premier perdreau éclos le 14, c'est-à-dire âgé de quinze jours et que la poule voulut bien accepter. Ce jeune sujet montrait aux poussins à manger des œufs de fourmi, qu'il avait fini par accepter, et leur présentait cette nourriture, que ses petits frères lui cueillaient au bec. Dès le 3 mai, il était presque aussi gros qu'une caille, commençait à voler et venait se percher familièrement sur mon épaule.

Le 13 mai, le premier des trois élèves perdreaux du Boutan se trouvait en pleine mue. Il paraissait souffrir de cette crise, qui lui fut fatale ainsi qu'à l'un des deux autres plus jeunes élèves, car il périt le 25 mai et son frère peu de jours après.

J'attribuai cet accident, qui ne s'est plus renouvelé, à ce que l'état de la température m'avait mis dans la nécessité d'élever en chambre de jeunes sujets dont le besoin le plus impérieux est de trouver, en grattant le sol, des proies d'une nature particulière, auxquelles je ne pouvais suppléer qu'imparfaitement avec mes larves de fourmi, mes vers de farine, mes lombrics et ma pâtée à faisans.

Le troisième perdreau du Boutan vint à bien avec les six élèves faisans Swinhoë, et est depuis longtemps parvenu à son entier développement. C'est une femelle.

Cependant la poule perdrix du Boutan continuait avec assiduité son travail d'incubation, et je ne la voyais que par échappée, le matin, lorsqu'elle grattait, en quête de sa nourriture. De temps en temps, je renouvelais la litière de menue paille.

Le 6 juin, j'aperçus deux poussins suivant leur mère à

travers la volière; les arbustes et les obstacles de toutes sortes m'empêchaient de voir suffisamment. Il restait au nid deux œufs refroidis, sur six qui avaient été couvés, et je ne tardai pas à m'assurer que le couple traînait à sa suite quatre jeunes paraissant très vifs.

Dès le 7 juin, ces jeunes vagabondaient de tous côtés, sans trop suivre leurs parents, grattant et cherchant leur vie chacun pour son compte. Ils se montraient très sauvages. L'un d'eux s'étant pris dans les grillages, je m'en fus le délivrer, mais à son cri le mâle accourut sur moi, les ailes tendues, comme pour le défendre.

Le 17 juin, ces quatre derniers élèves, gros comme des noix, commençaient à voleter; le 21, ils étaient gros comme des cailles et poussaient à vue d'œil, malgré l'humidité et le temps froid, si fatals aux autres.

Le 21 juin, toujours dans le même nid, je trouvais un nouvel œuf chez les perdrix du Boutan. La femelle avait commencé une nouvelle ponte : la quatrième et la dernière de cette année.

Le 29 juin, les quatre derniers perdreaux, âgés de trois semaines, commençaient à passer les nuits au dehors, perchés et cachés dans les branches du lilas qui masquait le nid de leur mère.

Le 24 juin, deuxième œuf; le 27, troisième œuf; le 30, quatrième œuf; le 1er juillet, cinquième œuf et commencement d'incubation par la perdrix.

Le 4 juillet, j'eus à constater une panique dont je n'eus l'explication que quelques jours après. Les jeunes paraissaient affolés, poussaient des cris de terreur, couraient dans tous les sens et se cachaient sous les arbustes; puis, en ma présence, le calme revint et la petite famille reprit ses allures habituelles, sous la protection du père. Puis, le 17, se fit chez les perdrix du Boutan un bruit inusité et je surpris la mère, qui avait quitté son nid, pourchas-

sant ses jeunes, qui ne savaient, cette fois, où se fourrer. — Alors je compris tout.

La perdrix du Boutan venait de m'enseigner que, différente en ceci de la perdrix percheuse de la Chine, qui, elle, élève ses diverses portées successivement et pour ainsi dire couche par couche, les derniers venus pêle-mêle avec leurs aînés, elle chasse impitoyablement ses jeunes à mesure qu'elle entreprend une nouvelle couvée.

Il faut reconnaître aussi que chez la perdrix du Boutan, la croissance des petits s'effectue très rapidement, à ce point que, dès l'âge de six semaines, ces derniers sont aptes à se suffire et ont déjà revêtu leur livrée au point de permettre de distinguer les sexes. Cette particularité est à noter pour l'époque où nous voudrons essayer de naturaliser dans nos chasses l'oiseau du Boutan à l'état de gibier libre.

Je dus donc pénétrer dans le compartiment pour reprendre les quatre élèves, déjà presque à leur grosseur et bien en plumes. Il y avait deux mâles et deux femelles.

Ils furent installés avec leur aînée, que les faisandeaux de Swinhoë commençaient à molester, dans un compartiment séparé, amplement pourvu de menue paille.

Mais la capture de ces jeunes ne put s'effectuer sans un certain brouhaha, dont le résultat fut que les cinq œufs qui étaient au nid et dont l'incubation était commencée, furent abandonnées momentanément jusqu'à refroidissement presque complet.

Force me fut de retirer du nid ces cinq œufs pour les confier à une poule naine de Java noire. Puis, par une sorte d'ironie du sort, à peine ces œufs étaient-ils enlevés, que la perdrix reprenait sa place au nid. Trop tard.

Je regrettai ce contre-temps, mais, en somme, je savais ce qu'il importait de savoir : la Perdrix du Boutan m'a-

vait montré qu'elle ne supporte plus ses jeunes dès qu'elle entreprend un nouvel élevage.

Le 24 juillet, les cinq derniers œufs, dont l'incubation interrompue avait été reprise en sous-œuvre par la poule de Java, me donnaient quatre éclosions : le cinquième œuf, qui avait été refroidi, était bêché, mais la coquille tellement brisée et friable, qu'il y avait danger à le laisser à la poule; l'embryon eût été infailliblement étouffé ou écrasé. Je le plaçai dans le tiroir d'un incubateur Lagrange où il vécut deux jours, puis, finalement, il succomba. Le poussin n'avait pu résorber le jaune ou vitellus.

Restaient donc quatre poussins vivants, qui, dès le 2 août, furent installés, avec leur poule captive, dans la partie couverte d'un compartiment de volière, et nourris de vers de terre, de sauterelles, de larves de fourmi et de pâtée à faisans.

Le 26 août, j'ouvris la boîte et la poule fut laissée libre de circuler avec ses élèves. Les premiers moments de cette réunion ne furent pas sans me donner quelque souci : les petits prirent peur. Tant que la poule fut dans sa boîte obscure, à l'état d'édredon vivant, tout alla bien; mais dès que cette bête aux grandes proportions, à la livrée étrangère, fut lâchée au dehors, les appelant à grands cris dans une langue qu'ils ne comprenaient pas, se livrant à des battements d'aile et à des mouvements désordonnés, alors la panique s'empara du jeune troupeau qui ne savait où se cacher. La poule, de son côté, s'évertuait à les chercher et à les appeler à grands cris, et plus elle appelait, plus ils avaient peur. Enfin je la réintégrai dans sa boîte, où ses petits la rallièrent peu à peu; je recommençai l'expérience à deux ou trois reprises et la bonne intelligence finit par s'établir entre l'éleveuse et ses élèves.

Le 7 août, elle les promenait dans la volière, grattant

dans la menue paille pour leur montrer à y chercher des friandises, jouant de son mieux des pieds et du bec, mais bientôt elle ne fut pas de force à ce jeu, et ses petits, creusant de véritables trous, lui rendaient des points.

Le 14 août, ils commençaient à voleter et avaient leurs premières plumes et leur première livrée; les flancs pointillés de blanc, les plumes des ailes mouchetées de marron, en forme de V.

Le 16 août au soir, ils perchaient, et leur poule, peu habituée à voir percher des poussins à cet âge, et qui les attendait dans sa boîte pour y passer la nuit, dut les rejoindre au juchoir.

Depuis cette époque, ils grossirent à vue d'œil, et leur éducation était assurée.

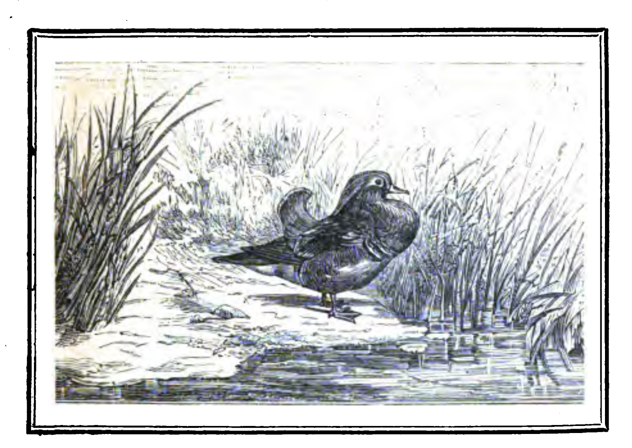
En résumé, j'ai obtenu, pour cette année (1883), une reproduction de neuf jeunes, quatre mâles et cinq femelles, actuellement vivants, qui eût pu être plus abondante sans les fautes commises et sans la température hivernale que nous avons subie, durant les mois de mars et d'avril. L'éducation de 1884 m'a donné dix-huit élèves.

La perdrix percheuse du Boutan s'est révélée à nous comme un oiseau d'une acclimatation facile, très apte à supporter l'humidité, qui, depuis quelques années, tend à devenir la température dominante de notre pays.

J'ai été assez heureux pour trouver, dans mes rapports avec cette espèce rustique, le régime qui lui convient le mieux, régime dont, en ma qualité de membre de la Société d'Acclimatation, je n'ai pas voulu faire un secret. Je suis porté à croire que l'emploi de mon système de compost conviendrait pour assurer la réussite de l'éducation d'autres espèces fouisseuses, telle que le lophophore, par exemple.

Je suis persuadé que la perdrix du Boutan se plairait dans les terres légères et humides, boisées, puisqu'elle

est percheuse, et, dès que cet oiseau se sera suffisamment répandu par l'éducation en volière au point de nous permettre de faire des essais multipliés, peut-être nous sera-t-il donné de voir nos chasses s'enrichir d'un gibier nouveau.



Canard mandarin.

CHAPITRE XII.

Applications diverses de l'aviculture.

Le canard mandarin. — L'oie d'Égypte. — La poule d'eau. — L'outarde canepetière. — L'œdinème criard.

Pour guider le lecteur dans l'éducation des divers palmipèdes et échassiers d'agrément, je vais lui présenter les types les plus connus.

Le canard mandarin.

Canard mandarin, sarcelle de la Chine, sarcelle à éventail, tels sont les noms sous lesquels on désigne ce brillant palmipède, l'honneur du corps.

La science nous le présente sous la dénomination caractéristique d'*Aix galericulata;* et, en effet, son attitude

lorsqu'il est à flot, sa poitrine bombée, son cou et sa tête rejetés en arrière, arrondis en forme de proue, ses ailes ornées chacune d'une plume saillante déployée comme une voile, donnent au mâle la plus grande ressemblance avec la galère des temps romains.

Outre ces deux plumes originales, développées en éventail et auxquelles il doit l'un de ses noms, le mâle mandarin porte, derrière la tête, un panache de plumes frangées et touffues qui s'abaissent sur le cou lorsque l'oiseau est au repos, et qui se déploient comme la crinière d'un poney lorsqu'il est animé d'un sentiment quelconque : amour, joie, colère.

Sa livrée est un assemblage de dessins bizarres, de peintures chinoises, de reflets changeants qui défient toute description et font le désespoir du peintre.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que le canard mandarin est aussi éclatant dans son genre que le faisan doré, son compatriote, l'est dans le sien, et que tous deux sont des oiseaux d'ornement de premier ordre.

La femelle, comme en général les femelles de presque tous les oiseaux à brillant plumage, est plus modestement vêtue. La tête est bleu ardoise, sans panache; l'œil est entouré d'un cercle blanc et relié à l'oreille par un trait, blanc également, qui semble brider le regard et lui donner une expression mutine. La poitrine et les flancs sont gris cendré, parsemés de taches ovales et blanchâtres; le ventre est blanc, le dos, les ailes et la queue, vert bouteille, vert olive et gris cendré.

Ces quelques aperçus de description préliminaire nous amènent, par une pente naturelle, à la partie vive de notre sujet, et nous allons examiner ensemble, si vous le voulez bien, chers lecteurs, le canard mandarin, au point de vue physiologique, si je puis m'exprimer ainsi, puis au point de vue pratique. En d'autres termes, nous allons

nous occuper, en premier lieu, de son caractère, des ses mœurs, de ses habitudes, et en second lieu, de ses aptitudes comme oiseau de volière, de son acclimatation chez nous, de sa nourriture, de son installation, de sa reproduction, de son éducation en captivité.

Tout, dans le palmipède chinois, déroute nos idées reçues sur le canard domestique.

Chez nous, canard veut dire : oiseau de basse-cour effronté, gouailleur, épicurien, ventru, cancanier, criard, libertin, sale, terre à terre, barboteur, etc., etc.

Chez l'oiseau de la Chine, rien de semblable.

Le mandarin est un fils du ciel : c'est un oiseau percheur. Ses doigts palmés sont terminés par une griffe recourbée qui lui permet de se brancher, et c'est sur les arbres, — entre ciel et terre, — qu'il passe une partie des heures de la journée, et qu'il se réfugie le soir pour passer la nuit. C'est aux arbres, et non à la terre, qu'il confie l'espoir de sa descendance. Pour cela, la femelle choisit une grosse branche creuse où elle s'arrange un nid et où elle va déposer ses œufs. Elle choisit de préférence une branche surplombant un étang ou une rivière; dès que ses petits sont éclos, elle les pousse avec son bec et les fait tomber dans l'élément liquide, — leur garde-manger naturel; — puis elle vient les y rejoindre et leur apprend à trouver d'eux-mêmes leur nourriture d'insectes aquatiques.

Ni sale, ni glouton.

Le canard de la Chine se respecte; il ne barbote jamais et paraît avoir le plus grand souci de son riche vêtement, qu'il évite avec soin de tacher.

D'un bec discret, qui semble à peine y toucher, vous le voyez ramasser un à un avec grâce les grains de blé ou de sarrasin, qui, avec la verdure et les quelques vermisseaux qu'il peut trouver, composent sa nourriture.

Gouailleur, il l'est, son regard fin vous l'indique, mais

ce n'est pas la gouaillerie de notre canard domestique, cette gouaillerie de faubourg, criarde, effrontée, épicée, crue, cynique.

Non. Sa gouaillerie à lui est une gouaillerie fine, de bonne maison, contenue, comme il faut, sachant dire à demi-mot.

Avez-vous par hasard oublié de renouveler sa provision, son regard s'adresse à vous plein de malice, et lorsqu'il a obtenu votre attention, son bec s'abaisse à terre à diverses reprises, pour vous montrer qu'il n'y a plus rien et que la provende est épuisée.

Ce qui rend surtout l'oiseau à éventail intéressant, recommandable, ce sont ses habitudes de famille qui pourraient servir de modèle.

Ce canard n'est pas, comme celui de nos basses-cours, un effronté courtisant indifféremment toutes les canes et passant sans vergagne de la blanche à la grise, de la noire à la verte ou à la cailloutée.

Non. — Le mandarin a des mœurs; il se choisit une compagne, — une seule, — et lui demeure fidèle.

On ne saurait mieux comparer le ménage d'un couple mandarin qu'à celui d'un couple de tourterelles : même fidélité, mêmes prévenances, mêmes tendresses. Aussi est-il d'usage, en Chine, d'offrir en cadeau de noces aux jeunes époux une paire de sarcelles à éventail, comme emblème de la fidélité conjugale.

L'oiseau de la Chine et sa cane ne se quittent pas plus que leur ombre. C'est entre eux deux un échange de doux gazouillements, d'épanchements communiqués de bec à bec. Ils s'épluchent réciproquement l'un l'autre.

Il faut voir comme le cane donne le dernier cachet à la toilette de son canard. Elle le trouve beau, son canard; elle l'aime et elle en est fière.

Lui, en retour, la couve du regard et l'entoure de toutes

sortes de prévenances délicates. Trouve-t-il un insecte ? il la conduit, discret, de ce côté, sans lui rien dire, lui laissant la joie d'avoir fait elle-même la découverte, et semble prendre plaisir à lui voir savourer, sous ses yeux, cette proie qu'elle croit avoir inventée.

Le cri qu'il fait entendre est un cri nasal, contenu, peu retentissant. — Kruips ! kruips ! fait-il ; et, si après avoir poussé ce cri vous le voyez prendre ses ébats dans le bassin, exécuter de joyeux plongeons, tenez pour certain que la pluie n'est pas loin.

L'eau fait sa sécurité et constitue l'un de ses meilleurs moyens de défense. Aussi, il ne perd jamais de vue son bassin, prêt à s'y réfugier en cas d'alerte. Vienne l'ennemi, vite il s'élance à l'eau ; trois bonds, et il est à flot. Là, il bat l'onde de coups d'ailes répétés, et l'adversaire s'empresse de déguerpir, inondé, ahuri, les yeux noyés, y voyant, — comme on dit vulgairement, — trente-six chandelles.

Cette tactique est souveraine, et Tontaine (ma chatte blanche) pourrait vous en dire quelque chose. S'étant avisée un jour de vouloir lier connaissance de trop près avec les mandarins, elle reçut inopinément une telle trempée d'eau froide, qu'oncques depuis elle n'a voulu s'y refrotter. Elle se le tient pour dit, et actuellement elle contemple, mais à distance, les beaux oiseaux. Eux observent, le regard bridé, finement railleur, un œil sur la chatte Tontaine, un autre sur le bassin... dans lequel il y a toujours de l'eau !...

L'accouplement a lieu tantôt sur le sol, tantôt sur l'eau, mais préférablement sur l'eau. En ce moment, la femelle s'accroupit et reste immobile, la partie supérieure du corps à fleur de l'onde. La mâle, éclatant d'ardeur, éventails déployés, panache au vent, court des bordées avec force : — Kruips ! kruips ! puis couvre la cane, laquelle disparaît un moment sous l'eau jusques et quelquefois y compris la

22.

tête. Après quoi, tous deux reparaissent et manifestent leur allégresse par de joyeux battements d'ailes et force plongeons.

Maintenant, chers lecteurs, que la glace est rompue, que les présentations préliminaires ont été faites, le moment paraît venu d'aborder notre sujet au point de vue de la pratique. C'est ce que je vais faire si vous voulez bien me le permettre.

Le canard mandarin reproduit parfaitement en France, notamment sous la zone des environs de Paris, et dans les conditions les plus défavorables en apparence, telles que mutilation d'une aile, espace limité, bassin exigu, toutes choses contraires aux conditions naturelles d'un oiseau aquatique et percheur.

Seulement, il y a canard mandarin et canard mandarin.

La grande question, à mon avis, consiste à se procurer des sujets nés en France, de première année ou ayant donné des produits. — Ainsi :

J'ai eu pendant trois ans dans mes volières, comme cheptelier de la Société d'acclimatation, un couple mandarin de plein vol *importé* de la Chine, duquel je n'ai pu obtenir aucun résultat. La première année, la cane fit un nid, mais tout se borna là. — La deuxième année, elle fit encore un nid, puis elle le défit. — La troisième année, elle ne fit rien du tout.

D'œufs point.

Je dois ajouter que les oiseaux, quoique pleins de santé, étaient farouches en diable, et que j'ai toujours soupçonné que c'étaient des sujets capturés en Chine à l'état sauvage et à l'âge adulte. Or, tout le monde sait que la première condition pour qu'un oiseau puisse reproduire en volière, c'est qu'il ait été élevé à l'état privé.

Le couple que j'ai actuellement en ma possession est né à Reims au printemps de 1876. Il est éjointé.

L'espace mis à sa disposition est un petit enclos mesurant 14 mètres de surface et adossé à un mur exposé au midi. Au pied du mur est disposé un bac de pierre, enterré jusqu'à fleur du sol, mesurant 90 centimètres de longueur sur 48 de largeur et profond de 40 centimètres. Ce bac se remplit à l'aide d'une pompe qui le surplombe et se vide en débouchant un trou pratiqué au fond, qui permet à l'eau d'aller se perdre dans un puisard creusé au-dessous et voûté comme une cave. C'est la seule pièce d'eau dont je puisse disposer.

D'un côté du bassin, une cabane tapissée de foin sec pour la sieste; de l'autre, une touffe de lilas. En face du bac et au milieu de l'enclos s'élève une montagne, mesurant 3 mètres de diamètre à sa base, tapissée de gazon rapporté et plantée au sommet de trois sapins et d'arbustes dont les branches formant dôme constituent une espèce de fourré impénétrable aux rayons du soleil. Le sol de la volière est jonché de gravier ou gros sable de rivière. Sous les sapins et sur la petite plate-forme qui se trouve au haut de la montagne, — station de prédilection des oiseaux, — est disposée une petite caisse garnie de menu foin sec, revêtue d'un petit toit avec ouverture au midi, destinée à servir de pondoir. Un gros poirier et un massif de plantes grimpantes, occupant l'une des encoignures de la volière, y forment un réduit des plus discrets.

C'est dans ce domaine ainsi agencé que furent installés dans les derniers jours de septembre 1876, — leur éducation étant achevée, — les oiseaux que nous allons étudier ensemble.

Mie de pain, blé, sarrasin, tel fut leur ordinaire, avec le gazon que contenait leur compartiment et les quelques vers ou insectes que le hasard pouvait leur procurer.

Ils passèrent, sans paraître en souffrir, les rigueurs de l'hiver au dehors et en plein air. Les jours de grand froid,

l'eau de leur petit bassin étant gelée, je mettais à leur disposition, trois fois par jour, de l'eau chaude dans une casserole de fer.

Vers la fin de février, le mâle commença à poursuivre sa femelle, et j'ajoutai à leur menu quelques grains de chènevis pour les échauffer. J'y ajoutai même de la pâtée dont j'ai donné la composition, et qui me réussit si bien pour les faisans, mais je pus remarquer qu'ils n'y touchaient point. Je changeai alors de système, et, dès que je pus m'en procurer, je jetai dans leur bac quelques poignées de *canilles* ou *lemmans,* ou *lentilles d'eau* qui eurent un meilleur succès.

Ces lentilles d'eau sont des plantes aquatiques à racines filamenteuses dont les feuilles, petites et arrondies comme des lentilles, flottent à la surface de l'eau dans les fossés. Ces plantes, — que je pêchais à l'aide d'un râteau et que je rapportais dans un sac de toile, — fourmillent d'insectes et d'œufs d'insectes, enchevêtrés dans le réseau de leurs racines : petites sangsues, petits coquillages, crevettes d'eau douce, dytiques, hydrophiles, vermisseaux aquatiques.

J'obtins un plein succès avec mes lentilles d'eau, et la cane, — plus gourmande que le mâle, — n'avait pas même la patience d'attendre que mon sac fût délié. Dès que j'arrivais, elle entrait dans l'eau et tendait le cou de mon côté, semblant réclamer avec instance les friandises ardemment convoitées.

Dans la belle saison, les oiseaux se tenaient volontiers au sommet de leur monticule, à l'ombre des sapins, et y restaient des heures entières, immobiles et contemplatifs.

Aussi était-ce là que j'avais installé ma boîte-pondoir. Néanmoins, par surcroît de précaution, et dans l'incertitude où j'étais de savoir si la cane adopterait cette boîte, je disposai sous le poirier, dans le massif et à l'abri des

regards, un paillasson en forme de bouteille ou de bocal, couché à terre, muni d'une ouverture suffisante pour le passage de la cane et dirigée au midi.

J'obtins ce paillasson-bocal au moyen de deux paniers à figues pris chez l'épicier, emmanchés l'un dans l'autre jusqu'au tiers de leur longueur, et figurant un manchon dont l'un des bouts fut ouvert à l'aide d'une paire de ciseaux. — Soyez-moi indulgents pour ces détails : je vous ai promis des renseignements pratiques.

Le 27 mars 1877, je surpris le canard, — lequel s'était introduit dans mon paillasson, — passant la tête par l'ouverture et tirant à lui sa cane par les plumes du cou pour l'engager à y pénétrer à son tour. Cela me donna quelque espoir.

Néanmoins, la ponte fut tardive et commença chez moi le 19 avril seulement, c'est-à-dire environ trois semaines après l'époque habituelle.

Il est vrai que mes sujets étaient de première année.

Le premier œuf fut pondu, non dans le paillasson, mais dans la cabane, au sommet du monticule. On le laissa, ainsi que les suivants, pour ne pas dépiter la pondeuse, qui avait soin de les cacher en ramenant dessus quelques brindilles de foin et quelques becquées de son duvet.

Le surlendemain 21, je comptais un deuxième œuf; le 22, un troisième; le 23, un quatrième; le 25, un cinquième; le 26, un sixième; le 27, un septième. Le 28, la cane fit mine de couver, et déjà, les jours précédents, elle avait fait sur le nid des stations assez prolongées; ce détail est à noter pour l'intelligence de ce qui va suivre.

L'affaire de tout éleveur étant d'obtenir le plus de produits possible, cette première ponte de sept œufs fut enlevée dans le but de déterminer une seconde ponte. Je reprends mon carnet de notes.

Le 29 avril, je récoltai un huitième œuf, non plus

dans le nid violé, cette fois, mais au bord du bac. — La ponte paraissant terminée, une poule nègre fut chargée, le 3 mai au matin, des huit œufs obtenus. — Le 4 mai, un neuvième œuf, trouvé encore auprès du petit bsssin, fut réuni aux huit autres.

Cependant, au bout d'une huitaine de jours, la cane se mit à faire des absences. Elle disparaissait dans la matinée, et le mâle, resté seul, semblait veiller. Je supposai qu'elle avait commencé une seconde ponte.

On chercha dans la cabane : rien; dans le paillasson-bocal : rien. — Enfin, ce paillasson ayant fini par s'affaisser par suite de stations que le mâle mandarin s'obstinait à y faire, on voulut l'enlever, mais alors on découvrit, — dans un trou creusé en terre, au-dessous du paillasson et capitonné de duvet, — six nouveaux œufs. La cane avait trouvé moyen de dépister les recherches et de cacher à sa manière son cher trésor.

Ceci se passait le 18 mai.

Les choses furent replacées en l'état, et je résolus cette fois de laisser faire et de laisser à cette brave bête le plaisir de couver elle-même. Elle continua sa ponte, qui fut en tout de huit œufs, puis elle se mit à couver fort assidûment durant les premiers jours, puis à intervalles irréguliers; à la fin, elle abandonnait son nid durant des heures entières et ne couvait plus que par caprice.

Dès lors, cette seconde ponte se trouvant compromise, je me décidai à la lui enlever et à confier la suite de l'incubation à une poule. — Mais ces œufs, au résultat, ne donnèrent rien que des embryons morts en coquille à divers degrés de développement. Tous, tant ceux de la deuxième ponte que ceux de la première, étaient fécondés. Quant à ces derniers, ils donnèrent cinq petits vivants et quatre morts en coquille. Encore, dans les petits, trois naquirent avec la plus grande difficulté, et il fallut les aider.

L'éclosion eut lieu les 28 et 29 juin, c'est-à-dire après vingt-huit et vingt-neuf jours d'incubation.

On prétend que la durée moyenne de l'incubation des œufs de cane est de trente jours; il doit s'agir, sans doute, d'œufs de cane couvés par une cane. Je crois que la poule, couvant plus chaud, doit amener les éclosions avec une avance d'un ou deux jours.

Certains éleveurs recommandent, quelques jours avant l'éclosion d'œufs de canard couvés par des poules, de passer sur ces œufs, tous les matins, en levant la couveuse, une éponge imbibée d'eau légèrement tiédie, — ce, pour tenir lieu des gouttelettes d'eau que la cane couveuse, en venant reprendre le nid, ramène toujours avec elle sur ses œufs. D'autres éleveurs prétendent que cette précaution est inutile, et les fermières, auxquelles il arrive fréquemment de confier des œufs de canard à des poules, ne prennent pas cette peine et ne s'en trouvent pas plus mal. Le mieux est donc, en pareille matière, de suivre son inspiration. Quant à moi, j'avais passé l'éponge sur les œufs, précaution qui, si elle ne fait pas de bien, ne paraît devoir engendrer aucun mal et me mettait d'accord avec les procédés de la nature.

Mais revenons à nos cinq petits canards. Cinq petits sur dix-sept œufs, tous féconds, c'est là un piètre résultat, sans contredit; mais nous avons vu par ce qui précède que le succès, facilement négatif pour les œufs de la deuxième portée, devait être douteux pour ceux de la première, qui avaient vraisemblablement reçu avant leur enlèvement du nid, un commencement d'incubation.

De tout ceci il y a à tirer un enseignement qui a sa valeur, à savoir, qu'il est imprudent de laisser à des canards de la Chine, séquestrés dans un espace restreint et placés trop en dehors de leurs conditions naturelles, le soin de pouvoir eux-mêmes à leur postérité, et que le mieux, au

moment de la ponte, est d'enlever les œufs au fur et à mesure, en en laissant un au nid comme amorce pour ne pas dépiter la pondeuse.

En s'y prenant ainsi et en confiant l'incubation des œufs et l'éducation des jeunes à de bonnes poules nègres, on est presque certain d'arriver, j'en ai fait depuis l'expérience, à un succès plus satisfaisant. D'autant mïeux, que l'éducation des canetons ne présente aucune difficulté comme nous l'allons voir.

Dès le 29 mai, la poule fut installée dans sa boîte fermée par des barreaux, juxtaposée à un petit parquet, dans une pièce vitrée, maintenue à une température de 18 à 25 degrés centigrades. Le parquet contenait, à portée de la poule et de ses petits, un petit vase peu profond rempli d'eau pour les canetons, qui ne prennent aucun aliment sans venir préalablement le triturer dans l'eau, et un canari contenant de l'eau pour la boisson. A l'autre extrémité était disposé, pour le bain, un vase à fleur de terre rempli d'eau tiède, dans laquelle fut versée une poignée de lentilles d'eau.

On essaya de diverses nourritures : œufs durs et mie de pain, les canetons ne paraissaient pas s'en soucier. Quelques œufs de fourmis, des vers de terre et des asticots, des grillons de boulanger et des blattes coupés en morceaux, furent reçus avec plus de faveur; puis, enfin, et malgré les cris de rappel de l'éleveuse, les canetons furent prendre possession de l'élément liquide et se mirent à flot dans le vase rempli d'eau où les attiraient les lentilles.

Trois d'entre eux cependant restaient presque constamment entre les pattes de leur poule nègre et périrent dès les premiers jours de la naissance. C'étaient les trois petits qu'on avait dû aider à venir au monde.

Règle générale, tout poussin qui a peine à briser lui-

même sa coquille est un poussin maladif, ayant souffert dans son dévoloppement, soit d'une maladie héréditaire, soit d'une incubation irrégulière, et il est rare qu'un pareil poussin vienne à bien, encore plus rare qu'il fasse un sujet vigoureux. La faute que j'avais involontairement commise en laissant les œufs au nid, exposés aux velléités intermittentes d'incubation de la cane, portait donc de plus en plus ses fruits.

Il n'est pas inutile d'ajouter que cette faute s'était compliquée d'une maladresse : celle de mettre de l'eau de bain à la disposition des petits canards.

Lorsque les jeunes sont élevés par la cane elle-même, le bain liquide est une excellente chose et ne présente aucun inconvénient. Lorsque, au contraire, c'est une poule qui est chargée de l'éducation, il arrive à chaque instant que les petits barboteurs viennent mouiller le ventre de leur mère, dont la plume, au contraire de celle de la cane, est perméable à l'humidité et garde sa moiteur, ce qui la rend impropre à leur donner la chaleur nécessaire.

Aussi, règle à observer, ne pas mettre de bassin à la disposition d'aquatiques dont l'éducation est confiée à des poules. Un simple canari est suffisant et les sujets que j'ai le mieux réussis sont ceux que j'ai élevés concurremment avec des faisandeaux. Le régime est identique pour les uns et pour les autres.

Ceci compris, reprenons.

Quant aux canetons, leur éducation ne m'a paru souffrir aucune difficulté, et au bout d'une huitaine de jours ils étaient devenus accommodants à l'endroit du menu, au point de me permettre de suppléer à l'insuffisance de leur ordinaire d'insectes par une addition de pâtée de mie de pain et de farine d'orge trempées dans du lait bouilli et sucré.

Bientôt, la température aidant, je pus les sortir et les

installer à portée du bac, séparé en deux à leur intention au moyen d'un grillage, et dans ce bac, au millieu de lentilles d'eau souvent renouvelées, ils se développèrent rapidement.

J'ai dit : la température aidant, et cela avec intention, car il paraît que si le jeune canard en duvet supporte sans inconvénient les bains d'eau, il n'en est pas de même de l'eau de la pluie, qui a pour effet de coller les barbes de son duvet au point de le priver de son vêtement naturel, laissant la chair à nu. Les barbes ainsi collées restent durcies et l'oisillon se trouve compromis.

J'apportais à mes deux élèves de gros vers de terre, des blattes et des grillons de boulanger qu'il n'était plus besoin de dépecer; les petits couraient à l'eau, passaient les insectes au laminoir de leur bec, et après les avoir bien rincés et bien barbotés, les avalaient entiers.

A l'âge de six semaines, ils étaient de la grosseur du poing environ, et je les lâchai en liberté avec leur poule nègre dans la volière. Celle-ci, dans les premiers temps, eut à les défendre contre leurs parents, qui faisaient mine de les molester. L'adoption, paraît-il, est un sentiment inconnu aux canards, même mandarins, et la voix du cœur, chez eux, restait muette. Pour mon couple, les canetons étaient des intrus.

La poule ralliait ses petits le soir et passait avec eux la nuit, les tenant sous ses ailes, dans la boîte-pondoir disposée au haut du monticule, et où je les enfermais jusqu'au matin.

Dans le but de hâter leur développement, je les laissai vagabonder dans le jardin, pêle-mêle avec de jeunes poulets Houdan éclos à l'incubateur et élevés sans mère, c'est-à-dire très effrontés. Cette fréquentation rendit mes canetons très familiers, au point qu'ils me suivaient partout dans les allées.

Dès que je prenais la bêche, l'un d'eux, le plus petit, le benjamin, que j'avais nommé *Canichon*, ne manquait pas de m'emboîter le pas; sachant bien qu'à chaque coup de l'outil il retournait des vers de terre dont il était friand au delà de toute expression. Mais les houdan, gens friands de vers aussi, accouraient à leur tour, au grand dépit de Canichon, qui se montrait jaloux et rageur en diable. Il essayait de les intimider, allongeant vers eux son bec grand ouvert avec des mouvements de couleuvre, et les poulets, que ce bec aux proportions étranges influençait, reculaient volontiers, mais se maintenaient toujours à portée de happer quelques vers. Il en résultait parfois des altercations curieuses à observer.

Ainsi, un matin, je fis présent à Canichon d'un gros lombric. L'un des houdan, qui étaient aux aguets, eut l'indélicatesse de lui cueillir cette proie jusque dans le bec. Tant d'infamie eut pour résultat de mettre mons Canichon hors des gonds. Furieux, il s'élança sur les traces du larron, et parvint à le happer par les plumes de la queue. Le houdan piaulait, mais sans lâcher son ver, et cherchait à lui échapper. Le caneton, arc-bouté sur ses jambes, tirait en sens contraire et de toutes ses forces, tant et si bien que les deux plumes auxquelles il s'était cramponné finirent par céder, et que Canichon se trouva subitement renversé sur le dos, ses deux plumes de poulet au bec, agitant en vain ses pattes dans le vide sans pouvoir parvenir à se relever. Les houdan faisaient cercle, et, sans être précisément initié à la pantomime de ces gens-là, je suis porté à croire que le patient était l'objet de lazzis peu charitables et qu'on riait à ses dépens à se tenir les côtes, car, lui étant venu en aide, je ne l'eus pas plutôt remis sur son séant qu'il se mit à les charger avec rage. Il ne leur a pas encore pardonné.

Dès les premiers jours d'août, mes élèves mandarins

étaient en plumage, et il devint possible, à l'inspection du bec et des tarses, de discerner leur sexe.

Cette observation me fait souvenir que j'ai à combler une lacune et à vous entretenir d'une métamorphose singulière à laquelle sont assujettis les canards mandarins adultes après la ponte. Après la ponte commence la *mue*.

Vers la fin de mai, le mâle perd une à une toutes les pièces de son brillant uniforme : plumes aux vives couleurs, éventails qui sont comme les basques relevées d'un habit de garde française, brandebourgs, aiguillettes, soutaches, panache, etc. Tout cela tombe comme feuilles à l'automne, et, finalement, il prend le plumage gris terne de la femelle. Mêmes nuances, même dessin. On dirait deux sœurs. Autant le mâle était facile à discerner,

En le voyant sous l'habit militaire,

autant il devient difficile de le distinguer de sa femelle pour quiconque n'en a pas l'habitude.

Pourtant, il ne serait pas rigoureusement vrai de lui appliquer la formule de signalement de la plupart des permis de chasse : « Signes particuliers : aucun. » Il y a des signes particuliers qui échappaient à première vue. Les voici :

Le mâle a le bec rouge lie de vin foncé, le tarse et les doigts jaune orange. La femelle a le bec entièrement noir, le tarse et les doigts vert-olive.

Je disais tout à l'heure que, dès les premiers jours d'août, je pouvais discerner le sexe de mes élèves. Chez tous deux, une ligne en demi-cercle se dessinait un peu au-dessous du pli de l'aile, la commissure du bec prenait des teintes rouge lie de vin, la couleur des pattes tournait au jaune orange. J'avais deux mâles.

— Dans le même temps (commencement d'août), je pro-

fitai d'une série de jours relativement frais pour éjointer mes canetons. L'éjointage, comme nous le savons, est une opération qui consiste, sans pour cela déparer l'oiseau, à le priver de l'usage d'une de ses ailes, de façon à lui rendre le vol impossible, l'équilibre étant rompu. C'est une mutilation qu'au premier abord on est tenté de traiter de barbare, mais à laquelle on se rallie volontiers lorsqu'on réfléchit à la somme de liberté qu'elle permet de donner à l'oiseau qui en est l'objet...

Votre canard éjointé peut avoir le parcours libre de tout votre enclos. Non éjointé, il vous faut le confiner dans les limites étroites d'une volière; autrement...

Autrement, il s'en irait tout droit en Chine. Il aurait des chances pour ne pas y arriver, je ne dis pas non, mais enfin il vous quitterait...

Voici comment se pratique l'éjointage du jeune canard. Saisissant l'aile de l'oiseau maintenu immobile, vous comptez, à partir de l'extrémité, huit des grandes plumes appelées rémiges; arrivé à la huitième, et entre la huitième et la neuvième, dans le sens des plumes, vous coupez net à l'aide d'une paire de ciseaux bien tranchantes... L'os et les huit plumes adhérentes tombent à terre. Le fouet de l'aile est respecté par l'opération.

Cela fait, vous cautérisez la plaie avec un crayon de nitrate d'argent jusqu'à complet arrêt de l'écoulement du sang; puis vous mettez le patient en liberté en évitant qu'il soit molesté ou poursuivi par d'autres animaux. Il lui faut vingt-quatre heures de tranquillité.

A cet âge, au surplus, l'os est tendre et le sujet ne paraît pas souffrir sensiblement. Seulement permettez-moi un conseil. Si vous tenez à conserver les bonnes grâces de vos élèves, ne faites pas l'opération vous-même. Pour éviter qu'aucun nuage ne s'élève entre vous, faites-la pratiquer par un tiers.

Depuis que j'ai eu le triste courage de l'éjointer, je vois bien que Canichon n'est plus le même avec moi; il m'évite et n'accourt plus à mon appel avec l'empressement d'autrefois. Ce n'est pas qu'il ait souffert outre mesure, mais je vois qu'il n'a rien compris à la petite mutilation que je lui ai infligée, et je sens que j'ai perdu sa confiance. N'ayant pas saisi mes motifs, il s'imagine peut-être, dans sa cervelle de canard, que c'était de ma part pure fantaisie, et il craint probablement que, toujours par fantaisie, je ne m'avise quelque matin de lui éjointer la tête, ce qui, — même après cautérisation au nitrate d'argent, — ne laisserait pas que de devenir assez gênant pour lui...

Je termine ici, chers amateurs, cette étude que vous aurez sans doute trouvée trop longue, mais j'ai tenu à vous montrer que l'acclimatation du canard mandarin est chez nous aussi complète qu'on peut le désirer.

Vous avez pu voir combien peu il est exigeant sous le rapport de la nourriture, de l'espace, de l'eau, mis à sa disposition; combien ses mœurs sont intéressantes à observer.

Comme animal d'ornement, d'agrément et de société, nul, à mon avis, ne mérite plus que lui d'embellir votre séjour et de partager vos loisirs à la campagne. Avec lui vous passerez des heures charmantes.

Hâtez-vous donc de l'introduire au château et à la villa.

Dignus est intrare.

L'oie d'Égypte.

C'est un dieu, ni plus ni moins, que je vous présente cette fois.

Les types que j'ai en ce moment sous les yeux sont de sérieux personnages. Ils se promènent tous deux (c'est un

couple) sur la pelouse, en silence, l'air majestueux, d'une gravité biblique.

Jadis, — il y a de cela quelques années, — leurs ancêtres avaient place dans l'Olympe égyptien. Leur image, répétée à satiété par les sculptures de l'obélisque de la place de la Concorde, indique surabondamment de quelle faveur ils ont joui sous les Pharaons.

Cette faveur, que l'oie d'Égypte partageait notamment avec l'ibis sacré, lui était venue de ce qu'elle avait su, avec une remarquable entente des choses de son époque et un flair infaillible, annoncer l'inondation bienfaisante et périodique du Nil; et l'on peut appliquer à ce palmipède la citation suivante empruntée aux *Portraits zoologiques* de M. Fulbert Dumonteil : « Il apparaissait et le Nil débordait. Cette coïncidence heureuse a fait la fortune de l'ibis, dont le mérite consistait à se montrer à propos. C'est beaucoup dans la vie. »

L'oie d'Égypte, connue aussi sous le non d'*Oie armée* ou de *Bernache armée*, à cause d'une pointe cornée très saillante qu'elle porte au pli de l'aile, est assez haute sur pattes; ses formes élancées, son port élégant qui rappelle celui de la cigogne; son bec et ses pieds roses; son plumage marron coupé régulièrement de blanc et de noir sur l'aile, en font un très bel oiseau d'ornement.

Elle n'a rien qui rappelle l'attitude commune de l'oie domestique, — une ventrue à l'allure titubante. Sa démarche, à elle, est remplie d'aisance. Son cri est contenu, ou plutôt elle n'a pas de cri. Elle se sert, pour exprimer ses idées, d'une sorte de langage qui est comme un gazouillement discret, et ne ressemble en rien aux éclats de voix discordants de nos oies, si mal embouchées.

A coup sûr, ce n'est pas elle qui eût préservé le Capitole.

La plupart du temps, vous la surprenez au repos perchée sur un pied, au bord de la pièce d'eau, songeant

sans doute à sa grandeur passée, absorbée et méditative comme si elle contemplait quarante siècles.

D'autres fois, vous la voyez s'agiter : la voici qui étend ses grandes ailes, à l'envergure énorme, dont elle frappe l'air à coups redoublés. Dès lors, vous pouvez tenir pour certain...

— Que le Nil va déborder?

— Pas précisément; mais que la pluie est imminente.

Son milieu le plus naturel est la pelouse, dont elle broute assidûment la verdure.

Surtout, ne vous avisez jamais dé l'introduire dans la basse-cour, ni dans la société d'oiseaux de volière. Elle est d'humeur batailleuse (une oie armée!) et vous ne tarderiez pas à voir poules, canards, dindons, faisans, etc., attaqués et mis à mal comme si les sept plaies d'Égypte se trouvaient déchaînées sur la poulerie ou la faisanderie.

Son ordinaire se compose principalement de verdure, ainsi que nous venons de le voir. Elle est très friande de vers de terre; elle se nourrit volontiers de grains : petit blé, avoine, sarrasin et surtout maïs; elle rebute l'orge qu'elle trouve trop dure et qu'elle ne peut broyer; elle adore le pain, et rien ne vous sera plus facile que de gagner sa confiance et de vous en faire une amie, si chacune de vos visites est accompagnée d'une petite distribution de menus morceaux de pain.

L'oie d'Égygpte, malgré la différence de température de son pays d'origine, adopte parfaitement nos climats, et le couple que j'ai ici a supporté l'hiver dernier, sans paraître en souffrir, au dehors et en plein air, accroupi simplement sur la glace, des nuits durant lesquelles le thermomètre est descendu jusqu'à 26 degrés au-dessous de zéro.

Vous pouvez, si vous y tenez absolument, lui construire un chalet ou une cabane; mais alors cette construction

aura simplement pour effet d'agrémenter la pelouse. Quant au palmipède égyptien, je puis vous garantir qu'il ne profitera pas de cet abri. Il préfère le ciel ouvert, peut-être parce que ses traditions font qu'il le considère comme son vrai milieu.

Il doit à cette habitude, j'allais dire à ces principes religieux, une santé des plus robustes. Il ne connaît pas les maladies, et ne meurt guère que de vieillesse, à l'âge de trente ou quarante ans.

La première ponte de la femelle de l'oie d'Égypte a lieu au commencement du printemps, de février à avril. L'époque en est variable suivant l'âge des sujets, la rigueur de la température, l'installation plus ou moins favorable, etc., etc. Elle donne ordinairement de sept à huit œufs, que la pondeuse cache avec le plus grand soin et qu'elle couve elle-même très assidûment.

La durée de l'incubation est de vingt-sept jours.

A l'éclosion, les jeunes chaudement vêtus d'une épaisse fourrure de duvet, n'ont pas besoin d'être rentrés, malgré la température quelquefois hivernale qui règne chez nous à cette époque de l'année. L'éleveur n'a pas à s'en occuper. Le père et la mère se chargent eux-mêmes de l'éducation et s'en acquittent avec un soin extrême. Le jars est même considéré en Égypte comme l'emblème de l'amour paternel.

Durant le premier mois, la nourriture des jeunes consiste en pain émietté et en avoine; ils mangent beaucoup d'herbe et cherchent des vers et toutes sortes d'insectes.

Dès qu'ils sont assez forts, il est indispensable de les éjointer. Sans cette précaution, aussitôt que leurs grandes ailes pourraient les porter, ils seraient tentés de faire voile vers le Delta, pour aller voir si le Nil déborde, et, dès lors, vous pourriez leur dire adieu.

On les éjointe donc aussitôt qu'ils ont atteint l'âge de six

semaines environ. A cette époque de leur vie l'aileron est encore à l'état cartilagineux, et en coupant l'aile au-dessous de la tête du *radius* et du *cubitus*, l'opération est sans danger et n'amène presque pas d'hémorrhagie. On peut, par surcroît de précaution, saupoudrer la petite plaie de poudre d'amidon ou de poudre de riz. L'opération faite, l'oisillon n'a même pas l'air de s'en apercevoir.

L'éducation suit son cours, sous la tutelle des parents, jusqu'au printemps qui suit la naissance, sans que vous ayez à intervenir autrement que par quelques distributions de la nourriture indiquée plus haut. A cette époque, les père et mère ne peuvent plus supporter la présence des jeunes et les chassent sans pitié. C'est là leur manière de les émanciper.

Chaque couple peut donner deux et même trois portées par an.

L'oie d'Égypte est forcément monogame. Un duel à mort ne tarde pas à vous démontrer, lorsque deux femelles sont réunies au même mâle, que l'une d'elles est de trop.

La bernache égyptienne, en somme, a ses qualités et ses défauts; mais, telle qu'elle est, elle constitue un oiseau d'ornement d'un excellent effet au milieu d'un parc, sur le bord d'un bassin; d'ailleurs, je n'ai pas besoin d'ajouter que rien ne rehausse l'éclat d'une pelouse comme la présence d'un ancien dieu.

La poule d'eau.

Dans la nomenclature des races de poules bonnes couveuses et bonnes mères que j'ai mise sous vos yeux au chapitre de l'Outillage spécial, je vous ai promis, cher lecteur, à propos de la poule nègre, de vous montrer à l'œuvre cette admirable et docile bête.

Je viens tenir ma parole.

Comme exemple de ce qu'on peut attendre de son bon

vouloir, je vous demanderai la permission de vous faire faire un bout de connaissance avec Calypso, ma plus jolie poule nègre.

Ceci se passait le 18 juillet 187.......

Calypso manifestait le désir de garder le nid; mais, la saison étant trop avancée, j'enlevai les œufs, et la poule nègre fut impitoyablement renvoyée dans son parquet, ce qui ne faisait point son compte.

Calypso ne pouvait se consoler du départ... de ses œufs. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être poule nègre. Son pondoir ne résonnait plus de son chant. Son coq n'osait lui parler.

Elle s'en allait dolente à travers le parquet, ramassant çà et là, d'un bec distrait, quelque grain ou quelque gravier, ou peut-être ne ramassant rien du tout.

Elle gloussait, la pauvre bête, tout ce que son cœur brisé contenait de regrets, puis remontait au nid vide.

Faute de mieux, elle couvait la paille.

— Mais, Calypso, ma mie, dis-je en la chassant une seconde fois du nid, vous n'y songez pas, n'est-ce pas déjà bien honnête de m'avoir élevé ce printemps une belle couvée de colins?

— Kott!... kott!... kott!... gloussait-elle tristement.

— Point! Calypso; vous vous rendrez malade.

— Kott!... kott!... kott!...

Cet intéressant colloque se corsait, lorsqu'il fut interrompu brusquement par l'arrivée de M. M....., un fanatique de la pêche.

— J'espère que vous serez content de moi, s'écriait M. M....., en voyant l'aubaine que je vous apporte..

— Voyons l'aubaine.

— Des œufs, mon cher, des œufs de poule d'eau, qu'à votre intention j'ai tout à l'heure cueillis... pêchés... comment donc dire?

— Dites braconnés, et n'en parlons plus. Mais que voulez-vous que j'en fasse, de vos œufs de poule d'eau?

— Vous les ferez couver, donc!

— Des œufs de poule d'eau, grand Dieu! pourquoi pas des œufs de poisson tout de suite?

— Allons, le temps est précieux, ne le perdons pas à dire des bêtises. Voyez, les œufs sont tout chauds, probablement déjà couvés, et il importe de ne pas les laisser refroidir.

— Qu'en penses-tu, Calypso?

— Kott!... kott!... kott!...

La demande était inutile. La pauvre bête, qui n'avait perdu aucun de nos mouvements, les couvait déjà... du regard.

Et Calypso, séance tenante, fut installée, dans une boîte à couver, sur les œufs. Il y en avait six, gros comme des œufs de faisan commun, de forme allongée, de couleur verdâtre, et parsemés de taches rousses.

La bonne bête s'aplatit de son mieux sur son trésor, et nous fermâmes le couvercle de la boîte.

Ah! Calypso, tu te charges là bien légèrement de vilaine besogne. Tu connaîtras les angoisses réservées au cœur de toute poule chargée de l'éducation d'aquatiques. Tu t'en repentiras, Calypso, tu t'en repentiras!

L'incubation des œufs, au moment où ils me furent apportés, touchait à son terme, car dès le lendemain soir on entendait les petits *chanter* dans la coquille. Quand je dis chanter, c'est pour me servir d'une locution en usage, d'une expression technique, car le cri du poussin de poule d'eau ne ressemble guère à un chant. Figurez-vous un cri aigre, criard, assez semblable au cri du petit de la pic, quelque chose d'affreux pour l'oreille. Il y avait de quoi déchirer les entrailles de la pauvre couveuse, car le cri n'avait rien... de gallinacé.

— Tu l'as voulu, Calypso, tu l'as voulu!

La poule de mon boulanger, une bête sans principes, n'en eût fait ni une ni deux, et je garantis qu'avec elle les petits n'auraient pas eu la peine d'éclore.

Telle n'était pas Calypso, la bonne poule dévouée, et le dimanche 20 juillet, elle amenait trois petits, puis, le lendemain matin, deux autres. Le sixième, qui sans doute avait été refroidi dans le trajet, n'eut pas la force d'éclore. Le lendemain de l'éclosion, Calypso et ses poussins à bec rouge et à tête bleue furent installés dans la boîte à couver (dont la paille fut remplacée par un lit de sciure de bois), adaptée à un petit parquet reposant sur un sol sablé et gazonné, au milieu duquel j'avais disposé un vase rond rempli d'eau et à fleur de terre.

Rien de curieux comme cette poule à duvet blanc chargée de la petite famille à duvet noir. Seulement, dès le début, commença pour l'éleveuse la série des malentendus, des contrariétés, des inquiétudes de toutes sortes.

La poule et ses élèves ne se comprenaient pas. Dès que Calypso, éparpillant la nourriture, conviait ses poussins au pillage, ceux-ci, hébétés, regardaient en l'air, lui tiraient la crête, essayaient de lui becqueter les yeux, et semblaient attendre leur nourriture d'en haut. Les petits poulets d'eau ne savent pas ramasser à terre.

Là-bas, dans la rivière, — leur élément, — le long des rives formant voûte, à l'envers des feuilles de nénuphar formant dôme, poules d'eau et leurs poussins s'en vont, tirant vers, petites sangsues, limaces d'eau, crevettes d'eau douce, dytiques, insectes, œufs et larves d'insectes suspendus aux voûtes... ce que Calypso ne savait pas. Et la pauvre bête éparpillait en vain la pâtée, en vain elle multipliait les appels les plus pressants. Elle prêchait dans le désert.

Il me fallut suppléer à l'insuffisance de l'éleveuse, et,

durant les trois premières semaines, présenter aux élèves, en hauteur, suspendue au bout des doigts, la nourriture qui leur était destinée.

Disons en passant que rien n'égale la voracité de ces petits aquatiques : vers de terre, mou de veau coupé en petits morceaux, tiges de bœuf bouilli, pain trempé dans du lait, groseilles à marquereau écrasées, pâtée d'œufs durs, mie de pain et laitue, tout leur est bon.

Trois jours après l'éclosion, on m'apporta deux nouveaux sujets noirs, pris en rivière, à peu près du même âge, et que je réunis aux cinq autres. L'augmentation de famille ne souffrit aucune difficulté, et les nouveaux-venus furent les bienvenus.

Bonne bête! Nous venons de voir quels avaient été pour elle les premiers embarras du début. Ses yeux ne quittaient pas le petit bassin, source d'une grande inquiétude pour son cœur de mère.

Bientôt nos petits aquatiques, attirés par la vue de l'eau, s'approchèrent instinctivement pour s'y baigner.

Calypso était au désespoir. Passant sa tête au travers des barreaux de sa boîte, elle s'évertuait en vain à rappeler les poussins et poussait des cris de folle. Évidemment, elle appelait au secours.

Eux cependant, tout joyeux, parcouraient leur bassin, nageant avec leurs grands doigts verts, plongeant, battant l'eau du bout de leurs ailerons, et enfin, venaient se sécher sous leur mère, à demi morte d'inquiétude.

Les petits poussèrent vite, car le poulet d'eau, de même que le petit canard, est très gourmand. Il mange de tout, et même des choses fort sales, que je ne nommerai pas. Je vous dirai seulement en latin que le poulet d'eau, en fait de nourriture, fait son affaire de tout, *omni re comestibili, et quibusdam aliis*.

Passant leur temps à gargoter et à barboter, les petits

rentraient à chaque instant dans la boîte, leurs grands pieds verts mouillés ou couverts de boue, à la grande indignation de Calypso, qui avait fort à faire pour sécher ces mauvais garnements, pour débarbouiller ces enfants sales.

Vers la fin de septembre, les petits, qui avaient poussé vite, étaient devenus de grands garcons, et se trouvaient en état de se suffire.

Une volière bien gazonnée et pourvue d'un bassin fut mise à leur disposition, et Calypso, qui avait commencé à pondre dans sa boîte, fut rendue à l'affection de son coq et seigneur, qui la reçut avec transports, les ailes toutes grandes ouvertes, et elle alla se retremper dans la vie de famille, ce qui est la plus douce récompense à laquelle puisse aspirer une honnête poule qui a consciencieusement rempli son mandat.

L'outarde canepetière.

A la vue de cet oiseau venu de loin, étrange dans sa structure qui le fait ressembler à une miniature de l'autruche, étrange par ses habitudes voyageuses, les points d'interrogation se pressent en foule.

Quelle est sa mission? — D'où vient-il? — Où va-t-il? — De quoi se nourrit-il? — Quelles sont ses mœurs? — A quelle époque, où et comment se reproduit-il? — Est-il polygame ou monogame? — Est-il susceptible d'apprivoisement? — Reproduirait-il en captivité? — Est-il comestible et à quel degré? etc., etc., toutes questions, chers amateurs, que nous allons essayer de résoudre ensemble si vous le voulez bien.

D'abord deux mots de description.

L'outarde canepetière ou *petite outarde* a été classée par quelques auteurs (Temminck et Illiger) dans un même

ordre avec la grande outarde, l'autruche, le nandou, le casoar, — l'ordre des coureurs.

Ses jambes d'échassier, fines, nerveuses, bien articulées, pourvues de trois doigts seulement, réunis ou plutôt consolidés à leur point de jonction — par une membrane, désignent, en effet, cet oiseau comme un coureur de premier ordre, et il est de fait qu'il est doué d'une grande vitesse et susceptible de fournir de longues traites sans s'arrêter.

Quoiqu'il soit bien partagé du côté des ailes, qui sont relativement fort grandes, il n'en fait pas volontiers usage si ce n'est pour accélérer sa course. Il ne se décide à prendre son essor que lorsqu'il est poursuivi par quelque ennemi ou lorsqu'il émigre. Encore, pour s'élever de terre, a-t-il besoin d'élan et de parcourir préalablement quelques pas, les ailes étendues.

La tête de l'outarde canepetière est bien plantée sur un cou mince, allongé, flexible et très élégant.

Le bec est de même longueur que la tête à peu près, droit, pointu, fendu jusqu'aux yeux, ce qui permet à l'oiseau d'avaler des proies d'une certaine dimension; les narines, ovales, s'ouvrent de côté, vers le milieu du bec.

L'attitude du corps est horizontale, la queue, courte et droite.

L'ensemble de la livrée est blanc sur la poitrine, sous les ailes et sous le ventre, roux clair sur la tête, le cou et le dessus des ailes.

Le mâle prend, en été, un double collier noir et blanc qu'il perd à l'automne.

Les jeunes mâles ressemblent à la femelle, à cette différence près que, chez eux, la queue est blanche et noire sans mélange de roux.

Quant à la mission de ce curieux oiseau, — la première des questions que nous nous proposions d'examiner tout à l'heure, — elle ne se déduirait pas de sa conformation

particulière, qu'elle semblerait avoir été indiquée en termes très intelligibles par les tatouages imprimés en lignes noires sur l'ensemble de sa livrée et figurant un salmis de débris de sauterelles.

Son plumage, en effet, est ornementé d'un dessin... ou plutôt... — ces lignes noires, brisées, hachées, en zigzag, est-ce bien un dessin? J'y crois voir, pour mon compte, une écriture hiéroglyphique et comme l'expression écrite de la pensée du grand dessinateur.

Étant admis que tout ici-bas a sa raison d'être et que rien d'inutile n'a été créé, il semble, à première vue, qu'il suffisait de donner à l'outarde son manteau roux couleur de terre. C'était un moyen, pour cet oiseau sans défense, d'échapper, en se rasant, à la vigilance de son ennemi. Alexandre Dumas père, par une imitation assez réussie de cette manière de faire, couvrait les épaules de ses personnages en expédition nocturne de manteaux *couleur muraille*. Mais il n'écrivait rien dessus. Pourquoi, sur la livrée de l'outarde, des signes écrits et comme accentués çà et là de points symétriques?

Un jour viendra peut-être où un autre Champollion, trouvant la clef de ce langage symbolique, nous donnera quelque traduction de ce genre :

« En ce temps-là

« Le monde courut un grand danger;

« Et j'appelai à moi les outardes;

« Et je dis aux outardes :

« Outardes korhaan, nubiennes, rhaad, passerages,
« houbaras, canepetières,

« Oyez ceci :

« Dans ma sollicitude pour l'homme, j'avais créé la
« sauterelle, cette manne des pays incultes, cette crevette
« des déserts africains.

« Or, il est venu un jour où l'homme d'Afrique, — ce

« fils de Caïn, — dédaignant l'insecte, a osé se repaître...
« (voile-toi la face, ô mon soleil!...) d'un cuissot de son
« semblable.

« Mais alors la sauterelle dédaignée pullule et se mul-
« tiplie au point de mettre en péril le monde que j'ai
« créé.

« C'est pourquoi je vous ai appelées, outardes mes
« filles, afin de rétablir l'équilibre.

« Je vous donne pour mission l'extermination des sau-
« terelles, œdipodes et criquets.

« A ces fléaux, vous ferez une guerre sans merci.

« Voici de longues jambes à ressort, des pieds agiles
« pour les poursuivre.

« Voici un bec pointu pour les saisir.

« Le criquet voyageur, ouvrant ses ailes au vent, osera
« franchir les mers.

« A sa suite vous franchirez les mers.

« Voici de longues ailes coudées qui vous porteront sur
« l'autre rive.

« Craignez l'homme, — un sot animal, un panneau-
« teur, un braconnier.

« Ne quittez pas les grandes plaines et vivez en troupes
« nombreuses pour mieux vous garder.

« Voici un long cou qui vous permettra d'apercevoir de
« loin l'ennemi.

« Sur ce,

« Gare à l'homme, et maintenez vos distances.

« Sus aux sauterelles!

« Allez, mes filles.

« J'ai dit. »

Je ne prendrais pas sur moi de garantir que cette traduction sera exactement celle donnée quelque jour par les chercheurs; mais ce qu'il y a de constant, c'est que la poursuite des insectes classés sous la dénomination géné-

rale d'orthoptères : sauterelle verte, criquet voyageur, œdipode migrateur, cigale, dectique, etc., etc., paraît être l'occupation presque exclusive et comme l'objectif incessant de l'outarde canepetière.

Cet oiseau quitte l'Afrique fin mars, et sa présence dans nos pays de plaines coïncide avec la première apparition des sauterelles. Puis, vers la fin de septembre, dès que le refroidissement de la température contraint le criquet d'émigrer et le pousse vers l'Algérie, la canepetière s'envole à sa suite et traverse la Méditerranée.

Dans l'intervalle, elle niche chez nous et y élève ses petits. C'est au mois d'avril que les canepetières entrent en amour.

Le mâle manifeste ses transports en étalant à la vue des femelles les plumes de sa queue et de ses ailes. Il tourne autour d'elles, se gonfle et fait la roue à sa manière.

La ponte a lieu en mai, comme celle de notre perdrix, dans les prairies artificielles et quelque fois dans les seigles. Elle est ordinairement de quatre à cinq œufs au plus.

En cas d'accident, une seconde ponte peut avoir lieu, celle-ci de deux ou trois œufs seulement. Ces œufs sont d'un beau vert et de la grosseur d'un petit œuf de poule.

La durée de l'incubation est de vingt et un à vingt-deux jours, comme celle des œufs de notre perdrix. Le petit échassier et le petit gallinacé ont, comme on le voit, plus d'un rapport commun.

L'outarde canepetière est polygame, autrement, on s'expliquerait difficilement les grands troupeaux qui parcourent les plateaux de l'Afrique et les pays de plaine, eu égard au peu de fécondité des femelles.

La petite outarde était autrefois très commune en Champagne, pays que j'habite; puis, — circonstance due vraisemblablement à ce que la population était devenue plus dense, les habitations moins disséminées, — cet oiseau

méfiant ne s'y montrait plus, dans ces dernières années, qu'en petites quantités et accidentellement.

Actuellement il tend à reparaître, et, depuis deux ans environ, on le rencontre chez nous en troupes nombreuses. Je suis tenté d'attribuer ce résultat à l'énorme diminution de nos perdrix, ces autres mangeuses de sauterelles. L'insecte ennemi du cultivateur a pu alors se propager dans des proportions qui sont devenues un attrait suffisant pour décider l'oiseau migrateur à se relâcher de ses principes de méfiance.

Quoi qu'il en soit, il est devenu possible en Champagne, notamment dans les grandes plaines qui s'étendent de Châlons à Troyes, en passant par Sommesous et Arcis-sur-Aube, de se procurer, au moment de la fauchaison des prairies artificielles, des œufs de petite outarde.

La suite de l'incubation (car, à cette époque de l'année, — 15 juin, — l'incubation est presque toujours commencée) est confiée, comme celle des œufs de perdrix, à des poules tenues en haleine dans cette prévision au moyen d'œufs d'essai et immédiatement disponibles.

C'est là le meilleur moyen d'acclimatation et de domestication que je sache, et je suis convaincu que, du moment où l'on pourrait se procurer des œufs de gelinottes, de tétras et d'autres espèces sauvages, l'incubation et l'éducation confiées à des poules nous donneraient des sujets apprivoisés qu'il serait possible de conserver et de faire reproduire en volière. C'est en procédant ainsi que plusieurs amateurs ont pu étudier de près l'éducation et les mœurs de l'outarde canepetière, — un oiseau que sa sauvagerie naturelle semblait rendre rebelle à la domestication. Je possède en ce moment deux couples de jeunes tétras à queue fourchue (*tetras tetrix*), familiers, provenant d'œufs dénichés dans les forêts du Tyrol, — qui sont une preuve vivante de ce que j'avance ici.

A l'éclosion, les outardeaux reçoivent de leur mère la nourriture : petites sauterelles, petits vers, etc., que celle-ci leur présente avec le bec. Ils éprouvent de la répugnance à l'a ramasser à terre, répugnance qui leur est commune avec les petits de la poule d'eau. Aussi l'amateur doit-il suppléer à l'insuffisance de la poule éleveuse, que cette répugnance déroute, et qui croit qu'il n'y a qu'à pousser des cris d'appel et à éparpiller la nourriture en incitant ses petits au pillage. Pour élever les outardeaux en domesticité, il faut donc, pendant les trois ou quatre premières semaines, leur présenter, comme ferait leur mère aux champs, des insectes, vermisseaux, grillons, sauterelles, petits morceaux de viande, verdure découpée. On peut, par économie, donner de la viande de cheval ou du mou de mouton un peu cuit.

Une fois emplumés, les jeunes mangent à peu près de tout, sauf du grain sec. Les outardes ne sont pas difficiles sur le menu : pâtées de vieille soupe mélangée avec du son, lait caillé, pommes de terre et légumes cuits, mais toujours un peu de viande; œufs écrasés mélangés avec de la mie de pain; verdure, tiges de carottes, cresson de fontaine et salades hachés. Il est bon également de suspendre à leur portée un pied de laitue ou de romaine qu'elles s'amusent à dépecer.

La cri de la petite outarde est peu étendu et ressemble à un miaulement, lequel, suivant la nuance, exprime la satisfaction, la surprise, la crainte, la colère. Leur cri de convoitise est celui-ci :

« Krra! krra! krra! krra! »

C'est par ce cri que je suis accueilli par mon petit troupeau lorsque j'apporte soit de la viande hachée, soit des vers de terre, soit des escargots, qu'ils avalent d'un trait avec la coquille, ce qu'on n'attendrait guère d'un oiseau au cou si mince.

Une petite souris des champs est un présent qui ne leur est pas désagréable, et l'outardeau qui l'a saisie le premier la promène en poussant son cri de krra! krra! pour se faire suivre par le reste du troupeau, comme font les poulets dans la basse-cour.

J'ai essayé d'offrir des guêpes, des frelons, tous insectes dont les faisans se montrent avides : mais on a regardé mon offre avec méfiance et on n'y a pas touché; on ne connaît pas la guêpe et... on a des principes. Mais, lorsque j'apporte au bout des doigts quelque grosse sauterelle que je montre de loin, je suis accueilli ce qui s'appelle à bras ouverts; les outardeaux accourent à ma rencontre, les ailes déployées, avec des sautillements d'échassier qui rappellent le pas des lanciers.

Vous connaissez tous, chers amateurs, ces grosses sauterelles vertes dont les femelles sont pourvues, à l'extrémité de l'abdomen, d'une longue tarière recourbée, à deux valves, qu'on appelle quelquefois leur sabre, et qui leur sert à entamer la terre pour y pondre leurs œufs. La première fois que j'eus occasion de capturer une de ces sauterelles à sabre, je l'apportai à mes outardeaux, sans trop savoir comment je serais reçu, me rappelant l'accueil fait à mes guêpes. Le sabre me paraissait devoir donner matière à difficultés. J'étais dans l'erreur. L'un des élèves, le plus à portée, saisit l'insecte avidement et l'engloutit comme une fraise.

— Avec son sabre?

— Avec son sabre.

Bien mieux, comme je restais accroupi et stupéfait, l'oiseau, m'inspectant le bout des doigts comme pour y chercher encore quelque autre chose, puis me regardant en face d'un air interrogateur, semblait me dire :

— Eh bien! mais, qu'est-ce que c'est? Et la giberne?...

Mes outardeaux ont été élevés pêle mêle avec des poulets

et se montrent très certainement plus familiers que ces derniers. Ils se laissent prendre sans difficulté.

Depuis deux jours, pour n'avoir plus à leur rogner les plumes de l'aile, ce qui les dépare, je les ai lâchés dans la volière aux élèves, avec les faisandeaux mongols.

Ceux-ci, se sentant chez eux, ont d'abord essayé de chercher noise aux outardeaux; mais ces derniers avec leurs grandes ailes, leurs grands becs ouverts, leurs miaulement étranges, ont frappé de stupeur les assaillants, et l'affaire en est restée là. Actuellement faisandeaux et outardeaux mangent pêle-mêle, sans distinction de nationalité.

La domestication, en somme, ne me paraît laisser rien à désirer et je crois qu'il ne tient qu'à nous d'avoir soit un oiseau de volière, soit un oiseau de basse-cour de plus.

La petite outarde reproduirait-elle en captivité?

Mon expérimentation ne datant que de cette année, je ne puis me prononcer à cet égard avec des preuves à l'appui; mais je suis convaincu, eu égard au point de familiarité obtenu, que la reproduction en volière ne serait pas douteuse.

La chair de l'outarde canepetière est une chair serrée, savoureuse, dont la saveur rappelle, avec un degré de venaison moins prononcé, la saveur de la chair du faisan.

La petite outarde pourrait-elle supporter la rigueur de nos hivers? Assurément, car elle est bien vêtue, et il ne manque par d'exemples de sujets tués ou capturés chez nous durant la saison froide. Seulement, il est bon d'ajouter que ceux qui restent dans nos climats n'y restent pas de leur plein gré.

Nous avons vu que les grands convois migrateurs traversent la Méditerranée, vers la fin de septemhre. Mais tous les oiseaux ne partent pas. Il nous reste les faibles, les blessés, les éclopés, les tardillons ou sujets des dernières

couvées, auxquels les forces ont fait défaut, tous ceux, en un mot, qui ont *manqué le train*.

On comprend parfaitement leur répugnance à rester chez nous durant la saison rigoureuse, car, pour ces déclassés, plus de sauterelles. Voici à quoi se réduit leur menu :

Il se compose :

1° De petites souris des champs;

2° De la verdure des seigles qu'ils déterrent sous la neige;

3° De leur graisse acquise;

4° De bric et de broc;

5° Le plus souvent, ils meurent d'un coup de fusil.

L'œdicnème criard.

Oh! oui, criard!...

Et vorace, donc!...

Quelle fourchette! bon Dieu, quelle fourchette!

Donnez-lui des vers, des araignées, des chenilles, des courtilières, des sauterelles, des scarabées, des escargots, des souris, des loirs, des taupes, des rats, des grenouilles, des lézards, des crapauds, des couleuvres, etc., etc.

Donnez-lui de tout cela beaucoup et souvent, — si toutefois vos moyens vous le permettent. Si vous ne le pouvez pas, eh bien, donnez-lui de la viande crue;

Donnez-lui du lait caillé,

Donnez-lui de la soupe,

Donnez-lui...

Mais, avant d'aller plus loin, je m'aperçois qu'il serait peut-être temps d'éclairer notre lanterne. Donc, commençons par le commencement.

Je m'étais si souvent recommandé au bon vouloir des bergers, des gardes champêtres et des faucheurs des environs pour en obtenir des œufs d'outarde canepetière,

j'avais offert des primes tellement insensées (un franc l'œuf!) qu'un si beau zèle devait porter ses fruits.

Or, un certain matin, — c'était le 10 juin, ainsi que le porte mon carnet de notes, — je reçus la visite d'une gamine de sept à huit ans. C'était la fille d'un berger. Elle tenait à la main un petit panier. Au fond de ce panier, sur un lit d'herbes sèches, recouverts d'un mouchoir bleu à carreaux, reposaient deux œufs.

Hélas!... ce n'étaient pas des œufs de canepetière! C'était moins que cela ou c'était mieux peut-être. Pour moi, c'était l'inconnu.

Quoi qu'il en pût être, ma curiosité fut éveillée par la dimension et la forme particulière des œufs qui m'étaient apportés. Ces œufs étaient aussi gros que des œufs de poulette de basse-cour, presque ronds, de couleur bleu verdâtre et pointillés, accentués sur toute leur surface de taches marron foncé.

Je pris tout d'abord quelques informations. Il me fut répondu que ces œufs étaient ceux d'un oiseau connu dans le pays sous le nom de « *turluit* », nom qu'il doit au cri particulier qu'il pousse lorsqu'il est en quête de sa nourriture; que le *turluit* habite les plateaux déserts et incultes, d'où il descend le soir ou lorsque le temps se met à la pluie pour se rendre dans les prairies basses qui constituent son garde-manger; que la femelle niche à terre; que la ponte est de deux œufs seulement; que ceux que je venais de recevoir avaient été trouvés dans un trou formé par deux mottes de terre, dans un endroit absolument désert. Je ne pus obtenir d'autres renseignements.

Je me fendis alors de deux francs, prix convenu pour les œufs de canepetière, et confiai sans retard mon emplette à l'une de mes poules nègres, déjà chargée de l'incubation de quelques œufs de faisan et d'un œuf de colin. Ce premier soin rempli, et désireux de savoir au juste

à quoi m'en tenir sur le mérité de mon acquisition, j'écrivis deux mots de l'affaire à l'auteur de *la Chasse pratique.* Voici sa réponse :

« Les œufs qu'on vous a apportés doivent être des œufs d'œdicnème; vous savez bien, un oiseau que les paysans de la Beauce appellent le *courlis,* parce qu'il en a un peu le cri.

(*Ici un croquis en deux traits de plume*).

« C'est comme cela :

« C'est un mangeur d'insectes, et, si vous l'élevez, vos six boulangers n'y suffiront pas. »

Diable! Et moi qui avais changé déjà cinq fois de boulanger pour cause d'insuffisance de fourniture de grillons! Voilà qui devenait inquiétant.

Bast! me dis-je, j'arriverai peut-être à faire condescendre les jeunes œdicnèmes à manger du cœur de bœuf, de la pâtée à faisans, des œufs durs, quelque chose enfin autre que mes grillons. Mes grillons, j'en suis avare.

Le 13 juin au soir, les œufs de faisan commencèrent à éclore, et, par une coïncidence pleine d'à-propos, l'un des deux œufs d'œdicnème émettait un cri précurseur d'une naissance prochaine. L'autre œuf contenait un poussin mort en coquille, résultat dû sans doute aux émotions et commotions du voyage.

Donc, cela *chantait* dans l'un des œufs d'œdicnème. *Chanter*, en aviculture, se dit des premiers cris du poussin en travail de briser la coquille, qui le retient prisonnier. Mais le respect de la vérité me fait un devoir de déclarer que ce chant était un son aigrement criard. Cela faisait ainsi, à intervalles :

« Kru-ick!

« Kru-ick! »

Quelque chose d'horrible à entendre, comme le bruit produit par un ressort d'acier qui grince et se casse, — un bruit à faire mal aux dents.

J'eus quelques instants d'inquiétude. Comment la couveuse prendrait-elle la chose? *That was the question.*

Heureusement pour la suite de mon étude, la couveuse était une poule, et cette poule était une nègre. Un incubateur eût peut-être été dessoudé. Une poule ordinaire ne se fût pas fait faute de broyer à grands coups de bec le criard dans la coquille.

Enfin, le lendemain 14, vers midi, je pus contempler le petit œdicnème, sorti de sa prison et séché. Eh bien, il n'était pas beau, le petit œdicnème.

Oh! non, il n'était pas beau.

Figurez-vous une tête plate, énorme, couchée sur un corps aplati, auquel elle est soudée par un long cou recourbé, le tout accroupi sur deux jambes d'échassier repliées sur elles-mêmes et terminées chacune par trois doigts. Avec cela, deux yeux de faïence, ronds comme le cadran d'une horloge, d'une fixité étrange; la livrée gris cendré. En un mot l'aspect, la couleur, l'immobilité du crapaud en forme. Cette petite horreur fut baptisée du nom de *Quasimodo*, lequel lui allait comme un gant.

Tel est l'œdicnème au sortir de l'œuf.

Son vêtement des premiers jours est une robe non soyeuse, comme celle du poulet ou du faisandeau, mais de gros velours de coton, d'une sorte d'étoffe grossière et feutrée, avec des raies noires longitudinales : l'étoffe rayée de la limousine du berger.

Sa démarche, dans la première enfance, est indécise, hébétée, titubante; on voit que le jeune oiseau a peine à s'habituer à ses échasses, auxquelles il devra plus tard d'être un coureur de premier ordre.

Il est myope. L'éclat du grand jour le fatigue. A l'âge adulte, il ne sortira que par un temps sombre ou au crépuscule. C'est à ce moment de la journée que vous l'entendrez descendre les coteaux avec son cri caractéristi-

que de « Tur-luit! — tur-luit! » — Mais n'anticipons pas.

Nous venons de voir qu'il a la vue basse, et le créateur lui devait, en bonne conscience, une paire de lunettes : aussi, une ligne bien tranchée, noire chez le jeune oiseau, puis blanche après la mue, passant au-dessus du bec (son nez à lui), puis venant encadrer l'œil et se prolongeant jusque derrière l'oreille, figure à s'y méprendre l'instrument d'optique en question et semble indiquer qu'effectivement telle a été la première pensée de la nature. Seulement, la paire de lunettes n'a été qu'ébauchée; l'intention est restée à l'état de projet et n'a pas été suivie d'exécution.

Nous devons présumer qu'il a été sans doute considéré, — étant donnée l'extrême voracité de l'oiseau coureur, — qu'une trop grande clairvoyance chez lui eût mis en péril de destruction complète plusieurs ordres d'êtres créés : mollusques, gros insectes, reptiles, petits mammifères, etc., etc. — Il faut bien que tout le monde vive!

Mais reprenons.

Vingt-quatre heures environ après la naissance, la poule nègre fut installée avec ses poussins disparates : trois houppifères de Swhinoë, un faisandeau Amherst, deux versicolores, un petit colin et... Quasimodo.

L'installation, on se le rappelle, se compose d'un petit parquet sans fond recouvert d'un grillage, qu'on juxtapose à la boîte contenant la poule et ses poussins, celle-ci retenue captive par des barreaux.

Je distribuai le premier repas, menue pâtée, œufs de fourmis, etc., que les jeunes faisans et le petit colin, incités par les appels de l'éleveuse, se mirent à picorer tant bien que mal. Contre toute attente, le jeune œdicnème, lui, ne touchait à rien.

— Eh bien', mon gaillard', tu es bien difficile. Quoi! des œufs de fourmis! Je voudrais bien savoir quel repas ton

maître d'hôtel t'eût servi là-bas, dans les mottes de terre inculte.

Ce n'est pas qu'il y eût trouvé un cheveu, dans les œufs de fourmis, oh! non; mais il trouvait, sans doute, la proie trop petite. Il n'ouvrait pas pour si peu le bec. Il l'ouvrit pour bien... plus. — Tout à coup, je le vis saisir par une patte son petit frère colin, avec l'intention évidente d'en faire sa première bouchée.

— Attends, Caïn! attends, cannibale! attends, caïman!

Et je volai au secours du pauvre petit. Souci bien inutile. Le petit colin, avec sa vivacité pétulante, avait eu bientôt fait de se tirer du bec de ce balourd; puis il s'était remis à manger à ses côtés comme pour le narguer. Il semblait, en vérité, lui dire :

— Petit colin deviendra grand! — Ce sera pour une autre fois.

Cependant l'horreur que vous savez mangea peu ou prou durant les deux premiers jours. A chaque instant retentissait l'affreux :

« Kru-ick! — Kru-ick! »

D'autant plus souvent répété, que la faim se faisait sentir davantage.

Le jeune Quasimodo semblait comme hébété, ne pas comprendre ou ne pas voir ce que la poule lui offrait du bout de son bec. Je pris le parti de le gaver; quelques vers de terre, du pain trempé dans du lait, du cœur de bœuf cru, quelques insectes écrasés, que je lui fis avaler de force, finirent par triompher de son inertie. Il prit quelque force, sortit de sa torpeur, et bientôt j'eus la satisfaction de le voir manger seul. Les grillons de boulanger, les blattes, les vers de terre étaient ses mets de prédilection.

Vers l'âge de trois semaines, il commença à se développer et à prendre tournure. Sa structure lui donne quel-

que ressemblance avec la canepetière; mais il est plus petit, de forme plus allongée, l'attitude du corps tout à fait horizontale dans l'action, oblique ou accroupie au repos.

Je pus juger bientôt de sa voracité et de la puissance de son estomac. — Désireux de l'apprivoiser et me souvenant que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, je ne sortais jamais au jardin ou dans les prés sans lui rapporter quelques chatteries. Je lui jetai, un jour, un énorme ver de terre; il se trouva que le lombric, en se tordant, se prit dans un brin de paille, et, comme mon glouton l'avalait par la tête et par la queue tout à la fois, la paille se trouvant par le travers, il devait fatalement se trouver bridé.

— Mais, imbécile, tu vas t'étrangler.

Ah! bien, oui! Une contraction, deux contractions, la paille plie à l'entrée du bec et disparaît dans le gosier de l'oiseau, pêle-mêle avec le ver. Cela fait, Quasimodo exécute un haut-le-corps, mouvement qui lui est familier, fait frétiller sa queue en signe de satisfaction et, fixant sur moi ses yeux de faïence, semble me dire :

— Eh bien, quoi! ta paille, tant pis pour elle, fallait pas qu'elle y aille!

A son estomac de régler ce compte! Pour lui, il semble que cela ne le regarde pas.

Ce début promettait.

Un matin, je capturai dans une souricière quatre petites souris. Je les occis au prélable et les lui présentai.

Une! deux! trois! quatre! Le temps de prononcer ces nombres, les quatre souris étaient passées du sol du parquet dans le jabot de l'oiseau, sorte de sac de la plus élastique complaisance.

Une autre fois, j'apportai une poignée de ces petits escargots jaunes, si abondants dans les jardins les jours de

pluie. Il les avala avec la coquille, sans les extraire ni les briser, un à un, méthodiquement, et les mollusques tombaient au fond du jabot avec un petit bruit sec, comme des noisettes tombant au fond d'un sac.

Une chenille de gros paon de nuit, à la peau garnie de poils qui sont autant d'épines, fut avalée comme une fraise. De grosses sauterelles vertes, aux longues pattes griffues, défendues par toutes sortes d'aspérités épineuses passaient sans difficulté. Il avalait sans avoir tué ni dépecé, d'un trait. Le gosier, d'une élasticité indéfinie, opérait une contraction, et les sauterelles passaient avec leurs accessoires : grandes pattes coudées à ressort, sabres, armes et bagages. J'apportai des lézards : il mangea les lézards. Seulement, pour ces derniers, au lieu d'une seule contraction comme pour les sauterelles ou les escargots, il exécutait deux ou trois contractions, suivant la dimension du saurien.

Ayant conquis, un jour, une grenouille grise des prés, de moyenne dimension, je la déposai, vivante, dans le parquet de Quasimodo. Il se passa alors une scène aussi intéressante que bizarre.

La grenouille sautait à droite et à gauche avec une agitation extrême, comme pour fuir un danger imminent. Lui, campé sur ses échasses, se mit à la fixer, comme pour la fasciner, la poursuivant du fluide de son regard. La grenouille jeta un cri de détresse, puis, vaincue, demeura immobile. C'est que, comme le berger, dont il porte le manteau gris et avec lequel il partage le parcours des plateaux déserts, l'œdicnème a le don de jeter des sorts. Son œil rond, d'une fixité extraordinaire, magnétise sa proie jusqu'à ce que, tremblante, épuisée par ses efforts pour résister au charme, elle se laisse happer sans résistance. Ainsi advint-il de la grenouille des prés.

Lorsqu'elle fut immobile à point, le jeune oiseau fit un

haut-le-corps, la saisit et se mit en devoir de l'avaler. Seulement, dans son inexpérience d'enfant, il s'y était mal pris. Il avait appréhendé la grenouille par une patte de devant, de sorte que le corps du batracien, se trouvant par le travers, ne put passer, bien que le bec de Quasimodo, grand ouvert et fendu de l'une à l'autre oreille, fît tout ce qu'il était *œdicnèmement* possible pour l'engloutir. A la fin, il laissa tomber sa proie pour s'y prendre autrement.

Celle-ci fit trois pas. C'étaient les trois secondes de répit du condamné à mort. Il la saisit de nouveau, — par une des gigues de derrière, cette fois, — et la malheureuse, à la suite de trois contractions, fut engloutie vivante. De saisissement, ma boîte à grillons m'échappa des mains.

Les perdreaux rouges, en liberté dans l'appartement, en profitèrent pour se livrer à un pillage effréné. Je réintégrai en hâte ce que je pus de ma provision d'insectes et repris la suite de mon observation.

Horreur!

Le jabot de l'œdicnème se soulevait à intervalles égaux par quatre points bien distincts. La grenouille continuait à faire des mouvements : les brassées du nageur. — Quasimodo, droit sur ses échasses, calme, béat, l'œil impassible, faisait frétiller sa queue en signe de satisfaction.

Une autre fois, j'apportai une couleuvre, — non pas vivante, cette fois, j'avais dû, pour m'en emparer, lui écraser la tête. Cette couleuvre, de la grosseur du doigt, mesurait environ cinquante centimètres de longueur.

— Voyons s'il osera l'entreprendre.

Je le crois bien qu'il l'osa. — Cela ne lui parut pas devoir faire l'ombre d'une difficulté, mais voici comme il s'y prit. Après avoir bien fixé la couleuvre pour s'assurer de son immobilité, il s'élança, la saisit par la tête et engloutit du reptile une longueur d'environ sept à huit centimè-

tres. Cela fait, il resta coi. Le reste de la proie pendait et traînait à terre. Le cou du mangeur, si mince au repos, se trouvait momentanément gonflé et déformé; voilà tout.

En ce moment, on vint m'appeler pour affaire urgente, et ce contre-temps m'empêcha de suivre le travail de l'oiseau.

Tout ce que je pus constater à mon retour, — dix minutes après environ, — c'est qu'il ne restait plus rien. Plus de couleuvre!... pas plus de couleuvre que sur la main!

Tout était fini.

Que voulez-vous? la couleuvre n'avait que cinquante centimètres de longueur.

Si elle eût eu un kilomètre, j'aurais eu quelques chances pour « *en revoir* », comme on dit en termes de vénerie; mais elle n'avait que cinquante centimètres.

Actuellement, Quasimodo, qui a effectué sa mue et a pris ses allures d'adulte, est devenu un beau et grand garçon, aux formes sveltes et pleines d'élégance. L'ensemble de son plumage est roux clair : chaque plume, traversée par le milieu, et dans le sens de sa longueur, d'une ligne noire bien tranchée.

Ne pouvant lui fournir en quantité suffisante ses friandises préférées, je l'ai habitué à manger un peu de tout; je lui ai fabriqué une pâtée de pain, de laitage et de gros son, et, à l'heure qu'il est, il mange de la soupe comme un maçon.

Je pourrais ajouter que l'œdicnème n'est pas sédentaire dans nos climats, qu'il vient seulement s'y reproduire et que, l'éducation des jeunes achevée, il émigre à l'arrière-saison; que le départ a lieu en compagnie et se fait sous la direction d'un chef dont le troupeau paraît suivre la voix;

Que cet oiseau reproduit assez bien en captivité, quoi-

que éjointé, mais dans un grand enclos où il se croit en liberté;

Que, avec quelques soins, on pourrait le fixer et en faire un oiseau domestique;

Que...

Mais, ici, je crois voir le lecteur, impatienté, m'arrêter net et me dire :

— A quoi tend ce long discours? — De quel intérêt est cet élevage d'œdicnèmes? — C'est là un passe-temps de bonhomme; l'œdicnème ne fera jamais un gibier, jamais même une volaille. — Le qualité de sa chair est des plus médiocres. — En somme, votre œdicnème me paraît un affreux, un inutile, un sot oiseau, et ce n'était vraiment pas la peine...

Permettez,chez lecteur, n'allez pas à la légère détériorer mon échassier.

Je n'ai pas à vous apprendre ce qui a fait la fortune du vanneau, voir du bécasseau combattant, ces émérites mangeurs de vers, considérés aujourd'hui comme d'excellents policiers de nos jardins et de nos enclos.

Est-il besoin de vous rappeler que les jardiniers, en quête d'auxiliaires pour la destruction des limaces, des escargots et autres parasites des carrés de choux et des plates-bandes de fraisiers, se sont avisés d'y introduire force crapauds? Que les maraîchers des environs de Paris achètent les crapauds par sacs? Que ceux des environs de Londres les achètent par tonnes? Que ce n'est qu'à ce prix et à grands frais qu'ils luttent contre les fléaux du jardinage?

Et encore vanneaux et crapauds sont-ils des spécialistes.

— Sans doute!

— Eh bien, viens un peu ici, Quasimodo. Réponds toi-même, mon bonhomme, et donne ton avis.

Et Quasimodo, se dressant sur ses échasses, exécutant

un haut-le-corps plein de suffisance et faisant frétiller sa queue, vous répondra :

— Pas besoin de tant de crapauds!

Moi seul, et c'est assez!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

OUTILLAGE SPÉCIAL.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

ÉCLOSION. — PREMIER AGE.



CHAPITRE IV.

DEUXIÈME AGE.

CHAPITRE V.

AGE ADULTE.

CHAPITRE VI.

REPRODUCTION EN VOLIÈRE.

CHAPITRE VII.

HYGIÈNE DES VOLIÈRES.

CHAPITRE VIII.

EMBALLAGES ET TRANSPORTS.

CHAPITRE IX.

REPEUPLEMENT DES CHASSES.

CHAPITRE X.

FAISANS.



CHAPITRE XI.

PERDRIX. — CAILLES. — COLINS.

CHAPITRE XII.

APPLICATIONS DIVERSES DE L'AVICULTURE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



co
su
ac
vc

